

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

La Ville des Frelons

Cornwell, Patricia

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PATRICIA CORNWELL

LA VILLE DES FRELONS



Livre
Poches

PATRICIA CORNWELL

LA VILLE DES FRELONS

Traduit de l'américain par Dominique Defert



CALMANN-LÉVY

Titre original :
HORNETS NEST

(Première publication G P Putnam's sons, NewYork, 1997)

©Cornwell Enterprises, Inc, 1996

©Calmann-Lévy, 1998, pour la traduction française

Aux flics

Chers lecteurs,

Après mon neuvième Scarpetta (*Mordoc*, 1998), j'avais un peu de temps devant moi et j'ai décidé de vous proposer une histoire radicalement différente, habitée par de nouveaux personnages à la voix originale. *La Ville des frelons* est le premier volet d'une nouvelle série qui ne remplace pas celle de Kay Scarpetta, mais qui la complète.

Elle s'inspire d'autres facettes de mes recherches en criminologie et d'épisodes de ma vie que je n'avais encore jamais confessés. Vous ne savez sans doute pas que, après mes études universitaires, j'ai été responsable des affaires criminelles pour le *Charlotte Observer*. J'arrivais en trombe sur les scènes de crime et je poursuivais des fugitifs, je me ruais sur les lieux de règlements de comptes et je me faisais raccrocher au nez par des gens qui n'aimaient pas les journalistes. Quand j'ai quitté la presse et commencé mes recherches pour mes romans, je me suis engagée comme officier de police auxiliaire au commissariat de Richmond. J'ai conduit des voitures banalisées et porté l'uniforme. J'ai réglé la circulation, je suis intervenue lors d'accidents, j'ai lancé des fusées éclairantes, dressé des procès-verbaux pour morsure de chien, fait des rondes et accompagné des inspecteurs de la brigade criminelle. Et ce pendant quatre ans, tous les vendredis et samedis soir.

La Ville des frelons est un retour sur cette époque mémorable de ma vie, et il n'y a pratiquement pas une scène de ce livre à laquelle je n'aie pas assisté. J'ai enrichi ces souvenirs par de nouvelles recherches afin de rendre compte d'un monde qui a considérablement évolué au cours des vingt dernières années.

J'espère en tout cas que l'irrévérence et le « politiquement incorrect » ne vous déplairont pas. Car c'est ainsi que j'ai voulu dépeindre le chaos, la tragédie sociale, la violence et l'absurdité des rues de l'Amérique que je connais.

Patricia Cornwell

CE MATIN-LÀ, l'été roulait de sombres nuages au-dessus de Charlotte, et la touffeur de l'air faisait luire le bitume. Le trafic était dense, les gens se pressaient vers des lendemains meilleurs, se faufilant entre les nouvelles constructions, laissant les décombres de la vieille ville derrière eux. La tour de l'US Bank surplombait la ville de ses soixante étages, chapeautée d'une couronne d'acier scintillante semblable aux tuyaux d'un orgue géant jouant un hymne voué au dieu Dollar. Charlotte se voulait la ville de toutes les ambitions et de tous les progrès. Elle avait grandi si rapidement qu'on s'égarait dans le dédale de ses rues. Comme un enfant en pleine croissance, elle avait poussé trop vite, avec une gaucherie adolescente et une arrogance héritée de la fierté démesurée de ses pères fondateurs.

La cité (comme son comté) devait son nom à la princesse Charlotte Sophia de Mecklembourg Strelitz, future épouse du roi George III. Mais les Allemands, qui réclamaient les mêmes libertés que les Écossais et les Irlandais, n'étaient pas prêts à s'en laisser conter par les Anglais. Lorsque lord Cornwallis arriva en ville, en 1780, pour régner sur la future Queen City, il rencontra une telle résistance de la part de ces presbytériens bornés qu'il surnomma Charlotte le nid de frelons de l'Amérique. Deux siècles plus tard, la ville, l'équipe de basket locale et même la police municipale arboraient encore fièrement cet emblème.

C'était cette même nuée tourbillonnante sur fond bleu nuit que portait Virginia West, chef de la police judiciaire, sur ses épaulettes décorées de galons. La plupart des policiers, en fait, n'avaient pas la moindre idée de la signification de ce symbole. Certains y voyaient une tornade blanche, une chouette hulotte, ou encore un ours blanc. D'autres étaient prêts à parier qu'il honorait la mémoire de quelque rencontre sportive au Coliseum ou au nouveau stade qui avait coûté deux cent trente millions de dollars et se dressait au milieu du centre-ville comme un vaisseau extraterrestre. Mais Virginia avait été piquée plus souvent qu'à son tour par ces hyménoptères pour ne pas se tromper sur la signification de cet emblème. Le nid de frelons, elle en avait un aperçu tous les matins lorsqu'elle ouvrait *The Charlotte Observer*, le journal local. La violence y était partout, bourdonnante comme un essaim – tout le monde n'avait que ce mot-là à la bouche.

Ce lundi matin, elle était d'une humeur particulièrement noire ; cette fois, la coupe était pleine !

Le commissariat central avait récemment emménagé dans le grand complexe flambant neuf du Centreville : le Law Enforcement Center, ou LEC, situé sur Trade Street – la rue même par laquelle étaient arrivés, jadis, les oppresseurs britanniques. Ce secteur de la ville n'était qu'un vaste chantier, touché depuis toujours par le virus du changement. Le parking du LEC était encore un terrain vague et dans son nouveau bureau, des piles de cartons attendaient d'être ouverts. Les flaques de boue et la poussière omniprésente mettaient à rude épreuve sa voiture banalisée toute neuve qu'elle devait envoyer au lavage au moins trois fois par semaine.

Lorsqu'elle arriva à l'emplacement qui lui était réservé, elle n'en crut pas ses yeux. Une Suzuki occupait la place. La gros cube préférée des motards et des croque-morts décorée à la mode en vogue chez les dealers de drogues – un réservoir vert pomme et des chromes partout.

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle en cherchant des yeux l'auteur d'un tel affront. Des agents, avec leurs prisonniers, entraient et sortaient dans cette gigantesque ruche abritant près de deux mille personnes, policiers et autres collaborateurs. Pendant un moment, Virginia resta assise dans sa voiture, à surveiller les va-et-vient sur le perron, sentant l'odeur du bacon et des œufs brouillés lui chatouiller les narines – son petit déjeuner, qui devait être froid à présent. De guerre lasse, elle se gara devant les portes vitrées de l'entrée et descendit de voiture, chargée d'une mallette, d'un sac à main, d'une pile de dossiers et de journaux, de son sac de victuailles et d'un grand gobelet de café.

Elle refermait sa portière d'un coup de hanche au moment où l'auteur du délit sortit du bâtiment. Il portait son jean taille basse, laissant entrevoir dix bons centimètres de son caleçon aux couleurs pastel. Cette pratique vestimentaire avait démarré en prison, où l'on retirait leurs ceintures aux détenus pour leur sécurité – et celle des autres. La mode avait gagné toutes les couches de la population, Noirs comme Blancs, si bien que la moitié des jeunes de Charlotte se baladaient avec un pantalon qui leur tombait sur les genoux ! Un phénomène qui dépassait l'entendement. Elle laissa sa voiture où elle était, se battant avec ses paquets tandis que l'énergumène passait devant elle en marmonnant un vague Bonjour .

— Brewster ! lança-t-elle d'un ton qui le paralysa sur place. Qu'est-

ce que vous fichez sur ma place ?

Il lui décocha un sourire niais, tandis que ses chevalières et sa fausse Rolex scintillaient au soleil. Il écarta les bras en signe d'impuissance, laissant ainsi entrevoir son arme sous sa veste.

— Il n'y a plus un endroit où se garer dans tout Charlotte. Vous le savez bien, chef.

— C'est justement pour cette raison que les VIP ont un emplacement réservé, répondit-elle en lançant ses clés à l'inspecteur. Gare ma voiture et rapportez-moi les clés à mon bureau, ordonna-t-elle d'une voix sans appel.

Virginia West avait quarante-deux ans. Les hommes tournaient encore la tête sur son passage. Elle n'était pas mariée, considérant qu'elle avait, pour l'heure, des causes plus importantes à épouser sur cette terre. Elle avait des cheveux roux foncé – une coupe trop longue et pas assez stricte à son goût –, un regard vif et perçant, un joli corps qu'elle ne méritait pas, puisqu'elle ne faisait rien pour entretenir ses formes harmonieuses. L'uniforme lui seyait à merveille et faisait pâlir de jalousie toutes les autres femmes du service, mais ce n'était pas par coquetterie que Virginia arborait cette tenue bleue ; elle dirigeait en effet plus de trois cents hurluberlus de l'acabit de l'inspecteur Brewster, et tenait à leur rappeler le poste de pouvoir et d'autorité qu'elle occupait.

Des agents la saluèrent sur son passage. Elle tourna à droite et se dirigea vers le bureau de sa supérieure hiérarchique, Judy Hammer, la grande patronne responsable de l'ordre et de la sécurité sur un secteur de cent cinquante kilomètres carrés, regroupant près de six millions de personnes. Virginia avait une grande estime pour sa chef, mais aujourd'hui, la moutarde lui montait au nez. Elle connaissait parfaitement le motif de ce rendez-vous matinal. C'était de la folie pure et un véritable traquenard ! A son arrivée au secrétariat de Judy Hammer, elle trouva le capitaine Fred Horgess au téléphone. Il plaqua aussitôt la main sur le micro et lui fit un petit signe d'impuissance, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte du bureau.

On est mal, lui souffla Horgess.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! rétorqua Virginia.

Chargée de tous ses paquets, elle toqua à la porte du bout de sa chaussure, et actionna la poignée d'un genou, en manquant renverser son café. Judy Hammer, une élégante quinquagénaire, était assise derrière son énorme bureau, entourée par les photos de ses enfants et petits-enfants. Au mur, derrière elle trônait sa devise préférée : Ensemble, évitons le prochain crime. Hammer ignorait délibérément

les sonneries de son téléphone, ayant pour l'heure d'autres préoccupations en tête.

Virginia posa ses affaires sur une chaise libre, et s'assit à côté du prix qu'avait reçu sa chef à la dernière Convention internationale des cadres de police. Judy Hammer n'avait jamais cherché à lui trouver une place d'honneur. Depuis son arrivée dans ce bureau, la statue ailée de cuivre, haute de près d'un mètre, était restée à la même place, dans un coin de la pièce, attendant vainement son piédestal. Distinctions et autres titres honorifiques semblaient pleuvoir sur Hammer comme une manne, peut-être justement parce qu'elle n'y attachait aucune importance.

Virginia retira le couvercle de son gobelet et sentit l'odeur du café lui monter aux narines.

— Je sais ce que tu vas me dire, commença-t-elle, et tu sais déjà ce que j'en pense.

Judy l'interrompit d'un geste. Elle se pencha vers elle et croisa ses mains sur le bureau.

— Virginia, j'ai enfin eu le soutien du conseil municipal, du maire adjoint et du maire en personne, expliqua-t-elle.

— Ils se trompent tous, toi y compris ! répliqua Virginia en mélangeant son café au lait. Je ne sais pas comment tu as fait pour avoir leur aval, mais tu peux être sûre qu'ils vont s'arranger pour faire capoter le projet, parce que personne à la mairie n'a envie que cette expérience aille réellement jusqu'au bout. Pas plus que toi, d'ailleurs. C'est une situation carrément schizophrénique pour un journaliste d'affaires criminelles de devenir policier auxiliaire et de venir patrouiller avec nous.

Virginia sortit de son sachet de papier un toast au bacon luisant de graisse. Jamais, au grand jamais, une chose aussi infâme ne s'approcherait de ma bouche, songea Judy. Elle n'en avait jamais mangé, pas même du temps où elle était maigre comme un clou et sur le pied de guerre du matin au soir, à effectuer toutes sortes de tâches fastidieuses-rédactions de procès-verbaux, analyses, archivages et autres corvées de secrétariat, à l'époque où les femmes étaient interdites de patrouille. Elle n'avait jamais cru, pas même dans les pires moments de déprime, aux vertus compensatrices du sucre et des graisses.

— Tu le sais bien, reprit Virginia après avoir croqué dans son toast. La dernière fois qu'on a travaillé avec un journaliste de l'*Observer*, cela s'est terminé par un procès.

C'était la vérité. Weinstein était encore un mauvais souvenir pour Judy-une fripouille, un authentique criminel, dont le seul but était de voler des rapports confidentiels, des imprimantes et des fax dans les bureaux sitôt que quelqu'un avait le dos tourné. Pour couronner le tout, il avait écrit un article, paru en première page, où il accusait Judy Hammer d'utiliser l'hélicoptère de la police à des fins personnelles, d'embaucher des agents comme chauffeurs privés ou comme hommes de main pour de menus travaux à son domicile. Il l'avait accusée également d'avoir usé de son influence afin d'éviter à sa fille une condamnation pour conduite en état d'ivresse. Tout ceci n'était qu'un tissu de mensonges. Elle n'avait même pas de fille !

Judy se leva, l'air préoccupé. Les mains dans les poches, elle s'approcha de la fenêtre, tournant le dos à Virginia.

— Le *Charlotte Observer* et les élus se sentent bafoués. Selon eux, nous refusons de prendre en compte leurs problèmes, recommença-t-elle à prêcher. Et nous ressentons la même chose de notre côté.

Virginia West jeta son papier gras dans la corbeille et contre-attaqua :

— Tout ce qui intéresse l'*Observer*, c'est de décrocher le prix Pulitzer !

Judy se retourna vers Virginia et la regarda avec cet air sérieux et professionnel que cette dernière lui connaissait bien.

— J'ai déjeuné avec le nouveau patron du journal hier. C'est bien la première fois en dix ans que j'ai une discussion intelligente et sensée avec quelqu'un de chez eux. Un vrai miracle, expliqua-t-elle en marchant de long en large dans son bureau, comme à son habitude. Il faut tenter le coup, même si on risque un sérieux retour de bâton, j'en conviens.

Elle s'arrêta un instant puis reprit :

— Mais si ça marche, tu imagines ? Andy Brazil est très...

— Qui ça ? grogna Virginia.

« ... déterminé, continua Hammer, sans relever la question. Il est sorti de l'école pour policiers auxiliaires avec d'excellentes notes, les meilleures de toutes les annales. Il a impressionné tous les instructeurs. Cela veut-il dire pour autant qu'il ne nous fera pas un enfant dans le dos ? Non, bien sûr que non. Mais je préfère avoir ce jeune journaliste avec nous que contre nous ; il pourrait ruiner une enquête ou, qui sait, pondre un article mensonger par simple ignorance des faits. Il faudra donc jouer franc jeu avec lui. Pas de mensonges, pas de rétention d'information. Et évidemment, pas

d'intimidation ou de mauvais traitement. »

Virginia poussa un gémissement en enfouissant son visage dans ses mains. Hammer revint s'asseoir à son bureau.

— Si ça marche, continua-t-elle, pense au bénéfice que pourraient en retirer notre service et toutes les polices du monde. Combien de fois t'ai-je entendue dire : Si seulement les citoyens pouvaient passer une journée de patrouille avec nous ?

— Je ne le dirai plus, c'est promis, rétorqua Virginia. Plus jamais.

Judy se pencha sur son bureau et désigna du doigt sa chef de service qu'elle appréciait beaucoup, mais dont l'entêtement et la rigidité d'esprit l'agaçaient parfois au plus haut point.

— Tu vas retourner en patrouille. Avec Andy Brazil. Et lui faire le grand jeu !

— Nom de Dieu, Judy ! s'exclama Virginia. Tu ne peux pas me demander ça ! J'ai tout le service à réorganiser avec ce déménagement de malheur. La brigade criminelle part à vau-l'eau et j'ai deux capitaines portés pâles. Sans compter qu'avec Goode, ça ne s'arrange pas...

Judy ne l'écoutait plus. Elle avait chaussé ses lunettes et commençait à relire une circulaire.

Il faut que tout soit réglé pour ce soir, conclut-elle.

Andy Brazil, hors d'haleine, vérifiait son temps au tour sur sa montre, tandis qu'il courait à toute allure sur la piste de l'université de Davidson, petite bourgade au nord de sa grande sœur Charlotte. C'est ici qu'il avait obtenu une bourse d'études et joué au tennis. Il avait toujours vécu à l'université – ou plus exactement, dans une vieille mesure de Main Street, toute proche du campus, face à un vieux cimetière datant d'avant la guerre de Sécession, comme les murs de la vénérable université récemment ouverte à la gent féminine.

Pendant plusieurs années, sa mère avait travaillé dans le restaurant de l'université et Andy avait grandi sur le campus en regardant les gosses de riches et les boursiers de Rhodes^[1] ' aller et venir d'un pas pressé. Même lorsqu'il était en passe de sortir *magna cum laude* de sa promotion, la plupart des étudiants, en particulier les pom-pom girls, pensaient qu'il n'était qu'un simple employé à la cantine. Elles lui jetaient des regards aguicheurs tandis qu'il glissait dans leurs assiettes des œufs et une louche de polenta, et c'est avec des yeux ahuris qu'elles le voyaient soudain courir dans les couloirs, les bras chargés

de livres, se pressant pour ne pas arriver en retard au cours.

Andy ne se sentait chez lui nulle part, pas plus à Davidson qu'ailleurs. Il avait l'impression d'être un spectateur, d'observer ses congénères derrière une vitre épaisse. Toute communication était impossible, dans un sens comme dans l'autre, malgré ses efforts. Seuls ses aînés parvenaient à nouer le contact. Du plus lointain de ses souvenirs, il leur avait voué à tous une adoration infinie. Professeurs, entraîneurs, pasteurs, vigiles du campus, administrateurs, doyens d'université, médecins, infirmières... Tous avaient su lui réchauffer le cœur. Ils acceptaient – appréciaient même – ses raisonnements insolites et ses pérégrinations solitaires. Ils aimaient ses textes. Le jeune homme les montrait timidement lorsqu'il leur rendait visite après les cours, leur apportant des sodas de l'épicerie ou des cookies préparés par sa mère. Andy était un écrivain dans l'âme, voilà tout -un scribe témoignant de la vie et de tout ce qu'elle renferme, acceptant sa mission avec courage et humilité.

Il était encore très tôt. Il n'y avait personne sur la piste excepté une épouse de professeur difforme à laquelle seule la mort rendrait grâce, et deux femmes essoufflées, suant sang et eau dans leurs grands survêtements. Andy portait un T-shirt de l'*Observer* et un short. Ainsi vêtu, il paraissait encore plus jeune que son âge. Il avait vingt-deux ans, un visage avenant et volontaire aux pommettes saillantes, des cheveux blonds, un corps longiligne et une musculature d'athlète. Il semblait ne pas remarquer les regards envieux qui se tournaient vers lui – sans doute y était-il insensible... Pour l'heure, en tout cas, son esprit était ailleurs.

Andy écrivait depuis toujours. A sa sortie de Davidson, diplôme en poche, il était donc allé trouver Richard Panesa, le directeur de l'*Observer*, pour lui dire que s'il l'embauchait au journal, il ne le regretterait pas. Panesa lui avait alors offert un poste de rédacteur dans les pages TV. Andy détestait ce travail, où il devait annoncer des programmes qu'il ne regarderait jamais. Il n'appréciait ni ses collègues, ni son rédacteur en chef, un type obèse et acariâtre. Hormis le vague espoir de voir un jour un de ses articles faire la Une du journal, Andy n'avait aucun avenir dans ce service. Il avait donc pris l'habitude d'arriver à la salle de rédaction vers quatre heures du matin afin de pouvoir boucler son travail avant midi.

Le reste de la journée, il passait de bureau en bureau, allant quémander auprès des secrétaires de rédaction les sujets d'articles dont personne ne voulait se charger au journal – et ils étaient légion. C'était ainsi qu'il avait eu à annoncer le lancement sur le marché du nouveau compresseur de la compagnie Ingersoll-Rand. Il avait couvert

le défilé de mode Ebony^[2], lorsqu'il était passé en ville, ainsi que le salon des collectionneurs de timbres et le tournoi des championnats du monde de backgammon à Radisson Hotel. Il avait interviewé Rick Flair, le lutteur aux longs cheveux blond platine, lorsqu'il avait été l'invité d'honneur de la convention des scouts. Andy avait assisté à la course des 600 miles Coca-Cola et recueilli les impressions des spectateurs buveurs de bière qui regardaient les voitures passer devant eux dans un bruit assourdissant.

En cinq mois, et avec plus de cent heures supplémentaires cumulées, il avait écrit plus d'articles que tout autre journaliste de l'*Observer*. Panesa organisa une réunion à huis clos avec le directeur de la publication, le chef du personnel et le rédacteur en chef, pour proposer de garder Brazil comme journaliste à plein temps à la fin de sa période d'essai de six mois. Panesa était impatient de voir la réaction d'Andy. Il allait sauter de joie, pensait-il. Mais ce ne fut pas le cas.

Brazil s'était entre-temps inscrit à l'école de police de Charlotte pour suivre une formation d'agent auxiliaire. Il avait réussi les tests de culture générale, et les cours allaient commencer au printemps. Il comptait continuer à travailler pour le magazine TV, malgré le peu d'intérêt de cet emploi, car les horaires étaient flexibles. Andy espérait qu'une fois sorti de l'école de police, il se verrait confier les enquêtes de police par Panesa ; il pourrait ainsi concilier le journal et sa charge de policier auxiliaire. Il écrirait les articles les plus fouillés et documentés qui soient en matière d'affaires criminelles. Si l'*Observer* refusait, Brazil irait trouver un autre magazine ou un autre journal. Au pire, il abandonnerait le journalisme pour devenir flic à part entière. Peu importait ce que l'on pourrait dire ou penser, rien ne le ferait changer d'avis.

La matinée était déjà chaude et des nuages de vapeur montaient du sol. Brazil transpirait à grosses gouttes alors qu'il attaquait son dixième kilomètre. Face à lui, les vénérables bâtiments de briques couverts de lierre, le pavillon Chambers qui abritait l'amphithéâtre, avec sa coupole scintillante, et plus loin, le dôme du court de tennis couvert où il avait disputé ses matches comme si sa vie en dépendait. Toute son existence, il s'était battu dans un seul but : celui de gagner le droit d'émigrer de quelques kilomètres vers le sud, vers la grande Charlotte, de s'installer sur Tryon Street, en plein cœur de la cité, et de vivre de sa plume. Il se souvenait de son premier voyage à Charlotte, lorsqu'il avait seize ans et qu'il venait d'avoir son permis. A l'époque, les tours n'avaient pas encore mangé tout le ciel, et le centre-ville faisait encore figure de havre de paix. Aujourd'hui, un empire de béton et de verre s'y élevait, se dressant dans toute son

arrogance. Et Brazil n'était plus sûr d'avoir sa place dans cette métropole.

Au douzième kilomètre, il s'arrêta et se mit à faire des pompes. Il avait les bras robustes, les muscles saillants, ourlés d'un entrelacs gracieux de veines. Ses cheveux collaient à sa peau humide, et son visage était rougi par l'effort. Il s'allongea ensuite sur le dos, respira profondément et se laissa aller aux agréables sensations qui lui traversaient le corps. Puis il se redressa, s'étira longuement, et se sentit enfin prêt à attaquer la journée.

Il courut à petites foulées jusqu'à sa BMW 2002, une voiture vieille de vingt-cinq ans, qu'il avait garée le long du trottoir. La carrosserie était régulièrement lustrée et le vieil emblème bleu et blanc sur le capot avait été restauré avec amour. Le moteur avait près de deux cent mille kilomètres et tombait en panne quasiment une fois par mois – mais la mécanique n'avait pas de secrets pour Andy. A l'intérieur, les sièges étaient en cuir pleine peau, et le tableau de bord équipé d'un scanner de fréquence de police et d'une radio. Son travail, ne commençait officiellement qu'à seize heures, mais dès midi, sa voiture occupait sa place réservée sur le parking du journal. Étant désormais le responsable des enquêtes policières, Andy avait droit à un emplacement privatif, juste devant la porte d'entrée – impératifs de l'actualité obligeant.

A peine avait-il mis le pied dans le hall qu'il sentit l'odeur du papier journal et de l'encre lui chatouiller les narines, comme un prédateur flairant le sang. Cette odeur l'excitait, comme l'excitaient les gyrophares et les sirènes de police. Pour une fois, le gardien ne lui demanda pas de signature avant de le laisser entrer dans la place, et ce simple fait l'emplit d'allégresse. Andy grimpa quatre à quatre les marches, comme s'il était en retard. De l'autre côté, les gens empruntant la rampe descendante étaient figés comme des statues et le dévisageaient avec froideur. Tout le monde à l'*Observer* connaissait Andy mais il n'y avait pas d'amis.

La salle de rédaction était vaste, on y entendait le cliquetis des claviers, le tintement des sonneries de téléphone et le bruit des télécriteurs qui crachotaient leur lot de nouvelles fraîches. Les journalistes étaient devant leurs écrans, consultant leurs blocs-notes estampillés du sigle du journal. Ils allaient et venaient dans la salle, l'air concentré ; la responsable de la chronique politique locale se précipita soudain au-dehors, à la poursuite d'un scoop hypothétique. Andy en avait le souffle coupé ; il faisait partie désormais de ce microcosme où tout se jouait, où un mot pouvait bouleverser la destinée humaine ou bien faire évoluer les mentalités. C'est le drame

qui l'attirait, le drame humain, peut-être parce qu'il le côtoyait depuis son enfance, parce qu'il l'avait vécu d'un peu trop près à son goût. Son nouveau bureau se trouvait dans la section des informations locales, juste devant les vitres de celui de Panesa. Andy avait beaucoup d'estime pour le directeur du journal et brûlait de lui montrer ce dont il était capable. Panesa était bel homme, il avait les cheveux blond argenté et malgré ses quarante ans, son allure n'avait rien perdu de son charme. Il était grand, élancé, portait généralement des costumes bleu nuit ou noirs, et une touche de parfum planait dans son sillage. Andy sentait une certaine sagesse émaner de cet homme, mais aucun fait concret ne lui avait encore donné l'occasion de la voir à l'œuvre.

Toutes les semaines, Panesa avait une colonne dans l'édition du dimanche, et il recevait des flots de lettres d'admiratrices en provenance de tout le comté. Le jeune homme s'assit à son bureau et feignit de consulter ses notes en jetant des regards furtifs vers Panesa, accaparé par une réunion dans son royaume transparent. Panesa avait remarqué que le petit nouveau, le spécialiste des affaires criminelles, était arrivé à son poste quatre heures plus tôt pour son premier jour de travail, et il n'en fut pas surpris. Le premier événement marquant pour la journée de baptême d'Andy était que Tommy Axel, le critique musical, lui avait encore acheté une rose. Une petite chose rouge et misérable vendue au 7-Eleven du coin. La fleur avait la couleur passée et le teint un peu triste des gens qui font leurs courses dans ces petits supermarchés de quartier, là où l'on propose au chaland du romantisme défraîchi sous cellophane pour 1,98 dollar la pièce. Tommy l'avait glissée, encore emballée dans une bouteille de jus de fruits emplies d'eau. Il devait l'épier, guettant sa réaction. Andy préféra faire comme si de rien n'était et sortit un carton de sous son bureau.

Il n'avait pas encore fini de s'installer, bien que la tâche n'eût rien d'herculéen. On ne lui avait encore confié aucune affaire, mais il avait terminé le premier jet d'un article qu'il s'était mis en tête d'écrire et dans lequel il relatait ses impressions d'élève policier auxiliaire à l'école de police. Il passait son temps à le peaufiner, tant l'idée d'être inactif, dans cette salle de rédaction en ébullition, le terrifiait. Il avait pris l'habitude de lire les six éditions du journal, qui étaient fixées sur des barreaux en bois, près des annuaires téléphoniques. Il éplucha le panneau d'affichage, regarda dans sa boîte aux lettres, qui restait désespérément vide, et choisit de prendre tout son temps pour transporter ses quelques effets personnels à usage professionnel sur les quinze petits mètres qui séparaient son nouveau bureau de l'ancien. Son matériel incluait un memento rotatif où il avait inscrit quelques numéros de téléphone insignifiants, ceux de chaînes de télévision, de directeurs d'unités de programme, de collectionneurs de timbres ou de

Rick Flair – des renseignements qui n'avaient plus la moindre utilité à présent. Andy avait une panoplie de blocs-notes, de stylos et de crayons, des copies d'articles, des plans de la ville – le tout, ou presque, tenait dans la mallette qu'il avait achetée dans un grand magasin, à l'occasion de sa récente embauche au journal. C'était une mallette en cuir bordeaux, avec deux fermetures en cuivre ; il se sentait fier comme un pape lorsqu'il la portait.

Il n'avait pas de photo à poser sur son bureau, car il n'avait ni frère, ni sœur, ni animal domestique. L'idée d'appeler chez lui pour s'assurer que tout allait bien lui traversa un instant l'esprit. Quand Andy était rentré de son footing pour prendre une douche et se changer, sa mère, comme d'habitude, dormait sur le divan de la salle de séjour, face à la télévision allumée à plein volume, où était diffusée un sitcom dont elle n'aurait aucun souvenir à son réveil. La vie, Mme Brazil la regardait tous les jours sur Channel 7, mais ses neurones n'en gardaient nulle trace. A l'exception de son fils, la télévision était son seul lien avec les humains.

Une demi-heure après l'arrivée de Brazil, son téléphone se mit à sonner, à la grande surprise du jeune homme. Il décrocha rapidement, essayant de réprimer la bouffée de panique qui l'envahissait, et regarda autour de lui. Qui pouvait bien savoir qu'il travaillait ici ?

— Andy Brazil, articula-t-il en se donnant un air professionnel.

Il reconnut aussitôt cette respiration profonde, la même voix de perverse qui l'appelait depuis des mois. Andy l'imaginait allongée n'importe où, sur son lit, son fauteuil, ou son divan, là où elle avait décidé de faire son affaire.

— Elle est dans ma main, souffla la perverse à voix basse. Je la tiens. Elle glisse entre mes doigts comme un trombone...

Andy raccrocha sèchement et jeta un regard accusateur en direction d'Axel, mais celui-ci était en train de discuter avec le spécialiste culinaire. C'était la première fois de sa vie qu'Andy recevait des coups de fil obscènes. Un jour, certes, il avait eu un petit avant-goût : il lustrait sa BMW dans une station de lavage de voitures près de Cornelius, lorsqu'un type au visage flasque et bouffi dans une Coccinelle jaune s'était arrêté à sa hauteur pour lui demander s'il voulait gagner vingt dollars.

Andy avait cru tout d'abord que le type était impressionné par ses talents de lustreur et qu'il lui proposait d'astiquer sa Volkswagen. Ce n'était pas le cas. Sous le coup de la colère, Andy avait retourné la lance de son Karcher sur le gars. Il avait mémorisé sa plaque minéralogique et conservait le numéro dans son portefeuille, en

attendant le jour où il pourrait coincer le pervers. Comment pouvait-on oser proposer une chose pareille à un inconnu ? Cela dépassait l'entendement, songeait Andy, lui qui hésitait à boire dans le verre de quelqu'un qu'il connaissait !

Brazil n'était pas naïf, mais ses expériences sexuelles à Davidson avaient été bien moins fréquentes que celles de son colocataire. Le dernier semestre avant l'examen de fin d'études, Brazil avait passé la plupart de ses nuits dans les toilettes de l'amphithéâtre. Il y avait là un canapé parfaitement confortable, et tandis que son camarade partageait son lit avec une fille, lui dormait avec ses livres. Personne n'en savait rien, excepté les gardiens qui le voyaient s'échapper régulièrement du bâtiment tous les matins vers six heures, pour rejoindre le petit appartement qu'il partageait avec son colocataire au premier étage d'un immeuble de Main Street. Brazil avait, certes, son petit domaine privé dans ces lieux, mais les murs étaient si fins qu'il était difficile de se concentrer quand Jennifer et Todd étaient en pleine action. Il entendait tout, le moindre mot, le moindre mouvement.

Pendant ses années universitaires, Andy fréquentait une fille de San Diego, prénommée Sophie, dont il n'était pas amoureux. La relative froideur d'Andy rendait la jeune fille folle de frustration. Ses études en pâtirent et elle finit par rater l'examen. Elle commença par perdre du poids, pensant que cela pourrait arranger les choses entre eux. Voyant ses efforts vains, elle regressa. Elle se mit ensuite à fumer, puis arrêta, attrapa encore la mononucléose, se soigna... Elle se rendit également chez un psychologue pour lui raconter ses malheurs. Aucun de ces stratagèmes n'eut l'effet aphrodisiaque escompté ; de guerre lasse, au cours de la deuxième année, elle coucha avec son professeur de piano pendant les vacances de Noël. Elle l'avoua à Andy. Ils s'embrassèrent enfin dans la Saab de Sophie et finirent la nuit dans la chambre de la jeune fille. Elle avait de l'expérience, elle était riche et préparait sa médecine. Elle brûlait de lui dévoiler les arcanes anatomiques du genre humain ; Andy se montra un élève modèle – prêt à s'intéresser à des matières qu'il n'avait nul besoin d'approfondir.

Il était 13 heures ; Andy venait d'entrer son mot de passe au clavier et s'apprêtait à relire son article sur l'école de police, lorsque Ed Packer, le rédacteur en chef du service vint s'asseoir près de lui. Packer avait la soixantaine, des cheveux blancs mal coiffés et des yeux gris au regard vague. Il arborait de vilaines cravates, au nœud de guingois, et roulait les manches de ses chemises. Il avait dû être gros jadis. Il portait des pantalons trop larges et passait son temps la main sous sa ceinture, à tenter de rentrer ses pans de chemise récalcitrants. Andy se tourna vers lui.

— Alors, ce soir c'est le grand soir ! lança Packer en réajustant sa chemise.

Andy leva son poing en l'air comme s'il venait de remporter l'US Open.

— Oui ! s'exclama-t-il.

Packer ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur l'écran. Immédiatement accroché par le style d'Andy, il sortit ses lunettes de la poche de sa chemise.

— C'est présenté comme un journal de bord... Cela parle de mon séjour à l'école de police, expliqua Andy, une petite angoisse dans la voix. Je sais que personne ne m'a rien demandé, mais...

Packer semblait apprécier. Il tapota l'écran du doigt :

— Tu devrais commencer par ce passage. Moi, je le mettrais au tout début.

— D'accord, répondit Andy, s'empressant de s'exécuter.

Packer rapprocha sa chaise de l'écran, poussant légèrement Andy, et se mit à faire défiler le texte. C'était un long article, de la taille de ceux que l'on sortait dans l'édition du dimanche. Où diable avait-il bien pu trouver le temps d'écrire tout ça ? songea Packer. Depuis deux mois, le petit jeune travaillait au journal pendant la journée, et suivait les cours du soir à l'école de police. Ce gamin ne dormait donc jamais ? Packer en avait le souffle coupé – et prenait par la même occasion un bon coup de vieux. Lui aussi, autrefois, à l'âge d'Andy, était plein d'enthousiasme, brûlait de voir le monde...

— J'étais à l'instant avec Virginia West, annonça-t-il à son protégé. Chef du département de police judiciaire. . .

— Alors ? Je vais patrouiller avec qui ? s'enquit Andy, bouillant d'impatience.

— Tu as rendez-vous avec Virginia West cet après-midi à quatre heures. C'est avec elle que tu patrouilleras ce soir. Jusqu'à minuit.

C'était une plaisanterie ! Un traquenard si grossier qu'il n'en revenait pas. Andy regarda son rédacteur en chef avec des yeux ronds. Comment Packer avait-il pu accepter une chose pareille ?

— C'est de la folie ! lâcha-t-il, en haussant la voix de désespoir. Pas question d'être couvé ou censuré par une gradée ! Je n'ai pas suivi tous ces cours à l'école pour me laisser...

Packer était depuis longtemps insensible à tout accès d'humeur. Depuis trente ans, au journal comme chez lui, il était le receveur de

toutes les plaintes et doléances ; son esprit avait, à la longue, pris l'habitude de divaguer en pareil cas, de se détacher de la réalité pour ne plus entendre que quelques bribes de la conversation en cours. Sa femme lui avait demandé, au petit déjeuner, se souvenait-il, de rapporter du Frolic. Et aussi d'emmener le chien chez le vétérinaire à trois heures – un rappel de vaccin à faire... Juste après, il avait rendez-vous chez le médecin. . .

— Vous ne voyez pas qu'ils se servent de moi ! poursuivait Andy. Je ne vais être qu'un simple faire valoir.

Packer se leva et se tint devant Andy, d'un air las, comme un vieil arbre ayant essuyé trop de tempêtes.

— Que veux-tu que je te dise ? répondit-il, en rentrant une fois de plus le pan de sa chemise dans son pantalon. C'est une première. C'est une proposition de la police et de la mairie. Il faudra que tu signes une décharge. Tu prendras des notes. Mais pas de photos, ni de Caméscope. Et fais ce qu'on te dit. Je n'ai pas envie d'avoir ta mort sur la conscience.

— Il faut que je rentre chez moi, prendre mon uniforme, déclara Andy.

Packer s'éloigna, remontant son pantalon d'une main, et se dirigea vers les toilettes. Andy se laissa aller au fond de son siège et contempla le plafond, avec le désespoir d'un spéculateur ayant vu le cours de toutes ses actions s'écrouler. Panesa l'observait derrière la vitre de son bureau, convaincu que le jeune journaliste trouverait le moyen de tirer son épingle du jeu. Brenda Bond, l'informaticienne du journal, occupée à tripatouiller les entrailles d'un ordinateur souffreteux sur un bureau voisin, le regarda avec insistance. Andy n'y prêta, comme de coutume, aucune attention. Tout chez elle lui inspirait de la répulsion. Elle était maigre et pâle, avec des cheveux bruns filasse. Elle n'était que haine et jalousie, et se croyait plus intelligente que Andy – une fatuité partagée par la plupart des informaticiens et autres techniciens. Brenda devait s'adonner corps et âme aux communications virtuelles sur Internet, car personne n'aurait voulu d'elle dans la vie réelle.

Andy se leva en soupirant. Panesa esquaissa un sourire lorsqu'il vit le jeune homme examiner la vilaine rose rouge plantée dans sa bouteille de jus de fruits. Panesa et sa femme rêvaient d'avoir un fils... Après la naissance de leur cinquième fille, ils avaient dû faire un choix ; soit ils déménageaient pour trouver une maison plus grande et se faisaient catholiques ou mormons, soit ils acceptaient d'avoir recours à un moyen de contraception. Finalement, une troisième

solution s'imposa. Le divorce. Mais Panesa songeait souvent avec regret à ce fils qu'il n'aurait jamais. Et s'il avait été comme Andy Brazil ? Un beau jeune homme, sensible et brillant, un journaliste hors pair, qui avait certes encore besoin d'un peu de temps pour se bonifier, mais qui était, sans aucun doute, le plus talentueux à avoir franchi la porte de son bureau.

Tommy Axel, un casque rivé aux oreilles, écrivait un long article sur le nouvel album de k. d. Lang. Tommy était parfaitement ridicule, une sorte de Matt Dillon privé de l'aura de la célébrité, songea Andy en marchant vers le bureau où Tommy se dandinait dans son T-shirt Star Trek. Il jeta la rose à côté du clavier de son collègue. Surpris, celui-ci fit glisser son casque sur sa nuque. Des petites notes grésillantes résonnèrent faiblement dans l'air. Son visage revêtit aussitôt un masque extatique. Andy était l'être, l'Élu parmi tous les élus. A l'âge de six ans il avait eu la révélation. Un jour, lorsque ses planètes seraient alignées, une créature divine croiserait son orbite et viendrait illuminer son ciel astral.

— Axel, tonna la voix exquise d'Andy. Plus de fleurs. Jamais.

Tommy baissa les yeux vers cette charmante petite rose. Andy ne pensait pas ce qu'il disait, se persuada-t-il, en regardant celui-ci s'éloigner à grands pas. Il rapprocha sa chaise de son bureau et croisa les jambes, dévorant des yeux cet apollon blond qui quittait la salle de rédaction. Où allait-il donc de ce pas décidé, avec sa petite mallette à la main, comme s'il ne comptait jamais revenir ? Tommy, de toute façon, connaissait le numéro de téléphone personnel d'Andy – il l'avait trouvé dans l'annuaire, apprenant ainsi que l'objet de sa convoitise n'habitait pas en ville, mais dans un coin perdu de banlieue. Décidément, son dieu lui réservait bien des surprises...

Bien sûr, Andy ne gagnait pas des mille et des cents, mais il avait une voiture démente ! Axel, lui, possédait une malheureuse Ford Escort qui n'était pas de la première jeunesse. La peinture était aussi craquelée que le visage de Keith Richard. Dans sa voiture, il n'avait pas de lecteur de CD, et l'*Observer* refusait de lui en payer un. Mais ils s'en mordraient tous les doigts le jour où il décrocherait une place à *Rolling Stone*. Axel avait trente-deux ans. Il avait été marié autrefois, son couple avait duré un an jour pour jour. Ils dînaient aux chandelles, s'observant dans un grand silence ; leur union était l'une des plus grandes énigmes de l'univers, chacun vivant sur des planètes séparées par des années-lumière. Axel pensait à Andy, mais la

réci-proque était fausse. Andy avait bien d'autres pensées en tête. Il tentait, pour l'heure, d'évaluer dans combien de temps il devrait passer à la pompe à essence, car la jauge et le compteur kilométrique avaient rendu l'âme passé les quarante mille kilomètres. Les pièces de rechange chez BMW étaient aussi chères que celles d'un jet. Andy n'avait pas les moyens de suivre. Il devait donc vivre avec l'angoisse de la panne sèche et accepter de se retrouver coincé en rase campagne, attendant qu'un improbable inconnu qui ne serait pas un tueur en série veuille bien le déposer à la prochaine station-service.

Sa mère dormait encore profondément devant la télévision. Andy avait appris à ne plus rien voir, ni sa mère qui ronflait, ni l'état de délabrement avancé de ce qui leur faisait office de foyer. Il se dirigea tout droit vers sa petite chambre. Une fois la porte refermée derrière lui, il alluma sa chaîne, réglant le volume au minimum, et laissa la voix de Joan Osborne emplir l'espace. Il ouvrit alors la porte de son dressing-room. Mettre son uniforme était pour lui un acte sacré, un rituel dont il ne se lasserait jamais.

D'abord, il allongeait la tenue sur le lit et la contemplait un moment en silence, étonné une fois encore d'avoir le privilège de porter cette chose magnifique. L'uniforme était bleu nuit, neuf et repassé de frais, avec sur chaque épaulette l'emblème de la ville, un essaim tourbillonnant comme une tornade blanche. Le cérémonial commençait par l'enfilage des chaussettes de coton noir qu'il avait achetées lui-même, puis c'était au tour du pantalon d'été, décoré d'un fin liseré le long des jambes, trop chaud malgré son tissu léger.

Mais c'était la chemise qui avait sa préférence, à cause de la panoplie de badges et d'insignes qu'il y accrochait. Il passa les bras dans les manches courtes, la boutonna lentement, face au miroir, et agrafa la cravate sous le col. Puis vint le tour de la plaque portant son nom, suivie du sifflet. A sa grosse ceinture de cuir noir, il fixa sa Mag-Lite, son Alphapage, en ménageant une place pour la radio qu'il prendrait au LEC. Ses bottines de cuir souple ressemblaient davantage à des chaussons montants d'athlètes qu'aux grosses Rangers réglementaires de l'armée. Si la situation le nécessitait, il pourrait courir avec ces bottes – et il espérait bien que le cas se présenterait. Il ne portait pas de casquette – ordre de Judy Hammer, qui ne croyait pas aux vertus dissuasives de tels couvre-chefs.

Andy vérifia sa tenue dans la glace. Tout était en ordre. Il retourna en ville en voiture, toit et vitre ouverts, laissant son bras pendre nonchalamment de la portière – il aimait voir la réaction des automobilistes qui s'apprêtaient à le doubler, découvrant soudain ses insignes. Les gens levaient le pied immédiatement, et le laissaient

démarrer le premier au feu vert. Quelqu'un vint lui demander son chemin, un autre cracha, avec un regard plein de haine. Deux jeunes dans un camion se moquèrent de lui ; Andy ne cilla pas, les ignorant délibérément, comme s'il y était déjà habitué, comme s'il avait été flic toute sa vie.

Le LEC se trouvait à quelques centaines de mètres du journal ; Andy connaissait l'itinéraire par cœur. Il gagna le parking des visiteurs et se dirigea vers les places réservées à la presse, prenant soin de garer sa BMW légèrement de biais, pour préserver ses portières des voitures voisines. Il entra dans le bâtiment et suivit des couloirs au sol brillant jusqu'au bureau de renseignements, ne sachant ni où se trouvait le département de la police judiciaire, ni s'il pouvait errer dans l'enceinte sans autorisation. Pendant sa formation, lorsqu'il n'était pas dans la rue pour apprendre à diriger la circulation ou à régler de petits accidents sans gravité, il avait passé son temps entre la salle de cours et la salle radio. Il ne connaissait encore rien de cet immeuble de quatre étages. Une fois sur le seuil de la pièce, il se sentit tout à coup mal à l'aise dans son uniforme, sans l'attrail réglementaire du vrai policier – pistolet, matraque, bombe lacrymogène et autres objets bien utiles.

— Excusez-moi, bredouilla-t-il.

Le capitaine de service, un gros bonhomme assis derrière son bureau, compulsait des fiches signalétiques en compagnie d'un sergent. Les deux hommes l'ignorèrent délibérément. Pendant quelques instants, Andy observa Brent Webb, le journaliste de Channel 3, penché sur le panier presse, feuilletant divers rapports de police et subtilisant les documents qui lui semblaient intéressants. Andy n'en croyait pas ses yeux. Ce salaud enfournait des rapports entiers dans sa mallette, privant ainsi Andy et tous ses collègues journalistes d'informations nécessaires au bon exercice de leur métier ! Andy foudroya Webb du regard, puis reporta son attention vers le sergent et le capitaine qui semblaient se contreficher totalement du forfait qui avait lieu sous leurs yeux.

— Excusez-moi. . . répéta Andy, en haussant la voix cette fois.

Il avança d'un pas dans leur direction mais demeura superbement ignoré par les deux flics chez qui la haine des journalistes était inscrite dans les gènes.

— Je cherche le bureau de Virginia West. C'est urgent, annonça-t-il, se sentant perdre patience.

Le capitaine approcha de la lumière une nouvelle série de photos tandis que le sergent lui tournait ostensiblement le dos. Webb

interrompit ses activités illicites et regarda Andy avec un sourire amusé, voire moqueur, en détaillant de la tête aux pieds son déguisement singulier. Le jeune homme en savait long sur Webb, et il l'avait vu maintes fois à la télévision. On l'appelait dans le métier Webb-le-Scoop – maintenant, Andy savait comment il s'était taillé cette réputation.

— Comment diable devient-on policier auxiliaire ? demanda Webb avec condescendance.

— La police judiciaire, c'est où ? demanda Andy d'un ton autoritaire et en le fusillant du regard.

Webb fit un geste de la tête.

— En haut, vous ne pouvez pas rater le bureau. Il contempla de nouveau l'uniforme d'Andy et éclata de rire, imité aussitôt par le capitaine et le sergent. Andy plongea soudain la main dans la mallette du journaliste et en tira une poignée de rapports dérobés. Il les lissa, les empila avec soin et les étudia, prenant tout son temps, tandis que tous les regards se braquaient sur lui et que le visage de Webb virait au pourpre.

— Je sens que Judy Hammer sera ravie de connaître les méthodes de Webb-le-Scoop, lança Andy avec un sourire torve.

Sur ce, il s'en alla d'un pas tranquille.

LA PATROUILLE ROUTIÈRE était peut-être le plus gros département de la police de Charlotte, mais celui du service judiciaire, aux yeux de Virginia West, était le plus délicat à gérer. Les citoyens suivaient avec horreur les histoires de cambriolages, viols et meurtres et se plaignaient au téléphone si leurs auteurs n'étaient pas rattrapés dans la seconde. Toute la journée, le poste de Virginia n'avait cessé de sonner...

L'affaire avait commencé trois semaines plus tôt lorsqu'un dénommé Jay Rule, homme d'affaires d'Orlando, était arrivé en ville pour assister à un colloque sur les industries textiles. La voiture que Rule avait louée à l'aéroport avait été retrouvée quelques heures plus tard, en centre-ville, abandonnée dans un terrain vague de South Collège Street, l'alarme de bord retentissant en vain pour avertir le conducteur qu'il avait laissé sa portière ouverte et ses phares allumés. Son attaché-case et son sac de voyage, sur la banquette arrière, avaient été fouillés. Argent, bijoux, téléphone portable, Alphapage et Dieu sait quoi encore avaient disparu.

Jay Rule était âgé de trente-trois ans ; il avait été assassiné de cinq balles dans la tête – pistolet calibre 45, chargé avec des munitions haute vélocité à pointe creuse, particulièrement destructrices, appelées Silvertips. On avait retrouvé son cadavre à cinq mètres de la voiture, gisant dans les buissons, pantalon et slip au bas des genoux, les parties génitales peinturlurées à la bombe orange fluo et décorées d'un grand motif de sablier. Une première dans les annales, y compris dans celles du FBI. La semaine suivante, le tueur recommençait.

Le deuxième meurtre eut lieu à moins de cent mètres de là, juste sur West Trade Street, derrière le *Cadillac Grill*, fermé la nuit à cause du taux de criminalité du quartier. Jeff Calley, quarante-deux ans, pasteur baptiste originaire de Knoxville, avait une mission triviale à accomplir à Charlotte : conduire sa mère malade à la maison de retraite The Pines ; il avait, pour ce faire, réservé une chambre au *Hyatt*, mais il ne se présenta jamais à la réception. Tard dans la nuit, on retrouva sa Jetta de location, portière conducteur ouverte, alarme de bord en marche, modus operandi identique.

La troisième semaine, le cauchemar se reproduisit avec Cary Luby, un homme de cinquante-deux ans venant d'Atlanta. Virginia West discutait des détails de ce dernier meurtre au téléphone lorsque Andy se présenta à la porte de son bureau. West ne le remarqua pas, le nez plongé dans un paquet de photos sanguinolentes, en pleine conversation avec un assistant du procureur du district.

— C'est faux ! Je ne sais pas qui t'a raconté ça. Il est mort de plusieurs balles dans la tête, à bout portant. Un 45 avec des Silvertips... Oui, absolument... Tous les trois dans un périmètre de cent mètres. (Son agacement commençait à se faire sentir.) Nom de Dieu ! Bien sûr que j'ai des gens à moi là-bas ! Putes, macs, et autres, qui rôdent, tapinent ; ils sont tous sur la brèche, qu'est-ce que tu crois ?

Rien ne l'irritait plus que d'entendre quelqu'un mettre en doute ses compétences professionnelles. Elle plaqua le combiné sur son autre joue. Pourquoi s'obstinait-elle à porter des boucles d'oreilles ! Après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre, elle s'abîma de nouveau dans la contemplation des clichés, s'attardant un moment sur celui exhibant le motif pubien, qui ressemblait davantage à un gros huit orange qu'à un sablier. La base s'appuyait sur les bourses, le sommet affleurant le nombril. L'effet était saisissant. Pendant ce temps, l'assistant du procureur continuait à la saouler de questions ; Virginia sentait sa patience s'effiloche à vitesse grand V. Une sale journée. . .

— Oui, comme les autres, répondit-elle d'un ton sec. Tout a disparu. Portefeuille, montre, alliance. (Elle écouta quelques instants son interlocuteur.) Non. Pas de cartes de crédit, ni aucun document portant son nom... Pourquoi ? Parce qu'on a affaire à un petit malin, voilà pourquoi ! (Elle soupira, sentant un mal de crâne la gagner.) Nom de Dieu ! C'est ce que je m'évertue à t'expliquer, John ! Nous n'avons pas affaire à un vulgaire braqueur de voitures, puisque sa Thunderbird de location n'a pas été volée – pas plus que les véhicules des deux autres victimes. Elle pivota sur son siège et manqua lâcher le combiné en apercevant le jeune policier auxiliaire sur le seuil de la porte, en train de griffonner des notes dans un carnet. Le petit salaud fouillait du regard chaque recoin de son bureau, et notait tout ce qu'elle disait ! Il s'agissait d'informations confidentielles concernant l'affaire la plus terrifiante de toute l'histoire de Charlotte. Pour l'instant, les détails les plus sensibles avaient été étouffés sous la pression des politiques qui vrombissaient et s'agitaient déjà comme un essaim de frelons.

— Il faut que je te laisse, lança Virginia dans l'appareil.

Elle raccrocha au nez de l'assistant du procureur et fusilla Andy du regard.

— Fermez la porte ! annonça-t-elle d'une voix sourde qui avait le don de glacer le sang de ses subordonnés ou des suspects.

Andy, imperturbable, s'approcha du bureau. Il n'allait pas se laisser impressionner par cette bureaucrate qui lui avait fait un enfant dans le dos. Il jeta sur son bureau la liasse de rapports de police qu'avait subtilisée Webb.

— Où vous croyez-vous ? lança-t-elle.

— Je suis Andy Brazil, de l'*Observer*, répondit-il avec une politesse mesurée. Pour information, sachez que Webb a volé ces documents dans la corbeille de presse. J'aurai besoin, en outre, d'une radio, et on avait rendez-vous à 16 heures.

— Pour faire quoi ? Écouter aux portes ? rétorqua West en se levant. Il semble que vous ayez déjà tout ce qu'il vous faut pour écrire votre papier !

— Il me faut vraiment une radio, insista-t-il, n'imaginant pas être lâché dans les rues sans avoir une liaison directe avec le central.

— Vous n'en aurez pas besoin, faites-moi confiance !

Virginia glissa une pile de dossiers dans sa mallette, qu'elle referma d'un geste rageur. Elle ramassa son sac à main et sortit du bureau, Andy sur ses talons.

— Vous avez un sacré culot ! poursuivit-elle avec fureur. Vous êtes comme tous ces petits merdeux ! Jamais vous n'en avez assez ; il vous en faut toujours plus ! On ne peut plus se fier à personne !

West ne correspondait pas à l'image que Andy s'était faite d'une responsable d'un grand service de police ; il s'était attendu à avoir affaire à une matrone autoritaire, une femme boulotte avec un visage masculin coupé au carré surmonté d'une mauvaise mise en plis. Mais non. Virginia était plutôt grande – approchant le mètre soixante-dix –, avec des cheveux auburn lui tombant dans la nuque et un joli visage. Elle avait une beauté particulière, presque aristocratique, des formes généreuses et pas le moindre embonpoint ; mais ces détails anatomiques laissaient Andy parfaitement indifférent. Jamais il ne serait attiré par elle ; Virginia West était trop dure, trop sévère à son goût.

Elle poussa les portes vitrées qui donnaient sur le parking et farfouilla dans son sac à main, tout en se dirigeant vers sa Crown Victoria banalisée.

— Je leur ai pourtant dit que c'était une mauvaise idée ! Mais personne n'a voulu m'écouter, marmonna-t-elle en se battant avec ses

clés pour trouver le trou de la serrure.

— Et vous, cela vous arrive d'écouter ? lança Andy.

Virginia marqua un temps d'arrêt et le regarda. Elle ouvrit finalement la porte mais Andy la bloqua du bras.

— Je déteste que l'on me fasse des procès d'intention ! reprit-il en sortant son carnet pour lui montrer les notes qu'il avait prises pendant qu'elle était au téléphone. Je n'ai fait que décrire les lieux et votre personne ! annonça-t-il avec le même ton pincé que l'assistant du procureur.

Virginia West comprit aussitôt qu'elle avait commis une erreur d'appréciation. Elle poussa un soupir, recula d'un pas et regarda le jeune homme de la tête aux pieds, en se demandant ce qu'un journaliste faisait dans une tenue pareille. Pauvre police ! Judy Hammer avait perdu la tête... Ce Brazil devrait être, en premier lieu, poursuivi pour port illicite d'uniforme !

— Où habitez-vous ? demanda-t-elle.

— A Davidson.

Parfait. Il fallait une bonne heure et demie pour aller là-bas. Elle pourrait même faire durer un peu plus le trajet. Moins ils auraient de temps pour patrouiller ensemble, mieux ce serait. Elle dissimula un sourire de satisfaction en s'installant derrière le volant.

— On passe d'abord chez vous. Vous allez vous changer !

Pendant un moment, ils roulèrent en silence. Andy regardait les voyants clignoter sur l'ordinateur de bord, tandis que les communications entre dispatcheurs et voitures de patrouille se succédaient sur la radio. L'appareil bipait spasmodiquement, répartissant les appels et affichant sur l'écran messages et adresses. C'étaient les heures de pointe. Le ciel virait à l'orange. Andy contemplait la ville derrière la vitre de sa portière, se sentant humilié et victime d'une injustice criante. Il retira sa cravate et ouvrit son col de chemise.

— Ca fait combien de temps que vous travaillez à l'*Observer* ? demanda Virginia West.

— Un an, répondit Andy, plein de haine à son égard, sachant d'avance qu'elle ne l'emmènerait pas en patrouille une seconde fois.

— Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de vous ?

— Parce que je ne m'occupe des affaires criminelles que depuis ma sortie de l'école de police. C'étaient les termes du marché.

— Le marché ? Avec qui ?

— Avec moi, annonça Andy en continuant à regarder le paysage d'un air maussade.

West voulut changer de file, mais le conducteur à côté d'elle refusait de se montrer coopératif.

— Connard toi-même ! lança-t-elle, en brandissant un poing rageur.

Profitant d'un arrêt à un feu rouge, elle se tourna vers son passager :

— Quel genre de marché ?

— Je tenais à avoir les affaires de police. Je leur ai dit que le jeu en valait la chandelle.

— Comment ça ?

— Je veux connaître les flics. Pour écrire sur eux, dire la vérité.

Virginia West n'en croyait pas un traître mot. Tous les journalistes disaient ça, mais ce n'étaient que des belles paroles ; ils étaient comme tout le monde. ...

Elle repartit au feu vert et alluma une cigarette.

— Si notre cas vous intéresse à ce point, pourquoi n'avez-vous pas choisi de devenir un vrai flic ?

— Je suis un écrivain, répondit laconiquement Andy, comme s'il déclinait tout à la fois sa race, sa religion et sa raison sociale.

— Tout le monde sait, bien sûr, que les flics sont des analphabètes ! lança Virginia en soufflant un nuage de fumée. Ils ne sont pas même fichus de lire le journal...

— Il y a toujours les photos...

West se mit à rire en levant les mains dans un geste fataliste.

— Qu'est-ce que je disais !

Andy resta silencieux.

— Pourquoi diable habitez-vous à Davidson, au bout du monde ?

— Parce que j'ai fait mes études là-bas.

— Vous devez être un petit génie, alors ?

— Je me débrouille, répondit-il.

Virginia bifurqua dans Main Street, qui était le fleuron de cette charmante bourgade universitaire. Des maisons propres s'y

succédaient, constructions de briques et de bois blanc, avec cascades de lierre, porches généreux et balancelles *ad hoc*. Elle avait grandi à la périphérie de Charlotte, elle aussi, mais dans un tout autre secteur, où régnaient plutôt l'argile rouge et les exploitations agricoles. Elle n'aurait pas eu les moyens d'entrer dans une université comme Davidson, et son dossier scolaire, à l'époque, ne risquait guère d'impressionner qui que ce soit. L'université d'Andy était de la classe de Princeton et autres lieux mythiques, que Virginia ne connaissait que par ouï-dire.

— Justement, je ne me souviens pas avoir lu le moindre article de vous dans le domaine criminel.

— C'est mon premier jour.

Elle ne put dissimuler sa consternation. Un chien aboya et se mit à courir derrière sa voiture. L'orage éclata soudain.

— Qu'avez-vous donc fait pendant un an ? demanda-t-elle, poursuivant son petit interrogatoire.

— Je me suis occupé des pages TV, répondit Andy. Des heures sup en pagaille et un tas d'articles que personne ne voulait faire. C'est ici, annonça-t-il, en défaisant sa ceinture de sécurité.

— Gardez votre ceinture bouclée jusqu'à l'arrêt complet. Règle numéro un, lança Virginia West en s'engageant dans la petite allée défoncée.

— Pourquoi voulez-vous que je me change ? lâcha Andy, décidé à dire ce qu'il avait sur le cœur. J'ai parfaitement le droit de...

— Il se trouve que les gens qui portent cet uniforme se font descendre à tous les coins de rues, l'interrompit Virginia West. Règle numéro deux. Et vous n'avez aucun droit. Pas avec moi. Je n'ai aucune envie que l'on vous prenne pour un vrai flic, et encore moins pour mon partenaire. Vu ? Je n'ai jamais demandé à me retrouver avec vous.

La peinture de la maison, vieille de plusieurs décennies, était d'une couleur indéfinissable. Peut-être était-elle jaune pâle à l'origine, ou crème, voire blanche ? Aujourd'hui, la bâtisse dressait une façade grise, striée de crevasses et de cloques, comme une vieille femme eczémateuse. Une Cadillac antédiluvienne finissait de rouiller devant le perron. Ceux qui vivaient là, songea-t-elle, n'avaient visiblement pas le goût, le temps ou les moyens de faire les réfections qui s'imposaient, et encore moins de s'occuper du jardin. Andy ouvrit sa portière d'un geste colérique et rassembla ses affaires, rêvant d'envoyer la policière au diable et de ne plus jamais croiser son chemin. Mais sa BMW était

restée à Charlotte – détail qui avait son importance. Il sortit de l’habitable et se retourna vers Virginia, vrillant son regard dans le sien :

— Mon père était flic, lança-t-il avant de claquer la portière.

La peste soit de toutes les huiles et tous les grands pontes de la Terre ! Ils étaient tous pareils sitôt qu’ils jouissaient d’un petit pouvoir ! fulminait Andy en s’éloignant sur le trottoir. Jamais cette Virginia West ne lèverait le petit doigt pour aider quelqu’un à démarrer. Dans le lot, les femmes étaient finalement les pires : soit elles se repaissaient du malheur des autres, ayant elles-mêmes souffert en leur temps, soit elles n’étaient que vengeance au souvenir des affronts passés, et se complaisaient à persécuter de pauvres types qui ne les connaissaient ni d’Eve ni d’Adam. Il imaginait Virginia West sur un court de tennis, montant au filet, le visage haineux, prête à décocher un lob perfide... Elle ignorait qu’Andy avait un smash redoutable, un vrai boulet de canon.

Il ouvrit la porte de la maison où il avait passé toute sa vie et déboutonna sa chemise d’uniforme, tout en jetant un regard circulaire sur le salon noyé d’ombres, une pièce sinistre au mobilier bon marché et au papier peint jauni. Des cendriers pleins et des assiettes sales parsemaient l’endroit comme les cailloux du Petit Poucet. Derrière les craquements d’un disque vinyle usé jusqu’à la corde, la voix de George Beverly Shea psalmodiait pour la énième fois *How Great Thou Are*. Andy se dirigea vers le vieil électrophone et l’éteignit d’un geste impatient.

— M’man ? appela-t-il.

Il se mit à faire un peu de rangement. Ses efforts le conduisirent bientôt dans une cuisine sale et vétuste où trônaient sur la table une boîte de lait ouverte, du jus d’orange et un reste de fromage. Le visiteur n’avait visiblement pas cherché à effacer les traces de son passage. Au contraire, une bouteille vide de vodka de supermarché gisait en évidence sur le tas de détrit. Andy ramassa les assiettes et les plongea dans l’évier qu’il remplit d’eau chaude et de produit vaisselle. Avec une bouffée de frustration, il retira sa cravate, dégrafa sa ceinture, puis contempla sa plaque de policier auxiliaire où était gravé son nom, jouant un moment avec le sifflet suspendu au bout de sa chaîne. Une vague irrépressible de tristesse l’envahit.

— M’man ? appela-t-il de nouveau. Où es-tu ?

Andy traversa le vestibule, sortit de sa poche une clé dont il possédait l'unique exemplaire et ouvrit la porte de sa petite chambre. L'endroit était propre et soigneusement rangé – un ordinateur sur un bureau en formica, des dizaines de coupes de tennis et autres trophées sportifs sur les étagères et les meubles, et des livres, par centaines – un petit jardin secret étouffant dans l'exiguïté des lieux. Andy accrocha son uniforme sur un cintre, passa un pantalon, une chemise de coton, puis prit un gros blouson de cuir élimé, suspendu derrière la porte. Le vêtement était bien trop grand pour lui, et semblait appartenir à un lointain passé. Il l'enfila sans hésitation, bien que le blouson fût à l'évidence trop chaud pour la saison.

— M'man ! cria encore Andy.

Le voyant de son répondeur clignotait sur la table de nuit. Il pressa le bouton d'écoute des messages. Le premier appel provenait de la société de prêts ; il appuya avec impatience sur le bouton d'avance rapide. Il y eut ensuite trois appels raccrochés, puis un dernier message d'Axel. Il chantait Hootie the Blowfish, s'accompagnant à la guitare.

« I only wanna be with you... Salut Andy. C'est Axel l'Emmerdeur. On dîne ensemble ? Si on allait chez *Jack Straw* ? »

Le téléphone sonna et Andy coupa le répondeur. Cette fois, l'interlocuteur était bien en chair et en os à l'autre bout du fil. Une voix chaude et vibrante, le souffle court... comme si la maniaque lui faisait l'amour en pensée, encore une fois sans son consentement.

— Je te serre très fort... ta langue glisse sur moi, glisse. . .

Elle respirait fort, comme ces détraqués des films d'horreur qu'il regardait enfant.

— Vous êtes une malade, soignez-vous ! lâcha-t-il en raccrochant d'un geste rageur.

Il se retourna vers le miroir suspendu au-dessus du lavabo et chassa une mèche devant ses yeux. Ses cheveux commençaient à l'agacer sérieusement. En matière de coiffure, il n'y avait pas de demi-mesure pour lui. Les cheveux devaient être soit courts, soit franchement longs. Il s'acharnait encore à coincer une mèche rebelle derrière son oreille lorsqu'il aperçut sa mère dans la glace – une femme obèse, rouge d'alcool et de fureur.

— Où étais-tu passé ? lança-t-elle en tentant de le gifler.

Andy leva la main et para le coup in extremis. Il se retourna et saisit sa mère par les poignets – fermement mais sans violence. Ils avaient cette scène pour la millième fois, un petit drame rejoué sans

fin.

— Là, doucement... souffla-t-il en allant faire asseoir sa mère sur le lit.

Muriel Brazil se mit à pleurnicher, en se balançant d'avant en arrière.

— Ne t'en va pas, bredouilla-t-elle. Ne me laisse pas, Andy. S'il te plaît. Je t'en prie...

Andy consulta sa montre, puis jeta un coup d'œil à la fenêtre, craignant que Virginia West puisse l'espionner à travers les volets et découvrir le secret qui empoisonnait toute sa vie.

— Je vais te donner tes médicaments, m'man, annonça-t-il. Tu vas regarder la télé et puis aller gentiment au lit. D'accord ? Je ne rentrerai pas tard, promis.

Mais Mme Brazil n'était pas d'accord. Elle se mit à gémir, à dodeliner de la tête, pour enfin laisser échapper tout son désarroi.

— Oh ! pardon, pardon ! Je ne sais pas ce que j'ai. Je deviens folle. Andy, ne t'en va pas, je t'en prie !

Virginia n'entendit pas la scène dans son détail, mais ayant ouvert la vitre pour fumer, elle en perçut suffisamment pour conclure qu'Andy avait une dispute avec sa petite amie. Elle secoua la tête de dépit en jetant son mégot dans l'allée envahie par les mauvaises herbes. Pourquoi fallait-il que les jeunes, sitôt leurs études finies, se mettent en ménage, après toutes ces années passées en dortoir ? Quelle mouche les piquait donc ? Elle s'abstint, toutefois, de poser la moindre question à Andy à son retour. Peu importaient les explications que ce journaliste pourrait lui trouver, elle ne voulait pas en entendre un traître mot. Ils retournèrent vers le centre-ville qui se profilait à l'horizon, scintillant tel un monument dédié à l'argent et aux hommes – et interdit aux femmes. Judy Hammer s'en plaignait tous les jours.

A chaque fois que Virginia roulait en ville en compagnie de sa chef, Judy tendait le doigt vers les buildings de verre où se cachaient les hommes d'affaires qui décidaient des gros titres des journaux, des crimes qui seraient punis ou non, et du choix du prochain maire. Elle

pestait contre ces membres du club fermé des Cinq cents^[3], qui vivaient à des années-lumière d'ici et débattaient pour savoir si la police locale avait besoin d'une brigade à bicyclette, d'ordinateurs portables ou de nouveaux pistolets. Ces mêmes nantis avaient décidé, plusieurs années auparavant, de changer les uniformes des agents et de fusionner la police municipale avec celle du comté. Chacune de leurs décisions était rétrograde et réactionnaire, pestait Judy, fondée sur de seules considérations économiques !

C'était la vérité, songeait Virginia alors qu'ils longeaient le grand stade flambant neuf où David Copperfield se produisait, avec ses parkings noirs de voitures. Andy était curieusement silencieux, remarqua-t-elle, tandis qu'une chanson d'Elton John jouait en sourdine dans l'habitacle. Il n'ouvrit pas même son calepin pour prendre quelques notes lorsque le PC annonça l'un des plus vieux délits du monde :

— Appel à toutes les unités, crachota un dispatcheur du central. Cambriolage en cours, au 400 East Trade Street.

Virginia écrasa l'accélérateur et alluma le gyrophaire. Sous les hurlements de sa sirène, elle zigzagua entre les voitures.

— C'est pour nous, annonça-t-elle en décrochant le microphone.

Andy fut soudain tiré de sa torpeur.

— Ici voiture 700, répondit West.

Le dispatcheur ne s'attendait pas qu'une chef de service prenne l'appel. Sa voix se fit soudain chevrotante.

— Répétez le numéro de voiture ? insista-t-elle.

-700, répéta Virginia. Nous sommes au 900. On prend le cambriolage.

— Dix-quatre, 700 !

L'appel fut relayé vers d'autres voitures qui convergèrent aussitôt vers le lieu du délit. Tandis qu'ils se faufilaient dans le trafic, Andy observa Virginia West avec un regain d'intérêt. La soirée n'allait peut-être pas être aussi morose que ça, au fond !

— Depuis quand les gradés répondent-ils aux appels du Central ? demanda-t-il.

— Depuis que vous me collez aux basques.

Le 400 sur East Trade Street était un ensemble d'habitations construit et subventionné par l'État, administré par une pègre qui y menait ses affaires à l'ombre des caves et protégé en surface par les

femmes en cas de descentes de police. Cette dernière, d'ailleurs, n'y pénétrait qu'en cas d'absolue nécessité. La plupart du temps, les appels pour cambriolages faisaient suite à une dispute conjugale – la concubine se trouvant soudain lasse de cacher chez elle un petit ami qui avait plus de vingt mandats d'arrestation contre lui.

— Restez là, ordonna Virginia en se garant derrière deux autres véhicules de patrouille.

— Pas question, répondit Andy en ouvrant sa portière. Je ne suis pas venu ici pour jouer les gardes voitures. En plus, il n'est jamais bon d'être toute seule dans ce genre d'intervention.

Virginia garda le silence et contempla les fenêtres des bâtiments, certaines éclairées, d'autres obscures. Elle scruta ensuite le parking occupé par les voitures des dealers de drogue : pas âme qui vive.

— Entendu, mais restez derrière moi. Pas un mot et faites ce que je vous dis, annonça-t-elle finalement en sortant de l'habitacle.

La tactique était des plus sommaires. Deux policiers passeraient par l'entrée principale et se dirigeraient vers la porte de l'appartement, tandis que West et Brazil iraient se poster derrière le bâtiment pour interdire toute fuite éventuelle. Le cœur d'Andy battait la chamade dans sa poitrine ; il suait à grosses gouttes sous son blouson de cuir alors qu'ils s'enfonçaient dans cette ruelle sombre, perdue au milieu d'un des quartiers les plus malfamés de la ville, sous des entrelacs de cordes à linge. Virginia observa les fenêtres un moment puis fit sauter le bouton pression de son holster.

— Tout est éteint, chuchota-t-elle dans son talkie-walkie. Allez-y.

Elle sortit son arme. Andy marchait sur les talons de Virginia, le souffle court, regrettant de ne pouvoir être aux premières loges, tandis que les deux autres policiers traversaient le hall couvert de graffitis et s'approchaient, pistolet au poing, de la porte de l'appartement.

La ruelle où se trouvait Andy était jonchée de détrit. Il y en avait partout, coincés dans les grillages, dans les branches des arbres.

— Nous y sommes, annonça l'un des deux policiers par radio.

— Police !lança son partenaire.

Andy était tendu ; le terrain accidenté, les cordes à linge ployant si bas qu'elles pouvaient étrangler n'importe qui, les éclats de verre acérés dans tous les recoins – tout ça ne lui disait rien qui vaille. Craignant que Virginia ne se blesse, il alluma sa Mag-Lite. Une flaque de lumière enveloppa aussitôt Virginia, sur le qui-vive, pistolet au poing, comme au cinéma !

— Éteignez cette putain de lampe ! souffla-t-elle avec fureur.

La police de Charlotte fit chou blanc ce soir-là. West et Brazil remontèrent en voiture, se regardant en chiens de faïence, tandis que la radio crachotait dans le silence pesant. J'aurais pu me faire tuer, pestait Virginia intérieurement. Dieu merci, ses hommes n'avaient pas vu ce que cet idiot de journaliste avait fait ! Elle n'allait pas mâcher ses mots lorsqu'elle verrait Judy Hammer ; elle était même à deux doigts de l'appeler chez elle. Ayant brusquement envie d'un café pour se remonter, elle s'engagea sur le parking du fast-food *Starvin Marvin*. Avant l'arrêt complet de la voiture, Andy ouvrit sa portière.

— On ne vous a jamais dit de regarder avant d'ouvrir la porte ? lança-t-elle comme un professeur à son élève.

Andy lui retourna un regard noir en détachant sa ceinture de sécurité.

— C'est que je suis pressé d'écrire mon article, répondit-il d'un air menaçant.

— Il faut toujours regarder les parages, commença Virginia en désignant le magasin et le va-et-vient des clients faisant leurs emplettes. Vous voulez jouer au bon petit flic ? Parfait. Vous descendez de votre belle voiture de police. Sans jeter un coup d'œil alentour. Et paf ! Vous arrivez au beau milieu d'un braquage. La seconde suivante...

Elle sortit de voiture et se retourna vers lui :

« ... Vous êtes mort. »

Elle claqua la porte et entra dans le magasin. Andy voulut prendre quelques notes, mais abandonna rapidement cette idée. Il se laissa aller contre le dossier de son siège. Pourquoi cela se passait-il si mal ? Malgré lui, il était vexé de l'inimitié que lui manifestait Virginia West. Pas étonnant qu'elle n'eût pas trouvé de mari. Qui voudrait vivre avec quelqu'un comme ça ? Si jamais il réussissait dans sa branche, jamais il ne chercherait à enfoncer les nouveaux venus. C'était parfaitement vil et cela en disait long sur la véritable personnalité de cette femme. Elle lui fit payer son café-un dollar et quinze cents-et ne prit pas la peine de lui demander comment il l'aimait-sûrement pas avec autant de crème et vingt morceaux de sucre ! songea-t-il en faisant son possible pour ingurgiter le breuvage sans sourciller. Ils reprirent la patrouille. West alluma une nouvelle cigarette. Ils descendirent une rue du Centreville où les prostituées arpentaient lascivement le trottoir, un gant de toilette à la main, et les regardaient passer avec leurs yeux maquillés et vides.

— Pourquoi ont-elles ces gants ? demanda Andy.

— Vous vous attendiez à quoi ? A des rince-doigts ?

C'est un métier salissant.

Il lui lança un autre regard noir.

— Quelle que soit la voiture que je conduis, elles savent que je suis là, poursuivit-elle en jetant sa cendre par la fenêtre.

— Vraiment ? Ca fait combien de temps qu'elles ne vous ont pas vue ? Plus de quinze ans, j'imagine. Elles ont une sacrée mémoire, dites !

— Ce n'est pas comme ça qu'on sera copains tous les deux, vous savez, rétorqua Virginia.

Il regarda la rue au-dehors et demanda d'un air pensif :

— Ca ne vous manque pas, les patrouilles ?

West observa les dames de la nuit sans lui répondre.

— Lesquelles sont des hommes, à votre avis ? dit-elle au bout d'un moment.

— Celle-là, peut-être, répondit Andy en désignant une prostituée obèse affublée d'une minijupe en Skaï, son body noir tendu sur ses seins éléphantiques.

Elle déambulait d'un pas lent et chaloupé, tout en regardant leur voiture d'un air haineux.

— Non, celle-là est une vraie, annonça Virginia West, sans préciser qu'il s'agissait en fait d'une policière en civil, avec radio, pistolet, mari et enfants à la maison. Les hommes ont de belles jambes, poursuivit-elle. Des seins postiches anatomiquement irréprochables. Ce sont les hanches qui manquent. C'est en s'approchant de près, ce que je vous déconseille de faire, que l'on voit qu'ils se rasent.

Andy resta silencieux.

— J'imagine qu'on n'apprend pas ça lorsqu'on travaille pour les pages télé, ajouta-t-elle.

Il sentit son regard courir sur lui un moment ; elle avait autre chose en tête...

— Alors comme ça, cette vieille Cadillac à ailerons est à vous ? s'enquit-elle finalement.

Andy continua à observer la rue, tentant de distinguer les femmes des hommes.

— La Cadillac devant chez vous, insista Virginia. C'est drôle, je ne vous imaginai pas conduire ce genre d'engin.

— Ce n'est pas ma voiture, répondit Andy.

— J'y suis, lança-t-elle en tirant une bouffée de sa cigarette avant de jeter une nouvelle fois ses cendres par la fenêtre. Vous ne vivez pas seul.

Andy persistait à regarder le trottoir sur sa droite.

— J'ai une vieille BMW. Une 2002. C'était celle de mon père. Il l'a réparée tout seul. Il savait tout faire de ses mains.

Ils dépassèrent une Lincoln argentée, visiblement de location, – l'homme au volant avait l'air perdu, remarqua aussitôt West. Il était au téléphone et jetait des regards inquiets autour de lui, angoissé à l'idée de se trouver dans ce quartier mal famé. Il bifurqua dans Mint Street. Andy observait encore la faune nocturne sur le trottoir lorsque Virginia reporta son attention sur une Toyota roulant devant eux, la fenêtre côté conducteur fracturée, la plaque d'immatriculation retenue par un portemanteau. Il y avait deux jeunes à l'intérieur. Le conducteur scrutait la voiture de Virginia dans son rétroviseur.

— Deux contre un que nous avons devant nous une voiture volée, dit Virginia.

Elle entra le numéro de la plaque sur l'ordinateur de bord. L'appareil se mit à émettre une série de bips comme une machine à sous au moment du jackpot. Sitôt la réponse attendue affichée sur l'écran, elle alluma les gyrophares. La Toyota accéléra aussitôt pour les distancer.

— Merde ! pesta Virginia.

Voilà qu'elle était embarquée dans une course poursuite, devant jouer les as du volant, cigarette et café dans une main, saisissant le micro de la radio dans l'autre. Andy ne savait que faire pour se rendre utile – mais c'était la grande aventure de sa vie !

-700 ! lança Virginia West dans l'appareil. Je poursuis un véhicule !

— Allez-y, 700, répondit le Central. Vous avez les canaux.

— Je suis sur Pine Street, vers le nord. Je tourne sur la 7 avenue. Vous donne un descriptif dans un instant.

Andy ne tenait plus en place. Pourquoi ne dépassait-elle pas la Toyota, pour lui couper la route ? Ce n'était qu'un V6. Elle ne pouvait pas rouler bien vite.

— Branchez la sirène ! ordonna Virginia tandis que le moteur

rugissait.

Andy n'avait pas eu ce cours à l'école de police. Il détacha sa ceinture et plongeait, plein de bonne volonté, sous le tableau de bord. Il tripota vainement la colonne de direction, les genoux de West, et se retrouva pratiquement couché sur son giron lorsqu'il dénicha un bouton qui lui sembla prometteur. Il l'enfonça alors qu'ils descendaient le boulevard à tombeau ouvert. Le coffre s'ouvrit brusquement. La voiture passa sur une bosse et le matériel de première intervention se répandit sur la chaussée, en compagnie d'un imperméable, d'une lampe, d'un gyrophare de secours et d'un jeu de fusées éclairantes. Virginia West regarda le spectacle dans le rétroviseur, éberluée, tandis que la voiture finissait de cahoter – c'était la fin de sa carrière assurée. Andy resta silencieux comme une pierre lorsqu'elle coupa les gyrophares. Ils ralentirent, et se garèrent le long du trottoir. West se retourna et contempla les dégâts.

— Désolé, articula Andy.

VIRGINIA WEST ne desserra pas les dents durant l'heure et demie qu'ils passèrent à arpenter la rue pour récupérer les affaires et le matériel échappés du coffre. Le gyrophare n'était plus que débris de plastique bleu sur le macadam, les fusées des rouleaux de papier éventrés d'où s'écoulait une mixture inquiétante. Un appareil photo Polaroid ne prendrait plus jamais aucun cliché d'une scène de crime. L'imperméable avait été emporté à des kilomètres de là, accroché au bas de caisse d'un break, puis avait fini par prendre feu au contact du pot d'échappement.

West et Brazil remontaient lentement la rue en voiture, s'arrêtaient pour ramasser un effet leur appartenant, puis repartaient. Tout cela dans un silence de mort. Virginia était tellement en colère qu'elle préférait ne pas desserrer les dents. Ils avaient déjà croisé deux voitures de patrouille. Toutes les équipes du soir savaient donc ce qui s'était passé. A tous les coups, on allait croire que c'était elle qui s'était trompée de bouton par affolement, parce que c'était sa première poursuite sur le terrain. Jusqu'à présent, elle avait été respectée par ses hommes, voire admirée. Elle lança un regard haineux à Andy, qui avait retrouvé un câble de batterie de dépannage. Il le roula soigneusement et le rangea à côté de la roue de secours – seul élément à ne pas s'être envolé du coffre, parce que boulonné au plancher.

— Ca va ! lâcha soudain Andy, tandis qu'elle passait sous le faisceau d'un réverbère. Je ne l'ai pas fait exprès. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

Virginia retourna, sans un mot, dans la voiture. Andy se demanda un instant si elle n'allait pas le planter là, le laissant en proie à des dealers et des travestis. Cette éventualité sembla traverser un instant l'esprit de la jeune femme ; après un moment d'hésitation, elle choisit néanmoins de l'attendre. Andy remonta en voiture et boucla sa ceinture de sécurité. La radio était toujours branchée et il espérait qu'il aurait vite l'occasion de se racheter.

— Je ne vois pas comment je pourrais connaître tous les boutons de votre voiture, annonça calmement Andy. La Crown Vic qu'on avait à

l'école était bien plus ancienne que celle-là. Le coffre s'ouvrait de l'extérieur. Et on n'utilisait pas de sirènes Elle enclencha la première et rejoignit le trafic.

— Je sais tout ça. Je ne vous fais aucun reproche, répondit-elle. Vous ne l'avez pas fait exprès, bien sûr. N'en parlons plus.

Elle décida de sillonner une autre partie de la ville ; le quartier de Remus Road, aux alentours de la fourrière pour animaux. Il ne se passait jamais rien, là-bas. Cette assertion serait restée vraie si une vieille pocharde ne s'était pas mise à hurler sur la pelouse de l'église baptiste du Mont Moria, à côté de la gare des Greyhounds et du *Presto Grill*. L'appel tomba soudain sur la radio. Impossible de s'y soustraire. Se trouvant à moins de cinq cents mètres de là, ils se devaient d'aller aider la patrouille déjà sur les lieux.

— C'est sans doute une peccadille et il n'y aura aucun dérapage cette fois, vous pouvez me croire ! annonça Virginia en accélérant et bifurquant sur Lancaster.

L'église du Mont Moria était une construction de brique jaune. Des vitres multicolores scintillaient dans la nuit devant des rangées de bancs vides. La pelouse lépreuse était jonchée de canettes de bière au pied du grand panneau d'appel à la prière. Une vieille femme hurlait comme une hystérique, se débattant entre les bras de deux policiers en uniforme. Andy et Virginia sortirent de leur voiture et s'approchèrent du théâtre de ce petit drame. Lorsque les deux agents reconnurent la chef de service, avec ses épaulettes décorées de galons, ils commencèrent à paniquer et à perdre tous leurs moyens.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda celle-ci en arrivant à leur hauteur.

La vieille n'avait plus de dents. Andy ne comprenait pas un traître mot de ce qu'elle disait.

— Folledingue et ivre, répondit l'un des deux agents-un certain Smith, à en croire sa plaque. Ce n'est pas la première fois qu'on la ramasse.

La pocharde devait avoir la soixantaine passée ; Andy ne pouvait en détacher son regard. Elle se contorsionnait en tous sens sous la lumière blafarde des réverbères devant une église où elle n'avait sans doute jamais mis les pieds. Elle portait un T-shirt verdâtre de l'équipe des Hornets^[4] et un jean sale ; son ventre était enflé, ses seins deux choses informes et flasques, ses bras et ses jambes couverts de longs poils noirs.

Sa mère faisait ce genre de crise devant la maison, avant... Il se

souvenait en particulier d'une nuit où, en rentrant de l'épicerie Harris-Tee ter, il l'avait trouvée sur le trottoir, en train de hurler et de donner des coups de hache au piquet du portail. Alors qu'une voiture de patrouille se garait devant chez eux, Andy avait tenté de l'arrêter, en veillant à ne pas se trouver sur la trajectoire de la hache. Le policier connaissait tout le monde à Davidson et il n'arrêta pas sa mère pour troubles sur la voie publique, même si c'eût été amplement justifié.

West examina les menottes aux poignets de la vieille femme qui continuait à hurler, sous la lueur intermittente des gyrophares. C'étaient des cris de douleur. La chef de la police lança un regard furieux aux deux agents.

— Donnez-moi les clés ! ordonna-t-elle. Ces menottes sont bien trop serrées.

Smith était un vieux de la vieille, un de ces vétérans aigris qu'on retrouvait plus tard vigiles dans le privé. West tendit la main vers lui et Smith lui donna la petite clé de métal. Elle fit jouer la serrure et desserra les menottes. Instantanément, la femme cessa de hurler, sitôt disparue la morsure de l'acier. Tandis que la pocharde massait doucement ses chairs meurtries, West sermonna ses hommes :

— Où vous croyez-vous ? lança-t-elle. De quel droit lui faites-vous ça ?

Virginia demanda à la clocharde de lever les bras pour pouvoir la fouiller ; elle aurait dû porter des gants, songea-t-elle fugitivement. Mais elle n'en avait pas dans sa boîte à gants, n'étant plus censée se charger de ce genre de sale besogne. De toute façon, on avait assez humilié comme ça cette pauvre vieille. Virginia n'aimait pas fouiller les gens – elle n'avait jamais aimé ça – et se souvenait des mauvaises surprises du passé : griffes d'oiseaux fétiches, matière fécale, préservatifs usagés, érections intempestives. Elle se rappelait ses débuts, quand elle avait plongé la main dans la poche de Chicken Wing le manchot... ses doigts s'étaient refermés sur un reste gluant de viande à l'instant même où Chicken Wing lui assénait un coup de poing. Mais la vieille femme avait pour seules possessions un peigne noir et une clé nouée à un lacet autour du cou.

Elle s'appelait Ella Joneston. Elle resta parfaitement tranquille quand Virginia lui passa de nouveau les menottes. Le contact des mâchoires d'acier était désagréable mais elles ne mordaient plus comme avec ces deux salauds de flics. Elle avait su tout de suite ce qu'ils allaient faire lorsqu'ils lui avaient fait mettre les mains dans le

dos. C'était comme les crocs d'un serpent, qui s'enfonçaient sans relâche, distillant son venin, la faisant trembler de la tête aux pieds, et hurler de douleur. Son cœur tressautait, cognait contre ses côtes.

Ella Joneston avait toujours su qu'elle mourrait ainsi, d'une crise cardiaque. Son cœur avait menacé de cesser de battre bien des fois – à douze ans déjà, lorsque les garçons de la cité l'avaient attrapée et qu'elle venait juste de se laver les cheveux. Ils lui avaient fait des choses, des choses dont elle n'avait osé parler à personne. Ella était rentrée chez elle, les nattes maculées de terre et de feuilles. Elle s'était lavé une deuxième fois les cheveux, sans que personne ne lui pose de questions.

La policière était gentille ; elle était accompagnée d'un jeune homme en civil, un garçon bien comme il faut, avec un doux visage. Un jeune inspecteur, supposa-t-elle. Ils lui prirent chacun un bras, comme s'ils se rendaient à la fête de Pâques.

— Qu'est-ce que vous faites ici, dans cet état ? s'enquit la femme-flic d'un ton professionnel, mais sans agressivité.

Ella n'était pas très sûre de l'endroit où elle se trouvait. Sa mémoire flanchait ces temps-ci. Mais elle ne devait pas être très loin de son appartement dans Earl Village. Elle se souvenait être devant la télévision lorsque le téléphone avait sonné tôt dans la soirée. C'était sa fille, elle lui avait annoncé de terribles nouvelles à propos d'Efrim – son petit-fils. Il était à l'hôpital. On lui avait tiré dessus, ce matin ; il avait reçu plusieurs balles. Les médecins faisaient sans doute tout leur possible pour le sauver, mais Efrim était si entêté... A ce souvenir, les yeux d'Ella s'emplirent de larmes.

Elle raconta son histoire à la dame et au jeune homme tandis qu'ils l'installaient à l'arrière de la voiture, séparée des sièges avant par une glace de protection. Ella se mit à leur narrer la courte existence d'Efrim par le menu, en commençant par l'époque où elle le berçait dans ses bras juste après l'accouchement de sa fille Lorna. Efrim avait toujours été un enfant à problèmes, comme son père. Il s'était mis à danser dès l'âge de deux ans et retrouvait ses copains tous les soirs sous les feux des lampadaires – ces mauvais garçons du quartier qui avaient de l'argent plein les poches...

— Je vais boucler votre ceinture, annonça l'inspecteur blond, laissant derrière lui un parfum de pommes et d'épices.

La vieille femme empestait la crasse et l'alcool ; cette odeur

particulière ravivait en Brazil des souvenirs douloureux. Ses mains tremblotaient, ses gestes se faisaient maladroits. Il ne comprenait pas ce que marmonnait la vieille femme entre ses pleurs ; son haleine était semblable aux exhalaisons d'une poubelle en plein soleil. Virginia West restait en retrait, le laissant faire seul le sale boulot. La main d'Andy effleura le cou de la vieille ; il fut saisi par la douceur et la chaleur de sa peau.

— Ca va aller, détendez-vous, répétait Andy, sachant qu'il s'agissait d'un pieux mensonge.

Virginia n'était pas dupe. Le service des patrouilles allait à vau-l'eau. Pas étonnant, avec une incapable comme Goode à sa tête, songea-t-elle. La rudesse ou le simple manque de professionnalisme de ces deux agents n'avait malheureusement rien de surprenant, mais West n'avait aucune intention de fermer les yeux. Elle s'approcha des deux hommes – deux vieux flics pitoyables – et se planta devant Smith, se souvenant de l'époque où elle était sergent et devait diriger de vieilles carnes comme lui. Il était si bas sur l'échelle humaine que des millénaires d'évolution les séparaient.

— Ne refaites jamais ça, c'est clair ? lâcha-t-elle d'une voix grave qui glaça le sang d'Andy.

West voyait la barbe mal rasée de Smith, rêche comme de la toile émeri, le réseau de veinules éclatées, trace d'activités illicites pendant ses heures de service. Il posait sur elle des yeux éteints, le regard absent de quelqu'un sachant que rien ni personne ne l'attendait plus à la maison depuis des lustres.

— Vous êtes ici pour aider les gens, pas pour les brutaliser, souffla-t-elle. Tâchez de vous en souvenir ! (Elle se tourna vers son partenaire.) C'est valable pour vous aussi.

Ni Smith ni son acolyte ne savaient qui était le jeune type patrouillant avec Virginia West cette nuit-là. Ils s'installèrent au volant de leur voiture flanquée d'un essaim de frelons et regardèrent la Crown Victoria bleu nuit s'éloigner. Leur prisonnière à l'arrière s'était endormie et ronflait paisiblement.

— Peut-être que notre miss Sainte-Nitouche s'est trouvé un Jules ? lança Smith en ouvrant deux chewing-gums Big Red.

— Possible, répondit son partenaire. Lorsqu'elle en aura assez des jeunots, je lui montrerai ce qu'est un vrai mec.

Ils éclatèrent de rire et démarrèrent. Quelques instants plus tard, la radio annonça de mauvaises nouvelles.

« 1300 Beatties Ford Road. Ambulance attaquée par suspect armé d'un couteau. »

— Une chance qu'on ait à faire avec notre vieille, lança Smith en mordant à pleines dents dans sa barre parfumée à la cannelle.

Comble de malchance pour Virginia West, Jerome Swan passait également une mauvaise nuit. Les problèmes avaient commencé pour lui avant même le coucher du soleil. Virginia n'avait aucune raison de connaître le bar de nuit baptisé The Basin, situé sur Tryon Street, pas très loin de la fourrière. Elle se trouvait pile dans le secteur lorsque l'appel était tombé. Impossible de se défilier. Deux voitures étaient déjà présentes sur les lieux, à leur arrivée, ainsi que le capitaine Jennings accompagné de Hugh Bledsoe, le conseiller municipal.

— Merde ! pesta Virginia en se garant dans une petite rue sombre. Merde et merde ! Vous voyez ce grand type en train de sortir de voiture, celui en costume ? Vous savez qui c'est ?

Andy avait déjà la main sur la poignée de la porte mais se souvint des consignes de West in extremis.

— Oui, je sais parfaitement qui c'est, répondit-il. Il s'agit du célèbre Huge Bedsore^[5].

Virginia le regarda avec surprise. Comment Andy pouvait-il connaître le surnom que les flics donnaient à leur conseiller municipal ?

— Eh bien faites-vous tout petit ! l'avertit-elle en sortant de voiture. Pas un mot, et ne touchez à rien.

L'ambulance immobilisée au milieu de la rue, moteur au ralenti, hayon grand ouvert, apparaissait par intermittence sous les gyrophares bicolores des voitures de patrouille. Les hommes s'étaient rassemblés derrière l'aile arrière pour élaborer un plan d'attaque. Virginia West fit le tour de la voiture pour se rendre compte de la situation par elle-même. Andy lui emboîta le pas, mourant d'envie une fois de plus de passer devant. Pour autant qu'il puisse en juger, Jerome Swan était à l'intérieur du véhicule, une paire de ciseaux à la main. Ses yeux injectés de sang s'emplirent de fureur lorsqu'il aperçut la policière en

uniforme. Il avait des plaies sur la tête, suite à la bagarre dans le bar où il était venu jouer et se saouler au Night Train Express^[6]. Il n'avait pas apprécié du tout d'avoir été jeté comme un malpropre dans l'ambulance, et Swan, fidèle à son habitude, avait improvisé avec ce qu'il avait sous la main. Il s'était emparé de l'instrument le plus acéré à sa portée et avait menacé les infirmiers de les couper en morceaux en leur disant qu'il avait le sida. Les ambulanciers avaient pris leurs jambes à leur cou et appelé la police. Tous les flics qui avaient appliqué étaient des hommes, à l'exception de cette femme à la poitrine plantureuse qui le regardait fixement comme si elle pouvait faire quelque chose pour lui.

Virginia West analysa rapidement la situation. Le forcené tenait la poignée de la portière latérale, et la seule façon de l'atteindre était de grimper dans l'ambulance. Cas de figure enfantin ne nécessitant guère d'atermoiements. Virginia rejoignit le groupe de policiers.

— Je vais faire diversion, annonça-t-elle, tandis que Bledsoe la dévisageait comme s'il n'avait jamais vu de femme en uniforme. Dès qu'il aura lâché la poignée de la porte, vous lui tomberez dessus, expliqua-t-elle.

Elle s'approcha du hayon de l'ambulance et fit la grimace en se mettant la main devant les yeux.

— Qui a lancé du gaz lacrymo ? s'exclama-t-elle.

— De toute façon, ça ne lui a pas fait grand-chose, répondit l'un des flics.

Brazil vit West ramasser un brancard en aluminium en guise de bouclier et parler à Swan tout en s'approchant de l'ambulance. À l'évidence, Swan n'appréciait pas ce qu'elle était en train de dire. Il la fixait, les yeux exorbités, les veines gonflées de fureur, la défiant d'approcher par les gestes et la parole. Elle était à moitié entrée dans l'ambulance lorsque Swan voulut se jeter sur elle. La seconde suivante, l'homme était aspiré à l'extérieur comme s'il avait ouvert la porte d'un avion en vol. Andy fit le tour de l'ambulance et vit Swan, face contre terre plaqué au sol par tous ces hommes qui deux minutes plus tôt tergiversaient encore pour mettre au point un plan d'attaque. Bledsoe regardait le spectacle, les mains dans les poches. Il suivit des yeux Virginia West qui regagnait sa voiture, puis il aperçut Andy.

— Venez par ici, lui lança Bledsoe

Andy jeta un regard furtif vers Virginia, se souvenant qu'elle lui avait interdit de parler à qui que ce soit.

— Vous êtes le partenaire de Virginia West ? annonça Bledsoe en

s'approchant.

— Je ne sais pas si c'est précisément le bon terme, répondit Andy.

Il essayait simplement de faire preuve de modestie, mais le conseiller municipal interpréta mal sa réponse et crut qu'Andy se fichait de lui.

— Super Woman vient de vous donner de quoi écrire un bon article, n'est-ce pas ? lança Bledsoe en désignant West qui remontait en voiture.

Andy commença à paniquer.

— Il faut que je m'en aille, bredouilla-t-il.

Bledsoe avait une barbiche et les cheveux gominés. Il était le pasteur de l'église baptiste sur Jeremiah Avenue. Les faisceaux des gyrophares se reflétaient dans ses lunettes tandis qu'il fixait Andy des yeux en s'épongeant la nuque avec un mouchoir.

— Il faut que vous sachiez une chose, jeune homme, poursuivit-il d'un ton mielleux. La ville de Charlotte a besoin de gens soucieux de leur prochain, de gens qui fassent entendre leur voix contre le crime et la pauvreté. Même cet homme a droit au respect et à la dignité.

On emmena le malheureux Swan encore tout étourdi. Quelques minutes plus tôt, il vivait tranquillement sa petite vie au Basin et voilà qu'une bande d'extraterrestres sortis de nulle part lui étaient tombés dessus à bras raccourcis. Bledsoe désigna d'un mouvement de bras les gratte-ciel dans le lointain, s'élevant et scintillant comme les tours d'un château.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas un article là-dessus ? poursuivit Bledsoe, comme s'il s'attendait qu'Andy prenne des notes (ce que le jeune homme, par complaisance, finit par faire). Regardez ce que nous avons accompli. Notre ville est prospère. Elle a été élue la ville américaine la plus agréable à vivre, c'est la troisième place financière du pays, un grand carrefour des arts et des lettres. Les gens se bousculent pour venir s'installer ici. Mais voilà, ajouta-t-il en tapotant l'épaule d'Andy, demain en me réveillant, je lirai encore dans le journal un de ces faits divers déprimants. Une ambulance attaquée par un homme armé d'un couteau. C'est à croire que les journalistes ne cherchent qu'à instiller la peur dans le cœur de nos concitoyens.

Virginia West repartait et Andy piqua un sprint comme un écolier en train de rater le bus scolaire. Elle remarqua que Bledsoe le regardait s'en aller, surpris et contrarié, car il n'avait pas fini son laïus. La présence du conseiller municipal n'était pas un hasard ! songea-t-elle. Il tenait à être vu le jour où Andy Brazil, le cobaye de la police de

Charlotte, patrouillait avec la responsable du service judiciaire. Il serait cité dans l'article et assurerait ainsi sa réélection grâce à ses paroles affables et compatissantes. Hugh Bledsoe prend le temps de patrouiller avec la police. Virginia imaginait déjà les gros titres du lendemain matin. Elle ouvrit la boîte à gants et y plongea la main à la recherche de pastilles Rennie.

Elle s'arrêta pour laisser monter Andy. Malgré son sprint d'une bonne cinquantaine de mètres, il était à peine essoufflé. C'était ce genre de détails qui lui donnait envie de fumer-par dépit.

— Je vous avais dit de ne parler à personne, commença-t-elle en allumant sa cigarette.

— Qu'est-ce que je pouvais y faire ? se défendit-il. Vous êtes partie et vous m'avez laissé seul avec lui.

Ils longeaient à présent une succession de masures pour la plupart abandonnées et murées. Andy regardait West en songeant au surnom que lui avait donné Bledsoe.

— Ils n'auraient pas dû vous faire monter en grade, annonça Andy. Vous avez été impressionnante tout à l'heure.

West se débrouillait plutôt bien autrefois en patrouille, avant de passer le concours de sergent et de mettre le pied dans le monde de la paperasserie et du politiquement correct. Si Judy Hammer n'était pas arrivée en ville, Virginia aurait sans doute changé de métier.

— Alors, vous me le dites ? demanda Andy.

— Vous dire quoi ? répondit-elle en soufflant un nuage de fumée.

— Ce que vous lui avez dit.

— A qui ?

— Vous le savez bien, à ce type dans l'ambulance.

— Secret professionnel.

— Allez ! Vous lui avez dit quelque chose qui l'a foutu en boule, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, répondit West en jetant sa cendre par la fenêtre.

— Allez, dites-le-moi.

— Je n'ai rien dit du tout.

— Bien sûr que si.

— Très bien. Je lui ai dit qu'il était une couille molle, lui avoua-t-elle finalement. Mais je vous interdis de répéter ça !

— Pour une fois, je suis de votre avis, concéda Andy.

LES TOURS DU CENTRE-VILLE furent le théâtre d'un crime atroce peu après 22 heures. Les policiers s'activaient, tendus et luisants de sueur, explorant à la lueur de leurs torches un parking derrière un bâtiment abandonné, ainsi que le terrain vague adjacent où l'on avait retrouvé la Lincoln noire de location. La portière côté conducteur était ouverte, les phares allumés, l'alarme de bord émettant de nouveau son funeste glas. L'inspecteur Brewster, appelé à son domicile, se trouvait à côté de la Lincoln, en pleine conversation téléphonique sur son portable. Il avait passé un jean et une vieille chemisette Lacoste, sa plaque, ainsi qu'un Smith et Wesson calibre 40 avec un jeu de chargeurs supplémentaires, accrochés à sa ceinture.

— J'ai bien l'impression qu'on en a un autre annonçait-il à sa supérieure.

— Comment est la dix-treize ? La voix de Virginia West résonna dans le combiné.

— La dix-treize est encore libre, répondit Brewster en regardant autour de lui, mais pas pour longtemps. Quel est votre dix-vingt ?

— Dilworth. On est sur la 49e. Contact dix-quinze.

Andy avait appris les codes radio à l'école et savait pourquoi Brewster et West les employaient. Quelque chose de très grave venait de se produire et ils ne voulaient pas qu'un intrus, un journaliste par exemple, puisse comprendre ce qu'ils se disaient. En gros, Brewster avait annoncé que le lieu du crime était encore désert, pas d'importun à l'horizon, mais que ça ne durerait pas longtemps. Virginia avait répondu qu'elle était en route et qu'elle arriverait dans dix minutes, un quart d'heure. Elle prit son portable, qui était branché sur l'allume-cigares. C'était l'alerte rouge. Elle conduisait à vive allure tout en composant un numéro. Sa conversation avec Judy Hammer fut brève et concise, puis elle jeta un regard sévère à Andy.

— Faites exactement ce qu'on vous dit, c'est du sérieux cette fois.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux, une foule de journalistes s'était rassemblée et se bousculait pour approcher le théâtre du drame. Webb, micro à la main, parlait devant une caméra, offrant aux spectateurs un visage plein de compassion.

— On ignore encore l'identité de la victime, qui, comme les trois précédentes retrouvées mortes dans le secteur, conduisait une voiture de location, annonçait Webb, qui enregistrait pour le journal télévisé de onze heures.

West et Brazil fendirent la foule d'un pas décidé. Ils évitèrent les micros et les caméras qu'on leur brandissait sous le nez. Ils étaient bousculés, pressés de questions, la nouvelle s'étant répandue comme une traînée de poudre. Andy était dans un état second – un mélange de gêne et de tension qu'il éprouvait pour la première fois.

— Maintenant, vous savez ce que c'est, lui chuchota Virginia.

Des rubans fluorescents avaient été tendus devant le terrain vague, arborant le sempiternel avertissement : POLICE CRIMINELLE. ACCES INTERDIT. Ils tenaient journalistes et badauds à distance de la Lincoln et de son défunt conducteur – désormais insensible à l'agitation de ce monde. Une ambulance se trouvait sur les lieux, moteur en marche, policiers et inspecteurs explorant chaque recoin à la Mag-Lite. Les caméras tournaient, les projecteurs de campagne allaient et venaient, et une équipe de techniciens préparait le transport de la voiture pour l'analyser au labo.

Andy était si captivé et occupé à noter tout ce qu'il voyait qu'il ne remarqua pas Judy Hammer. Il tomba nez à nez avec elle.

— Excusez-moi, bredouilla Andy à la femme en tailleur.

Judy était encore sous le choc, et s'entretint aussitôt avec Virginia. Elle avait des cheveux gris et courts qui soulignaient son joli visage anguleux, une silhouette gracieuse et élégante. Il n'avait jamais rencontré la chef de la police, mais il se souvenait l'avoir vue plusieurs fois à la télévision ou en photo dans des magazines. Andy était impressionné. Il aurait pu tomber amoureux d'elle dans la seconde. Virginia se retourna soudain vers lui et le désigna du doigt.

— Restez là, lui lança-t-elle comme s'il eût été un chien.

Andy n'apprécia guère le ton de cette remarque, même s'il s'attendait à essuyer une rebuffade de ce genre. Il commença à protester, mais tout le monde l'ignora. Hammer et West passèrent sous la barrière, tandis qu'un policier lança à Andy un regard noir, le mettant au défi de suivre les deux femmes. Celles-ci s'arrêtèrent un peu plus loin pour observer quelque chose sur le bitume fissuré. Des traces

de sang se mirent à luire dans le faisceau de la lampe que tenait Virginia. Sitôt aperçue cette petite flaque à quelques centimètres de La portière ouverte, elle sut ce qui s'était passé.

— Il a été abattu ici, expliqua-t-elle à Judy. Et il est tombé (elle désigna la flaque rouge). Sa tête a heurté le sol ici, puis il a été tiré par les pieds.

Le sang commençait à coaguler. Le ballet des gyrophares dans la nuit noire donnait une dimension particulière à cette scène morbide. Judy Hammer sentait planer autour d'elle l'odeur de la mort. Ses narines avaient appris à reconnaître son parfum lors de sa première année sur le terrain. Le sang s'altérait rapidement, devenant liquide sur les bords, s'épaississant en son centre, dégageant une odeur à la fois suave et putride. La trace écarlate menait à un bosquet envahi de broussailles.

La victime semblait âgée d'une quarantaine d'années. Il était vêtu d'un costume vert kaki, fripé par le voyage, lorsqu'un inconnu lui avait fait sauter la cervelle à coup de pistolet. Son pantalon et son caleçon étaient descendus au bas des genoux, le motif de sablier encore une fois peint à la peinture orange fluo, des feuilles et autres débris végétaux prisonniers du sang coagulé.

Le docteur Wayne Odom, médecin légiste du grand district de Charlotte-Mecklenbourg depuis plus de vingt ans, déclara que le sablier avait été peint une fois la victime tirée dans le bosquet, car la brise avait essaimé des particules de peinture sur les feuilles d'un peuplier à proximité. Le docteur Odom chargea une nouvelle pellicule dans son appareil photo, persuadé qu'il avait affaire à un psychopathe homosexuel. Il était diacre dans une église baptiste du quartier nord et croyait dur comme fer qu'un Dieu vengeur punissait l'Amérique pour ses perversions multiples.

— Ce n'est pas possible ! pesta Judy Hammer, tandis que les enquêteurs passaient l'endroit au peigne fin à la recherche d'éventuels indices.

West était furieuse également.

— A moins de cent mètres du précédent ! C'est incroyable ! J'ai des gens à moi dans tout le secteur et personne n'a rien vu ! Cela dépasse

l'entendement.

— On ne peut pas surveiller toutes les rues à chaque instant ! rétorqua Hammer avec irritation.

Andy aperçut un inspecteur, au loin, en train d'examiner le contenu du portefeuille du mort. Le jeune journaliste ne tenait plus en place, réduit pour l'heure à de simples conjectures quant à ce que Judy et Virginia découvraient. Il griffonnait fébrilement des notes dans son calepin en attendant le retour de Virginia. Il avait appris au moins une chose grâce aux dissertations semestrielles à Davidson : quand on n'avait pas toutes les informations, il fallait rendre compte de l'ambiance, créer une atmosphère, un ton. Il observa le bâtiment de brique abandonné. Sans doute un entrepôt, autrefois. Toutes les fenêtres étaient brisées, ouvrant des orbites noires dans ses murs. Les échelles de secours étaient rouillées jusqu'à l'âme, brisées à mi-pente.

Les gyrophares éclairaient spasmodiquement les silhouettes qui rôdaient autour du bosquet comme des fantômes. Des lucioles voletaient devant la voiture de location, sous le tintement de l'alarme de bord. Derrière, la rumeur lointaine de la ville. Les infirmiers arrivèrent, suant sous leur combinaison blanche, portant un brancard et un sac noir pour la dépouille. Andy tendit le cou, prenant des notes à tout-va, tandis que les infirmiers s'approchaient du cadavre. Ils déplièrent les bras du brancard et Judy se retourna lorsque les verrous d'acier claquèrent dans la nuit. Virginia et Brewster examinaient le permis de conduire de la victime. Personne ne donnait à Andy la moindre information.

— Carl Parsons, lut Brewster. Spartanburg, Caroline du Sud. Quarante et un ans. Pas d'argent, ni aucun objet de valeur, si tant est qu'il en ait eu.

— Où était-il descendu ? demanda Judy.

— Il semble qu'il ait réservé une chambre au Hyatt, à côté de Southpark.

Virginia s'accroupit pour changer d'angle de vue. Parsons gisait sur le dos, sur un lit de feuilles rouge sang, les yeux mi-clos et vitreux. Le docteur Odom fit subir à la victime une nouvelle humiliation en lui insérant dans l'anus un long thermomètre pour relever la température interne. A chaque fois que le médecin légiste touchait le corps, une coulée de sang s'échappait des trous de la boîte crânienne. D'instinct, Virginia savait que le tueur n'allait pas en rester là.

Brazil non plus, avec ou sans le consentement de Virginia. Il avait collecté tous les détails utiles concernant l'atmosphère qui se dégageait de la scène ; maintenant, il lui fallait du concret. Il avait remarqué une Mustang bleue garée près d'une voiture de police banalisée. Un jeune homme se trouvait à l'avant, en compagnie d'un inspecteur qu'Andy avait déjà vu déguisé en revendeur de drogue. Le journaliste nota ce fait nouveau dans son carnet tandis que les ambulanciers refermaient le sac sur le cadavre. Les reporters, Webb en tête, se pressaient derrière le cordon comme un essaim bourdonnant, dans l'espoir de prendre de bonnes images de la victime sur le brancard. Seul Andy remarqua le jeune homme qui sortait de la voiture de police pour remonter tranquillement dans sa Mustang.

La capote était ouverte ; lorsque Andy se dirigea vers la voiture, la poitrine du jeune se gonfla de fierté-le type blond qui s'approchait de lui avait un bloc-notes à la main Un journaliste ! Jeff Deedrick démarra, essayant d'arborer un air détaché et de dissimuler le tremblement de ses mains.

— Je travaille pour le *Charlotte Observer*, annonça Andy en venant à sa hauteur. J'aimerais vous poser quelques questions.

Deedrick allait être célèbre ! Il avait dix-sept ans, mais paraissait plus âgé et pénétrait sans encombre dans les bars interdits aux mineurs. Il allait pouvoir impressionner toutes ces filles qui jouaient les bêcheuses jusqu'à présent.

— S'il le faut vraiment, répondit-il, comme s'il était las de tout cet intérêt porté à sa personne.

Brazil s'installa sur le siège passager. La Mustang était neuve et n'appartenait visiblement pas au jeune homme. Il suffisait pour s'en convaincre de regarder le porte-clés bleu qui pendait du Neiman, dont la couleur s'harmonisait avec celle de la voiture. De plus, la plupart des jeunes n'avaient pas de téléphone cellulaire – mis à part les dealers. Il était prêt à parier que la Mustang appartenait à sa mère.

Andy lui demanda d'abord ses nom, adresse et numéro de téléphone, relisant le tout à haute voix pour être certain qu'il n'y avait pas d'erreur. Une précaution à laquelle il ne dérogeait jamais plus, après quelques regrettables mésaventures à ses débuts. Moins d'un mois après son embauche à l'*Observer*, il avait été à l'origine de la publication de trois errata dans le journal ; des erreurs mineures concernant des détails apparemment anodins, tel que l'ajout d'un Junior derrière un patronyme, mais qui avait eu pour conséquence

d'annoncer le décès du fils en lieu et place de celui du père. Le fils en question, recherché par le fisc, avait pris la confusion d'un très bon œil et avait même appelé Andy pour que l'erreur ne soit pas rectifiée – mais Packer avait tenu à publier un mea culpa.

Il commit peut-être l'erreur la plus embarrassante de sa carrière, celle qu'il aurait aimé pouvoir chasser définitivement de sa mémoire, lorsque, couvrant une manifestation à l'encontre d'un arrêté municipal interdisant l'accès des chiens dans un jardin public, il avait cru que Latta Park était le nom de la représentante du mouvement et s'était évertué à l'appeler Miss Park. Jeff Deedrick-cette fois, il était sûr du nom. Pas le moindre droit de réponse à redouter. Andy regarda les infirmiers quitter le lieu du crime et emporter le corps dans l'ambulance.

— J'avais un peu picolé, en fait. Et je savais que je ne tiendrais pas jusque chez moi, bredouilla Deedrick, d'une voix hachée d'excitation.

— Alors vous avez voulu faire un arrêt pipi, c'est ça ? demanda Andy en tournant une nouvelle page de son calepin, écrivant à toute allure.

— C'est à ce moment-là que j'ai vu la voiture, avec les phares allumés et la porte ouverte. J'ai cru au début que le chauffeur était parti pisser, lui aussi. Deedrick marqua un temps d'hésitation. Il souleva sa casquette de base-ball et la mit à l'envers, visière sur la nuque.

— J'attends un moment. Personne. A force, ça m'intrigue. Je m'approche et c'est alors que je le vois... Heureusement que j'ai un téléphone dans la voiture !

Le jeune homme avait les yeux écarquillés, le regard perdu au loin, la sueur maculant son front et ses aisselles. Au début, il avait cru que le type était saoul, qu'il avait baissé son pantalon pour pisser et qu'il s'était évanoui. Mais Deedrick avait vu le sang. Il avait eu la plus grande frayeur de sa vie. Il s'était enfui à toutes jambes vers sa voiture et avait démarré sur les chapeaux de roue. Il s'était finalement arrêté sous un pont, avait soulagé sa vessie et avait appelé la police.

— Ma première pensée ? poursuivit Deedrick, retrouvant peu à peu son calme. Je n'en sais trop rien. Il y avait l'alarme qui sonnait, tout ce sang partout, le pantalon descendu et... vous savez, sur ses parties...

Andy regarda fixement Deedrick. Les mots n'arrivaient pas à sortir de sa bouche.

— Quoi, ses parties ? demanda Andy.

— Il y avait un truc peint dessus en orange. Comme les cônes de

balisage sur l'autoroute. Un truc de cette forme.

Deedrick, en rougissant, traça dans l'air un huit.

Andy lui tendit son calepin.

— Vous pouvez me dessiner ça ?

Le jeune homme fit l'esquisse d'un sablier, sous les yeux éberlués d'Andy.

— Comme le motif d'une veuve noire... murmura Andy en regardant Virginia, suivie de Judy, repasser sous le cordon, toutes deux prêtes à s'en aller.

Andy termina en toute hâte l'interview, craignant que Virginia ne parte sans lui. Quand il arriva à leur hauteur, une question lui brûlait les lèvres. Il s'adressa à la grande chef, par respect de la hiérarchie.

— Le tueur peint-il des sabliers sur toutes ses victimes ? demanda-t-il, plein d'excitation.

Virginia resta silencieuse, ce qui était plutôt rare chez elle. Judy, de son côté, fit une démonstration magistrale de son autorité. Elle agita une main dédaigneuse à son encontre, en signe de fin de non-recevoir.

— Je te laisse régler ça, annonça-t-elle à Virginia avant de se diriger vers sa voiture qui l'attendait dans la pénombre.

Virginia West marcha vers sa Ford sans desserrer les dents. Brazil monta dans l'habitacle et boucla sa ceinture dans un silence d'airain. Ils n'avaient rien à se dire. La radio crachotait toujours sa pléiade de messages. Il commençait à se faire tard. Elle allait déposer Andy au LEC pour qu'il puisse récupérer sa voiture, en brûlant de l'envoyer au diable à tout jamais. Quelle nuit !

Ils revinrent au parking du commissariat central vers minuit, tous deux silencieux et tendus. Virginia était furieuse d'avoir amené un journaliste sur les lieux du crime. C'était inconcevable ! Elle ne pouvait pas avoir fait ça, ça devait être un double d'elle-même dans une dimension parallèle. Elle avait déjà eu cette sensation désagréable, jadis, lorsqu'elle était pensionnaire d'une petite école religieuse à Bristol dans le Tennessee. Une période de sa vie qu'elle gardait secrète. Tout avait commencé avec Mildred... Mildred était très grosse et toutes ses camarades du dortoir avaient peur d'elle. Mais pas Virginia. Elle voyait en Mildred une opportunité à ne pas manquer : celle-ci venait d'ailleurs, de Miami ; ses parents l'avaient

envoyée dans cet institut pour la remettre dans le droit chemin. Mildred avait trouvé quelqu'un à Kingsport qui connaissait un type à Johnson City en affaires avec un revendeur d'herbe travaillant à Kodak. Virginia et Mildred fumèrent une nuit sur les courts de tennis, invisibles dans l'obscurité. Seuls deux petits points rouges luisant par intermittence à côté du filet du court numéro 2 trahissaient leur présence.

C'était terrible. Virginia n'avait jamais fait une chose pareille. Elle perdit tout contrôle, et se mit à avoir des fous rires à n'en plus finir, tenant des propos sans queue ni tête, tandis que Mildred lui confiait qu'elle avait été obèse toute sa vie et qu'elle savait exactement ce que ressentaient les Noirs dans la société, étant elle-même victime d'une forme semblable de ségrégation. Mildred était vraiment une fille pas comme les autres. Elles restèrent des heures assises sur les dalles synthétiques rouges et vertes, puis finirent par s'allonger pour regarder les étoiles et la lune, qui s'élevait dans le ciel comme un croissant de lumière plein de promesses. Elles parlèrent de leur envie d'avoir des bébés. Elles burent du Coca-Cola, et mangèrent ce que Mildred avait dans son sac à main : Nab, Reese's Cup, Kit-Kat, et autres sucreries du même acabit. Quand Virginia songeait à cet épisode, un frisson d'horreur lui traversait l'échine. Par bonheur, la marijuana finit par la rendre paranoïaque. Au troisième joint, elle eut l'envie irrépressible de s'enfuir à toutes jambes, de se réfugier dans son dortoir, de fermer la porte à double tour et de se cacher sous le lit. C'est le moment que choisit Mildred pour lui montrer son attirance – grossière erreur. Stratégie regrettable, car Virginia s'était aussitôt refermée à double tour.

Virginia s'arrêta sur le parking des visiteurs.

— Vous ne pouvez rien faire de tout ça, annonça-t-elle d'un ton accusateur.

— De quoi parlez-vous ? répondit-il calmement.

— Vous le savez très bien. D'abord, vous n'aviez pas à interroger un témoin.

— C'est ce que font d'ordinaire les journalistes, non ? répliqua-t-il.

— En outre, cette histoire de sablier n'est connue que des seuls services de police. Alors je ne veux pas lire un mot là-dessus dans le journal. Un point c'est tout.

— Comment pouvez-vous exiger une chose pareille ? s'exclama Andy, qui commençait à perdre patience. Qui vous dit qu'il n'y a pas eu des fuites chez vous ?

— Osez en parler, lança-t-elle en élevant la voix, maudissant le fait qu'Andy Brazil ait croisé son chemin, et le prochain mort sur la liste, c'est vous.

— *Ce sera*, rectifia-t-il. Le prochain mort *ce sera* vous, concordance des temps... .

— Ne jouez pas à ce petit jeu-là avec moi ! Vous m'avez très bien comprise.

Elle n'allait pas se laisser corriger par ce jeune blanc-bec.

— Je vous le répète, publiez un mot là-dessus et vous êtes mort.

— C'est de l'intox, répondit Andy d'un air songeur.

— Détrompez-vous. C'est une promesse, répondit Virginia. Une de celles qui ne s'oublient pas en chemin ! Elle freina rageusement. Et pour votre gouverne, sachez que vous allez devoir vous trouver un autre chauffeur, lança-t-elle, rouge de colère. C'est votre voiture, là ? demanda-t-elle.

Andy ouvrit la porte et se retourna.

— Vous savez quoi ? Allez-vous faire foutre ! lança-t-il avant de sortir de l'habitable.

Il claqua la portière et s'éloigna à grands pas dans la nuit. Il parvint à boucler son article à temps pour l'édition du matin, puis acheta deux Budweiser sur le chemin du retour. Il vida les deux bières avant même d'arriver chez lui, en roulant à vive allure. Il avait la fâcheuse habitude de conduire vite. Son compteur étant hors service depuis longtemps, il se faisait une vague idée de sa vitesse en consultant le compte-tours. Il devait flirter avec les cent soixante kilomètres à l'heure, et ce n'était pas la première fois. Parfois, il se demandait s'il ne cherchait pas à se tuer pour de bon.

Une fois à la maison, il vérifia où se trouvait sa mère. Elle était endormie dans son lit et ronflait, bouche ouverte, comme un soufflet de forge. Andy s'adossa au mur dans la pénombre, sous l'œil blafard de la lune, soudain déprimé, avec un sentiment de frustration. Il songea à Virginia West, ne comprenant pas pourquoi cette femme se montrait si cruelle.

Virginia entra dans sa maisonnette et jeta ses clés sur le comptoir de la cuisine, tandis que Niles, son chat abyssin, émergeait de son panier. Niles lui colla aux talons, un peu à la manière de ce Brazil

toute la nuit durant. Elle alluma sa chaîne. Une chanson d'Elton John passait à la radio ; elle changea de station, s'arrêtant sur Roy Orbison. Elle se dirigea vers la cuisine, s'ouvrit une bière. Les larmes lui montèrent aux yeux, malgré elle. Elle retourna dans le salon et alluma la télévision pour suivre les infos de la nuit. On n'y parlait que du meurtre. Elle s'avachit sur le canapé, au moment même où Niles semblait avoir décidé de lui réclamer des caresses. Le chat adorait sa maîtresse et attendait qu'elle s'occupe de lui, tandis que les journalistes se régalaient de ce nouveau crime atroce.

— Encore un homme d'affaires de passage dans notre ville qui semble s'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, annonçait Webb devant la caméra.

Virginia était écoeuvée, à la fois épuisée et sur les nerfs. Niles n'arrangeait rien à son état. Il était grimpé sur sa bibliothèque pendant son absence, c'était évident. Il avait sauté sur la troisième étagère, faisant tomber un serre-livres et un vase. Il avait brisé de la même façon le portrait de son père à la ferme. Mais Niles n'en avait cure ! Elle détestait ce chat. Détestait tout le monde, ce soir.

— Viens ici, mon minou, murmura-t-elle.

Le chat se mit à ronronner, sachant qu'elle adorait ça. Ça marchait à tous les coups. Il était loin d'être bête. Il se retourna et se lécha le flanc. Puis il releva la tête vers sa maîtresse, tournant vers elle deux yeux ronds d'un bleu parfait au fort strabisme. Aucun maître ne pouvait résister à un tel regard. Dans la seconde, elle le prit dans ses bras et commença à le caresser. Niles était aux anges.

Ce qui n'était pas le cas de Virginia, le lendemain, lorsqu'elle arriva au LEC. Elle apprit que Judy Hammer voulait la voir sur-le-champ. Tout le monde semblait être au courant... Virginia abandonna son petit déjeuner et toutes ses affaires sur le bureau et partit en trombe dans le couloir. Elle débarqua presque en courant dans le bureau de Hammer, avec la ferme intention de faire un bras d'honneur à Horgess. Celui-ci était ravi de voir que Virginia n'appréciait guère d'être convoquée de la sorte dès le matin.

— Je vais la prévenir de votre arrivée, annonça-il. C'est ça, allez-y ! lâcha Virginia.

— Elle va vous recevoir, déclara le secrétaire en raccrochant le téléphone.

— Quel scoop ! lança-t-elle avec un sourire sarcastique.

— Nom de Dieu, Virginia, qu'est-ce que c'est que ça ? lança Judy sitôt que son adjointe eut passé la porte.

La chef de la police marchait de long en large en agitant un journal. Elle portait un pantalon, ce qui était plutôt rare, et son ensemble bleu roi était rehaussé d'une chemise blanche et rouge à rayures et de mocassins noirs. Virginia West devait reconnaître que sa patronne était étonnante. Elle gardait la même aisance quelle que soit sa tenue.

— Regarde ça ! poursuivit Judy. Quatre hommes d'affaires tués d'affilée, un par semaine. Tout y est, les voitures abandonnées, les vols, le sablier sur les parties génitales des victimes, avec leurs noms et profession, tout-à l'exception des photos des cadavres. Toute la planète est au courant !

Le titre s'étalait en grosses lettres : La Veuve noire a trouvé une quatrième victime.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? répondit Virginia.

— Lui éviter de gros ennuis !

— Je ne suis pas sa baby-sitter.

— Un homme d'affaires d'Orlando, un représentant d'Atlanta, un banquier de Caroline du Sud, un pasteur baptiste du Tennessee... Bienvenue dans notre charmante bourgade ! lança Judy en jetant le journal sur le canapé. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— J'avais bien dit que c'était une mauvaise idée de le faire venir avec nous, rétorqua West.

— Ce qui est fait est fait, répondit-elle en s'asseyant à son bureau. Elle décrocha son téléphone et composa un numéro. On ne peut pas se débarrasser de lui. Ce serait du plus mauvais effet, surtout après ce qui vient de se passer. (Son visage s'éclaira lorsque la secrétaire du maire répondit au téléphone.) Bonjour, Ruth. Passe-le-moi tout de suite. Je ne veux pas savoir ce qu'il fait, c'est urgent, lança-t-elle en tapotant son buvard de sa main manucurée.

Virginia était folle de rage lorsqu'elle quitta le bureau de sa supérieure. Ce n'était pas juste. La vie était assez difficile comme ça ! Elle commençait à se poser de sérieuses questions sur sa chef... On savait peu de chose sur elle au fond, si ce n'est qu'elle venait de Chicago, une ville énorme où les gens se gelaient les fesses la moitié du temps et où la pègre avait ses entrées dans toutes les administrations.

Andy non plus n'était pas content de la tournure que prenaient les événements. Comme pénitence, le matin, il se força à grimper en courant les gradins du stade où les Davidson Wildcats venaient perdre tous leurs matches. Peu lui importait d'avoir une crise cardiaque ou des courbatures le lendemain. Virginia West était une brute épaisse avec un cœur de pierre et Judy Hammer était à mille lieues de la femme dont il avait rêvé, mais elle, au moins, lui avait fait un sourire la nuit précédente. Andy se lança dans une nouvelle ascension des gradins, laissant derrière lui des gouttes de sueur grises sur les marches de ciment.

Judy avait bien envie de raccrocher au nez du maire. Elle ne supportait plus son manque d'imagination et sa façon obtuse de régler les problèmes.

— Il paraît que le légiste pense que le meurtrier est un homosexuel, disait-il au téléphone.

— Cette opinion n'engage que lui, répondit-elle. Pour l'instant, nous n'avons pas le moindre indice en ce sens. Toutes les victimes étaient mariées et pères de famille.

— Justement, dit-il timidement.

— Pour l'amour du ciel, Chuck, ne me tiens pas ce genre de discours si tôt le matin.

Judy se retourna vers la fenêtre. Elle pouvait presque apercevoir la fenêtre du bureau de son interlocuteur de là où elle se trouvait.

— Il n'empêche qu'il est bon d'avoir des théories, poursuivit-il avec son accent traînant de Caroline du Sud.

Le maire, Charles Search, était originaire de Charleston. Il avait l'âge de Judy et avait parfois fantasmé à l'idée de coucher avec elle, histoire de lui rappeler certaines choses qu'elle semblait avoir oubliées. Entre autres, qu'il était son supérieur hiérarchique. Si elle n'avait pas été mariée, il aurait juré qu'elle était lesbienne. Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil pivotant et se mit à faire des petits dessins sur son carnet.

— Pour l'image de la ville... Pour les affaires... C'est du plus mauvais effet et...

— Dis-moi où tu es, que je vienne te faire la peau ! lança Judy. On t'a lobotomisé ce matin ou quoi ?

Dis-le-moi, que je t'envoie des fleurs.

— Allons, Judy, articula-t-il en contemplant son dernier dessin, qu'il trouvait particulièrement réussi (il chaussa ses lunettes pour l'admirer). Calme-toi, je sais ce que je fais.

— Rien n'est moins sûr !

Elle devait être lesbienne, c'est sûr ! Ou tout au moins bisexuelle, avec son accent éraillé du Midwest. Il prit un stylo rouge pour parfaire son œuvre d'art. Il s'agissait d'un atome avec son petit nuage de particules. L'ensemble formait une sorte d'œuf évanescent. L'essence même de la vie.

Pour le comble de son infortune, Virginia devait se rendre à la morgue ce matin-là. La Caroline du Nord n'avait pas le meilleur système médico-légal à son goût. Certaines affaires étaient traitées à Charlotte par le docteur Odom et par les laboratoires de la police municipale. Mais d'autres cadavres étaient envoyés à la médico-légale de Chapel Hill. Allez savoir pourquoi... Encore une histoire de tradition sportive, sans doute. Les fans des Hornets restaient à Charlotte, ceux des Tarheels allaient se faire charcuter dans la grande ville universitaire.

Le département médico-légal du comté de Mecklenbourg se trouvait sur North Collège Street, juste en face de la nouvelle bibliothèque. Virginia West pressa le bouton de l'interphone. Elle devait reconnaître que l'endroit valait le détour. Le bâtiment, un Sears Garden Center revu et corrigé, était plus accueillant et mieux équipé que la plupart des morgues existantes. Il y avait même une chambre froide flambant neuve installée à l'occasion du dernier crash de l'US Air dans la région. Le scandale, c'était que la Caroline du Nord refusait d'embaucher le moindre médecin légiste supplémentaire, parce que des sénateurs aigris avaient pris en grippe cette région malgré son dynamisme et sa forte croissance.

Deux malheureux médecins légistes devaient donc s'occuper de plus de cent cinquante cadavres par an, et ils se trouvaient ensemble dans la salle d'autopsie à l'arrivée de Virginia. Le cadavre n'était guère plus ragoûtant maintenant qu'Odom avait commencé l'autopsie. Brewster se tenait devant la table, avec un tablier et des gants de caoutchouc. Il salua Virginia de la tête tandis qu'elle enfilait, toujours prudente, une blouse de protection. Le tablier du docteur Odom était constellé de sang ; il tenait son scalpel comme un stylo pour découvrir les tissus internes. Son patient avait beaucoup de graisse – et c'était

encore plus répugnant vu de l'intérieur.

L'assistant était un homme obèse, qui suait toujours à grosses gouttes. Il brancha une scie au cordon qui pendait au-dessus de la table et entreprit de couper la boîte crânienne. Virginia tressaillit. Il y avait ce bruit, terrible, plus strident encore que la roulette d'un dentiste, cette odeur d'os brûlé, et cette idée d'une lame d'acier perforant le front... Elle priaït pour n'être jamais victime d'un meurtre ou d'un décès dans des conditions mystérieuses ! Elle s'imaginait nue devant des gens comme Brewster, avec un bataillon d'assistants massés autour d'elle, en train de faire des commentaires en se passant des clichés. . .

— Tir à bout portant. Orifice d'entrée derrière l'oreille droite, annonça Odom en montrant le trou du doigt, davantage pour Virginia que pour son collègue. Un gros calibre. De toute évidence, une exécution en règle.

— Comme les autres, constata Brewster.

— Que sait-on sur les balles ? demanda Odom.

— Du 45, Winchester. Des Silvertips, sans doute, répondit Virginia, en songeant à Brazil et à tout ce qu'il venait de divulguer. Cinq à chaque fois. Nos gars ne se sont même pas donné la peine de les ramasser. Il faut mettre le FBI sur le coup.

Virginia n'était jamais allée à Quantico. Son grand rêve était de suivre une formation dans ce centre national du FBI, ce qui était autre chose que les cours de l'école de police d'Oxford. Mais elle n'avait jamais trouvé le temps, les promotions s'étant succédé à vitesse grand V. Finalement, le seul stage qu'elle pouvait suivre était une formation de cadres exécutifs. Elle se serait retrouvée avec un bataillon de responsables et de shérifs ventripotents, sur un pas de tir, à tenter de faire la transition entre les vieux 38 spécial et les pistolets semi-automatiques. Elle en avait eu des échos ! Tous ces types en train de tirer à tout-va, ramassant soigneusement leurs douilles et prenant le temps de les ranger une à une dans leur poche ! Judy avait proposé l'année dernière de l'y envoyer. Elle avait refusé tout net. Elle n'avait rien à faire avec ces gens-là.

— J'aimerais bien savoir ce que leurs analystes auraient à dire sur notre affaire, lança-t-elle.

— Inutile de rêver, répondit Brewster, un cure-dents à la bouche, en inhalant une grande bouffée de Vicks.

Odom prit une grosse éponge gorgée d'eau et la pressa au-dessus des organes. Il saisit ensuite une buse aspirante et retira le sang de la

cavité pulmonaire.

— Il empeste l'alcool, annonça Brewster, qui ne pouvait pourtant plus sentir grand-chose, avec son rhume.

— Peut-être a-t-il bu dans l'avion ? avança Odom. Pourquoi ne pas refiler le bébé aux types de Quantico, lança-t-il en regardant Brewster, faisant comme si Virginia n'avait pas déjà abordé le sujet.

— Ils sont débordés, répliqua Brewster. Comme je l'ai dit, c'est un doux rêve. Ils sont quoi, dix ou onze analystes ? Avec plus de mille affaires sur le dos. C'est dommage, parce que ces types sont vraiment des cracks.

Brewster avait déposé sa candidature au FBI quelques années plus tôt. Un doux rêve, là aussi. Ils n'embauchaient pas, paraissait-il, a moins que leur rejet n'eût trait à son refus de se soumettre au détecteur de mensonges. Il inhala une nouvelle dose de Vicks. Nom de Dieu, il détestait la mort. C'était moche et ça puait ! Et révélait sans vergogne tous vos petits secrets. Il suffisait de voir ce sexe minuscule sous ce gros ventre. On eût dit un petit nœud fait à un ballon de baudruche prêt à exploser. Virginia était furieuse. Elle regardait d'un air sévère le corps nu, ouvert du cou au nombril, avec ce motif à la peinture indélébile sur le bas-ventre. Elle songeait à la femme de ce malheureux, à ses enfants. Aucun être humain ne devrait se retrouver dans un endroit aussi sinistre, et subir ce genre d'humiliation post-mortem. A cette idée, une bouffée de haine l'envahit au souvenir de ce qu'avait fait Brazil.

Elle l'attendit au sortir du Knight-Ridder building. Il descendit les marches du perron au petit trot, bloc-notes en main, en route vers sa voiture et de nouveaux sujets d'articles. Virginia, en uniforme, sortit de sa Ford banalisée et courut vers lui, comme si elle voulait arrêter un suspect. Elle regrettait de n'avoir pu emporter dans un flacon un peu de cette odeur de mort pour la lui jeter en pleine figure, histoire de lui faire connaître ce qu'était son quotidien à elle. Andy était pressé et avait mille choses à faire dans la journée. Une Honda était en flammes sur le parking de l'asile psychiatrique, annonçait le Central. Peut-être était-ce une peccadille, mais s'il y avait quelqu'un à l'intérieur ? Andy s'arrêta et sursauta lorsque Virginia lui enfonça un index rageur au milieu de la poitrine.

— Hé, du calme ! lança-t-il en lui prenant le poignet.

— Alors, comment va le découvreur de la Veuve noire

aujourd'hui ? rétorqua-t-elle d'une voix de glace. Il se trouve que je reviens à l'instant de la morgue, où la réalité s'offre à vous ventre ouvert, les boyaux à l'air. Je parie que vous n'avez jamais mis les pieds dans un endroit pareil ! Il faudra qu'on vous fasse faire le tour du propriétaire un jour. Cela vous donnerait de la matière pour un article bien croustillant, n'est-ce pas ? Un pauvre type, encore trop jeune pour être votre père. Un type roux, frôlant les cent kilos. Et vous savez quels étaient ses violons d'Ingres ?

Andy lâcha le bras de Virginia, bouche bée, sans pouvoir articuler un mot.

— Le backgammon et la photo ! Il écrivait dans la gazette de son église, sa femme est en train de mourir du cancer. Il avait deux enfants, l'aîné n'habite plus la maison, le cadet est en première année de fac. Vous voulez en savoir plus ? Si tant est que ce M. Parsons soit autre chose pour vous qu'un simple sujet d'article, des petits mots sur du papier.

Andy était visiblement sous le choc. Il se retourna et s'éloigna vers sa vieille BMW. La Honda en feu sur un parking d'hôpital était à mille lieues de ses pensées désormais. Mais Virginia ne comptait pas le laisser se défilier ainsi. Elle le rattrapa et lui saisit le bras.

— Lâchez-moi ! lança-t-il.

Il se dégagea, ouvrit la portière et s'installa derrière le volant.

— Vous m'avez bien eue, annonça-t-elle.

Andy tourna la clé de contact et quitta le parking dans un crissement de pneus. Virginia retourna au commissariat central, mais ne se rendit pas immédiatement à son bureau. Elle se dirigea vers le service des archives, où des employées municipales en uniforme faisaient la pluie et le beau temps. Elle devait déployer des trésors de diplomatie avec ces femmes, en particulier avec Wanda, qui pesait entre cent vingt et cent cinquante kilos, et pouvait taper à la cadence de cent cinq mots par minute. Lorsque Virginia avait besoin de consulter un dossier ou de lancer un avis de recherche au centre de la Caroline du Nord, elle devait s'en remettre au bon vouloir de Wanda, qui pouvait être un ange ou un démon ; tout dépendait depuis combien de temps elle avait mangé. Virginia lui apportait des beignets de poulet une fois par mois, et parfois des gâteaux. Elle s'approcha du comptoir et lança un petit coucou à Wanda. La documentaliste adorait Virginia ; elle aurait bien aimé être inspectrice et travailler sous ses ordres.

— J'ai besoin de ton aide, commença Virginia tout en sentant, comme d'habitude, sa grosse ceinture réglementaire lui peser

lourdement sur les reins.

Wanda fronça les sourcils en lisant le nom que Virginia avait griffonné sur un bout de papier.

— Doux Jésus ! lança-t-elle. Je m'en souviens comme si c'était hier !

Wanda n'avait-elle pas encore grossi ? A force, il allait lui falloir deux voies sur l'autoroute, songea Virginia avec compassion.

— Assieds-toi là, lança la documentaliste en désignant un siège du menton. Je vais chercher le microfilm.

Tandis que les secrétaires de Wanda tapaient sur leurs claviers, classaient des dossiers et archivaient toutes sortes de documents, Virginia consulta le microfilm. Elle eut un serrement de cœur lorsqu'elle tomba sur de vieux articles concernant le père de Brazil. Il s'appelait également Andrew mais tout le monde le surnommait Drew. Il avait été flic ici, alors que Virginia était encore une bleue. Elle avait tout oublié de cette histoire et n'avait jamais fait le rapprochement avec Andy. Mais à présent, l'horreur de cette tragédie lui sautait aux yeux et éclairait d'un jour nouveau la personnalité du fils.

Drew Brazil avait trente-six ans lorsqu'il avait arrêté un véhicule suspect. Il avait été tué à bout portant en pleine poitrine. Virginia prit le temps de lire les articles par le menu et d'examiner attentivement la photo du père. Elle remonta dans son bureau et sortit le dossier du défunt, que personne n'avait ouvert depuis dix ans. L'affaire avait été vite classée et l'ordure qui lui avait tiré dessus moisissait quelque part dans un couloir de la mort. Drew Brazil était plutôt bel homme. Sur une photographie, il portait un gros blouson de cuir. Celui qu'elle avait vu sur les épaules de son fils.

Les clichés pris sur le lieu du crime lui causèrent un nouveau choc. Drew Brazil était étendu par terre, sur le dos, les yeux fixant le soleil de printemps. La balle de 45 lui avait pratiquement arraché la moitié du cœur, et sur les photos de l'autopsie, Odom plongeait deux doigts dans la cavité béante en guise de démonstration. Le fils n'avait jamais vu ces clichés et ne les verrait jamais. De toute façon, elle comptait bien ne jamais revoir Andy Brazil de sa vie.

BRAZIL LISAIT lui aussi des articles dans la salle des archives de l'*Observer*, étonné par le peu d'informations dont on disposait sur Virginia West. Il y avait quelques courts articles, quelques clichés en noir et blanc du temps où Virginia West avait des cheveux longs, qu'elle rassemblait en chignon sous sa casquette. Elle avait été la première femme élue meilleure recrue de l'année. Une jolie distinction.

La documentaliste était impressionnée aussi, mais par Andy. Elle ne le quittait pas des yeux, son cœur tambourinant dans sa poitrine à chaque fois qu'il passait la porte de son bureau-ce qui était relativement fréquent. Elle n'avait jamais vu quelqu'un fouiner ainsi dans les archives du journal : quel que soit le sujet sur lequel travaillait Brazil, il ressentait le besoin de compulsurer les anciens articles s'y rapportant. La récompense suprême, c'était lorsqu'il lui adressait la parole directement, alors qu'elle retournait s'asseoir d'un air pincé à son bureau de bois ciré. Autrefois bibliothécaire d'école, elle avait été obligée de prendre ce poste lorsque son mari était parti à la retraite et avait commencé à lui rendre la vie impossible. Elle s'appelait Mme Booth. Elle avait la soixantaine bien tassée et Andy, à ses yeux, était le jeune homme le plus séduisant qu'elle eût jamais rencontré. Il était gentil, attentionné, et n'oubliait jamais de la remercier.

C'est avec surprise qu'Andy apprit que Virginia avait été blessée par balles. Il fit défiler le texte à toute allure, avide de détails, mais le tâcheron qui avait couvert le sujet avait raté l'occasion de traiter ce fait divers à sa juste mesure. Tout ce qu'il put découvrir, c'est que l'incident avait eu lieu onze ans plus tôt, du temps où West était la première femme détective de la criminelle.

Un mouchard lui avait donné un tuyau. Le suspect qu'elle recherchait se trouvait au Presto Grill. Lorsqu'elle arriva avec ses collègues, l'individu avait disparu. Elle répondit alors à un autre appel, provenant du même secteur, où le même suspect se révéla être impliqué-mais cette fois, celui-ci était plutôt excité. Il ouvrit le feu sitôt que Virginia eut posé le pied par terre. Elle l'abattit, mais reçut

une balle pendant la fusillade. La curiosité de Brazil était piquée au vif. Il mourait d'envie de lui demander des détails. Tout ce qu'il savait, c'est que la balle s'était logée dans l'épaule gauche ; l'os n'avait pas été touché-une grosse égratignure, en fait. Mais les questions se bousculaient dans sa tête. Était-ce vrai que cela brûlait ? Est-ce que la chair tout autour était brûlée ? Était-ce douloureux ? Était-elle tombée ? Avait-elle continué à tirer sans même se rendre compte qu'elle saignait, comme dans les films ?

Le lendemain, Andy se rendit à Shelby. C'est par le tennis qu'il avait connu l'existence de cette petite bourgade du comté de Cleveland, renommée pour ses joueurs de haut niveau. Le lycée de Shelby était un ensemble de bâtiments de brique soigneusement entretenus, repaire des Lions où les élèves fortunés préparaient leur entrée dans les grandes universités de Chapel Hill et de Raleigh. Tout autour, une succession de cultures et de bourgs aux noms rappelant les villes du vieux Far West-Boiling Springs, Lattimore. Andy engagea sa BMW vers les courts de tennis, où les garçons suivaient un stage d'entraînement d'été. Les gamins s'entraînaient au lanceur de balles. Ils frappaient des services, écrasaient des smashes, tiraient des passing-shots, suant sous l'effort.

L'entraîneur rôdait derrière les grillages, bloc-notes en main, vêtu d'un pantalon blanc à la Wimbledon, d'une chemisette de même couleur, d'un bob informe, deux traits d'oxyde de zinc sous les yeux parachevant l'apparence vieillotte et démodée du personnage.

— Bouge sur tes jambes ! Bouge ! Bouge ! lançait-il à un garçon qui resterait à jamais trop lent. Je ne veux pas voir un pied immobile !

Le garçon était grassouillet et portait des lunettes. Le malheureux grimaçait de douleur et Brazil se souvenait des souffrances et affronts passés infligés par ses professeurs et entraîneurs. Mais Andy était plutôt doué dans tout ce qu'il entreprenait ; il contempla le gamin avec compassion, regrettant de ne pouvoir le prendre à part pendant une heure pour lui remonter un peu le moral.

— Joli coup ! lança Andy lorsque le garçon relança une balle au-dessus du filet.

Le garçon, qui était loin de pouvoir être classé, manqua le retour suivant, distrait par ce fan imprévu qui l'encourageait derrière le coupe-vent vert. L'entraîneur interrompit son tour d'inspection et observa le jeune homme blond et musclé qui se dirigeait vers lui. Encore un qui cherchait du travail ! songea-t-il. Mais il n'avait besoin de personne pour s'occuper de ce stage qui regroupait les pires nullités de l'histoire du tennis.

— M. Wagon ? demanda Andy.

— Pardon ?

Le vieil entraîneur était surpris. Comment cet inconnu pouvait-il connaître son nom ? A moins que... Le gamin avait peut-être fait partie de l'équipe quelques années plus tôt et il ne se souvenait plus de lui. Cela lui arrivait de plus en plus fréquemment. Il perdait la mémoire et le Johnny Walker n'y était pour rien.

— Je travaille pour le *Charlotte Observer*, reprit fièrement Brazil. J'enquête sur une femme qui a fait partie de votre équipe de garçons voilà plusieurs années.

Wagon avait certes des pertes de mémoire, mais il ne risquait pas d'oublier Virginia West ! A l'époque, il n'y avait pas d'équipe de tennis féminine au lycée. Quel tohu-bohu cela avait causé ! Pendant un an Wagon s'était battu pour faire intégrer Virginia dans l'équipe de garçons. La seconde année, elle était inscrite comme remplaçante dans l'équipe. Elle avait le service le plus puissant que Wagon eut jamais vu, et un revers lifté qui clouait sur place les meilleurs volleyeurs. Tous les garçons avaient le béguin pour elle et la voulaient comme partenaire.

Elle n'avait jamais perdu un match, ni en simple, ni en double, durant les trois ans où elle avait fait partie de l'équipe. Il y avait eu plusieurs articles sur elle dans le *Shelby Star* et l'*Observer* lorsqu'elle avait remporté le tournoi de printemps et les régionaux. Elle avait atteint les quarts de finale au championnat de Caroline avant que Hap Core ne la massacre, mettant ainsi fin à sa carrière de joueuse dans l'équipe masculine. Quand ~Brazil avait découvert des articles à ce sujet dans les archives du journal, il s'était mis à les lire avec frénésie, noircissant des pages entières de notes.

L'obsédée sexuelle agissait également avec frénésie, mais la comparaison avec Andy s'arrêtait là. Elle se tortillait dans la solitude de sa petite maison de Dilworth, non loin de celle de Virginia West. Les deux femmes ne s'étaient jamais rencontrées. La maniaque était étendue sur son fauteuil de relaxation en moleskine, le repose-pieds relevé, le pantalon sur les chevilles, haletant dans la pénombre de la petite pièce. Le FBI ne savait pas grand-chose sur ce genre de personnes, mais aurait sans doute présumé qu'elle était d'un âge compris entre quarante et soixante-dix ans, puisque les femmes développaient généralement des perversions sexuelles bien plus tardivement que les hommes. En effet, une étude statistique avait

montré que les femmes obsédées sexuelles ne développaient ce syndrome qu'au moment où leur taux d'œstrogène faiblissait.

C'était la raison pour laquelle l'agent spécial Gil Bird, à Quantico, travaillant sur les meurtriers en série, aurait supposé que l'obsédée sexuelle avait entre quarante et cinquante ans, et que son horloge biologique avait depuis longtemps cessé de tourner, n'égrenant le temps que dans son imagination. Ses règles n'étaient rien d'autre qu'un souvenir, celui d'une fin de chapitre d'un coda. Elle ne désirait pas réellement Andy. Elle se complaisait à le croire. Son désir était bien plus complexe. Bird aurait eu une explication possible à ce comportement, si on lui avait demandé officiellement son avis.

Selon Bird, c'était une sorte de vengeance-et cette interprétation tapait dans le mille. Durant toutes ces années, la malade avait été humiliée-ni aimée, ni désirée. Elle n'avait jamais été la reine du bal. Plus jeune, elle avait été serveuse dans une cafétéria de Gardner Webb, là où les joueurs de basket, en particulier Ernie Presley, ne s'adressaient à elle que par borborygmes et mouvements de tête, comme si elle faisait partie des meubles-avec les œufs brouillés et la polenta maison. Andy Brazil ne l'aurait pas traitée avec davantage d'égards c'était l'évidence même ! Du fond de sa frustration, elle préférait le posséder comme ça, à l'heure et de la manière qui lui convenaient.

Les stores étaient tirés, la télévision diffusait en sourdine un vieux film avec Spencer Tracy et Katharine Hepburn. La malade, le souffle court, chuchotait au téléphone, laissant s'épancher ses fantasmes, les formulant lentement.

— Je t'ai vu conduire, l'autre fois. Ta main sur le levier de vitesse, qui monte et qui descend, encore et encore...

Ce pouvoir qu'elle avait sur Brazil la transportait d'extase. Elle exultait en songeant à l'humiliation qu'elle lui infligeait. Il était un poisson pris dans son épuisette, un chien en laisse, elle jouait avec lui comme avec un jeu vidéo. Son cœur battait la chamade ; elle écoutait le silence troublé à l'autre bout du fil, tandis qu'à l'écran, Katharine Hepburn entrait dans sa chambre, en déshabillé de satin. Quel corps de rêve ! La malade maudissait cette actrice ; elle aurait bien voulu changer de chaîne, mais elle avait les mains prises.

— Allez-vous faire foutre, rétorqua finalement Andy. Vous avez ma permission.

La perverse n'avait pas attendu son consentement.

Packer lisait sur l'écran le dernier article de Brazil.

— C'est excellent ! s'exclama-t-il. Un petit bijou.

Les mystères de Virginia West. J'adore ce titre !

Packer se leva de sa chaise et rajusta les pans de sa chemise, ses mains glissées sous son pantalon s'agitant comme des diabolins. Il portait une cravate rayée rouge et noir du plus mauvais goût.

— Envoie ça à la compo. En première, annonça Packer.

— Pour quelle édition ? demanda Brazil tout excité à l'idée de faire la Une pour la première fois de sa vie.

— Celle de demain, répondit Packer.

Ce soir-là, le policier auxiliaire Andy Brazil eut à traiter son premier accident de la route. Il était en uniforme, les formulaires à la main. La tâche se révéla bien plus compliquée qu'elle ne pouvait le paraître de prime abord, même si les dégâts étaient limités et ne nécessitaient pas de constat de police -moins de cinq cents dollars de casse. Une femme au volant d'une Toyota Camry, descendait Queens Road, tandis qu'un homme, dans une Honda Prelude, roulait sur une autre Queens Road ; ils convergeaient tous deux vers ce funeste endroit de la ville où deux rues du même nom se croisaient.

L'obsédée sexuelle se trouvait dans le secteur dans son Aerovan, rôdant aux alentours en écoutant la voix de Brazil sur les fréquences de police. Le jeune homme s'activait auprès des voitures, dans son uniforme bleu et acier. Elle ne pouvait quitter des yeux sa proie, qui gesticulait dans le halo orangé des fusées éclairantes. Et c'est ainsi que, l'esprit ailleurs, elle traversa à toute allure le funeste carrefour des Queens risquant à son tour l'accident.

Les rues portant le même nom étaient un effet secondaire de la croissance accélérée de la ville. le phénomène était similaire à celui qui incitait les pères à donner leur propre prénom à leur progéniture, sans se soucier ni du sexe, ni du côté pratique en cas de multiples naissances, tels le boxeur George Foreman et ses enfants. Queens et Queens, Providence et Providence, Sardis et Sardis, la liste était sans fin, et Myra Purvis n'en avait jamais vu le bout. Elle savait simplement

qu'en quittant Queens Road West pour Queens Road East, elle rejoignait l'hôpital où se trouvait son frère.

C'est ce qu'elle comptait faire lorsqu'elle avait abordé ce carrefour, près de Edgehill Park, qui était si mal éclairé. Mme Purvis était la patronne du La Pez Mexican, sur Fenton Place. Elle venait de terminer sa longue et harassante journée du samedi. Ce n'était pas de sa faute si au croisement des deux Queens, cette Prelude grise, invisible dans la pénombre, lui était rentrée dedans.

— Vous n'avez pas vu le stop, madame ? demanda le jeune homme.

C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. A soixante-dix ans, elle avait passé l'âge de se laisser faire la morale.

— Je ne sais pas encore lire le braille ! rétorqua-t-elle à ce jeune blanc-bec, en uniforme, avec cette espèce de tornade blanche sur les manchettes.

Cela lui rappelait vaguement quelque chose ; un produit pour laver le sol de la cuisine. Comment s'appelait-il déjà ? Monsieur Propre ? Trop, c'était trop !

— Je veux aller à l'hôpital, se lamentait le conducteur de la Honda. J'ai mal à la nuque.

— Il ment comme il respire ! s'exclama Mme Purvis à l'adresse du jeune policier, tout en se demandant pourquoi il était sans arme.

Et s'il y avait une fusillade ?

Virginia West patrouillait rarement pour surveiller le travail de ses hommes. Mais ce soir, elle n'avait pas envie de rentrer chez elle. Elle roulait dans les ruelles sombres du secteur David One, écoutant la voix de Brazil à la radio de bord.

— Un blessé demande à être transporté au Carolinas Medical Center, annonçait-il.

Virginia l'aperçut au loin. Il était trop occupé à remplir son procès-verbal pour remarquer sa voiture bleue. Elle traversa le carrefour tandis qu'il prenait les dépositions des conducteurs dans leurs voitures à peine éraflées. Les feux de balise finissaient de se consumer sur la chaussée, les warning de son véhicule clignotant sans bruit. Son visage apparaissait par intermittence, au rythme des éclairs bleus et rouges ; il souriait, et semblait aider une vieille femme dans une Camry. Brazil porta son micro à la bouche pour donner de nouvelles informations.

Il termina son service et se rendit au journal. Andy respectait un petit rituel secret, qu'il estimait avoir bien mérité après cet imbroglio dû au réseau routier fantaisiste de Charlotte. Il monta les marches de l'escalator quatre à quatre. Les ouvriers de l'imprimerie le connaissaient depuis de longs mois et ne remarquèrent pas sa présence lorsqu'il pénétra dans leur monde mécanique et bruyant. Il aimait regarder les deux cents tonnes de papier filer à toute allure sur les tapis roulants, se précipiter vers les lieuses et ressortir en paquets serrés, exhibant pour la première fois un de ses articles à la Une.

Brazil se tenait en uniforme, immobile, médusé par la puissance que dégageait la grosse rotative. Étudiant, il passait des mois à rédiger une dissertation qui n'était lue que par une seule personne. A présent, il écrivait chaque jour, presque chaque minute, et des millions de personnes lisaient avidement le moindre de ses mots. Cela donnait le vertige ! Il déambula un moment dans l'imprimerie, évitant les zones dangereuses, l'encre fraîche et les wagonnets de convoiement, tandis que les machines rugissaient comme un tonnerre céleste, annonçant l'aube du septième jour dans la genèse de sa carrière.

Le lendemain était un dimanche. Il faisait froid et il pleuvait. Virginia installait une barrière autour de son petit jardin, sur Elmhurst Road, dans le vieux quartier de Dilworth. Sa maison était en brique avec des huisseries blanches, et elle avait passé tout son temps libre à la restaurer depuis qu'elle l'avait achetée. Ce dernier aménagement, le plus ambitieux de tous, était en partie motivé par le comportement des gens descendant le boulevard, qui prenaient un malin plaisir à lancer des canettes de bière vides et autres détritiques sur sa pelouse.

Virginia fixait une planche à coups de marteau, ruisselante de sueur, une ceinture à outils nouée à la taille. Elle avait une poignée de clous dans la bouche et pestait toute seule, lorsque Denny Raynes, infirmier de son état, ouvrit son portail flambant neuf et pénétra sur ses terres. Il sifflotait, les mains dans les poches de son jean-un grand type plutôt séduisant, qui connaissait intimement cette travailleuse impénitente. Celle-ci ne lui accorda pas le moindre regard, trop occupée qu'elle était à mesurer soigneusement l'espace entre deux lattes de bois.

— Tu sais que ta maniaquerie est carrément pathologique ! lança-t-il.

La voyant enfoncer un clou dans le bois tendre, Raynes se souvint du désir qui l'avait envahi lors de leur première rencontre. C'était le premier crime de la série. On avait dû appeler Virginia chez elle, puisqu'elle était la responsable de la brigade criminelle. La victime était un homme d'affaires, avec le sexe peinturluré en orange, ayant reçu plusieurs balles dans la tête. A l'instant où Raynes avait levé les yeux sur cette jolie femme en uniforme, il avait été pris d'extase.

— On pourrait aller bruncher, avançait-il en la regardant s'activer sous la pluie, avec ses clous entre les dents. Au Chili, par exemple.

Il s'approcha dans son dos et referma ses bras autour d'elle. Il l'embrassa dans le cou ; sa peau était mouillée et légèrement salée. Virginia resta de marbre, pas un sourire, pas même un geste pour retirer les clous de sa bouche. Elle travaillait et n'était pas d'humeur à être dérangée. Il battit en retraite, s'adossa contre la toute nouvelle barrière et l'observa, les bras croisés sur la poitrine, sentant l'eau dégoutter sur la visière de sa casquette des Panthers.

— J'imagine que tu as lu le journal ? Demanda-t-il.

Elle savait qu'il allait aborder ce sujet. Elle ne répondit pas et se contenta de mesurer un nouvel espace sur la barrière à claire-voie.

— Cela veut dire oui, je suppose. Te voilà une vedette ! Un gros titre, en première page. Grand comme ça, fit-il en écartant exagérément les mains, comme si le journal faisait deux mètres de large. Un sacré article, rien que sur toi. Je suis impressionné. Elle entreprit de clouer sa planche, s'évertuant à l'ignorer.

— J'y ai appris un tas de choses que j'ignorais. Tout le passage sur le lycée était étonnant. Alors comme ça, tu as joué dans l'équipe masculine de Wagon ? Et tu n'as pas perdu un match ? Incroyable ! Il était encore plus excité que d'habitude et la dévorait des yeux. Elle se sentait agressée, déshabillée sur place, et les clous lui laissaient un goût désagréable dans la bouche.

— Tu sais l'effet que ça me fait de voir une jolie fille avec une ceinture porte-outils sur les hanches ? C'est comme lorsqu'on se retrouve sur le terrain et que tu es dans ton uniforme. Il me vient alors des idées, malgré tous ces macchabées pleins de sang. J'ai tellement envie de toi que j'en fais péter les coutures de mon jean !

Elle retira un dernier clou de sa bouche et contempla le jean de Raynes au niveau de l'entrejambe. Elle rangea son marteau dans le fourreau de sa ceinture. Ce serait le seul objet phallique qui s'approcherait d'elle aujourd'hui. Tous les dimanches, sans exception, ils brunchaient ensemble, buvaient des mimosas et regardaient la télévision au lit. Le seul sujet de conversation de Raynes était ses

interventions du samedi, comme si elle n'avait pas eu son lot de sang et de misère pour la semaine. Ce type était bien fichu, mais ennuyeux à mourir.

— Va donc sauver quelqu'un, Denny, et fiche-moi la paix, rétorqua-t-elle.

Son sourire coquin s'évanouit dans l'instant sous les trombes d'eau tombant du ciel.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? geignit-il.

VIRGINIA resta sous la pluie, à clouer, mesurer, édifier sa clôture tel un rempart dressé contre le monde entier. Lorsqu'elle entendit le portail s'ouvrir pour la deuxième fois de la journée, vers trois heures de l'après-midi, elle supposa que Raynes revenait à l'assaut. Elle enfonça un nouveau clou dans le bois tendre, en regrettant sa rudesse du matin. Elle ne voulait pas le blesser, et c'est vrai, il n'y était pour rien.

Niles se sentait pareillement victime d'une injustice. Perché sur l'évier de la cuisine, il observait sa maîtresse en train de s'activer sous les trombes d'eau. Elle avait quelque chose à la main qui ne lui disait rien qui vaille. Mieux valait rester à distance. Plus tôt, Niles, comme d'habitude, avait vaqué à ses petites affaires du matin. Il avait tourné en rond, pétri les couvertures, se creusant un petit nid douillet sur le ventre de sa maîtresse, lorsqu'il s'était soudain retrouvé satellisé, un chat canon, projeté dans les airs comme à une foire. Un miracle s'il était retombé sur ses pattes ! Il aperçut, derrière le rideau de pluie, un inconnu entrer par la porte nord du jardin. Niles, le chat-bouddha, n'avait jamais vu cet humain, pas une fois dans ses vies multiples de félin.

Andy aperçut le chat qui l'observait derrière la fenêtre tandis que Virginia, agitant son marteau, croyait avoir affaire à un dénommé Denny.

— Ca va, je regrette, OK ? disait-elle. Je me suis levée du pied gauche, ce matin.

Andy avait sous le bras les trois grosses éditions du dimanche, qu'il avait trouvées dans son casier.

— J'accepte vos excuses, annonça-t-il.

Virginia se retourna en sursaut et le regarda, interloquée, le marteau en l'air.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, vous ?

Sa voix tremblait de surprise mais elle faisait de son mieux pour y ajouter du mépris.

— Qui est Denny ? demanda Andy en s'approchant, sentant déjà l'eau s'infiltrer dans ses tennnis.

— Ca ne vous regarde pas ! répondit-elle en recommençant à abattre son marteau en cadence avec ses battements de cœur.

Andy se sentit soudain intimidé, hésitant sous la pluie.

— Je vous ai apporté quelques journaux, commença-t-il. Je me disais que cela pouvait...

— Vous avez fait ça dans mon dos ! lança-t-elle en martyrisant un clou. Sans même me demander mon avis. De quel droit enquêtez-vous sur ma vie privée ? (Le clou finit par se tordre et elle dut l'arracher.) On a patrouillé ensemble toute la nuit et tout ce que vous trouvez à faire, c'est de jouer les espions !

Elle s'immobilisa pour le regarder de la tête aux pieds. Il était trempé et abattu. Il pensait sincèrement lui faire plaisir. Il avait écrit pour elle son meilleur article.

— Comment avez-vous osé !

— J'ai fait un bon papier, répondit-il pour sa défense. Et vous en êtes l'héroïne.

Elle ne décolérait pas, quoiqu'elle commençât à douter du bien-fondé de sa fureur.

— Foutaises ! Tout le monde s'en contrefiche, de toute façon.

— Je vous avais prévenue que j'allais écrire un article sur vous.

— Hier, dans votre bouche, cela sonnait comme une menace. (Elle se retourna vers sa barrière et se remit à clouer.) Je n'imaginais pas que vous auriez le culot de passer à l'acte !

— Et pourquoi pas ?

Il ne comprenait pas sa réaction. Une injustice de plus.

— Personne ne m'a jamais fait ça ! rétorqua-t-elle, en ayant de plus en plus de mal à croire à sa propre colère. (Elle donna encore un coup de marteau, pour la forme.) Je ne vois pas en quoi ma vie peut intéresser qui que ce soit.

— J'ai fait du bon boulot, Virginia, protesta-t-il. Andy était encore trop sensible aux critiques. Il voulait se convaincre que l'avis de cette fonctionnaire de police ne revêtait aucune importance à ses yeux. Ils se tenaient immobiles sous la pluie, face à face, sous l'œil de Niles, perché sur son poste d'observation préféré, la queue battant lentement l'air.

— Je suis au courant du drame pour votre père, reprit Virginia. Je sais exactement ce qui s'est passé. C'est pour cette raison que vous jouez au flic, matin, midi et soir ?

Andy tressaillit sous le choc. Il ne voulait pas parler de ça. Virginia ne sut si les yeux du jeune homme brillaient de colère ou d'émotion, lorsqu'elle lui annonça à son tour les résultats de sa petite enquête.

— Il était en civil, disait-elle. Il a voulu arrêter une voiture volée. Première infraction au règlement. Il ne faut jamais faire une chose pareille dans une voiture banalisée. Le salaud était en fait un criminel en cavale. Il a brandi son arme, à bout portant. Les dernières paroles de votre père furent : ~Non, non, je vous en prie. Mais le salopard s'en foutait. Il a fait un gros trou dans le cœur de votre père qui est mort avant même de toucher le pavé. Et votre journal préféré en a rajouté dans le sordide, en salissant sa mémoire. Et voilà que son fils fait la même chose !

Andy s'assit dans l'herbe détrempée, les yeux rivés sur elle.

— Non, ce n'est pas vrai. C'est injuste et cruel.

Virginia avait rarement eu cet effet sur les hommes. Raynes ne se montrait jamais aussi ébranlé, même lorsqu'elle rompait avec lui, ce qui était déjà arrivé par trois fois. Il s'en allait en claquant la porte, faisait mine de l'ignorer, puis finissait par la rappeler, ne supportant plus son silence. La réaction d'Andy la laissait interdite ; certes, elle n'avait jamais vraiment connu d'écrivain ou d'artiste... Elle s'assit à côté de lui, et ils se retrouvèrent tous les deux dans l'herbe grasse et boueuse. Elle jeta son marteau qui souleva une gerbe d'éclaboussures en heurtant le sol, ayant eu son compte de brutalité pour la journée. Elle poussa un long soupir tandis que le jeune policier journaliste regardait la pluie tomber, le corps figé de fureur et de rancune contenues.

— Dites-moi ce que vous cherchez, demanda-t-elle.

Il ne voulait pas la regarder, plus lui adresser la parole.

— Je veux savoir, insista-t-elle. Vous pouvez être flic. Vous pouvez être journaliste. Mais non... vous voulez être les deux, pas vrai ? annonça-t-elle en lui tapotant l'épaule avec malice. (Brazil resta muré

dans le silence.) Vous vivez toujours avec votre mère quelque chose me le dit. Comment cela se fait-il ? Un beau gosse comme vous ? Pas de petite amie, pas d'aventure, quelque chose me dit ça aussi. Vous êtes homo ou quoi ? Remarquez, je m'en fiche.

Andy se leva.

— Vivre et laisser vivre, voilà ma devise, poursuivit Virginia.

Il lui retourna un regard noir et s'éloigna.

— Pour votre gouverne, ce n'est pas moi qu'on croit homo, lança-t-il derrière le rideau de pluie. Cette remarque ne surprit pas Virginia. Un cliché voulait que toutes les femmes qui entraient dans une carrière ordinairement réservée aux hommes – police, armée, travaux publics ou éducation physique – avaient des penchants homo. Celles qui réussissaient dans ces branches ou simplement dans la vie, devenant médecins, avocates, banquières, qui ne se vernissaient pas les ongles ou ne jouaient pas au tennis pendant les heures de bureau étaient forcément lesbiennes. Peu importait qu'elles fussent mariées avec enfants, ou eussent un compagnon ; ce n'était que des façades, un moyen de duper famille et entourage.

Le seul véritable signe d'hétérosexualité chez une femme, c'était d'être moins efficace qu'un homme dans son milieu professionnel et d'en être fière. Virginia West était suspectée d'homosexualité depuis qu'elle avait été nommée sergent. Bien sûr, il y avait quelques femmes homosexuelles dans le service, mais elles se cachaient et invoquaient toujours l'existence de petits amis que personne ne rencontrait jamais. Il était normal que l'on imagine que Virginia avait les mêmes penchants. Des rumeurs similaires circulaient autour de Judy Hammer. Tout cela était pathétique ; les gens ne devraient pas à avoir à cacher leur sexualité, la vie était bien assez difficile comme ça. Depuis longtemps, elle avait constaté que nombre de considérations morales remontaient à la surface sitôt qu'il y avait menace latente pour l'ordre établi. Lorsqu'elle était petite, à la ferme, les gens parlaient souvent de ces femmes missionnaires venues travailler à l'église presbytérienne de Shelby, près de Cleveland Feeds et de l'hôpital régional. Nombre de ces charmantes femmes avaient officié dans des pays lointains-le Congo, le Brésil, la Corée, la Bolivie. Elles étaient revenues au pays prendre du repos ou leur retraite, et vivaient sous le même toit. Et il n'était jamais venu à personne l'idée que ce groupe de dames célibataires puissent avoir d'autres désirs dans la vie que de prier et de secourir la veuve et l'orphelin.

L'épée de Damoclès menaçant Virginia West était de finir vieille fille. Elle avait entendu cette malédiction plus d'une fois, lorsqu'elle

surpassait les garçons dans bien des domaines, ou qu'elle conduisait un tracteur. Statistiquement, les chiffres étaient contre elle. C'était toujours l'angoisse de ses parents. A cela s'était ajoutée, avec les années 90, l'éventualité de penchants homosexuels. .

Après un dîner en solitaire, face à un reste de pizza au poulet, Virginia s'installa devant la télévision, regardant l'équipe des Braves écraser les Florida Marlins. Niles se lovait sur ses genoux. Sa maîtresse s'était mise à l'aise. Elle avait enfilé son survêtement de police, avait ouvert une canette de Miller Genuine Draft, et lisait l'article qu'avait écrit Andy sur elle. Elle ne pouvait s'être montrée aussi dure avec ce pauvre garçon sans examiner de près l'objet du délit. Elle se surprit à éclater de rire et à tourner avidement les pages. Où avait-il été dénicher tout ça ?

Elle était tellement absorbée par sa lecture qu'elle oublia de caresser son matou pendant quatorze minutes et onze secondes-montre en main. Niles faisait mine de s'être endormi, mais comptait en secret chaque minute de ce lâche abandon afin de les ajouter à la liste des infractions au code d'honneur félin. Lorsque le crédit serait épuisé, il irait faire tomber cette figurine de porcelaine posée au sommet de la bibliothèque. Il allait lui montrer qu'il pouvait sauter aussi haut ! La lignée de Niles remontait aux pharaons d'Égypte et aux pyramides, et il en gardait des dons insoupçonnés. Un joueur fit un superbe homerun, mais Virginia ne le remarqua même pas, trop occupée qu'elle était à rire. Elle attrapa le téléphone.

Andy n'entendit pas le téléphone sonner parce qu'Annie Lennox s'égosillait sur la chaîne, tandis qu'il était devant son ordinateur en train de taper un texte. Sa mère dans la cuisine, se préparait un sandwich au beurre de cacahuètes. Elle avalait une nouvelle lampée de sa vodka de supermarché lorsque la sonnerie retentit. Elle chancela sur ses jambes, tendit la main vers le comptoir pour conserver l'équilibre ; ses doigts trouvèrent la poignée salvatrice du tiroir à couverts. Deux combinés bleus devant elle sonnaient à tout va. Une pluie de fourchettes et de couteaux tombèrent au sol dans un grand fracas. Brazil se leva d'un bond, tandis que sa mère parvenait à arracher l'écouteur de son support, malgré sa vision dédoublée. Le combiné lui échappa des mains et heurta violemment le mur, suspendu au bout de son cordon. Elle plongea pour le rattraper, manquant de s'écrouler au sol.

— C'est pour quoi ? bredouilla-t-elle dans l'appareil.

— Je voudrais parler à Andy Brazil, répondit Virginia à l'autre bout du fil, après un moment d'hésitation.

— Il est dans sa chambre, marmonna Mme Brazil en mimant les gestes d'une dactylo. Comme d'habitude ! Il se prend pour un futur Hemingway, ou un truc du genre.

Mme Brazil ne vit pas son fils sur le pas de la porte, devenu raide comme une statue en entendant les bredouillements incohérents de sa mère. Il lui avait interdit de répondre au téléphone. Soit il était là pour décrocher, soit elle devait laisser le répondeur prendre la communication. Andy regardait sa mère, mortifié, impuissant, l'entendant l'humilier une nouvelle fois.

— Ginia West, répéta-t-elle en voyant deux Andy marcher vers elle.

Il lui arracha le téléphone des mains.

Virginia appelait Andy pour lui dire qu'il avait écrit un très bon article, qu'elle avait pris un grand plaisir à le lire et qu'elle avait été injuste envers lui. Mais elle ne s'attendait pas qu'une femme ivre décroche. Tout s'éclairait à présent. Tout ce qu'elle dit à Brazil fut : J'arrive. D'un ton sans appel.

Virginia avait tout vu dans sa carrière, et l'état de Mme Brazil ne l'intimidait en rien, malgré toute la colère et l'hostilité qu'elle lui montra lorsqu'elle la mit au lit, avec l'aide d'Andy, après lui avoir fait boire un bon litre d'eau. Cinq minutes plus tard, Mme Brazil dormait à poings fermés.

Virginia et Andy sortirent faire un tour. Seules quelques rares fenêtres illuminées sur les façades des vieilles maisons de Main Street venaient troubler la nuit. La pluie s'était muée en petite bruine. Andy restait silencieux alors qu'ils approchaient du campus de Davidson, très calme à cette époque de l'année, même s'il y avait encore des sessions d'été. Le vigile dans sa voiturette regarda passer le couple, ravi de voir qu'Andy Brazil s'était enfin trouvé une petite amie. Elle était plus âgée que lui, mais la différence n'était pas trop choquante, et il n'y avait rien d'étonnant à ce que le garçon se cherche une mère de substitution.

Le garde s'appelait Clyde Bridgledwood ; il dirigeait la petite équipe de vigiles de l'université depuis des temps immémoriaux, à l'époque où les seuls fléaux à combattre étaient les cuites du samedi soir et les blagues de potaches. Puis on avait admis les filles dans le campus, et les ennuis avaient commencé. Il leur avait pourtant dit que c'était une mauvaise idée. Il avait alerté les professeurs qui se rendaient d'un pas pressé dans leurs amphithéâtres - il était même allé trouver Sam Spencer, le président de Davidson à l'époque. Personne n'avait voulu l'écouter. A présent, il dirigeait une brigade de huit hommes ; il avait des radios, trois voiturettes, des armes, et buvait le café avec les flics du coin.

Briddlewood plongea les doigts dans son paquet de tabac à chiquer et cracha dans un gobelet en plastique, en regardant Andy et sa compagne se diriger vers l'église presbytérienne. Briddlewood avait toujours bien aimé ce garçon, et regrettait qu'il dût un jour devenir adulte. Il se souvenait d'Andy enfant, toujours en train de courir, avec sa raquette de tennis sous le bras, et un sac de balles pelées comme des œufs qu'il récupérait dans les poubelles ou qu'il allait quémander auprès des entraîneurs. Andy avait toujours un chewing-gum ou un bonbon à partager avec Briddlewood, et cela fendait le cœur du vieux vigile. Le gamin n'avait pas un sou, et chez lui c'était l'enfer. Muriel Brazil buvait moins qu'aujourd'hui, certes, mais le gamin était mal parti dans la vie ; tout le monde à Davidson le savait.

Ce qu'Andy ignorait, c'était qu'un certain nombre de personnes sur le campus avait œuvré pour lui en coulisses, collectant de l'argent auprès d'anciens élèves fortunés, y allant parfois même de leur propres deniers, afin qu'Andy, lorsqu'il serait en âge d'entrer à l'université, puisse avoir l'opportunité d'échapper à sa condition misérable. Briddlewood avait mis quelques billets dans le panier, à l'époque où il était loin de rouler sur l'or. Il habitait alors une petite maison près du lac Norman. Il était trop loin pour apercevoir l'eau, mais il regardait passer sur sa route poussiéreuse la farandole de vans tirant leurs bateaux. Il cracha de nouveau et s'approcha avec sa voiturette de l'église, gardant un œil sur le couple afin de s'assurer qu'ils étaient en sécurité.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous ? disait Virginia.

— Je n'ai besoin de personne.

— Détrompez-vous. Vous avez de sérieux problèmes.

— Pas vous, peut-être ? rétorqua-t-il. Tout ce que vous avez dans votre vie, c'est ce chat égyptien.

Virginia accusa le coup. Que savait-il encore sur elle ?

— Comment connaissez-vous l'existence de Niles ? s'enquit-elle, intriguée.

Elle avait remarqué qu'ils étaient suivis par un garde dans une voiture électrique. Il se tenait dans l'ombre, certain d'être invisible sous le couvert des buis et des magnolias. Ce boulot de vigile devait être ennuyeux a mourir, songea-t-elle.

— Ma vie est parfaitement remplie, précisa-t-elle.

— Foutaises ! rétorqua Andy.

— Qu'en savez-vous ? Je perds mon temps avec vous, annonça-t-

elle en toute sincérité.

Ils continuèrent à marcher en silence, s'éloignant du campus, coupant à travers les petites allées bordées de vieilles maisons restaurées, avec leurs pelouses manucurées et leurs arbres vénérables-territoire des professeurs et dignitaires de l'université. Dès sa prime jeunesse, Andy se promenait dans ce dédale de ruelles, rêvant à la vie de ces gens dans leurs maisons luxueuses, imaginant de grands professeurs, en compagnie de leurs charmantes épouses. Il contemplait leurs fenêtres illuminées comme des lampions, et c'était pour lui l'image du bonheur. Parfois les rideaux étaient ouverts et il apercevait une silhouette traversant un salon, un verre à la main, assise dans un fauteuil, en train de lire, ou studieuse, derrière un bureau.

Le sentiment de solitude d'Andy était alors sans fond, indicible. Comment nommer ce trou béant qui s'ouvrait en lui, gagnait tout son être, ces deux mains de glace qui lui comprimaient le cœur ? Jamais il n'avait pleuré, mais il chancelait sur place, vacillant comme une flamme de bougie ; et le même trouble l'envahissait lorsqu'il craignait de perdre un match de tennis, ou d'avoir une mauvaise note. Andy ne supportait pas de voir des films tristes, et de temps en temps, trop de beauté le liquéfiait sur place-la musique en particulier, les orchestres philharmoniques et les quatuors à cordes.

Virginia sentait la colère gagner le jeune homme, pas après pas. Le silence devenait oppressant. Ils passaient sans un mot devant les demeures décorées de vigne vierge et de lierre. Elle n'arrivait pas à cerner la personnalité d'Andy. Peut-être en était-elle incapable ? Elle avait réglé des prises d'otages, des affaires de meurtres, avait su faire renoncer des tueurs ou des suicidaires, mais n'était pas fichue de venir en aide à ce drôle de garçon ! La triste vérité, c'était qu'elle n'avait pas de temps à lui consacrer.

— Je veux ce tueur, lança Andy, haussant la voix plus que nécessaire. Je veux qu'on le coince ! Cette affaire touchait peut-être des cordes sensibles chez lui. Mais elle préféra ne pas se risquer sur ce terrain. Ils continuèrent à marcher en silence. Andy donna soudain un coup de pied dans une pierre, du bout de ses Nike fluos à la Agassi.

— Vous imaginez le cauchemar ? poursuivit-il en tapant dans d'autres cailloux. Vous en avez une vague idée ? Vous errez dans les rues d'une ville que vous ne connaissez pas, épuisé, complètement perdu, à des centaines de kilomètres de chez vous, la tête lourde. Vous vous arrêtez pour demander votre chemin (il fit voler une nouvelle pierre) et vous voilà entraîné dans un coupe-gorge ; un bâtiment abandonné, un entrepôt désaffecté, un parking désert.

Virginia se figea. Andy fit encore un pas et se retourna, plein de fureur rentrée.

— Le contact glacé de l'acier sur votre tempe, pendant que vous implorez sa pitié, cria-t-il dans la nuit comme s'il avait été la victime. Et ce salaud vous fait sauter la cervelle !

Virginia était clouée sur place. Les lumières des porches des maisons voisines s'allumèrent une à une.

— Il descend votre pantalon et vous peint ce sablier sur le sexe ! Vous auriez envie de mourir comme ça, vous ? cria-t-il encore.

D'autres lumières de jardin s'allumèrent. Virginia, retrouvant ses instincts de policier, s'approcha d'Andy et lui saisit le bras.

— Andy, ça suffit. Vous réveillez tout le quartier ! souffla-t-elle. Rentrons.

Andy la défia du regard.

— Je veux faire quelque chose ! Pas question de rester les bras ballants comme tout le monde !

— Ne vous inquiétez pas, vous sortez déjà du lot ! rétorqua-t-elle en regardant autour d'elle.

Quelqu'un apparut sur un perron pour voir qui osait troubler la tranquillité de ce quartier. Briddlewood avait disparu depuis quelques minutes.

— Allons parler de ça ailleurs, ajouta-t-elle en entraînant Andy. Vous voulez mettre la main à la pâte. Parfait. Dites-moi ce que vous avez en magasin à part vos coups de gueule et votre prose.

— On pourrait lui tendre un piège, par l'intermédiaire de mes articles, avançait-il.

— Si c'était si simple, répondit-elle, avec un regret sincère. Encore faudrait-il qu'il lise les journaux.

— Je parie que c'est le cas.

Andy regrettait que Virginia montre si peu d'enthousiasme, alors qu'il imaginait déjà les messages subliminaux qu'il pourrait insérer dans ses articles pour attirer le monstre.

— Cela ne marchera pas.

— Ensemble, nous pouvons y arriver, j'en suis sûr, insista encore Andy plein d'espoir.

— Comment ça, ensemble ? Vous n'êtes qu'un journaliste, dois-je

vous le rappeler ?

— Et un policier auxiliaire, précisa-t-il.

— Un flic sans arme, quelle aubaine !

— Vous n’avez qu’à me donner des leçons de tir.

Mon père m’emmenait autrefois à la décharge et...

— Il aurait dû vous y laisser.

— On tirait sur des boîtes de conserve avec son arme.

— Quel âge aviez-vous ? demanda-t-elle alors qu’ils arrivaient devant chez lui.

— J’ai commencé vers sept ans, je crois. (Il marchait les mains dans les poches, la tête baissée, la lueur des réverbères se reflétant dans ses cheveux.) Je venais d’entrer à l’école.

— Je voulais dire, à la mort de votre père.

— J’avais dix ans. On venait juste de fêter mon anniversaire.

Il s’arrêta et regarda Virginia. Il ne voulait pas qu’elle s’en aille. Il ne voulait pas rentrer chez lui et se retrouver face au désert de sa vie.

— Le problème, c’est que je n’ai pas de pistolet, lui annonça-t-il.

— Dieu merci ! rétorqua-t-elle.

LES JOURS PASSÈRENT. Virginia était bien décidée à oublier le cas Andy Brazil. A chacun ses problèmes, et il était temps pour lui de grandir. Le dimanche arriva. Raynes lui proposa un brunch. Elle déclina l'invitation et appela Andy. Après tout, elle était une instructrice de tir certifiée. S'il voulait quelques conseils, elle pouvait bien lui rendre ce petit service. Il lui annonça qu'il serait prêt dans dix minutes. N'ayant pas de Concorde pour se rendre à Davidson, rétorqua-t-elle, elle ne pourrait être chez lui avant une bonne heure.

Elle prit sa voiture personnelle, une Ford Explorer blanche, chaussée pour grimper aux arbres. Elle arriva dans la rue d'Andy à trois heures de l'après-midi, et elle n'eut pas le temps d'ouvrir sa portière qu'il sortait déjà sur le pas de la porte. Le centre de tir le plus proche était celui de l'école de police, mais son accès était interdit aux auxiliaires et à toute personne étrangère au service. Virginia opta donc pour le club Firing Line sur Wilkinson Boulevard, qui côtoyait un prêteur sur gages et une succession de terrains pour mobile homes.

Ils étaient à deux pas du Paper Doll Lounge. Elle avait déjà fait des descentes dans cette boîte pour cause de bagarres. C'était révoltant, songea-t-elle. On trouvait des filles aux seins nus sur le même trottoir qu'une armurerie et un dépôt-vente, comme si femmes en string, matériel d'occasion et armes faisaient partie de la même niche de consommation. Virginia se demandait si Brazil fréquentait ce genre de bars ; elle l'imaginait assis droit comme un I sur sa chaise, les mains rivées aux accoudoirs, tandis qu'une fille nue se frottait contre son entrejambe, ses yeux arrogants vrillés dans les siens.

Sans doute pas, conclut-elle. Il semblait vivre, en ce domaine, sur une autre planète ; ne pas connaître la langue en usage, n'avoir ni goûté à ses épices ni visité ses hauts lieux. Il n'avait donc pas eu de petites amies au lycée, à l'université-ou de petits amis ? Andy Brazil restait une énigme à ses yeux ; elle le regardait fureter sur les rayonnages de munitions proposées par le Firing Range. Il choisit du Winchester 95 grains, full metal jacket, du Luger 115 grains de 9 millimètres, et hésita devant une boîte de 45 230 grains, des Federal Hi-Power à pointe creuse, et des Super X 50 centerfire, des cartouches

bien trop chères pour être gaspillées à l'entraînement. Il ne savait plus où donner de la tête, comme un gamin devant un étalage de confiserie. Et c'est Virginia qui régalaît !

Sur le pas de tir, les coups de feu claquaient sans discontinuer, comme lors de la Charge héroïque. On y trouvait des Rednecks de la NRA venus bichonner leurs revolvers, et des dealers de drogue, billets plein les poches, bottines de cuir verni aux pieds, perfectionnant leurs talents de tueur. On donna à Virginia et Andy boîtes de munitions, casque antibruit et lunettes de protection. Virginia avait à la main deux malles porte-pistolet. Les hommes lancèrent des regards hostiles à la jeune femme en jean qui osait pénétrer sur leur territoire.

Ils ne semblaient guère apprécier non plus la présence d'Andy. Celui-ci portait une chemisette de tennis Davidson et un bandana noué autour de la tête. Ses voisins avaient de grosses épaules et de gros ventres, comme s'ils faisaient de la musculation avec des palettes et des caisses de bière. Il avait vu leurs camions sur le parking, dont certains avaient six roues, comme si les deux nationales alentour étaient des pistes de brousse franchissant montagnes et torrents. Pour Andy, ces types de Caroline du Nord venaient de la planète Mars.

C'était au-delà des simples considérations biologiques, génitales, ou hormonales. Certains d'entre eux décoraient les bavettes de leurs roues arrière avec des photos de pin-up. Un type tombait sur une fille excitante et il s'empressait de la coller sur son garde-boue pour protéger ses jantes chromées des graviers ! Cela dépassait l'entendement d'Andy.

Il agrafa une nouvelle cible sur son support. Virginia examina le dernier tir de son élève. La silhouette avait un bouquet de trous au milieu de la poitrine. C'était impressionnant. Elle regarda Andy remplir le chargeur du Sig Sauer 380.

— Vous êtes dangereux, commenta-t-elle.

Brazil empoigna le petit pistolet, dans la position que lui avait apprise son père, des années plus tôt. Il n'avait pas trop perdu la main, mais il pouvait mieux faire. Il tira ses balles d'un trait, éjecta le chargeur vide et en inséra un nouveau. Il faisait feu quasiment d'une seule salve, comme s'il voulait être certain d'abattre un ennemi imaginaire. Ce n'était pas ainsi qu'il y parviendrait. La rue avait ses règles, songea Virginia.

Elle tendit le bras et pressa un bouton à côté de lui. La cible sur son filin s'anima soudain et se rua vers le jeune homme, dans un grincement strident, comme si elle l'attaquait. Surpris, Andy tira à tout va. Pan ! Pan ! Pan ! Les balles heurtèrent le cadre d'acier, le mur de

caoutchouc du fond, puis le chien rencontra une culasse vide. La cible s'immobilisa soudain, oscillant juste sous son nez.

— Hé ! Qu'est-ce qui vous a pris ? lança-t-il en se retournant vers Virginia, indigné.

Elle ne répondit pas tout de suite, et se contenta de préparer une série de chargeurs. Elle en inséra un dans son gros Smith Wesson semi-automatique, puis releva les yeux vers son élève.

— Vous tirez trop vite, annonça-t-elle en armant son pistolet et visant sa propre cible. Vous vous retrouvez à court de munitions...

Elle fit feu.

... Et mort, par la même occasion.

Elle marqua une nouvelle pause et tira une autre série de deux balles. Elle reposa son pistolet et s'approcha d'Andy, puis lui prit le 380 des mains, vérifia qu'il ne restait pas de balles dans la culasse et leva l'arme, adoptant la position de tir réglementaire, genoux fléchis, bras tendus.

— Bam ! Bam ! Et stop, expliqua-t-elle, joignant le geste à la parole. Bam ! Bam ! Et stop. Vous regardez ce que fait l'autre en face, et vous rectifiez le tir au besoin. (Elle lui rendit l'arme, crosse en avant.) Et ne pressez pas la détente comme un forcené. Gardez ce pistolet ce soir et entraînez-vous.

Brazil passa sa soirée dans sa chambre, à tirer à vide avec le 380 de Virginia, jusqu'à avoir une ampoule à l'index. Il se mettait devant le miroir et visait son reflet, tentant de s'habituer à voir une arme pointée sur lui. Il s'entraînait en musique et fixait le petit œil noir dirigé vers son cœur ou sa tête, tout en songeant à son père qui, lui, n'avait pas sorti son arme. Il n'avait pas même eu le temps d'appeler des renforts par radio. Les mains d'Andy se mirent à trembler et il se rendit compte qu'il mourait de faim.

Il était 21 heures passées. Plus tôt dans la soirée Andy avait proposé à sa mère de lui préparer un hamburger et une salade de tomates, mais elle avait refusé. Plus alerte que d'habitude, elle regardait un sitcom à la télévision, vêtue de sa vieille robe de chambre bleue et de la paire de mules qu'elle ne quittait jamais. Comment pouvait-elle supporter une existence pareille, se demandait-il, bien qu'ayant abandonné depuis longtemps tout espoir de la sortir de ce cercle infernal. Lorsqu'il était au lycée, il avait joué les apprentis

détectives, passant la maison et la Cadillac au crible, cherchant les cachettes où elle dissimulait pilules et bouteilles. L'imagination de sa mère, en la matière, était sans limites. Une fois, elle avait même enterré une bouteille de whisky dans le jardin, sous le massif de rosiers dont elle daignait s'occuper encore à l'époque.

Muriel Brazil était terrorisée par la réalité. Elle ne voulait pas s'y confronter, et le spectre de la désintoxication et des réunions aux Alcooliques anonymes planait au-dessus d'elle comme un monstre ailé, toutes griffes dehors, prêt à lui arracher le cœur et à la dévorer toute crue. Elle voulait être une morte-vivante, ne plus rien ressentir. Elle abhorrait l'idée de devoir s'asseoir en compagnie d'autres personnes, dont elle ne connaîtrait que les prénoms, pour parler des cuites qu'elles prenaient autrefois, et dire quels affreux ivrognes elles étaient à l'époque, et comme il était merveilleux d'être de nouveau sobres. Tout ça avec le trémolo dans la voix des pécheurs repentis. Leur nouveau dieu était la sobriété-un dieu qui conseillait l'abus de cigarettes et de café décaféiné. Faire du sport, boire des litres d'eau, et parler régulièrement à son parrain était l'essentiel du culte, ainsi qu'aller trouver tous ceux que l'on avait offensés ou blessés dans le passé. En d'autres termes, il aurait fallu que Mme Brazil aille annoncer à son fils et à toutes ses connaissances à Davidson qu'elle était une alcoolique. Elle avait essayé une fois, avec des étudiants qui géraient l'approvisionnement de la cafétéria de l'université.

— J'ai été absente pendant un mois, parce que j'ai fait une cure de désintoxication, avait expliqué Mme Brazil à un dénommé Brad. Je suis alcoolique.

Mme Brazil avait tenu le même discours à Ron, un étudiant de première année venant d'Ashland en Virginie. La catharsis espérée n'eut pas lieu. Les jeunes gens n'avaient pas su comment réagir sur le moment et avaient préféré l'éviter par la suite. Ils la regardaient avec une sorte de crainte dans les yeux, tandis que la nouvelle se propageait dans tout le campus. Andy en eut vent, et cela ne fit qu'accentuer son humiliation et l'isoler un peu plus. Il ne pourrait jamais avoir d'amis, parce qu'ils apprendraient tôt ou tard la vérité. Même Virginia avait été confrontée au problème dès son premier coup de fil. Un détail, cependant, le surprenait. L'attitude de Virginia ne semblait avoir changé en rien depuis qu'elle avait découvert l'état de sa mère.

— M'man, ça te dirait des œufs ? demanda Andy, sur le pas de la porte.

La télévision projetait une clarté laiteuse dans le salon.

— Je n'ai pas faim, répliqua-t-elle, sans détacher les yeux de l'écran.

— Tu n'as rien mangé de la journée, je parie. Tu sais bien que cela ne te vaut rien...

Elle souleva sa télécommande et passa sur une autre chaîne, où des gens riaient en s'échangeant de mauvais jeux de mots.

— Et un toast au fromage ? proposa son fils.

— Si tu veux, répondit-elle en changeant de nouveau de chaîne.

Elle avait du mal à rester tranquille lorsque son fils était près d'elle. Elle ne pouvait supporter son regard. Plus il était gentil, plus elle se montrait agressive ; c'était plus fort qu'elle. C'est lui qui faisait tourner la maison. Sa petite retraite et la minuscule pension que lui versait l'État pour son mari servaient à payer sa boisson. Elle savait parfaitement que l'alcool lui ruinait le foie. Mais elle voulait mourir ; elle y travaillait d'arrache-pied chaque jour. Ses yeux s'emplirent de larmes et sa gorge se serra lorsqu'elle entendit son fils s'activer dans la cuisine.

L'alcool avait été pour elle un ennemi perfide dès leur première rencontre. Elle avait alors seize ans. Micky Latham l'avait emmenée un soir sur les rives du lac Norman et l'avait saoulée au cognac. Elle se souvenait vaguement être allongée dans l'herbe, regardant les étoiles tanguer dans le ciel tandis qu'il haletait au-dessus d'elle, se battant avec les boutons de son chemisier comme si c'était la première fois qu'il en avait entre les mains. Il avait dix-neuf ans et travaillait au Bud's Garage. Ses mains étaient rêches et calleuses elle avait l'impression de sentir des gants de crin sur ses seins, que personne n'avait encore touchés jusqu'à cet instant d'ivresse. Cette nuit-là, la jeune et tendre Muriel perdit sa virginité. Ce n'était pas l'ardeur de Micky Latham qui l'avait fait succomber, mais l'effet pernicieux du cognac. Avec l'alcool, elle avait l'impression de flotter sur un petit nuage. Elle se sentait heureuse, pleine d'entrain et d'esprit. Elle conduisait la Cadillac de son père le jour où elle avait été arrêtée par l'agent Drew Brazil pour excès de vitesse. Muriel avait alors dix-sept ans, et c'était la plus belle fille qu'il lui avait été donné de rencontrer. Il sentit peut-être son haleine chargée d'alcool, mais il était trop ensorcelé par le charme de la jeune fille pour se soucier de ce genre de détails. Drew Brazil était plutôt fringant dans son uniforme ; il ne verbalisa jamais l'infraction. A la place, ils allèrent pique-niquer, une fois son service terminé, au Big Daddy's Camp. Ils se marièrent à Thanksgiving de la même année ; Muriel était alors enceinte de deux mois.

Son fils entra dans le salon, portant des toasts au fromage fumants, gratinés à souhait et coupés en diagonale, comme elle les aimait. Il avait mis un peu de ketchup sur le bord de l'assiette et un verre d'eau sur le plateau-auquel elle ne toucherait pas. Andy ressemblait tant à son père qu'elle en avait le cœur serré.

— Je sais, M'man, que tu détestes l'eau, annonça-t-il en posant le plateau sur ses genoux, avec une serviette. Mais il faut le boire, promis ? Tu es sûre que tu ne veux pas un peu de salade ?

Elle secoua la tête en regrettant de ne pouvoir articuler un mot gentil. Elle commençait au contraire à s'impatisser, parce qu'il se trouvait devant l'écran.

— Je suis dans ma chambre, si tu as besoin de quelque chose, finit-il par annoncer.

Il recommença ses exercices de tir jusqu'à avoir le doigt enflé. Après toutes ces années de tennis qui avaient développé les muscles de ses avant-bras, il avait une préhension remarquable de l'arme et ses doigts se refermaient solidement sur la crosse. Le lendemain matin, il se leva plein d'enthousiasme. Le soleil brillait dans le ciel et Virginia West avait promis de l'emmener au club de tir en fin de journée. C'était lundi, son jour de congé. Il ne savait trop que faire encore pour occuper sa journée, en attendant le grand rendez-vous du soir. Andy n'aimait pas rester inactif, il fallait qu'il fasse quelque chose de ses mains.

L'herbe était couverte de rosée lorsqu'il sortit sur le pas de la porte, à sept heures et demie. Ses raquettes de tennis et un sac de balles sous le bras, il se rendit au stade. Il commença par faire un footing de dix kilomètres, puis une série de pompes et de flexions, pour avoir sa dose d'endorphine. L'herbe avait séché à présent. Il s'étendit sur le gazon, le temps que ses battements de cœur ralentissent. Il écouta le bourdonnement des insectes voletant dans les trèfles, en humant les senteurs sucrées des fleurs de pissenlits. Il ruisselait de sueur lorsqu'il descendit au petit trot la colline pour rejoindre les courts de tennis de Davidson.

Des femmes faisaient un double ; il traversa discrètement leur fond de court pour aller s'installer sur le terrain le plus à l'écart. Il ne voulait déranger personne avec la centaine de balles qu'il comptait faire exploser dans sa raquette. Andy servait à gauche, à droite, visant les lignes, puis changeait de côté, ramassant ses balles éparpillées, vaguement agacé. Le tennis était sans pitié, sitôt qu'on ralentissait

l'entraînement. Il avait perdu de sa précision légendaire. Il savait ce qui l'attendait. S'il ne rejouait pas rapidement, il allait perdre les rares points forts qu'il avait dans son jeu. Les dames faisant leur double sur le court numéro 1 se firent soudain moins passionnées par leur match, intriguées par ce jeune homme sur le court 4 qui faisait claquer ses balles comme avec une batte de base-ball.

Judy Hammer manquait, elle aussi, de concentration. Elle présidait une réunion avec ses chefs de service, dans l'aile du deuxième étage qui lui était réservée. Les fenêtres donnaient sur les boulevards Trade et Davidson. Elle apercevait l'immeuble de l'US Bank Corporation Center, surmonté de cette couronne aux allures de coiffe papoue qui lui rappelait certains épisodes des Little Rascals^[7]. A huit heures tapantes, alors qu'elle emportait sa première tasse de café à son bureau, elle avait reçu un appel en provenance du bureau directorial de cette tour de soixante étages.

Solomon Cahoon était juif. Sa mère était allée chercher dans l'Ancien Testament un noble prénom pour le premier fils de sa lignée. Son enfant serait un roi pétri de sagesse c'est sans doute ce que croyait le fils en question ce vendredi matin lorsqu'il avait ordonné à son chef de la police de tenir une conférence de presse pour annoncer que le tueur en série était un homosexuel et qu'il ne constituait en rien une menace pour les visiteurs hétéros de passage à Charlotte pour affaires ; elle devait également préciser que l'église baptiste organiserait une messe pour les familles des victimes et les âmes défuntes et que la police tenait une piste sérieuse pour arrêter le psychopathe.

— Histoire de calmer les esprits, avoua Cahoon à Judy au téléphone.

Judy et ses six chefs de service, en compagnie d'experts en criminologie et d'analystes, débattaient du dernier commandement émanant des hautes sphères. Wren Dozier, chef du service administratif, était hors de lui. Il avait quarante ans des traits délicats et une bouche molle et lippue. Célibataire, il habitait dans un quartier de Fourth Ward, où Tommy Axel et d'autres vivaient dans de petites résidences aux portes rose fuchsia. Dozier savait qu'il ne dépasserait jamais le grade de capitaine. Puis Judy Hammer était arrivée ; une patronne qui savait récompenser les efforts de ses collaborateurs. Dozier se serait fait tuer pour elle.

— Quelle connerie ! pestait-il en touillant son café avec irritation. Et les familles, il y a pensé ? Imaginez la réaction des femmes et

enfants des victimes ! Il compte leur faire avaler ça-que le père est parti battre le pavé à des centaines de kilomètres de chez lui pour se trouver un petit julot ?

— De surcroît, rien ne permet d'affirmer une chose pareille, ajouta Virginia West, plus qu'irritée, elle aussi. Tu ne peux pas faire ce genre de déclaration, c'est de la folie ! lança-t-elle en regardant Judy.

Cahoon et son chef de la police étaient deux personnalités diamétralement opposées. Judy savait qu'elle allait passer à la trappe, tôt ou tard. Ce n'était qu'une question de temps – et ce ne serait pas la première fois pour elle. A son niveau, tout était politique. La ville élisait un nouveau maire, qui venait avec son nouveau chef de la police. C'est ce qui était arrivé à Atlanta, et cela se serait produit à Chicago, si elle n'avait pas devancé l'appel. Elle ne pouvait se permettre de sauter une fois encore. A chaque nouvelle nomination, la ville rapetissait. A ce rythme-là, elle allait revenir à la case départ, et atterrir dans un village perdu comme Little Rock.

— Bien sûr que non, répondit-elle. Il n'est pas question que je raconte ces foutaises à la presse.

— En revanche, cela ne peut faire de mal à personne d'annoncer que nous avons des indices, avança le chargé des relations publiques.

— Ah oui ? Lesquels ? rétorqua Virginia, qui, dirigeant le bureau des investigations, était bien placée pour savoir que le dossier n'avancait pas.

— Disons plutôt que nous ne négligerons aucune piste, s'il s'en présente une, dit Judy. C'est la vérité.

— Vous ne pouvez pas dire ça, s'affola le chargé des relations publiques. Il faut absolument proscrire les si.

Judy l'interrompit avec impatience.

— Bien sûr, bien sûr. Cela va de soi ! Je formulerai ça autrement. Nous allons faire un simple communiqué de presse (elle regarda le chargé des relations publiques par-dessus ses lunettes). Je veux le texte sur mon bureau avant 10 h 30 et faxé à tous les journaux pour le milieu de l'après-midi il faut que cela sorte pour l'édition du soir. J'essaierai de voir Cahoon d'ici là et de le faire revenir sur sa décision.

Cahoon était un homme aussi inaccessible que le pape. La secrétaire de Judy Hammer, aidée d'un autre assistant, passa la journée à négocier au téléphone un rendez-vous. Finalement, une entrevue put être fixée en fin d'après-midi, entre 16 h 15 et 17 heures, dès qu'une plage se dégagerait dans l'emploi du temps surchargé du directeur de la banque. Judy n'avait pas le choix. Il lui fallait accepter

en priant pour que Cahoon la reçoive au tout début de cette tranche horaire.

A 16 heures, elle quitta le LEC et partit à pied vers le centre-ville, remarquant pour la première fois de la journée le soleil radieux brillant dans le ciel. Elle suivit Trade Street jusqu'au boulevard Tryon et pénétra dans l'immeuble de l'US Bank, avec ses sculptures et son flambeau allumé de jour comme de nuit. Elle traversa le hall lambrissé, ses talons résonnant sur les dalles de pierre, sous la grande fresque à l'hymne du génie humain, transformant le chaos originel en société industrielle. Elle fit un petit signe à l'un des gardes de faction, qui la salua en retour, en touchant de l'index la visière de sa casquette. Il aimait bien la grande chef de la police ; elle était droite et franche, et ne méprisait personne. Judy monta dans un ascenseur bondé et fut la dernière à en sortir, arrivée au dernier étage de la tour. Le bureau de Cahoon dominait la ville de sa hauteur vertigineuse, enchâssé dans les entrelacs hirsutes de tubulures, d'aluminium. Ce n'était pas la première visite de Judy Hammer. Tous les mois, il la convoquait dans sa suite luxueuse, lambrissée d'acajou et ceinte de grandes baies vitrées. L'endroit était aussi défendu que le bureau du juge du palais de justice de Hampton ; le visiteur devait passer moult barrages et antichambres diverses avant de pouvoir rencontrer le seigneur des lieux. Si un tueur fou avait comme dessein d'atteindre le trône, il laisserait derrière lui une légion de secrétaires et d'assistants baignant dans leur sang avant que Cahoon n'entende le moindre bruit.

Plusieurs minutes et bureaux plus tard, Judy gagna enfin le repaire de la secrétaire particulière de Cahoon, Mme Mulli-Mundi, surnommée M M's par ses ennemis-qui étaient nombreux. Sa douceur apparente cachait un cœur de pierre. Elle fondait dans la bouche, pour mieux vous casser les dents ! Judy n'avait guère de sympathie pour cette jeune pimbêche qui avait trouvé judicieux d'accoler son nom de jeune fille à celui de son mari, Joe Mundi. Mme Mulli-Mundi était boulimique, avec des seins siliconés et de longs cheveux décolorés. Elle s'habillait en Anne Klein et était une adepte des séances intensives au Gold's Gym. Elle ne portait que des jupes courtes et attendait tranquillement l'occasion d'intenter un procès pour harcèlement sexuel.

— Judy, quelle joie de vous voir ! lança-t-elle à l'arrivée de celle-ci, en lui tendant la main avec le jeté de corps d'un joueur de bowling. Je vais voir s'il peut vous recevoir.

Une demi-heure plus tard, Judy était toujours assise sur son canapé de cuir ivoire, sa mallette ouverte sur les genoux. Elle compulsait les dernières statistiques, rédigeait notes de services et mémos, comme un

général commandant des armées de papiers. Mme Mulli-Mundi passait son temps à répondre au téléphone, avec un zèle exemplaire. Elle retirait une boucle d'oreille, puis l'autre, changeait de main, mimant la crampe, jouant le grand jeu de la secrétaire indispensable et débordée. Elle jetait des regards furtifs à sa grosse montre Rado et soupirait, rejetant ses cheveux en arrière, sur le point de défaillir tant elle avait envie de fumer une de ses cigarettes mentholées avec leur filtre à frises fleuries.

A 17 h 13, Cahoon put enfin recevoir la chef de la police. Comme d'habitude, sa journée avait été longue et surchargée, tout le monde tenant à lui parler en personne. La vérité, c'était qu'il n'était guère pressé de faire entrer Judy Hammer dans son bureau, bien que cette conférence de presse soit son idée. Judy était agressive, entêtée, et l'avait envoyé sur les roses dès leur première rencontre. Par réaction, il devait se montrer infailible et d'une inflexibilité d'airain. Un jour ou l'autre, il la renverrait dans ses pénates et la remplacerait par un homme ouvert et progressiste, un type qui avait dans sa mallette le *Wall Street Journal* et un Browning Hi-Power. Voilà l'idée que Cahoon se faisait d'un chef de la police, quelqu'un qui connaissait la bourse, qui savait tuer le cas échéant et qui avait du respect pour les élus du peuple.

A chaque fois qu'elle se retrouvait devant le sénateur de la ville, la première pensée de Judy était qu'elle avait affaire à un éleveur de poulets de batterie ayant fait fortune sous un pseudonyme. Elle était presque certaine que Solomon Cahoon et Frank Purdue^[8] étaient une seule et même personne. Ce dernier avait gagné ses millions en vendant des poulets prêts à rôtir avec leur petite sonde incorporée qui sautait de la bête lorsque la cuisson était optimale. A l'évidence, Cahoon avait mis à profit son expérience et ses capitaux dans sa carrière de banquier. Il avait toutefois pressenti que ce passé risquait de poser des problèmes de crédibilité aux yeux des épargnants, s'ils apprenaient que le directeur de l'US Bank avait des intérêts sur les ventes de cuisses de volailles chez Harris-Teeter. Prendre un nom d'emprunt ou deux, se disait Judy, était finalement, dans son cas, une sage décision.

Son bureau était en ronce de sycomore, de facture récente, mais magnifique – bien plus luxueux que le bureau de fonctions en bois stratifié que fournissait la ville à sa chef de la police. Cahoon se balançait dans un fauteuil de cuir vert anglais, aux contours cloutés de cuivre et aux accoudoirs taillés dans le même bois nouveau que celui du bureau. Il était au téléphone, regardant l'horizon qui se profilait derrière les baies vitrées d'une transparence cristalline. Elle s'assit en face de lui et attendit de nouveau. Cela ne l'agaçait pas outre mesure.

Quel que soit l'endroit où elle se trouvait, elle continuait à travailler ; elle réglait mentalement les problèmes en cours, prenait des décisions, passait en revue les enquêtes à suivre, et organisait le dîner du soir menu et corvée de cuisine.

Les cheveux de Cahoon formaient une couronne argentée sur son crâne. Coupés courts, ils se dressaient comme des I, dessinant un croissant de lune dans sa nuque. A sa passion pour la voile, il devait une peau perpétuellement hâlée et plissée de rides. Son costume noir, sa chemise blanche impeccable et sa cravate Fendi, décorée d'horloges rouge et or, lui donnaient une allure élégante et dynamique.

— Bonjour, Sol, annonça-t-elle poliment lorsqu'il eut enfin raccroché.

— Je te remercie de ta patience, lança-t-il avec son accent chantant du Sud. Alors, qu'allons-nous faire de ce tueur de pédés et de vieilles tantes ? Et de toutes ces pédales en chaleur venant racoler dans notre bonne cité ? Cela fait mauvaise impression pour les sociétés qui comptaient s'implanter ici, sans parler de l'effet déplorable sur les affaires.

— Des pédales en chaleur... répéta pensivement Judy.

— Oui, ma petite dame, renchérit-il. Tu veux un Perrier ou quelque chose d'autre ?

Elle secoua la tête et tenta de mesurer ses paroles :

Un tueur de pédés et de vieilles tantes ? Tu sors ça d'où ?

Décidément, elle ne vivait pas sur la même planète que lui, et ne comptait jamais l'y rejoindre.

— Allez, Judy ! lâcha-t-il en se penchant au-dessus de son bureau. Nous savons très bien de quoi il en retourne. Des types viennent en ville, partent en goguette pour laisser libre cours à leur perversion, en se disant que personne ne le saura jamais. Mais manque de chance, l'ange de la mort leur tombe sur le paletot, ajouta-t-il en dodelinant de la tête d'un air pénétré. Vérité, justice, morale, et sentence de Dieu.

— Parce que tout ça est synonyme ? Rétorqua-t-elle.

— Pardon ? articula-t-il en fronçant les sourcils.

— La vérité, la justice, la morale et la sentence de Dieu, pour toi c'est la même chose ?

— Tu veux que je te le prouve, ma poule ?

— Sol, ne m'appelle jamais comme ça. (Elle tendit un doigt autoritaire vers lui.) Ne t'avise pas de recommencer. Jamais.

Il se renfonça dans son siège et éclata de rire, amusé par ce petit bout de femme. Quelle tigresse ! Heureusement qu'elle avait un mari pour la faire marcher droit et la remettre à sa place. Il était prêt à parier que l'époux en question devait lui donner ce genre de surnom et qu'elle ne demandait que ça, avec son tablier sur le ventre, s'activant devant ses fourneaux, comme Heidi la femme de Cahoon. Le samedi matin, son épouse lui apportait le petit déjeuner au lit, trop contente qu'il soit à la maison. Elle continuait encore à le servir, avec le même empressement, après toutes ces années de vie commune, même si leurs rapports s'étaient passablement modifiés. Allez savoir ce qui se passait dans le corps des femmes passé trente ans ? Un homme, lui, restait frétilant jusqu'à la fin de ses jours. Il restait droit et vaillant sur sa selle, insensible à la gravité. Voilà pourquoi les hommes allaient chercher des femmes plus jeunes.

— Tu es bien placé pourtant pour savoir ce qu'est une poule ! Une volaille qu'on engraisse pour lui piquer ses œufs. C'est dégradant et obséquieux. Voilà ce qu'on dit aux femmes lorsqu'on veut qu'elles reprennent vos chaussettes ou recousent vos boutons. Seigneur, pourquoi suis-je venue dans cette ville ! lâcha-t-elle en secouant la tête.

— Ce n'était guère mieux à Atlanta, lui fit-il remarquer. Quant à Chicago, tu y avais mangé ton pain blanc.

— C'est vrai, je te le concède.

— Et cette conférence de presse ? demanda-t-il revenant à un sujet plus sérieux. C'était une suggestion parfaitement sensée, pourtant ! dit-il en haussant les épaules. Et hop ! Envolée ! C'était trop te demander ? Ce bâtiment est un phare qui attire dans le comté les investisseurs du monde entier. Nous avons besoin de leur donner des nouvelles rassurantes, telles que notre taux de 105 p. 100 d'affaires criminelles résolues l'année passée...

Elle l'interrompt, ne pouvant laisser passer ça :

— Sol, nous ne sommes pas à Wall Street. Tu ne peux pas manipuler les médias et les chiffres et t'imaginer que les gens vont gober ça sans broncher ! Nous sommes dans le concret-viol, braquages, homicides. Tu voudrais réellement que j'annonce à nos concitoyens que nous résolvons plus d'affaires que nous n'en avons ?

— Oui. En comptant les vieilles affaires... c'est ainsi que l'on peut dépasser les 100 p. 100, répondit-il, répétant ce qu'on lui avait expliqué.

Judy secoua obstinément la tête, et la patience de Cahoon atteignit ses limites. Cette femme était la seule personne à oser lui tenir tête

ainsi, à l'exception de ses enfants.

— Quelles vieilles affaires ? rétorqua Judy. Jusqu'où dois-je remonter, comme ça ? Et si on me demande mon salaire de chef de la police, j'imagine que je dois répondre un million de dollars, parce que ça fait mieux de le compter sur dix ans ?

— Tu mélanges les torchons et les serviettes.

— Au contraire, Sol, insista-t-elle avec de plus en plus de véhémence. Tout ça, c'est le même panier de linge sale !

— Allons, Judy. Pense à tous ces congrès qui ne vont pas se tenir ici parce que...

— Pour l'amour du ciel ! lança-t-elle en se levant. Ce ne sont pas les congrès qui dirigent le monde, mais les hommes ! Je n'écouterai pas un mot de plus de ces foutaises. Laisse-moi régler le problème comme je l'entends ; c'est pour cela qu'on me paye. Mais ne compte pas sur moi pour raconter ces sornettes en public ! Trouve-toi un autre pigeon. (Elle se dirigea vers la porte en levant les bras au ciel.) 105 p. 100 ! On aura tout vu... Et je serais toi, je me méfiera de ta secrétaire...

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? bredouilla Cahoon, l'air hagard, comme après chaque visite de Judy Hammer.

— Je ne connais que trop ce genre de filles, annonça Judy. Combien elle te demande ?

— Je ne te suis pas, répondit Cahoon, interdit.

— Tu ne vas pas tarder à le savoir, crois-moi ! A ta place, j'évitais de rester seul avec elle, cela risque de te coûter une fortune, et je me débarrasserais d'elle au plus vite.

Mme Mulli-Mundi savait que l'entrevue avait été plutôt orageuse. Cahoon ne lui avait pas demandé d'apporter du café ou des rafraîchissements, ni de raccompagner la chef de la police à la porte. La secrétaire était occupée à vérifier son rouge à lèvres dans le miroir de son poudrier Chanel lorsqu'elle s'aperçut brusquement de la présence de Judy Hammer. Celle-ci jeta sur son bureau laqué un gros dossier.

— Voici mes statistiques, les vraies ! lança la chef de police en s'en allant. Tâchez de faire en sorte qu'il jette un coup d'œil dessus lorsqu'il aura repris ses esprits.

Elle traversa rapidement le grand hall, croisant un groupe scolaire venu en visite. Elle consulta l'heure à sa Breitling, davantage par réflexe que par réel intérêt. Ce soir, ce serait son vingt-sixième

anniversaire de mariage avec Seth. Ils étaient censés aller dîner au *Beef Bottle*, le rare restaurant de viande qu'il aimait et qui ne lui sortait pas, à elle, par les yeux.

Elle commença, comme de coutume, par des cuisses de grenouille sautées et une salade Caesar. Le bruit monta d'un cran dans la salle lambrissée où élus et notables de la ville venaient se régaler depuis des décennies, se rapprochant chaque jour un peu plus de l'infarctus. Seth, son mari, adorait manger, et il était tout entier captivé par l'ingestion d'un cocktail de crevettes et d'une salade de cœur de laitue rehaussée de la célèbre sauce au bleu, en accompagnement d'un porterhouse^[9] pour deux que, par tradition, ils ne partageaient pas. Autrefois, des années plus tôt, il était un beau et sémillant adjoint du maire de Little Rock. Il avait rencontré le sergent Judy Hammer sur les pelouses du palais du Capitole.

Peu lui importait que ce fût-elle l'élément moteur du couple – c'est d'ailleurs ce qui avait mis du piment dans leur union. Seth aimait le pouvoir de sa femme. Et elle appréciait ce trait de caractère chez lui. Ils se marièrent et fondèrent une famille dont la responsabilité échu rapidement à Seth, son épouse, victime de son ascension sociale, étant appelée à toute heure du jour et de la nuit. Judy avait gardé son nom de jeune fille, et cela n'étonnait personne de leur entourage. Seth était un homme doux, avec un visage indolent et un petit menton rappelant ces portraits d'archevêques du Moyen Age.

— On devrait acheter de cette sauce pour la maison, annonça Seth, en raturant son assiette avec de gros morceaux de pain à la lueur des bougies.

— Seth, tu ne devrais pas manger autant, répondit Judy, en tendant la main vers la bouteille de pinot noir.

— Il doit y avoir du porto dedans, poursuivit-il, bien que cela ne se voie pas. Du raifort aussi. Peut-être même du piment de Cayenne.

Ses violons d'Ingres étaient le droit et la bourse. Seth avait fait un gros héritage et n'était pas obligé de travailler. Il avait pour qualités sa douceur et son indolence, qui virait parfois à la mollesse. Avec l'âge, il était devenu comme ces caricatures d'épouses aigries et veules, à tel point que Judy avait l'impression d'avoir une relation lesbienne avec un homme. Lorsque Seth se mettait à boudier pour la moindre peccadille – ce qu'il était justement en train de faire – Judy avait envie de le gifler et de rallier les rangs des adeptes de la violence conjugale.

— Seth, c'est notre anniversaire, lui rappela-t-elle. Tu as passé la soirée le nez dans ton assiette. Si tu me disais, pour une fois, ce qui ne va pas ? Cela nous ferait gagner du temps ; je n'aurais pas besoin de

jouer aux devinettes ni d'aller consulter un voyant. Elle avait l'impression d'être gonflée comme une baleine. Seth était le meilleur coupe-faim de la Terre. rien qu'à le regarder, elle avait envie de devenir anorexique. Durant ses rares moments de solitude lorsqu'elle se promenait sur la plage ou dans les collines, elle acceptait enfin de reconnaître la vérité : même au début de leur mariage, elle n'avait jamais été réellement amoureuse de lui. Mais il était un pilier pour elle. S'il s'écroulait, c'était la moitié de son monde qui s'effondrait avec lui. Voilà son seul pouvoir sur elle et il en jouait habilement, comme toute épouse. Les enfants, par exemple, risquaient fort de prendre fait et cause pour lui. C'était l'une des plus grandes craintes de Judy, même si elle la savait sans fondement.

— Je ne dis rien parce que je n'ai rien à dire, répondit Seth.

— Parfait, souffla-t-elle, en repliant sa serviette et cherchant des yeux la serveuse.

À des kilomètres de là, aux abords des camps de mobile homes et des filles du *Paper Doll Lounge*, les clients du Firing Line menaient une autre guerre personnelle. Andy massacrait les silhouettes qui grinçaient sur leurs câbles d'acier. Les douilles vides volaient dans les airs et retombaient sur le sol avec un claquement sec. Virginia n'avait jamais vu un élève faire des progrès si rapidement ; elle était fière de lui.

— Bam-Bam, changement de chargeur ! lui criait-elle comme s'il était l'idiot du village. Poussez la sécurité, éjectez, rechargez, réarmez ! En position, dégagez la sécurité, Bam-Bam ! Stop !

Cela faisait plus d'une heure qu'ils étaient là, et une bonne dizaine de types dans les box voisins les regardaient, l'air intrigué. Qui était donc cette pépée qui beuglait comme un sergent de Marines sur ce morveux aux airs de pédé ? Bubba lui-même fils d'un Bubba, descendant sans doute d'une longue lignée du susdit prénom, était adossé contre le mur en ciment, une casquette Exxon enfoncée sur les yeux. Il avait l'air méchant dans sa tenue kaki, tandis qu'il regardait la cible revenir en couinant vers le jeune blondinet.

Bubba avait remarqué les tirs groupés ; le garçon était plutôt doué, il devait le reconnaître. Bubba cracha son jus de chique dans une bouteille, et jeta un coup d'œil vers son pas de tir, histoire de s'assurer que personne ne songeait à toucher ses armes – un Glock 20 de combat et un Remington XP-100 avec son laser de visée et son chargement standard de Sierra PSP 50 grains et d'IMR 4198 17 grains.

L'arme avait fière allure, posée sur les sacs de sable ! Son Callico automatique, avec son chargeur de cent cartouches et son système anti-éclair, n'était pas vilain non plus, sans parler du Browning Hi-Power d'entraînement, avec son grip de crosse Pachmayr, ses formes arrondies d'OVNI et sa hausse réglable.

Le péché mignon de Bubba était de tirer sur deux cibles en même temps, au milieu d'une gerbe de douilles digne d'un shrapnell, en particulier lorsque des petits dealers étaient dans les parages, et qu'il les sentait soudain se tenir à distance respectueuse de lui.

Bubba observa la fille détacher la cible de son support. Elle contempla les impacts et vrilla son regard dans les yeux de son petit copain.

— Quelqu'un vous a mis en colère ou quoi ? demanda-t-elle à Andy.

La démarche virile, Bubba s'approcha de leur box, tandis que la salle retentissait de déflagrations comme lors d'un feu d'artifice.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? lança Bubba, comme s'il était le propriétaire des lieux. Une garderie d'enfants ou quoi ?

La fille se retourna vers lui et Bubba n'apprécia pas la façon dont elle le regarda. Il n'y avait pas de peur dans ses yeux. Elle ne savait visiblement pas à qui elle avait affaire. Bubba s'approcha du pupitre et prit le Smith Wesson.

— Un gros joujou pour une petite poupée comme vous, lâcha Bubba avec un sourire torve, avant de cracher une nouvelle salve noire dans sa bouteille.

— Reposez ça, je vous prie, répondit calmement Virginia.

Andy observait la scène ; tout cela ne lui disait rien qui vaille. Cette espèce de brute ventripotente, attifée comme un Rambo de l'Oklahoma, semblait être un abonné au grabuge – et en tirer gloriole. Au lieu de reposer l'arme, celui-ci sortit le chargeur et éjecta la cartouche engagée dans la culasse. Virginia était désarmée à présent, songea brusquement Andy, et il ne pouvait lui venir en aide car son 380 était vide également.

— Posez ce pistolet tout de suite ! lança Virginia d'un air menaçant. Je suis officier de police et il est la propriété de l'État.

— Voyez-vous ça ! s'exclama Bubba, ravi de la tournure que prenaient les événements. Voilà que notre miss est une flic ! C'est la meilleure ! Virginia préféra ne pas annoncer son grade ; cela n'aurait fait qu'aggraver la situation. Elle s'approcha si près de lui que ses

pieds touchèrent presque ceux de Bubba.

— Pour la dernière fois, reposez cette arme là où vous l'avez trouvée, articula-t-elle en fixant ce visage bouffi d'alcool.

Bubba reporta alors son attention sur Andy, décidant que le jeune blanc-bec méritait une petite leçon. Il posa l'arme de Virginia et voulu prendre le 380 d'Andy pour l'inspecter. Le poing du jeune homme partit tout seul, cassant net le nez de l'importun. Sans un mot, l'homme rangea rapidement son arsenal, maculant de sang sa veste kaki et ses armes d'assaut, et du haut des marches, il menaça Virginia et Andy de ses foudres – ils allaient entendre parler de lui sous peu !

— Je suis désolé, dit Andy sitôt qu'ils furent seuls.

— Nom de Dieu, Andy, vous ne pouvez pas taper sur les gens comme ça, lança-t-elle, furieuse surtout de n'avoir pu régler le problème elle-même.

Il remplit les chargeurs, réalisant soudain que c'était la première fois qu'il frappait quelqu'un. Il ne savait que penser de son attitude, et contemplait en silence le 380 de Virginia.

— Combien coûte un petit bijou comme ça ? demanda-t-il, le regard envieux.

— Oubliez. Ce n'est pas dans vos moyens.

— Sauf si je vendais mon article sur vous à *Parade*^[10]. Mon rédacteur en chef pense que ça pourrait les intéresser. Je me ferais une somme rondelette et alors...

Une nouvelle parution de cet article était bien la dernière chose dont elle avait besoin.

— Je vous propose un marché. Pas d'article dans *Parade* et je vous prête le Sig jusqu'à ce que vous puissiez vous en acheter un. Je vous donnerai encore quelques petites leçons, peut-être dans un club de tir en extérieur. Je vous mettrai en situation de combat. Comme vous vous fourrez toujours dans des situations impossibles, cela pourrait vous être utile. En attendant, rangez votre attirail.

Des centaines de douilles vides étaient répandues au sol. Andy s'agenouilla et commença à les ramasser, les jetant au fur et à mesure dans une boîte de conserve, tandis que Virginia rassemblait ses affaires. Une pensée désagréable lui traversa l'esprit et elle se tourna vers lui.

— Et votre mère ? demanda-t-elle.

Il releva la tête vers elle, une ombre assombrissant son visage.

— Comment ça, ma mère ?

— Ce n'est peut-être pas une bonne idée qu'il y ait une arme chez vous, dans son état.

— Ça fait longtemps que je suis passé maître dans l'art de la dissimulation, annonça-t-il en jetant une nouvelle poignée de cartouches dans la boîte.

Bubba attendait sur le parking, à bord de son 4 x 4 rutilant un gros pick-up couvert de chrome, avec un râtelier de fusils sur la lunette arrière, des bavettes flanquées de drapeaux sudistes, une batterie de phares antibrouillard, un grand autocollant d'Ollie North^[11] sur la grille pare-buffle, des tubes en PVC pour ranger les cannes à pêche et un éclairage néon autour de la plaque minéralogique. Il avait plaqué un chiffon sur son nez ensanglanté et regardait la flic et son petit julot quitter le club de tir, tandis que le soleil déclinait à l'horizon. La fille sortit ses clefs et se dirigea vers une Ford Explorer garée dans un coin du parking. Sans doute sa voiture personnelle, supposa-t-il ; cela arrangeait bien ses affaires. Il descendit de cabine, un démonte-pneus au poing, prêt à leur rendre la monnaie de leur pièce.

Virginia West s'y attendait. Elle connaissait par cœur le modus operandi de tous les Bubba de la terre, pour qui la vengeance était un réflexe inné, comme celui de se lever pour aller chercher une bière dans le réfrigérateur pendant les publicités. Elle avait déjà plongé la main dans son sac, pour saisir un objet noir ressemblant à une poignée de club de golf.

— Montez dans la voiture ! ordonna-t-elle à Andy.

— Pas question, répondit-il en se plantant solidement sur ses jambes tandis que Bubba avançait vers eux, un sourire goguenard aux lèvres.

Virginia se dirigea vers lui, pour l'empêcher d'approcher de la voiture. Il marqua un instant de surprise, ne s'attendant pas que ce petit bout de femme lui tienne tête. Il se donna un petit coup sur la cuisse avec le démonte-pneus en guise d'intimidation puis leva son arme, prêt à l'envoyer sur le pare-brise de la Ford.

— Eh, lança Weasel, le directeur du club de tir, depuis la porte d'entrée, à quoi tu joues, Bubba ?

La matraque télescopique jaillit dans la main de Virginia dans un claquement de fouet.

— Pose ça et tire-toi ! ordonna-t-elle d'un ton professionnel.

— Va te faire foutre, salope ! s'énerva Bubba qui commençait à perdre ses moyens.

Il avait vu des matraques de ce genre lors d'expositions d'armes... ça pouvait faire très mal.

— Bubba, ça suffit maintenant ! cria Weasel, qui ne voulait pas d'histoires dans son club.

Weasel était paniqué à l'idée de ce qui pouvait se passer, mais il se gardait bien d'approcher. Andy regardait autour de lui, cherchant une solution. Mieux valait ne pas gêner Virginia. Si seulement le 380 avait été chargé, il aurait pu tirer sur les pneus du pick-up ou quelque chose comme ça, histoire de faire diversion... Bubba releva de nouveau son démonte-pneus, cette fois avec la ferme intention de le lancer. Il ne pouvait plus reculer. Peu importait si une petite voix lui disait de renoncer. Il n'avait pas le choix, d'autant plus que Weasel et tout un groupe de personnes le regardaient. Il devait passer à l'acte et venger son nez meurtri, sinon il allait être la risée de tout le comté. Virginia donna alors un grand coup de matraque sur le poignet de Bubba. Celui-ci poussa un hurlement de douleur et le démonte-pneus alla s'écraser par terre. Fin de l'incident.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? lui demanda Andy un peu plus tard alors qu'ils passaient devant le parc de Dilworth, tout près de chez elle.

— Ca ne valait pas le coup, répliqua Virginia en tirant une bouffée sur sa cigarette. Il n'y a eu aucun dommage, ni pour ma voiture, ni pour moi.

— Et s'il portait plainte contre nous ? avança Andy, amusé à cette simple idée.

— N'y comptez pas, répondit-elle en riant alors qu'ils se garaient devant chez elle. Il ne tient pas à ce que tout le monde sache qu'il s'est fait rosser par une femme et un gamin.

— Je ne suis pas un gamin, rectifia-t-il.

La maison de Virginia était conforme à son souvenir, les travaux de clôture n'ayant pas avancé d'un pouce depuis sa précédente visite. Andy se garda de poser la moindre question à ce sujet et suivit Virginia jusque dans son petit atelier au fond du jardin ; il y avait là un poste de menuiserie et toute une panoplie d'outils soigneusement

suspendus à leurs clous. Virginia construisait des nichoirs, des placards et même de petits meubles. Andy avait suffisamment bricolé chez lui pour reconnaître et apprécier au premier coup d'œil la qualité de son travail. Il aperçut même une bibliothèque, sous presse, qui achevait de sécher.

— Houla ! s'exclama-t-il en regardant autour de lui.

— Houla quoi ?

Elle referma la porte derrière eux et alluma la radio.

— Qu'est-ce qui vous a incitée à faire tout ça ?

— L'instinct de conservation, répondit-elle en ouvrant un petit réfrigérateur.

Les bouteilles tintèrent dans leur rangement lorsqu'elle sortit deux Southpaw Light.

Andy n'aimait pas la bière, en fait, même s'il en buvait de temps en temps. Cela avait un goût de pourri, pour ses papilles, et l'alcool le rendait stupide et somnolent. Mais il se garderait bien de se laisser aller à cet état devant elle.

— Merci, dit-il en ouvrant sa bouteille et jetant sa capsule dans la poubelle.

— Quand je me suis installée ici, expliqua-t-elle, je n'avais pas les moyens d'embaucher des gens pour m'aider. Il a fallu que je me débrouille toute seule. (Elle ouvrit ses deux malles et sortit les pistolets.) En plus, comme vous le savez, j'ai grandi dans une ferme. Mon père et les ouvriers agricoles ont été mes premiers professeurs.

— Et qu'avez-vous appris de votre mère ?

— Comment ça ? demanda-t-elle en poursuivant le démontage de ses armes, qu'elle aurait pu accomplir les yeux bandés.

— Vous savez bien, toutes ces choses domestiques comme la cuisine, le ménage, élever les enfants...

Elle esquissa un sourire en ouvrant une boîte de pêche contenant un nécessaire de nettoyage.

— Vous voulez savoir si je fais la cuisine et le ménage moi-même ? Vous voyez une épouse ici ? lança-t-elle en lui tendant un goupillon et un paquet de tampons de coton.

Il prit une grande goulée de bière et l'avalait le plus rapidement possible pour ne pas percevoir le goût. Il se sentait tout ragaillard et tentait tant bien que mal d'ignorer le charme qu'elle dégageait dans

son tee-shirt gris et son jean.

— Je me suis farci ces basses besognes toute ma vie et je ne suis pas une femme pour autant, annonça-t-il.

— Comme je vous plains ! lança-t-elle en plongeant son goupillon dans une petite bouteille de solvant.

— Gardez vos sarcasmes ! rétorqua-t-il, agacé.

— Ca va, ne prenez pas la mouche, répliqua Virginia, se trouvant trop vieille pour jouer au chat et à la souris.

Andy plongea à son tour son goupillon dans le dissolvant. Il n'avait aucune envie d'en livrer davantage sur lui-même, mais la bière lui déliait la langue.

— Parlons un peu de ces basses besognes réservées aux femmes, dit Virginia, revenant à la charge.

— Qu'est-ce que vous voulez entendre ?

— J'aimerais connaître votre sentiment là-dessus.

— Cela reste très théorique, commença-t-il en nettoyant le canon de son 380. Je n'en suis pas sûr à cent pour cent. C'est peut-être une sorte de distribution naturelle des rôles, un système de castes, une hiérarchie aléatoire, une loi de l'écosystème.

— Une loi de l'écosystème ? répéta-t-elle, les sourcils froncés, tout en lustrant le canon et les autres pièces de son arme avec du lubrifiant.

— Le fait est que cela n'a rien à voir avec la nature même de la femme, mais plutôt avec l'image qu'on se fait d'elle. En ce moment, par exemple, je fais ce que vous me demandez, et cela ne fait pas de moi votre esclave pour autant.

— Ce serait le monde à l'envers ! C'est encore moi votre professeur ! La différence, c'est que vous faites ce que vous avez envie de faire. Et que moi, je fais ce que vous me demandez de faire. Comme ça, pour rien. Qui est l'esclave à votre avis ?

Elle lâcha une nouvelle giclée de dissolvant et lui tendit le flacon.

— Supposons que vous deveniez plus mature et que vous vous mariiez un jour. Qu'attendriez-vous de votre épouse ?

— Qu'elle soit une partenaire, répondit-il en jetant sa canette vide à la poubelle. Je ne veux pas d'une femme aux petits soins pour moi. Je n'ai besoin de personne, ni pour le ménage, ni pour la cuisine. (Il prit deux autres bières, les décapsula et en tendit une à Virginia.) Et si

j'ai trop de travail pour m'occuper de tout ça, j'embaucherai une femme de ménage. Mais je ne l'épouserai pas, lança-t-il avec un rictus de mépris, comme si c'était la perversion sociale la plus ridicule que la société eut engendrée.

— Je vois, répondit-elle pensivement, en vérifiant la propreté du 380 qu'Andy venait de nettoyer. Des belles paroles ! Brazil était comme tous les hommes, il savait simplement mieux cacher son jeu que la moyenne. Elle ne croyait pas un traître mot de cet édifiant discours.

— Il faut que cela brille comme un miroir ! annonça-t-elle en lui rendant l'arme. Frottez mieux que ça ! Vous ne risquez pas de l'user.

Il ramassa le 380 et sa bouteille de bière.

— Les gens devraient se marier, vivre ensemble – comme vous voulez – et faire comme nous poursuivit-il en trempant sa brosse dans le solvant et reprenant son nettoyage. Il n'y a pas de rôles préétablis. Seul l'aspect pratique doit prévaloir. Juste deux personnes s'aidant mutuellement comme des amis. Quand l'un est faible dans un domaine, c'est l'autre qui prend le relais ; chacun fait usage de ses facultés au mieux ; on fait la cuisine ensemble, on joue au tennis, on va à la pêche. On se promène sur la plage, et on parle jusqu'au petit matin. La clé de tout, c'est de faire attention à l'autre, ne pas penser qu'à soi.

— On dirait que vous avez mûrement réfléchi à la question, lança-t-elle. C'est le scénario idyllique.

— Comment ça ? répondit-il, surpris.

Elle avala une gorgée de bière.

— J'ai entendu mille fois ce beau discours. Le film qui en sort l'est beaucoup moins.

La femme de Bubba en savait quelque chose depuis qu'elle s'était mariée, vingt-six ans plus tôt, à l'église baptiste du Tabernacle, perdant comme par magie son prénom pour devenir la simple Mme Rickman. Elle travaillait au coffee-shop de Mount Mourne -réputé pour servir les meilleurs petits déjeuners du comté. Les hot-dogs et hamburgers de l'établissement étaient appréciés également, en particulier par les étudiants de Davidson, et bien entendu, par tous les Bubba de la région qui partaient à la pêche sur le lac Norman.

Lorsque le nettoyage des armes fut achevé, Andy proposa à Virginia

d'aller manger un morceau. Ni l'un ni l'autre ne pouvait imaginer que cette grosse femme aux traits tirés était l'épouse de leur Rambo des champs.

— Bonjour, madame Rickman, lança Andy à son arrivée.

Il lui lança son sourire le plus gentil, tout en se sentant pris de compassion, comme à chaque fois qu'il passait le seuil de la porte. Andy savait que la restauration était un métier éreintant ; il pensait à ce qu'avait enduré sa mère durant toutes ces années, lorsqu'elle pouvait encore travailler. Mme Rickman aimait bien Andy ; c'était un gentil garçon.

— Comment va mon petit chéri ? lança-t-elle, en leur tendant deux menus plastifiés. (Elle observa Virginia.) Et qui est cette jolie dame avec toi ?

— La chef du service judiciaire de la police de Charlotte, répondit Andy sans se douter des conséquences.

C'est ainsi que Bubba apprendrait l'identité de ses deux assaillants.

— Quel honneur ! lâcha Mme Rickman, impressionnée, en dévisageant cette VIP assise dans sa salle. Le chef de la judiciaire ! Je ne savais pas qu'il y avait des femmes aussi haut placées dans la police. Qu'est-ce que vous prendrez ? Le porc barbecue est extra ce soir. C'est moi qui l'ai préparé.

— Un cheeseburger-frites et une Miller en bouteille, annonça Virginia. Avec mayonnaise et ketchup. Vous pouvez aussi me faire griller un petit pain, avec une noix de beurre ?

— Pas de problème, beauté, répondit Mme Rickman sans prendre la moindre note.

Elle se tourna vers Andy.

— Comme d'hab' ! annonça-t-il en lui lançant un clin d'œil complice.

La serveuse se retira d'un pas lourd, ses hanches encore plus douloureuses que la veille.

— Et c'est quoi ? s'enquit Virginia.

— Pain complet, thon, salade, tomate, chou – sans mayo. Et une limonade. Je veux repartir en patrouille avec vous, ajouta-t-il. En uniforme, cette fois.

— Premièrement, je ne patrouille pas. Deuxièmement, au cas où ce détail vous aurait échappé, j'ai une vague occupation : diriger le service judiciaire. Homicides, braquages, viols, incendies et

escroqueries en tout genre – vols de voitures, vols de chéquiers, annonça-t-elle. Fraudeurs en col blanc, pirates informatiques, mafia, mœurs. Délinquance juvénile. Sans parler du psychopathe qui court les rues et de mes inspecteurs à diriger. Autant dire que je n'ai rien à faire !

Elle alluma une cigarette et saisit la bière que Mme Rickman s'apprêtait à poser sur la table.

— Je n'ai aucune envie de travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, moi ! Sachez que mon chat n'apprécie pas. Il ne me fait plus un câlin, et va dormir dans le salon. Ajoutons à cela que je ne suis pas sortie depuis des semaines, pas un restaurant, pas un ciné. (Elle avala une longue bouffée.) Je n'ai même pas fini ma clôture. Et le dernier nettoyage de la maison remonte à la nuit des temps.

— Dois-je comprendre que c'est non ? s'enquit Andy.

Le nom de baptême de Bubba était Joshua Rickman. Il était conducteur de chariots élévateurs chez Ingersoll-Rand à Cornelius. La société avait acquis ses lettres de noblesse dans le début des années 80, en construisant les canons à neige utilisés lors des Jeux olympiques d'hiver. Cela restait assez flou pour Bubba. L'important, pour lui, c'étaient les compresseurs – la locomotive de la société. Les demandes affluaient du monde entier. Bubba pouvait donc dire sans rougir qu'il était dans l'import-export. Voilà quel était l'état de ses pensées, ce lundi matin, alors qu'il déposait avec dextérité des palettes de marchandises sur l'aire de chargement.

Sa femme lui avait finalement parlé du jeune de Davidson qui fréquentait une grosse huile de la police. Le sang de Bubba n'avait fait qu'un tour ! Son nez lui faisait souffrir le martyre, mais il n'était pas question d'aller voir un médecin. A quoi bon ? On ne pouvait rien faire contre un nez écrasé, une oreille éclatée, une dent cassée, ou contre quelques bosses sur le crâne, à moins d'être comme tous ces pédés qui allaient pour un rien se faire retirer le portrait – ce qui était loin d'être son cas. Son nez avait toujours été écrasé ; seule la souffrance était nouvelle. A chaque fois qu'il se mouchait, il se mettait à pisser le sang, et la douleur lui arrachait des larmes. Tout ça à cause d'un petit morveux. Il ne risquait pas de l'oublier, celui-là !

Il avait ses lectures philosophiques, des livres de chevet pour guider sa vie. *Faites-les payer* ! et *Ceil pour œil*, Dent pour dent (tomes I et II) étaient ses préférés-des manuels techniques de l'ultime vengeance, écrits par un maître artificier et circulant sous le manteau dans le Colorado. Bubba les avait eus lors de divers salons d'armurerie. Pourquoi pas une bombe ? Cela semblait une bonne idée... Un tube de télévision qui explose, une balle de ping-pong bourrée de chlorate de potassium et de poudre à canon. Peut-être pas si bonne, comme idée, au fond... Bubba voulait faire des dégâts, mais ne tenait pas à ce que le FBI lui tombe dessus. Il n'avait aucune envie d'aller en prison. Il fallait peut-être trouver plus subtil. Un appât par exemple, de ceux que proposent les magasins de chasse, capable d'attirer rongeurs, chiens, cafards, reptiles et autres nuisibles dans un jardin, pour qu'ils saccagent tout en une nuit. Bubba enclencha la marche arrière sur son

engin, les pensées se bousculant dans sa tête...

Il pourrait aussi verser un mélange d'urine et de bière sous la porte de l'autre salope – ou lui envoyer des lettres, anonymes bien entendu. Est-ce qu'elle prendrait finalement ses cliques et ses claques ? Oh oui ! Et plutôt deux fois qu'une ! Ou encore balancer de l'insecticide dans le calebar de cet avorton qu'elle s'envoyait, à moins que ce ne soient deux tantes. C'était bien possible. Le même était trop mignon pour être un vrai mec, et elle, trop forte de caractère pour être ce qu'elle semblait être. Ce petit morveux méritait qu'on lui fasse son affaire par derrière, par un homme, un vrai de vrai comme Bubba dont le film culte était Délivrance. Bubba allait lui apprendre à vivre, à ce trou du cul, lui donner une leçon dont il se souviendrait longtemps. Bubba détestait tant les pédés qu'il les traquait dans les bars, les aires d'autoroute, dans les culs de basse-fosse et derrière les paillettes du show-biz et de la politique.

Virginia et Andy ignoraient le danger qui les menaçait. Leur propre sécurité était à mille lieues de leurs pensées ce mardi soir, alors que scintillaient les restes informes d'une voiture de patrouille, environnés d'éclats de verre, sous les feux des véhicules de secours, dans un quartier résidentiel huppé de Myers Park. Raynes et ses collègues se servaient de vérins hydrauliques pour dégager les corps d'une Mercedes 300 E encastrée dans un arbre. Les secouristes s'affairaient, concentrés et tendus, tandis que les sirènes retentissaient. La police avait bloqué la rue. Andy gara sa BMW au plus près et se mit à courir en direction des gyrophares et des voitures d'intervention. Virginia arriva à son tour sur les lieux ; les policiers escamotèrent une barrière pour la laisser entrer. Elle aperçut Andy, calepin à la main, figé d'horreur en regardant Raynes et ses collègues dégager un nouveau cadavre ensanglanté de la Mercedes et le glisser dans un sac plastique. Les sauveteurs étendirent le corps à côté de trois autres, sur le macadam maculé d'huile et de sang. Virginia contempla la voiture de police hors d'usage, avec son emblème d'essaim de frelons sur la portière, puis reporta son attention sur une autre voiture de police garée à proximité, où l'agent Michelle Johnson était étendue sur la banquette arrière, tenant un mouchoir rouge de sang sur son visage meurtri, tremblant encore sous le choc. Virginia se dirigea vers la voiture et s'installa à côté de la blessée.

— Ne vous inquiétez pas, ça va aller, annonça Virginia, en passant le bras autour des épaules de la jeune femme qui ne comprenait pas ce qui lui était arrivé. Nous devons vous emmener à l'hôpital.

— Non ! Non ! s'écria Michelle Johnson, enfouissant son visage dans ses mains. Je ne l'ai vue qu'au dernier moment, lorsqu'elle a grillé le feu. Je suis passée au vert ! Je répondais à un dix-trente-trois, mais mon feu était au vert, je le jure ! Oh mon Dieu ! Il faut me croire, je vous en prie !

Andy s'était approché de la voiture et avait entendu ce qu'avait dit l'agent. Il s'arrêta devant la porte et regarda Virginia reconforter cette femme qui venait de percuter une voiture et de tuer tous ses occupants. L'espace d'un instant, Virginia releva la tête vers lui. Son stylo tremblait entre ses doigts, sous le poids des mots que personne ne lirait jamais, dans aucun article. Il abaissa son carnet de notes et s'éloigna. Quelque chose en lui avait basculé ; il ne serait jamais plus le même journaliste.

Andy retourna au journal. Il pénétra dans la salle de rédaction, sans se presser, sans enthousiasme. Il s'installa à son clavier, entra son mot de passe, et accéda à ses fichiers. Betty Cutler, la rédactrice en chef de nuit, une vieille chouette à la mâchoire de boxeur, faisait les cent pas. Elle lui tomba dessus dès son arrivée. Elle avait la désagréable manie de renifler en parlant. Un problème de cocaïne, supposait Andy.

— Il faut que ça parte dans moins de trois quarts d'heure ! annonça-t-elle. Qu'est-ce qu'a dit la flic ? Andy tapa la phrase d'introduction de son article et consulta son carnet de notes.

— Quelle flic ? demanda-t-il, bien qu'il sût parfaitement de qui elle parlait.

— La flic qui vient de massacrer une famille entière, pour l'amour du ciel ! répondit Cutler en reniflant, découvrant ses incisives du maxillaire inférieur.

— Je ne l'ai pas interviewée.

Cutler en resta bouche bée. C'était inconcevable ! Une hérésie à l'état pur ! Ses yeux étincelèrent de fureur.

— Comment ça, tu ne l'as pas interviewée ! lança-t-elle en haussant la voix pour que tout le monde entende leur altercation. Tu étais sur les lieux, non ?

— Ils l'avaient installée dans une voiture de patrouille, répondit-il en feuilletant son carnet.

— Il fallait taper au carreau, ouvrir la porte, que sais-je ! s'écria-t-elle. Mais pas rester planté là !

Andy cessa d'écrire et releva les yeux vers cette sinistre sorcière, avec un dégoût évident.

— C'est ce que vous auriez fait à ma place, je n'en doute pas.

Lorsque le journal atterrit sur son perron le lendemain matin à six heures, Andy était levé depuis longtemps et avait fait un footing de huit kilomètres. Il s'était douché et avait enfilé son uniforme. Il ouvrit la porte, ramassa le journal et arracha le bandeau de plastique, impatient de lire son article. Il revint furieux dans la maison et fit irruption dans la cuisine défraîchie où sa mère, derrière la table en formica, tenait sa tasse de café avec des mains tremblantes. Elle fumait et n'avait pas encore le cerveau embrumé par les vapeurs d'alcool. Andy jeta le journal sur la table. En première page, au-dessus du grand titre, on pouvait lire : Une policière tue une famille de cinq personnes dans un accident de voiture. Il y avait des photos couleur de bris de verre et de tôles écrasées, ainsi qu'un cliché de l'agent Johnson, en larmes sur la banquette arrière.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Andy. Regarde ça ! Le titre laisse croire que c'est la faute de la flic, alors qu'on ne connaît pas encore les circonstances réelles de l'accident !

Sa mère ne l'écoutait pas. Elle se leva et se dirigea de son pas traînant vers la porte donnant sur le côté de la maison. Son fils lui lança un regard noir. Il la vit chanceler et attraper des clés suspendues au mur.

— Où vas-tu ? lança-t-il.

— A l'épicerie, répondit-elle en fouillant dans son vieux sac à main.

— J'y suis allé hier.

— Je n'ai plus de cigarettes.

Elle ouvrit son porte-monnaie et fronça les sourcils.

— Je t'ai acheté une cartouche, m'man, insista Andy.

Il savait ce qu'allait faire sa mère. c'était à chaque fois le même sentiment d'échec qui lui étreignait le cœur. Andy poussa un soupir, en la regardant compter ses billets.

— Tu as dix dollars ? lui demanda-t-elle,

— Ne compte pas sur moi pour t'acheter tes bouteilles ! répliqua-t-il.

Elle s'arrêta sur le pas de la porte et contempla son fils unique, qu'elle n'avait jamais su aimer.

— Où vas-tu, attifé comme ça ? siffla-t-elle avec un rictus malveillant. A un bal costumé ?

— Non, à un défilé. Je suis de service, répondit Andy. Affecté à la circulation.

— De service, tu parles ! Tu n'es pas flic et tu ne le seras jamais. Pourquoi tiens-tu à ce point à aller te faire tuer ? (Son visage vira à la tristesse aussi rapidement qu'il s'était montré méchant.) Pour me laisser toute seule ? lança-t-elle avant de claquer la porte derrière elle.

La matinée ne se passa pas sous de meilleurs auspices. Andy erra un quart d'heure sur le parking du LEC, avant de se garer, de guerre lasse, sur un emplacement réservé à la presse. Malgré le soleil radieux, il préféra emprunter le tunnel pour rejoindre le bâtiment. Après chaque altercation avec sa mère il haïssait le monde entier. Il avait besoin de se retrouver seul, de ne voir personne.

Au comptoir du planning, on lui donna une radio et les clés d'une voiture banalisée. Il devait se charger du carrefour entre Tryon et Independence Boulevard, dans le secteur Charlie Two, pour la Freedom Parade annuelle. C'était un petit défilé, organisé par les Shriners^[12] locaux, descendant l'avenue sur leurs chars et coiffés de chapeaux à houppes. Andy était tombé sur la pire voiture qui soit. Une vieille Ford Crown Victoria au bout du rouleau, affichant deux cent mille kilomètres au compteur. La transmission pouvait lâcher à tout moment, si tant est que l'engin acceptât de démarrer, ce qui n'était pas gagné. Andy tourna une seconde fois la clé de contact, en pompant comme un forcené, alors que le vieux moteur crachotait lamentablement. La batterie fournissait de quoi alimenter la radio, mais pas le démarreur.

— Merde ! lâcha-t-il exaspéré.

Il donna un coup sur le volant pour se défouler et appuya par inadvertance sur le klaxon.

Des policiers, au loin, se retournèrent vers lui.

Judy Hammer se trouvait non loin de là ; au *Carpe Diem*, un restaurant sur South Tryon, en face de la tour Knight-Ridder. Elle déjeunait avec deux de ses adjointes, Virginia West et Jeannie Goode, discutant des problèmes en cours. Goode était de l'âge de Virginia, et jalouse de toutes les femmes qui réussissaient un tant soit peu dans leur métier, en particulier lorsque cette réussite était méritée.

— C'est la chose la plus dingue que j'aie jamais entendue ! s'exclamait Jeannie en attaquant sa salade au poulet. Ce journaliste n'avait rien à faire là, pour commencer ! Vous avez vu le titre, ce matin. Il sous-entend que nous sommes responsables de l'accident, que Johnson avait pris en chasse la Mercedes. Quelle absurdité ! Sans parler des traces de pneus qui attestent que c'est la Mercedes qui a grillé le feu.

— Ce n'est pas Andy Brazil qui a écrit ce titre, annonça Virginia à Judy, qui grignotait son cottage cheese et sa salade de fruits. Tout ce que je demande, c'est de patrouiller avec lui pendant une semaine.

— Tu es prête à prendre les appels ? rétorqua Judy Hammer en levant son verre de thé glacé.

— Exactement, répondit-elle sous le regard mauvais de Jeannie Goode.

Judy reposa sa fourchette et considéra Virginia un moment.

— Pourquoi ne ferait-il pas des rondes avec une patrouille ordinaire ? Nous avons aussi cinquante autres auxiliaires... Pourquoi ne ferait-il pas équipe avec eux ?

Virginia hésita à répondre. Elle fit signe au serveur qu'elle voulait une nouvelle tasse de café et demanda un supplément mayonnaise et ketchup pour son club sandwich-frites .

— Personne ne veut faire équipe avec lui, répondit-elle finalement, ignorant délibérément Jeannie Goode. Parce qu'il est journaliste. Tu sais ce que nos hommes pensent de l'*Observer*. Cela ne tiendrait pas une nuit. Et il y a trop de jalousie, ajouta-t-elle en fixant Jeannie du regard.

— D'autant plus que c'est un petit prétentieux qui pète plus haut que son cul.

— Plus haut que son cul ? répéta Virginia à haute voix dans l'ambiance feutrée du *Carpe Diem* où les business-women avaient l'habitude de se retrouver. Dis-moi, Jeannie, quand as-tu fait pour la dernière fois la circulation ?

C'était effectivement un sale boulot. Les citoyens ne respectaient pas les policiers chargés de la circulation. Le taux de monoxyde de carbone atteignait des pics dangereux et l'on ne pouvait suivre la règle d'or dans ces carrefours à quatre voies, à savoir : ne jamais tourner le dos aux voitures. Comment voulez-vous faire face à quatre directions

en même temps ? Andy se posait cette question depuis qu'il était entré à l'école de police. Et le manque de respect dont on faisait preuve à son égard aggravait son désarroi. Déjà, une demi-douzaine de jeunes, de femmes et d'hommes d'affaires lui avaient ri au nez ou fait des gestes obscènes, auxquels il n'avait pas le droit de répondre. C'était donc ça, l'Amérique ? Tout le monde se moquait de ces jeunes agents de l'ordre public qui ne portaient pas d'arme et semblaient nouveaux dans le métier. Ils les repéraient au premier coup d'œil et ne se gênaient pas pour faire des commentaires !

— Eh, capitaine Kirk ! lui lança une femme d'une cinquantaine d'années avant de s'éloigner en trombe dans Enfield Road, tu as perdu ton pistolet laser ?

— Alors pédé, on tire encore à blanc ? ironisa un type dans une jeep de l'armée avec de gros pare-chocs et dès attache-skis sur l'arceau de sécurité. Andy lui jeta un regard noir en serrant les dents, regrettant à moitié que l'altercation en reste là. La moutarde commençait à lui monter au nez et il avait une furieuse envie d'écraser de nouveau son poing sur la figure de quelqu'un.

Judy Hammer en avait parfois assez de suivre son régime, mais elle se souvenait qu'elle avait trente-neuf ans et qu'elle allait bientôt subir une hystérectomie partielle parce que son utérus donnait de sérieux signes de faiblesse. Elle avait pris huit kilos en trois mois, passant de la taille 40 à 44. Les médecins prétendaient qu'elle mangeait trop. Foutaises ! C'était encore un sale coup de ses glandes hormonales. Ce sont elles qui font la pluie et le beau temps chez une femme. Les hormones balayaient la face de la planète des femmes, décidant d'un déluge fertilisant ou de l'avènement de l'ère glaciaire. C'étaient elles qui les incitaient à se promener main dans la main avec leur compagnon sous le clair de lune ou à se flétrir sur pieds.

— Je ne vois pas ce que la circulation vient faire là-dedans ! rétorqua Jeannie.

— Il se trouve que ce garçon travaille plus dur que la plupart de nos hommes, répliqua Virginia. Et ce n'est qu'un auxiliaire. Rien ne l'y oblige. Il pourrait faire la fine bouche, mais ce n'est pas le cas.

Judy se demandait si un peu de sel lui ferait vraiment du mal. Comme ce serait bon de retrouver le goût des aliments sans risquer de se transformer en bibendum, au contraire de son mari.

— Il se trouve que je suis à la tête du service des patrouilles ;

autrement dit, ton protégé est sous mes ordres, annonça Jeannie Goode en fouillant à travers ses feuilles de salade dans l'espoir d'y trouver un trésor oublié – peut-être un croûton ou une noix. . .

Andy suait sous son uniforme et sa veste fluo et avait les pieds en feu. Il bloquait la circulation d'une rue adjacente, tandis qu'il détournait les voitures de droite à gauche avec force coups de sifflet et gesticulations. Le tintamarre des klaxons était assourdissant. Un conducteur le héla sans ménagement pour lui demander un renseignement. Il arriva au petit trot, donna à l'homme la route à suivre et ne reçut aucun remerciement en échange. C'était vraiment un travail de chien ! Il devait être masochiste dans l'âme.

— Il décharge donc un de tes agents de cette tâche fastidieuse, contre-attaquait Virginia tandis que Judy restait dubitative devant son assiette.

A vrai dire, Judy commençait à en avoir assez de ces accrochages entre ses adjointes. Cela ne cessait jamais. Elle regarda sa montre et songea à Cahoon au sommet de sa tour. Quel crétin ! Il voulait faire de cette ville la vitrine de l'Amérique, peuplée par des yuppies bardés de Gold Cards et de pistolets réservant leurs places pour les matchs des Panthers et des Hornets ! Il fallait arrêter ce dingue ! Cahoon avait été justement arrêté trois fois en chemin alors qu'il se rendait au restaurant du soixantième étage. Parmi les nappes de lin et les porcelaines de Limoges l'attendaient un président, quatre vice-présidents et une directrice générale de la Dominion Tobacco Company qui, dans les deux prochaines années, allaient emprunter à l'US Bank quatre cent millions de dollars pour des recherches contre le cancer. Les rapports formaient une grosse pile à côté de l'assiette de Cahoon. Il y avait un bouquet de fleurs au centre de la table et un bataillon de serveurs en smoking prêts à l'action.

— Bonsoir, lança-t-il en arrêtant son regard sur la directrice de la firme de tabac.

Cahoon n'aimait pas cette femme, sans savoir pourquoi, mis à part son dégoût profond pour tous les fumeurs et fumeuses de la terre –

répulsion née sept ans plus tôt, lorsqu'il avait pris la décision de cesser de fumer. Le financement d'un projet aussi lourd et complexe ne lui disait rien qui vaille. Personne n'y comprenait grand-chose d'ailleurs, si ce n'est que l'US Bank participerait à la mise au point de la première cigarette non toxique de la planète. Il avait examiné les coupes et schémas du long objet cylindrique, décoré d'un liseré d'or sur le filtre. Le nom de lancement du produit était l'US Choice – une cigarette que tout un chacun pouvait fumer sans danger, contenant des vitamines, des sels minéraux et des substances relaxantes, directement transmis dans le sang. L'US Bank allait donc apporter une noble pierre à l'édifice du bien-être humain, songea Cahoon avec une bouffée de bonheur, en levant son verre d'eau gazeuse.

Les badauds d'Eastway Drive étaient heureux également ; ils attendaient le passage de la Freedom Parade. C'étaient d'ordinaire des défilés joyeux et hauts en couleur, avec leurs colonnes de Shriners qui zigzaguaient sur leurs chars, en saluant la foule et en rappelant aux citoyens toutes leurs bonnes actions. Andy s'aperçut, avec une certaine inquiétude, que ses collègues sur les autres carrefours avaient l'air de s'agiter. Pas la moindre parade en vue. Il scruta le bout de l'avenue : rien, mis à part une voiture de patrouille filant à toute allure dans sa direction. Un nouveau klaxon retentit dans son dos. La conductrice, une vieille dame au volant d'une Chevrolet, le héla. Malgré toute la bonne volonté d'Andy, la femme avait décidé de se montrer déplaisante.

— Il faut faire demi-tour, m'dame, et passer par Shamrock Drive.

Elle s'exécuta en maugréant, et s'éloigna dans un crissement de pneus, tandis que la voiture de patrouille s'arrêtait à la hauteur d'Andy.

— Le défilé et un cortège funéraire vont passer ici en même temps, expliqua le conducteur irrité.

— Quoi ? s'exclama Andy. Mais...

La voiture repartit sans autre explication.

— Peu importe quel agent il soulage, disait Jeannie Goode, faisant son possible pour ignorer son repas. Je ne veux pas de lui. C'est un espion, un sbire de la CIA ou du KGB, que sais-je ?

— Qu'est-ce que c'est que ces absurdités ? rétorqua Virginia en repoussant son assiette.

Judy resta silencieuse, se contentant d'observer les gens dans la salle, au cas où elle y verrait une connaissance. Le critique littéraire de l'*Observer* et un éditorialiste déjeunaient, mais pas à la même table. Judy Hammer, par principe, se méfiait de tous les journalistes. Elle n'avait, certes, passé que peu de temps avec Andy Brazil, mais quelque chose lui disait qu'il valait peut-être la peine qu'on se donne du mal. Ce garçon semblait sortir du lot.

Le corbillard apparut à l'extrémité de la rue, roulant au pas, tous feux allumés. Andy regarda la procession s'approcher avec une lenteur majestueuse, tout en faisant son possible pour garder sa portion de chaussée dégagée, continuant à dérouter les voitures. Le long cortège descendit la rue dans le silence et la dignité ; la foule qui attendait les Shriners et les chars, regarda passer la procession en agitant les mains. Les gens espéraient, certes, un défilé plus tumultueux, mais il ne serait pas dit qu'ils avaient fait le déplacement pour rien.

Dans la limousine noire garnie de cuir blanc, avec télévision et magnétoscope, le frère et la veuve du défunt regardaient la foule derrière les vitres, impressionnés par le nombre de gens massés sur les trottoirs venus rendre un dernier hommage au mort. La plupart avaient apporté sandwiches, boissons, marmaille et petits drapeaux américains. Ils agitaient les bras, en poussant des hourras ; voilà comment l'on devait célébrer le départ d'un fidèle vers le royaume de Jésus : dans la liesse !

— Je ne savais pas que Tyvola avait autant d'amis, s'émerveilla la veuve, en retournant les saluts de la foule.

— Et toute la police de la ville est là ! renchérit son frère en faisant des petits signes à son tour.

Andy donna un coup de sifflet furieux, manquant de se faire renverser par un vieux bonhomme dans une Dodge Dart qui ne semblait pas avoir compris qu'un policier levant les bras en croix devant son capot signifiait l'arrêt immédiat du véhicule. La procession de limousines noires suivant le corbillard, silencieuses avec leurs phares allumés, ne sembla pas impressionner outre mesure le vieil Howie Song dans sa Dart. Song s'était arrêté au milieu du carrefour,

suivi par une colonne de voitures, pare-chocs contre pare-chocs. Impossible de reculer.

— Ne bougez pas ! lança Andy au vieil homme agacé qui écoutait un air de country à plein volume.

Andy disposa trois balises orange devant la Dart. Sitôt qu'il eut tourné le dos pour s'occuper des autres voitures, elles volèrent comme un vulgaire jeu de quilles ; Song, dans sa Dart, s'engagea sur l'avenue, certain que le long cortège funèbre romprait les rangs pour le laisser aller à l'épicerie.

Tu crois au père Noël, mon pote ! songea Chad Tilly, directeur de la Tilly Family Mortuary, réputée pour ses locaux à air conditionné, ses salons de velours tendus et ses cercueils de qualité. Son gros encart publicitaire au feuillet 537 des pages jaunes de l'annuaire se trouvait malheureusement juste à côté de celui des produits Xylophène. La secrétaire de Tilly passait donc son temps à répondre au téléphone que leur société, bien que sensible, elle aussi, aux problèmes de moisissures et de champignons, n'avait aucune compétence en la matière.

Tilly ne comptait plus le nombre de processions funèbres qu'il avait organisées. C'était un brillant chef d'entreprise qui avait su faire son trou en jouant des coudes. Il n'allait certainement pas laisser passer cet abruti dans sa Dodge bleue. Il contacta sa voiture de tête par radio.

— Flip ! lança-t-il à son bras droit.

— A vos ordres, patron.

— Arrête-toi, ordonna Tilly.

— Vous êtes sérieux ?

— Toujours, répondit Tilly.

La seconde suivante, toute la colonne de limousines noires s'immobilisa. Impossible pour la Dart de traverser l'avenue, à présent. Song, pris de surprise, stoppa ; un policier surgit, ouvrit la portière du malotru et le fit descendre de son véhicule.

— Flip ! Tu peux repartir, lança Tilly à sa voiture de tête, en gloussant de satisfaction.

Judy Hammer, en revanche, n'avait nullement le cœur à rire, en entendant ses deux chefs de service se chamailler comme deux collégiennes, tandis qu'elle se passait un coup de rouge à lèvres après

déjeuner.

— C'est moi la chef du service des patrouilles, assena Jeannie Goode dans la salle du *Carpe Diem*, comme si cette maxime lui était destinée personnellement. Et je refuse qu'il fasse des rondes avec nous. Dieu sait ce qu'il ira encore raconter dans le journal ! Puisqu'il te plaît tellement, prends-le donc dans tes équipes.

Judy prit son sac et consulta sa montre.

— Nous ne pouvons pas avoir d'effectifs non assermentés dans le département. Il n'y en a jamais eu, c'est contraire au règlement interne, répliqua Virginia.

— Et ce que tu me demandes, ça ne l'est pas, peut-être, contraire au règlement ? rétorqua Goode.

— Allons, stagiaires, invités extérieurs et auxiliaires ont toujours été acceptés dans les patrouilles. C'est une tradition, répondit Virginia d'une voix lasse.

Judy sortit son portefeuille, puis examina l'addition.

— Je me demande s'il n'y a pas là-dessous quelques intérêts plus personnels, riposta Jeannie.

Virginia savait très bien ce que sous-entendait cette mégère de Jeannie Goode. Tout le monde avait remarqué qu'Andy était plutôt joli garçon. La théorie en vogue était que Virginia avait mis le grappin sur ce gosse, parce qu'elle n'était pas fichue de se trouver un homme. Cela faisait bien longtemps qu'elle avait appris à ignorer ce genre de commérages.

— Le vrai problème, poursuivit Jeannie, c'est qu'aucun auxiliaire n'a jamais patrouillé avec une rond-de-cuir qui n'a plus arrêté personne ni dressé de P-V depuis cinquante ans. Ce pauvre gosse risque de courir de sérieux dangers avec quelqu'un comme toi.

— Nous avons déjà réglé quelques affaires bien plus efficacement que tes hommes de patrouille, contre-attaqua Virginia.

La patience de Judy était à bout.

— Ma décision est prise, annonça-t-elle. C'est d'accord, Virginia, tu patrouilleras avec lui. C'est une idée intéressante et il peut en ressortir quelque chose de bon. J'imagine que j'aurais fait, jadis, la même chose que toi.

Elle déposa quelques billets sur la table. Virginia et Jeannie l'imitèrent.

— Et je compte sur ta coopération, lança Judy Hammer à Jeannie.

Ta coopération totale. Jeannie se leva, le visage fermé à double tour, et se retourna vers Virginia pour lancer une dernière pique.

— Espérons qu'il n'y aura pas de problèmes. Tu sais qu'il n'y a pas de garantie de l'emploi pour ton poste.

— Pour le tien non plus, intervint Judy. Je peux te ficher à la porte du jour au lendemain. Comme ça, précisa-t-elle en claquant dans ses doigts, regrettant que Goode n'ait pas fait carrière ailleurs.

Chez les croque-morts, par exemple.

Chad Tilly aurait sans doute eu besoin d'embaucher un autre employé dans son entreprise de pompes funèbres. Il avait, certes, brillamment contrecarré le vieux kamikaze à la Dodge, dopé aux accords country – une victoire remportée haut la main –, mais Tilly savait, par expérience, que la vie lui réservait une mauvaise surprise sitôt que sa vigilance faiblissait. Voyant la procession s'ébranler de nouveau, Tilly soupira d'aise et alluma un cigare tout en tripotant les boutons de sa radio.

Il ne remarqua pas le jeune policier qui accourut soudain pour immobiliser la voiture de tête sur le bas-côté, tandis que se profilait à l'horizon, une armada bariolée digne d'un défilé du 4— Juillet. Tilly n'en croyait pas ses yeux. Surpris, il écrasa le frein ; la seconde suivante, il découvrait avec stupéfaction que son assistant ne savait toujours pas fermer convenablement le hayon d'un corbillard... Le cercueil, décoré de cuivre et recouvert d'un dais de satin, fit une embardée dans le véhicule, rebondit contre le mur de cabine comme une boule de billard et vint percuter le hayon qui s'ouvrit sous l'impact. Le cercueil, avec son occupant, se retrouva sur le bitume – pour comble de malchance, le cortège était immobilisé sur une petite côte et le cercueil commença à glisser sur la pente...

Andy n'avait pas reçu de formation pour gérer des situations comme celle-là. Il saisit aussitôt sa radio pour appeler de l'aide, alors qu'une deuxième cohorte de véhicules apparaissait à l'horizon. Que faire ? C'était son carrefour, sa responsabilité... Il allait être sanctionné. Il se mit à suer à grosses gouttes, son cœur battit la chamade dans sa poitrine ; il était seul, face à la plus grande catastrophe planétaire de l'histoire humaine. Des hommes en costumes sombres, avec des chevalières et des panoplies de dents en or, jaillirent des limousines et se mirent à courir derrière le cercueil bardé de cuivre qui glissait comme un ski sur le macadam. Oh ! Non ! Andy donna un coup de sifflet pour immobiliser tout le monde – sprinters en deuil comme Shriners sur leurs chars fleuris – et s'élança à la

poursuite du cercueil qui continuait son voyage solitaire. La foule regardait le spectacle, hilare.

— Je m'en occupe ! lança-t-il aux hommes des limousines.

La course-poursuite fut brève, l'ordre vite rétabli, et un certain Chad Tilly, entrepreneur de pompes funèbres de son état, remercia Andy d'un ton glacial devant l'assistance des endeuillés.

— Si je peux vous être encore utile en quoi que ce soit... répliqua Andy, toujours prêt à rendre service.

— Ouais, vous pouvez ! s'écria Tilly. Virez-moi tous ces cons sur leurs chars !

La colonne des Shriners fut rabattue sur le côté, pour laisser passer le cortège funèbre. Pendant plus d'une heure, on aurait pu entendre une mouche voler. Le public était ravi, personne ne se lassa du spectacle. Au contraire, les gens affluaient de partout. C'était la plus belle Freedom Parade de l'histoire de Charlotte !

Jeannie Goode ne partageait pas cet enthousiasme populaire, puisque la sécurité routière relevait de sa responsabilité et qu'un cercueil baladeur sur la chaussée serait du plus mauvais effet aux infos du soir. Elle allait régler cette affaire personnellement, et toutes affaires cessantes ! Son petit sac de cuir sous le bras, elle se dirigea vers le parking. La place qui lui était réservée coûtait à la ville dix-neuf dollars par mois. Jeannie préférait se rendre à son bureau avec sa voiture personnelle – une Miata noire.

Soucieuse des détails, elle sortit de son sac un flacon d'Obsession, se parfuma, puis se brossa les dents à sec. Elle rajusta sa coiffure avant d'enclencher la marche arrière, savourant une fois encore le ronronnement mécanique sous ses pieds. Elle prit la direction de Myers Park, le quartier le plus ancien et le plus huppé de Charlotte, où de grandes demeures au toit d'ardoise se dressaient sur leur lit de gravillons comme des vieilles filles prudes craignant de salir leurs jupons au contact de la fange environnante. L'église méthodiste du quartier se profilait à l'horizon comme un château féodal. Jeannie Goode n'avait jamais assisté à une messe dans cet édifice mais elle connaissait les moindres recoins de son parking. Brent Webb avait une pause après les infos de 18 heures et attendait dans sa Porsche, sous un grand magnolia ; il coupa son moteur à l'arrivée de la Matia puis descendit de voiture, regardant à droite et à gauche, comme s'il traversait une rue, et rejoignit Jeannie furtivement.

Ils se parlaient peu, sauf lorsqu'elle avait un scoop pour lui. Ils s'embrassèrent avec fougue, leurs bouches comme des sangsues avides, affamées, tandis que leurs mains, leurs langues fouillaient leur intimité. A chacune de leur rencontre, leurs ébats se faisaient plus violents, plus sauvages, leur désir exacerbé par le pouvoir de l'autre. L'uniforme nourrissait les fantasmes de Webb... Jeannie Goode, de son côté, adorait le voir à la télévision, elle buvait chacun de ses mots comme du miel, tandis qu'il répétait ses paroles, lui rendant un secret hommage devant le monde entier.

— J'imagine que tu es au courant de l'histoire du cercueil, souffla-t-elle d'une voix haletante.

— Quel cercueil ? répondit Brent Webb, qui n'apprenait jamais rien par lui-même et avait bâti sa carrière sur le vol et les fuites d'informations.

— Peu importe.

Ils haletaient au rythme des Pointer Sisters s'égosillant à la radio. Ils firent leur affaire sur le siège avant, essayant tant bien que mal d'oublier la présence du levier de vitesse. Devant les yeux de Webb, les feux des gratte-ciel scintillaient. La tour de l'US Bank s'élevait dans l'azur comme un symbole de sa virilité. Il dégrafa le soutien-gorge de Goode, davantage par réflexe que par envie ; il l'imagina avec sa cravate réglementaire, son ceinturon, et son excitation grandit encore.

L'agent Jenny Frankel était excitée, elle aussi, mais par son travail. Jeune recrue dans les rangs elle rêvait d'aventures et de hauts faits, priant même pour que ses vœux soient exaucés. Aussi, lorsqu'elle aperçut deux véhicules garés dans un coin sombre du parking de l'église méthodiste de Myers Park, elle crut à un don du Ciel. Les répétitions des chœurs avaient eu lieu la veille et les réunions des Alcooliques anonymes se tenaient le jeudi. De surcroît, les dealers de drogues étaient légion, et menaçaient de faire main basse sur toute la ville. Pas question de faiblir. Elle les bouterait hors de la place, pour que l'honnêteté et les vraies valeurs reprennent leur droit dût-elle sacrifier sa vie pour ce Graal. Elle se gara discrètement et observa les mouvements sur le siège avant d'une Miata noire – une voiture récente qu'elle avait l'impression d'avoir déjà vue quelque part... Jenny supposa qu'il s'agissait de deux hommes, à en juger par la coupe des cheveux. Elle entra les numéros d'immatriculation sur son terminal de bord et patienta, tandis que les deux types se dévoraient sous ses yeux. Lorsque les noms de son chef et celui de Brent Webb s'affichèrent sur son écran, Jenny Frankel quitta les lieux sans demander son reste. Elle ne raconta à personne sa mésaventure, sauf à son sergent, avec qui elle allait boire un verre plusieurs fois dans la semaine. Le sergent

répéta l'information à une seule et unique personne, propageant ainsi lentement mais sûrement la nouvelle.

La journée d'Andy avait été longue, mais il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Après son service, il s'était changé et avait fait ses huit heures à l'*Observer*. Une heure du matin allait bientôt sonner. Le dernier roulement avait été calme. Il avait traîné un moment entre les rotatives, regardant les journaux filer à toute allure vers leur destination finale – la poubelle ou la litière d'un chat. Il était resté médusé par ce spectacle, mais cette fois, aucun de ses articles ne faisait la Une. Tout ce qu'il avait pu rapporter au journal, c'était un accident du métro. Quelqu'un était tombé sur les rails à Mint Hill. La victime était un clochard connu dans le voisinage et Cutler, la rédactrice en chef de nuit, n'accorda à ce fait divers qu'un petit pavé de dix centimètres. Andy monta dans sa BMW et descendit Trade Street, bien qu'il sût le quartier malfamé. Il passa devant le stade et le grand transformateur Duke Power, et se gara dans une impasse de West Third – le vieil immeuble semblait encore plus à l'abandon et plus menaçant à cette heure tardive. Andy contempla les alentours en silence, imaginant le meurtre, persuadé que quelqu'un avait entendu les coups de feu, le chuintement de la bombe de peinture. Quelqu'un quelque part, savait. Andy avait laissé le moteur en marche, le Sig Sauer glissé entre les sièges avant, à portée de main.

Il sortit de voiture et arpenta la ruelle fouillant les ténèbres avec le faisceau de sa lampe, le regard nerveux, comme s'il craignait d'être observé. Le sang coagulé sur le bitume avait viré au noir ; un opossum s'en régala. L'animal releva la tête, ses yeux luisant un instant dans la nuit, puis détala. Les broussailles bourdonnaient d'insectes et des lucioles voletaient dans les herbes basses. Un train, dans le lointain, cliquetait sur une voie rouillée. Andy frissonna, avançant avec prudence dans l'obscurité. Cet endroit sentait le meurtre. Il percevait une énergie sinistre, tapie, prête à jaillir de nouveau. Ces crimes étaient l'œuvre d'un monstre froid et sanguinaire : les marginaux de la nuit savaient forcément qui était le responsable mais la peur les empêchait de parler. Pour Andy, la prostitution était une aberration. Personne ne devrait avoir à payer pour ça, ni à vendre quoi que ce soit. Tout cela était sordide ; il s'imaginait dans la peau d'un homme d'âge mur, acceptant peu à peu le fait qu'il lui fallait ouvrir son portefeuille pour s'attirer les faveurs d'une femme. De l'autre côté, une femme s'empressant de satisfaire un nouveau client, pour nourrir ses enfants ou s'éviter une rossée de son mac. Un esclavage, un

cauchemar dépassant l'entendement. Une bouffée de désespoir l'envahit. La condition humaine n'avait pas évolué d'un iota depuis la nuit des temps. Ce qui avait changé, simplement, c'étaient les modes de communication, et la taille des armes que les hommes se brandissaient sous le nez.

Sur la nationale 277, Andy aperçut l'une de ces pauvres créatures sur le bas-côté, arpentant son bout de trottoir lascivement, dans son jean moulant. Ses seins nus saillants sous son tricot blanc, les bras couverts de tatouages et de piqûres de seringue. Il ralentit, croisant son regard arrogant qui ne connaissait plus la peur. Elle avait à peu près son âge ; il lui manquait plusieurs dents sur le devant. Andy s'imagina s'arrêter, lui dire quelques mots et la faire monter dans sa voiture. Cette attraction était-elle une simple illusion, nourrie par le fantasme de la domination, pour la pute comme pour le client – même si la chimère ne perdurait que l'espace d'une étreinte sauvage ? La fille devait rire de ses clients, les méprisant autant qu'elle se méprisait elle-même. Il observa la jeune prostituée dans son rétroviseur ; elle le suivait des yeux, avec un petit sourire ironique, se demandant s'il allait se décider. Elle avait dû être jolie, autrefois. Andy accéléra au moment où une fourgonnette ralentissait pour se garer à la hauteur de la jeune femme.

La nuit suivante, Andy erra de nouveau dans les rues. Le monde lui semblait curieusement différent et décalé. Il crut, tout d'abord, à un effet de son imagination. Dès son départ des locaux de l'*Observer*, il vit des policiers partout dans des voitures de patrouille immaculées. Elles semblaient le suivre, ce qui était absurde. Il devait être fatigué, ou sa paranoïa lui jouait des tours. La soirée était morne. Rien de passionnant dans les corbeilles de presse du LEC, à moins que Webb n'ait encore une fois subtilisé les rapports. Rien d'intéressant non plus sur les fréquences de police, jusqu'à ce qu'un appel relate un incendie. Andy s'élança aussitôt. Le feu était gigantesque et embrasait toute une partie du ciel dans le secteur Adams One, là où Nations Ford et Yorks Roads se rencontraient. Il sentit une montée d'adrénaline. Toute son attention était concentrée sur la route à suivre pour se rendre sur les lieux, lorsqu'une sirène retentit soudain derrière lui. Il jeta un regard dans son rétroviseur.

— Merde ! pesta-t-il.

Quelques instants plus tard, il se retrouvait dans une voiture de patrouille, attendant de recevoir sa contravention, tandis que

l'incendie faisait rage au loin.

— Mon compteur est cassé, annonça Andy, sans grand espoir.

— Faut le faire réparer, répliqua la flic d'un ton sec, prenant tout son temps.

— Vous ne pouvez pas vous dépêcher, s'il vous plaît ? demanda poliment Andy. J'ai un article à faire.

— Il aurait fallu y songer plus tôt, avant d'enfreindre la loi, répondit-elle, sans se départir de sa rudesse.

Une demi-heure plus tard, Andy contactait le journal par radio, quittant le théâtre de l'incendie où un bâtiment entier achevait de partir en fumée. Les flammes dansaient au travers du toit, tandis que les pompiers juchés sur leurs échelles projetaient des tonnes d'eau par les fenêtres béantes. Des hélicoptères de la télévision survolaient l'endroit. Andy annonça à un rédacteur ses observations sur le terrain.

— Un entrepôt désaffecté. Pas de victimes, disait-il au micro.

Dans le rétroviseur, il aperçut une nouvelle voiture de police. Ce n'était pas possible ! On le surveillait encore.

— Fais-nous une photo ou deux, lui demanda le rédacteur. Ca suffira.

Il s'en chargerait plus tard. Pour l'heure, il avait d'autres chats à fouetter. La menace était belle et bien réelle ; pas question de perdre d'autres points à son permis. Il choisit d'adopter la même tactique qu'au tennis : varier les coups. A droite à gauche, petits coupés, ou grands lobs en fond de court. Mais son adversaire ne le lâchait pas d'une semelle. Comme tout le monde, Andy voulait bien prendre des risques, mais il avait ses limites.

— Très bien ! lança-t-il.

Andy roula encore un moment à vitesse constante sur la voie de droite, puis tourna à gauche sur Runnymede Lane. Le flic resta dans son pare-chocs. Ils ralentirent en arrivant devant un feu rouge. Andy ne se retourna pas, veillant à ne montrer aucun signe trahissant qu'il se savait suivi. Il restait tranquillement enfoncé dans son siège de cuir, se souciant de régler sa FM, qu'il n'avait pas allumée depuis des années. Au dernier moment, il donna un coup de volant et se rangea sur la voie de gauche et le policier, pris de court, dut se garer à sa hauteur sur la voie de droite, en lui jetant un sourire carnassier qu'Andy s'empressa de lui retourner. Ils étaient à présent côte à côte. La guerre était déclarée. Plus moyen de faire marche arrière. Les pensées se bousculaient dans la tête d'Andy. L'agent Martin, lui, ne se

posait guère de questions, équipé d'un pistolet calibre 40, d'un fusil à pompe, et d'un V8 de 350 chevaux sous le capot.

Le feu passa au vert. Andy resta au point mort, et fit rugir le moteur comme s'il allait faire un départ canon. L'agent Martin lança son moteur, mais la boîte automatique de la grosse Ford était enclenchée sur le premier rapport. Il était déjà de l'autre côté du carrefour lorsque Andy achevait son demi-tour. Il s'éloigna à toute allure et bifurqua dans une ruelle sombre en plein centre de Southpark Mall. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Il éteignit ses phares, l'esprit en ébullition, n'osant imaginer ce qui se passerait si le flic le retrouvait. Allait-il simplement l'arrêter pour délit de fuite, ou rappliquer avec ses camarades et lui tomber dessus à bras raccourcis, dans ce lieu idéal pour un passage à tabac où ne traînaient ni badauds ni vidéastes amateurs ? Andy se raidit, entendant soudain une alarme stridente percer le silence de la nuit. C'est pour moi, songea-t-il avec panique lorsqu'une porte s'ouvrit à la volée dans l'impasse, heurtant bruyamment le mur de brique. Deux jeunes garçons en sortirent, les bras chargés du matériel électronique qu'ils venaient de dérober dans le Radio Shack du quartier.

-911 ! lança Andy dans le micro qui le reliait à la salle de rédaction.

Ça, c'était intelligent ! pesta-t-il contre lui-même.

— Pardon ? lui répondit-on au journal.

Andy s'engagea aussitôt à leur poursuite, rallumant ses phares. Les voleurs étaient gênés dans leur course par leur précieux butin. Des petites boîtes se mirent à pleuvoir-des walkman, des discman, des modems. D'instinct, Andy savait que les deux types s'accrocheraient à leurs ghetto-blasters et télévisions miniatures jusqu'à leur dernier souffle. Il appela de nouveau la salle de rédaction, demandant cette fois à l'opérateur de faire le 911 et de lui passer la communication.

— Cambriolage en cours, annonça-t-il dans un staccato, tout en poursuivant son gibier. Southpark Mall. Deux Blancs se dirigeant vers l'est sur Fairview Road. Je suis à leur poursuite. Vous feriez bien d'envoyer une voiture derrière le Radio Shack si vous voulez être les premiers à récupérer ce qu'ils ont semé derrière eux.

Les jeunes voleurs coupèrent à travers un parking, puis s'engagèrent dans une autre ruelle. Andy annonçait par radio le détail de sa progression, avançant sur leurs talons comme un chien de berger regroupant ses brebis. Aucun des deux garçons n'avait l'âge d'acheter de la bière dans un magasin, mais ils fumaient déjà du crack, volaient et fréquentaient les prisons depuis qu'ils étaient en âge de marcher. Aucun des deux n'était dans une grande forme physique. Jouer au

basket et smurfer avec les copains étaient une chose, mais courir comme des dératés sur des centaines de mètres constituait un tout autre exercice. Devon, en particulier, sentait qu'un de ses poumons, voire les deux, allaient exploser d'un instant à l'autre. La sueur lui ruisselait dans les yeux, ses jambes vacillaient, et à moins qu'il n'ait déjà des hallucinations, des éclairs rouge et bleu semblaient bien fondre sur lui des quatre coins cardinaux comme des OVNI.

— Lâche tout ! lança Devon en haletant. Et cours.

— C'est ce que je fais, mon pote !

La situation n'était guère plus brillante pour Ro – diminutif d'un prénom dont plus personne ne se souvenait. Plutôt mourir que de lâcher ce qu'il avait dans les bras ! Rien qu'avec la télé, il pouvait se remettre à flot pour une semaine, ou l'échanger contre un nouveau pistolet, cette fois équipé d'un holster ! Le 357 Smith Wesson avec son barillet de quatre pouces, coincé à l'arrière de son jean, n'allait pas rester en sa possession bien longtemps. Ro le sentait glisser entre ses reins, tandis que la sueur brouillait sa vue et que les sirènes hurlaient tous azimuts.

— Chiottes de chiottes ! se lamenta Ro.

L'arme finit sa lente descente et glissa sous le tissu de coton. Pourvu que le coup ne parte pas et ne le prive de ses attributs les plus chers ! Le revolver se faufila sous le grand caleçon du garçon, puis se fraya un chemin le long de la cuisse, le genou, et finit son périple, coincé sur le haut de sa chaussure de basket. Ro tenta de le faire descendre davantage en secouant la jambe, ce qui n'était pas une tâche aisée, lorsque l'on courait avec aux trousses toute la police de Charlotte et un blondinet dans sa BMW. L'arme tomba finalement sur le bitume dans un claquement métallique, alors que le cercle des voitures de patrouille finissait de se refermer sur eux. Les deux délinquants s'arrêtèrent aussitôt.

— Et chiottes ! répéta Ro.

En vérité, Andy aurait aimé, en récompense de son héroïque contribution au maintien de l'ordre public, avoir le plaisir de passer les menottes aux suspects et de les jeter lui-même à l'arrière d'une voiture de patrouille. Mais il n'était pas assermenté et ne méritait donc pas cet insigne honneur. Officiellement, il travaillait pour le journal ce soir-là. Il lui fut d'ailleurs difficile d'expliquer pourquoi il se trouvait dans une ruelle derrière un magasin d'électronique au moment du

cambrilage. L'agent Weed, qui prenait sa déposition dans une voiture de patrouille, insista lourdement sur ce point.

— Reprenons depuis le début, disait Weed. Que faisiez-vous dans cette allée, avec vos feux éteints ?

Il y a bien une raison à ça.

— Je me croyais suivi, répéta Andy pour la énième fois.

Weed le regarda en silence, ne sachant que faire de cet hurluberlu. Une chose était sûre, c'était que le journaliste mentait. Tous les journalistes mentaient, ils avaient ça dans le sang. Weed était prête à parier qu'Andy s'était garé là pour faire un petit somme pendant ses heures de travail ou alors pour se branler, se rouler un joint, ou les trois à la fois !

— Ah oui, et suivi par qui ? demanda Weed, son carnet de rapport sur les genoux.

— Un type dans une Ford blanche, répondit Andy. Un type que je ne connaissais pas.

La nuit était bien avancée lorsque Andy put enfin quitter Southpark, sans même un mot de remerciement des policiers. Il lui restait une heure à tuer avant de devoir retourner au journal pour faire un article sur les événements de la nuit. La moisson était plutôt maigre à son goût.

Il se trouvait à proximité de Myers Park, non loin de l'endroit où Michelle Johnson avait eu ce terrible accident. Malgré lui, il était hanté par le souvenir de cette nuit tragique. Il passa lentement devant les demeures de Eastover, imaginant la vie de leurs occupants et leur émoi en apprenant la mort de leurs voisins. Les Rollins habitaient en face du Mint Museum. Lorsque Andy arriva à la hauteur de leur maison blanche chapeautée de tuiles orange, il s'arrêta un instant. Des lumières brillaient derrière les fenêtres à la seule intention des voleurs, puisque plus personne n'habitait la maison. Un père, une mère et trois jeunes enfants avaient péri en l'espace d'une fraction de seconde.

Andy se rappelait aussi qu'un violeur avait sévi dans Myers Park dans les années 80. Il imaginait un jeune homme rôdant dans le quartier, frappant aux portes au hasard, dans l'espoir de tomber sur une femme seule. Qu'est-ce qui motivait une telle cruauté ? La rancœur ? La revanche du pauvre ? Andy essayait de comprendre de telles motivations, tandis qu'il regardait défiler de part et d'autre de la rue les fenêtres éclairées des maisons.

Il s'aperçut soudain qu'il répétait sans doute les mêmes gestes que

le violeur. Celui-ci aussi sillonnait les rues (mais à pied), scrutant les façades. Il épiait sa proie, savourait d'avance son forfait, l'acte final étant finalement secondaire par rapport au fantasme qui le sous-tendait. Pour Andy, il n'existait pas de crime plus horrible que le viol. S'étant lui-même trouvé aux prises de Rednecks, il avait eu un aperçu de la terreur que pouvait éprouver une femme en la matière. Jamais il n'oublierait ce que lui avait dit Bridglewood à Davidson : Ne mets jamais les pieds en prison, fiston, tu passerais tout ton séjour à quatre pattes !

L'accident avait eu lieu à la jonction de la Selwyn et de l'une des Queens Roads ; Andy reconnut l'endroit aussitôt. Il ne s'attendait pas en revanche à voir une Nissan garée sur le bas-côté. En s'approchant, il reconnut la conductrice. C'était Michelle Johnson, effondrée derrière le volant, en sanglots. Andy se gara à son tour, sortit de sa BMW et se dirigea vers la voiture de Johnson, d'un pas sûr et volontaire, comme s'il était chargé de prendre en main la situation. Il se pencha à la portière du côté conducteur et son cœur se serra en voyant la souffrance de la jeune femme. Elle releva la tête et sursauta. Elle porta la main à son pistolet puis reconnut le journaliste. Sa surprise vira aussitôt à la colère.

— Foutez-moi la paix ! lança-t-elle en baissant sa vitre.

Il la regarda bouche bée, incapable d'articuler un mot.

— Des vautours ! Vous n'êtes que de sales vautours, cria-t-elle en démarrant.

Andy était raide comme une statue. C'était un comportement si curieux pour un journaliste que la colère de la jeune femme retomba, toute envie de s'en aller s'évanouissant dans l'instant. Ils se regardèrent en silence un moment.

— Je ne demandais qu'à vous aider, articula Andy d'une voix tremblante d'émotion.

Un lampadaire faisait luire les bris de verre et les taches pourpres sur le bitume et éclairait l'arbre mutilé dans lequel s'était encastrée la Mercedes. De nouvelles larmes perlèrent dans les yeux de la jeune femme. Elle les essuya du revers de la main, se sentant profondément humiliée sous le regard inquisiteur du journaliste. Elle poussa un gémissement, incapable de supporter ce poids sur sa poitrine. Il lui suffirait de sortir son pistolet pour mettre fin à ses souffrances ; ce serait si simple...

— Quand j'avais dix ans, expliqua le journaliste, mon père était flic ici. Il avait à peu près votre âge quand il a été tué en service. Je sais ce que vous ressentez.

Michelle releva vers lui son visage en pleurs.

-20 h 22. Le 29 mars, un dimanche. Ils ont dit que c'était de sa faute, poursuivit Andy d'une voix hachée. Il était en civil et avait pris en chasse une voiture volée, hors de son secteur. Et il n'avait rien à faire dans Adam Two. Les renforts n'arrivèrent jamais. Du moins, trop tard. Il fit de son mieux, mais... (Sa voix se brisa et il s'éclaircit la gorge.) Il n'a jamais pu leur raconter sa version.

Andy scruta les ténèbres. Il y avait pour lui aussi une rue, une nuit, qui avaient brisé sa vie. Il donna un coup de poing sur le toit de la voiture.

— Mon père était un bon flic ! s'écria-t-il.

Michelle Johnson le regardait en silence, se sentant vide et sèche à l'intérieur.

— Je préférerais être à sa place, annonça-t-elle. Morte pour de bon.

— Non, répondit Andy en se penchant à sa hauteur. Non. (Il vit une alliance à sa main gauche, qui tenait le volant. Il lui prit doucement le bras.) On n'a pas le droit d'abandonner ceux qui vous aiment.

— Je rends ma plaque aujourd'hui, annonça Michelle.

— Rien ne vous oblige à faire ça, protesta-t-il. Il n'y a aucune preuve que...

— Personne ne m'a demandé quoi que ce soit, c'est une décision personnelle, l'interrompit-elle. Je suis un monstre aux yeux de tous, articula-t-elle avant d'éclater de nouveau en sanglots.

— Nous pouvons changer ça, insista Andy avec détermination. Laissez-moi vous aider.

Elle déverrouilla ses portières et il monta à bord.

JUDY HAMMER arrosait ses plantes lorsque Virginia West entra dans son bureau le lendemain matin tenant un café et des douceurs de Bojangles – un roulé œuf-saucisse et un beignet, pour changer du quotidien. Le téléphone de Judy sonnait de façon frénétique, mais la chef de la police était pour l'heure occupée à brumiser ses orchidées. Elle releva la tête vers sa chef de service sans un mot de bienvenue. Elle n'était pas du genre à tourner autour du pot.

— Alors comme ça, il a pris en chasse des voleurs annonça-t-elle avec son léger accent de l'Arkansas. Avec deux arrestations à la clé. Il a provoqué à lui seul le démantèlement d'un gang spécialisé dans les cambriolages de Radio Shack qui sévissait en ville depuis huit mois.

Elle examina de plus près une fleur blanche et décida de lui octroyer un nuage de gouttelettes supplémentaire. Elle portait une jupe noire avec de discrets pointillés, et un chemisier de soie anthracite à grand col, orné d'un collier de perles d'onyx. Virginia adorait la façon de s'habiller de sa patronne. Elle était fière de travailler avec une femme qui avait si belle allure, qui respectait les plantes et les gens, tout en sachant se faire respecter.

— Et Johnson lui a raconté ce qui s'est passé pour l'accident, ajouta-t-elle en montrant le journal sur son bureau. Il la dégage de toute responsabilité. Elle ne démissionne plus.

Judy Hammer se dirigea vers un calamondin posé près de la fenêtre, et entreprit d'enlever les feuilles mortes des branches touffues, encore chargées de fruits.

— Je l'ai vue ce matin, poursuivit-elle. Il a fait tout ça en une nuit. Sans même patrouiller avec nous.

Elle interrompit ses soins et se tourna vers Virginia.

— Tu as raison. Il ne faut pas le laisser tout seul. Dieu sait ce qu'il aurait fait s'il avait été en uniforme. Si cela ne tenait qu'à moi, je l'enverrais dans une autre ville, à cinq mille kilomètres d'ici.

Virginia esquisssa un sourire, tout en observant sa patronne traiter une pousse contre les pucerons et arroser une autre plante verte.

— Ton vrai regret, rétorqua Virginia, c'est qu'il ne travaille pas chez nous.

Elle plongeait la main dans son sac de victuailles.

— Tu manges trop ! lança Judy. Si j'ingurgitais tout ça, je ressemblerais à une tour.

— Brazil m'a appelée, annonça finalement Virginia, en remettant son friand enveloppé de son papier gras. Tu sais ce qu'il faisait derrière le Radio Shack ?

— Non, répondit-elle en s'approchant d'un plant de violettes.

Cinq minutes plus tard, Judy marchait d'un pas décidé dans le long couloir du rez-de-chaussée. Elle avait sa tête des mauvais jours. Les policiers qu'elle croisa la suivirent des yeux, étonnés. Elle arriva devant une porte et l'ouvrit brutalement. Les agents en uniforme présents dans la salle de briefing sursautèrent en voyant arriver la grande patronne. Jeannie Goode, chef du service des patrouilles, donnait ses instructions à ses troupes.

— Je veux que toutes les affaires, et je dis bien toutes, passent par le capitaine de garde... expliquait-elle avant d'apercevoir Judy qui marchait vers elle avec un air menaçant.

— Officier Goode ! lança Judy en haussant la voix pour que tout le monde puisse l'entendre. Le harcèlement, ça te dit quelque chose ?

Le visage de Jeannie pâlit. Judy n'allait tout de même pas la ridiculiser devant trente-trois agents, deux sergents et un capitaine !

— Montons dans mon bureau, suggéra-t-elle avec un sourire contraint.

Judy resta plantée au milieu de la pièce, les bras croisés sur sa poitrine.

— Je veux que tout le monde profite de la leçon, répondit-elle calmement. Il paraît que des agents ont pris en filature un journaliste de l'*Observer* hier soir.

— Qui t'a raconté ça ? rétorqua Jeannie Goode. Lui ? Et tu le crois ?

— Je n'ai pas dit que c'était lui, précisa Judy Hammer.

Un long silence plana dans la salle. Goode en eut le frisson. Elle songea à ses pastilles Rennie dans le tiroir de son bureau... Le troisième étage où elle avait ses quartiers semblait une oasis inaccessible.

— Si jamais cela se reproduit, ajouta Judy en regardant tout le monde, cela chauffera pour vos matricules.

Elle fit demi-tour et s'éloigna dans un claquement de talons aiguilles. Lorsqu'elle téléphona chez Andy, elle tomba sur une femme, soit saoule, soit édentée, ou les deux à la fois. Judy raccrocha et appela Panesa.

— Judy, de quel droit osez-vous intimider mes journalistes ! attaqua aussitôt Panesa.

— Je sais, Richard, répondit simplement Judy en contemplant avec lassitude la ligne des gratte-ciel à l'horizon. Je te présente mes excuses et te promets que cela ne se reproduira plus. Et je vais en outre demander une citation pour sa contribution d'hier soir.

Quand ça ?

Le courrier est déjà parti.

Et nous annonçons la nouvelle dans l'*Observer* ! renchérit Panesa.

Judy laissa échapper un petit rire. Elle aimait bien cet homme.

— D'accord. Tu peux mettre ça dans le journal, mais en échange, je te demande de ne pas t'étendre sur les raisons de sa présence dans cette ruelle. Panesa devait réfléchir à la question. Les flics abusant de leur pouvoir et harcelant un citoyen captivaient davantage les lecteurs qu'un article consensuel, où un quidam faisait preuve de sens civique en aidant les forces de l'ordre.

— Écoute, Richard, reprit Judy. Si cela se reproduit, tu pourras en faire tes gros titres, ça te va ? Je ne te ferai aucun reproche. Mais ne jette pas le discrédit sur tout le service à cause d'une brebis galeuse.

— Quelle brebis galeuse ? demanda Panesa, sa curiosité piquée au vif.

Il avait peut-être une chance de lui tirer les vers du nez.

— A chacun sa bergerie, répondit-elle laconiquement. En attendant, donne-moi le numéro de poste de Brazil. Je vais l'appeler.

Panesa n'en revenait pas. Il voyait Andy derrière les vitres de son bureau. Comme de coutume, celui-ci était arrivé tôt au journal, travaillant à quelque nouvel article. Panesa parcourut un listing téléphonique des yeux et donna le numéro de poste d'Andy ; il s'amusa beaucoup en le voyant sursauter lorsqu'il décrocha son combiné.

— Judy Hammer à l'appareil, annonça la voix avec son autorité naturelle.

— Oh ! Bonjour m'dame, répondit Brazil en se redressant sur son siège.

Dans son empressement, il renversa son café. Il se rua sur ses blocs-notes pour les mettre hors de portée de la flaque brunâtre qui s'étalait sur son bureau.

— Je suis au courant de ce qui s'est passé hier soir, annonça aussitôt la chef de la police. Je veux que vous sachiez que la police de Charlotte et moi-même condamnons ce genre de comportement. Nous veillerons, à l'avenir, à ce que ce genre d'incident ne se reproduise plus. Je vous présente mes excuses, Andy.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom. Cela lui fit chaud au cœur.

— Oui, m'dame, parvint-il à bredouiller.

Il vivait de sa plume et n'était pas fichu d'aligner deux mots quand il le fallait ! Il était rouge de honte en raccrochant. Elle avait dû le prendre pour un lobotomisé, un crétin total. Il aurait pu au moins la remercier. Quel idiot ! Il essuya le café renversé et regarda fixement son écran d'ordinateur. Il était inutile d'espérer rattraper le coup. Elle n'était sans doute déjà plus joignable, appelée par d'autres affaires plus importantes. Elle ne lui accorderait pas deux fois une bribe de son temps précieux. L'article qu'il était en train d'écrire lui paraissait désormais à des années-lumière – une affaire de fraude mineure à la First Union Bank... Quant à Tommy Axel, qui était en train de l'épier, comme de coutume, il venait de disparaître dans une brèche de l'espace-temps.

Axel avait effectivement observé Andy toute la matinée ; il était sûr à présent que le jeune homme commençait à être troublé. Il avait même rougi sous son regard insistant. C'était bon signe. Axel avait du mal à se concentrer sur sa critique du dernier album de Wynona Judd. Son article n'allait pas lui faire plaisir ; ce ne serait pas la logorrhée dithyrambique qu'elle attendait, et elle allait perdre des millions de dollars sur les ventes. Axel avait ce pouvoir. Il laissa échapper un soupir, tentant de rassembler tout son courage ; il fallait qu'il tente une nouvelle fois sa chance avec Andy... Une sortie au restaurant ? Un concert ? Une boîte de strip-tease gay ? Qui sait, il pourrait peut-être le faire boire le faire fumer un peu d'herbe, l'émoustiller, et lui montrer ce qu'il ratait.

Andy regardait avec désespoir le combiné. Allez ! Un peu de cran ! Il saisit l'appareil, consulta son Rolodex et composa le numéro de Judy Hammer.

— Direction générale de la police de Charlotte, j'écoute, répondit une voix masculine.

Andy s'éclaircit la gorge et annonça avec un aplomb qui le surprit lui-même :

— Andy Brazil, de l'*Observer*. J'aimerais parler à Judy Hammer.

— C'est à quel sujet ?

Pas question de se faire évincer si vite. Il ne pouvait plus reculer.

— Elle vient de m'appeler et je voudrais lui dire un mot, répondit-il comme si ce fut-là la chose la plus naturelle qui soit.

Le capitaine Horgess en eut le souffle coupé. Judy Hammer avait téléphoné en personne à un journaliste ? Horgess détestait qu'elle fasse des appels sans passer par son intermédiaire. Nom de Dieu, cette femme était impossible ! Elle n'en faisait qu'à sa tête. Horgess passa la communication directement sans prévenir Andy. Deux secondes plus tard, la voix de Judy Hammer retentit au bout du fil, prenant le jeune homme de court.

— Je suis désolé de vous déranger, annonça-t-il d'une voix hachée.

— Pas de problème. Que puis-je faire pour vous ? répliqua-t-elle.

— Oh, rien du tout. Je n'appelle pas pour un article. Je voulais juste vous remercier pour ce que vous avez fait.

Judy resta silencieuse. Depuis quand les journalistes se souciaient-ils de remercier qui que ce soit ?

Andy interpréta mal le silence de Judy. Cette fois-ci, il n'y avait plus de doute ; il passait à ses yeux pour un parfait crétin.

— Voilà, c'est tout. Je ne veux pas abuser davantage de votre temps, bredouilla-t-il, parlant malgré lui de plus en plus vite. Ce, n'était pas rien de faire quelque chose comme ça. Je veux dire pour quelqu'un comme vous. Dans votre position. Peu de gens l'auraient fait, à votre place.

Judy esquaissa un sourire en tapotant une pile de papier de ses ongles vernis. Elle avait grand besoin d'aller chez la manucure !

— Je vous verrai à votre prochaine visite chez nous, répondit-elle avant de raccrocher, sentant son cœur battre plus vite.

Elle avait deux fils qui lui causaient bien du chagrin, mais cela ne l'empêchait pas de les appeler tous les dimanches soir, d'approvisionner un compte d'épargne pour les petits-enfants et de leur envoyer régulièrement des billets d'avion pour qu'ils viennent lui rendre visite. Ses fils n'avaient pas hérité de l'énergie maternelle ; Judy Hammer suspectait que cette indolence était due aux piètres gènes de leur père-un grand mou devant l'Éternel. Pour tomber enceinte, Judy avait dû suivre un véritable chemin de croix ! Le sperme de Seth n'était pas assez riche. Aujourd'hui, Randy et Jude vivaient en concubinage, avec enfants à charge. Ils habitaient respectivement Venice Beach et Greenwich Village. Randy voulait être acteur, Jude jouait de la batterie dans un groupe. Tous les deux étaient serveurs. Judy les adorait mais Seth avait pris ses distances avec eux ; voilà pourquoi ils venaient si peu leur rendre visite, au grand désespoir de leur mère.

Judy se sentit gagnée par une vague de tristesse. Elle appela le capitaine Horgess sur l'interphone.

— Qu'est-ce que j'ai pour le déjeuner ? demanda-t-elle.

— Le conseiller Snider, répondit Horgess.

— Annulez le rendez-vous et appelez Virginia West, annonça-t-elle. Dites-lui de venir me retrouver à mon bureau à midi.

LE *PRESTO GRILL* se trouvait dans un coin malfamé de la ville. Tous les flics du comté de Charlotte-Mecklembourg savaient que Judy Hammer et Virginia West avaient l'habitude d'y prendre leur petit déjeuner tous les vendredis matin. Cette coutume était surveillée de près, avec une assiduité que les deux femmes ne pouvaient supposer, aucun flic, en effet, ne tenant à ce qu'il arrive pendant son service la plus infime broutille à la grande patronne et à l'une de ses plus fidèles chefs de service.

Le petit restaurant semblait dater des années 40. Il se trouvait sur West Trade Street, entouré par des étendues de parking, en contrebas de l'église baptiste du Mont Moria. Judy aimait s'y rendre à pied lorsque le temps le permettait. C'était justement le cas ce midi-là. Virginia n'était pas une fan de la marche, mais c'était sa chef qui invitait...

— C'est très joli, lança Judy à Virginia, qui avait délaissé son uniforme pour un chemisier rouge et un pantalon bleu lavande. Pourquoi ne portes-tu jamais de jupes ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas un reproche, mais de la simple curiosité. Virginia avait une jolie silhouette et des jambes parfaitement fines.

— Je déteste ça ! répondit l'intéressée, le souffle court, car Judy ne savait pas marcher sans presser le pas. Pour moi, jupes et hauts talons sont des instruments de torture inventés par les hommes. Ce sont des entraves déguisées, une façon de te rendre impotente, répondit-elle, en haletant.

— C'est une théorie intéressante, répliqua Judy, l'air pensive.

Troy Saunders, agent du secteur David One, fut le premier à les repérer. Aussitôt l'indécision le gagna, alors qu'il tournait rapidement dans Cedar Street pour se mettre hors de vue. Devait-il alerter ses collègues ou non ? Il se souvenait avec terreur de l'irruption de la grande patronne dans la salle de briefing, lorsqu'elle avait menacé de ses foudres tout agent filant, espionnant ou harcelant qui que ce soit sans motif valable. Si elle apprenait que Saunders la surveillait pendant sa pause déjeuner, interpréterait-elle cela comme une atteinte

à sa vie privée ? Saunders s'arrêta sur un parking, son cœur battant la chamade, gagné par une bouffée de panique.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, et regarda les voitures garées autour de lui, pesant le pour et le contre. Décidément, le risque était trop gros. En particulier depuis qu'il avait entendu ce que la patronne avait dit à Jeannie Goode. Elle pouvait savoir sans la moindre difficulté qui était dans la salle lors de son petit laïus et découvrir que Saunders se trouvait à deux mètres d'elle, assis au troisième rang. Elle allait interpréter son geste comme de l'insubordination caractérisée, de la désobéissance directe à ses ordres. Il se souvenait encore de son regard, qui semblait l'avoir traversé de part en part comme une dague, lorsqu'elle avait dit : Si jamais cela se reproduit, cela chauffera pour vos matricules. Saunders ne prévint donc personne par radio. Il resta caché sur son parking et patienta en fumant une cigarette.

À midi vingt, les clients étaient installés à leurs places habituelles au comptoir de formica du Presto Grill. Gin Rummy fut le dernier à s'asseoir, une banane glissée, comme de coutume, dans la poche arrière de son pantalon, destinée à calmer sa petite fringale de l'après-midi, lorsqu'il aurait retrouvé son taxi Old Dixie jaune et rouge.

— Tu peux me préparer un hamburger ? demanda-t-il à Spike le cuistot.

— Ça peut se faire, répondit Spike, en tranchant du bacon.

— Je sais qu'il est un peu tôt pour ça.

— Au contraire, tu tombes à pic, pour une fois, répondit Spike en grattant son grill, avant d'y jeter un hamburger congelé. Quand as-tu regardé une montre pour la dernière fois, Rummy ?

Rummy esquissa un sourire et secoua la tête, un peu honteux. Il venait d'ordinaire pour le petit déjeuner, mais il s'était réveillé tard. Les deux femmes blanches dans le coin venaient aussi le matin, d'ordinaire. C'était peut-être ça qui l'avait trompé. Tout s'embrouillait. Il secoua de nouveau la tête, en grimaçant, puis rajusta sa banane pour ne pas l'écraser sous son postérieur.

— Pourquoi ranges-tu ta banane là ? lança Jefferson Davis, son voisin, conducteur d'un bulldozer jaune, qui se vantait d'avoir participé à la construction de la tour de l'US Bank. Tu ferais mieux de la mettre dans la poche de ta chemise, annonça-t-il en tapotant l'endroit en question de la chemise à carreaux de Rummy. Tu ne

risqueras pas de t'asseoir dessus, comme ça !

Les autres clients au comptoir – au nombre de huit – se mirent à débattre de la proposition de Davis. Certains mangeaient un ragoût de bœuf, d'autres des foies hachés accompagnés de blettes et de polenta.

— Si je la mets dans ma poche de chemise, je vais l'avoir sous le nez toute la journée, se défendit Rummy. Et je vais la manger plus tôt. Je ne tiendrai jamais jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi.

— Alors cache-la dans la boîte à gants.

— Il n'y a plus de place.

— Pourquoi pas sur le siège passager ? Tes clients montent toujours derrière, non ?

Spike apporta le hamburger de Rummy, version du chef, avec sauce américaine, fromage fondu et oignons grillés sur le côté de l'assiette.

— Ca ne marchera pas. J'ai parfois des valises ou des sacs à mettre là, expliqua-t-il en coupant sa viande. Il m'arrive de prendre quatre clients aux arrêts de bus, et je dois en mettre un devant. S'il voit la banane, il va croire que je mange pendant mes heures de travail.

— C'est bien le cas non ?

— Ne nous raconte pas de salades.

— Allez, avoue-le.

— C'est pas vrai. Jamais devant les clients, se défendit Rummy en dodelinant de la tête la banane toujours coincée dans sa poche de pantalon.

Judy ne se souvenait pas que le restaurant était aussi bruyant. Elle observait les hommes au comptoir, s'attendant qu'éclate une bagarre. L'un d'eux semblait faire la leçon à un autre, il semblait être question de ranger quelque chose quelque part. Les autres y allaient de leurs commentaires. Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas assisté à une belle dispute, si elle ne comptait pas, bien sûr, les sempiternelles prises de bec avec Seth. Elle n'était pas stupide et savait très bien qu'une vingtaine de voitures patrouillaient autour de chez elle, surveillant le moindre de ses faits et gestes ; ils savaient même ce qu'elle avait dans son assiette. C'était agaçant, mais elle ne pouvait leur en tenir rigueur. Elle était même sensible à cette marque d'attention, bien qu'elle sût que ses hommes songeaient plutôt à leur matricule en cas de problème qu'à la sécurité et au bien-être intrinsèques de leur patronne.

— J'aurais dû sans doute lui dire tout ça en privé, confessa Judy.

Virginia, quant à elle, regrettait que la réprimande n'ait pas eu lieu devant le service au grand complet – mille six cents agents- ou lors d'un conseil municipal télévisé.

— Tu n'as pas de reproche à te faire, répondit-elle avec retenue en finissant les frites accompagnant son sandwich.

— La cuisine est vraiment bonne ici, annonça Judy. Regarde cette galette de pomme de terre ! C'est fou ce qu'il arrive à faire avec rien.

Virginia observa Spike qui s'activait devant ses fourneaux tandis que les clients au comptoir continuaient à parler cachettes – à propos d'objets volés, sans doute, ou de drogue. Pourquoi pas la boîte à gants ? Ou sous le siège, ou encore dans une poche ? C'était fou. Les criminels ne se cachaient même plus ! Même si elle et Judy étaient en civil, tout le monde savait qui elles étaient. La radio de Virginia trônait d'ailleurs sur la table, crachotant ses messages sans discontinuer. Ces types s'en contrefichaient ! La loi n'intimidait donc plus personne ?

— Tu sais quoi ? annonça l'un des types au comptoir, en agitant son doigt sous le nez de son voisin en chemise à carreaux. Tu veux vraiment que je dise qu'en faire ? Moi, j'ai la solution. Bouffe-la ! Et dépêche-toi avant que quelqu'un ne la voie. Personne ne pourra te reprocher quoi que ce soit, comme ça. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Ca m'en bouche un coin !

— Qu'est-ce que tu as à répondre ?

— C'est l'évidence même !

— T'asseoir dessus à longueur de journée, ce n'est pas la solution, Rummy, intervint Spike. En plus, tu pourrais avoir la même chose ici. Marchandise premier choix, importation directe et prix compétitif. Un arrivage tous les matins. (Il replia une omelette jambon-fromage.) Mais non, chaque jour que Dieu fait, tu te pointes avec ce truc fourré dans ta poche ! Et pourquoi, je te le demande ? Tu t'imagines peut-être que ça plaît aux femmes ? Tu as l'air fin avec ça !

Tout le monde éclata de rire, à l'exception de Virginia. Elle allait coffrer quelques-uns de ces types en flagrant délit et démanteler ce réseau, remonter les filières jusqu'en Colombie, mettre le DEA^[13] ou le FBI sur le coup, au besoin.

— Trafic de drogue..., murmura-t-elle.

Mais Judy ne répondit pas, l'esprit complètement occupé par sa colère contre Jeannie Goode. Comment cette salope pistonnée avait-elle osé mettre en péril toute la réputation du service, et, du même

coup, la compétence des femmes en général ? Jamais, à sa mémoire, elle n'avait été aussi remontée contre quelqu'un. Virginia paraissait agacée, elle aussi, et ce détail la rasséra. Peu de gens soupçonnaient le stress et la responsabilité qui pesaient sur les épaules du chef de la police ; heureusement, West était une adjointe intègre. Elle savait qu'il ne fallait jamais abuser de son pouvoir, quel qu'il soit.

— Tu as vu ça. C'est incroyable ! lança Virginia en froissant nerveusement sa nappe en papier, les yeux rivés sur le dealer de drogue en chemise à carreaux avec une banane plantée dans la poche arrière de son pantalon. Où va le monde, je te le demande !

Judy secoua la tête.

— Je n'ose y penser

Un appel à la radio interrompit soudain leur conversation.

— Appel à toutes les unités. 600 West Trade. Vol à main armée en cours. Un individu de race blanche sexe masculin, dans un car Greyhound, dépouille les passagers. . .

Judy et Virginia se levèrent d'un bond et se précipitèrent vers la gare routière, qui se trouvait à une centaine de mètres de là. Les unités de David One avaient forcément pris l'appel, mais aucune voiture n'était encore arrivée. Ce détail surprit Judy, qui avait du mal à courir, perchée sur ses Ferragamos. Virginia la suivait, légèrement en retrait. Elles contournèrent la station et repérèrent un car sur une voie d'embarquement, portes ouvertes, attendant les derniers voyageurs pour prendre le départ.

— On va monter en faisant semblant d'être de simples passagères, murmura Virginia en ralentissant l'allure.

Judy acquiesça, connaissant parfaitement la tactique à suivre en pareil cas.

— Je passe la première, annonça-t-elle.

Ce n'est pas précisément ce que Virginia escomptait, mais la dernière chose à faire, ici ou ailleurs, serait de laisser croire à Judy Hammer que l'on doutait de ses capacités sur le terrain. Ses escarpins noirs tintèrent sur les marches de métal, lorsqu'elle monta à bord, sourire aux lèvres, feignant l'innocence et la joie du voyageur. Les gens étaient terrorisés sur leurs sièges tandis que le jeune voyou descendait l'allée centrale, collectant portefeuille, argent et bijoux dans un sac poubelle.

— Excusez-moi ? lança Judy Hammer à la cantonade.

Le jeune type, surnommé Magiç se retourna et regarda la jolie

femme dans son élégant tailleur noir. Le sourire s'évanouit sur ses lèvres lorsqu'elle aperçut son arme. Elle se figea sur place, tout comme l'autre femme derrière elle. Voilà qui était mieux. Ces deux salopes paraissaient plus riches que ces ploucs !

— C'est bien le car pour Kannapolis..., termina la plus âgée des deux.

— C'est le car pour donne-moi ton père ! rétorqua Magic en levant vers elle son pistolet 22.

— D'accord, d'accord. Tout ce que vous voudrez.

Magic crut qu'elle perdait tous ses moyens, prête à s'évanouir ou à pisser dans sa culotte. Elle s'approcha de lui en tremblant, tandis qu'elle plongeait la main dans son sac à main de cuir noir. Magic pourrait le prendre aussi, pour sa mère. Ainsi que ces jolies godasses peut-être. Tout dépendait de la taille. . . Il en eut la seconde suivante un aperçu des plus concrets lorsque la femme lui lança un coup de pied au menton du bout de son escarpin effilé. Le choc fut si brutal qu'il s'en mordit la langue. Un gros pistolet apparut soudain dans la main de la femme, plaqué contre sa tempe, tandis que son arme était tirée par derrière. Il se retrouva face contre terre dans l'allée, l'autre salope lui attachant les poignets dans le dos avec une paire de menottes souples.

— Aïe ! Serrez pas tant que ça ! gémit Magic tandis que son menton enflait. Je crois que j'ai la jambe cassée.

Bouche bée, les passagers regardèrent les deux femmes élégamment vêtues emmener le jeune malfrat. Des voitures de police arrivèrent, sirènes hurlantes, l'arrivée de la cavalerie était l'œuvre également des deux femmes – tout le monde dans le car en était convaincu.

— Merci, doux Jésus ! murmura quelqu'un.

— Que le Seigneur soit loué !

— C'est un miracle ! Alleluia !

— C'est Batman et Robin !

— Passez-moi ce sac poubelle que je récupère ma chaîne en or !

— Et moi ! Je veux mon alliance !

— Tout le monde reste à sa place ! Et on ne touche à rien ! lança un flic en montant à bord.

Pourvu qu'elle ne me reconnaisse pas, songea l'agent Saunders en descendant de voiture et apercevant Judy Hammer.

— Où étiez-vous donc ? lança-t-elle en passant devant lui. Puis elle se tourna vers Virginia. C'est curieux, tu ne trouves pas ? D'ordinaire, on ne peut pas faire un pas sans qu'ils nous suivent comme des mouches.

Virginia était un peu désarçonnée, mais une chose était sûre : elle avait le plus grand respect pour les jupes et les escarpins de sa chef. Les premières étaient toujours d'une longueur décente, et les seconds venaient de se montrer particulièrement efficaces. Elle se sentait emplie de fierté tandis qu'elles regagnaient le *Presto Grill* pour payer leur addition. Les hommes au comptoir fumaient à présent, toujours en pleine discussion, inconscients de ce qui s'était passé à cent mètres de là. Des dealers de drogue se contrefichaient de toute façon que de pauvres gens se fassent agresser, songea Virginia avec aigreur. Elle leur jeta un nouveau regard noir, tandis que Judy finissait son thé glacé et regardait sa montre.

— Il est temps de retourner au bureau, annonça-t-elle.

Andy Brazil avait entendu le récit de l'incident de la gare des Greyhound sur son scanner des fréquences de police, tandis qu'il travaillait sur un article de fond traitant des agressions et de leurs conséquences à long terme sur les victimes et leurs proches. Le temps de dévaler l'escalator, de sauter dans sa voiture et de remonter les six cents numéros de West Trade Street, l'affaire était déjà terminée, avec une arrestation à la clé.

Il passait devant le *Presto Grill* au moment où Judy Hammer et Virginia West en sortaient. Surpris, Andy s'arrêta. Pourquoi deux hautes responsables de la police venaient-elles déjeuner dans ce bouiboui ? Comment pouvaient-elles finir leur repas tranquillement alors que des gens étaient en péril à cent mètres de là – elles étaient au courant, forcément ! Virginia West avait son talkie-walkie à la main.

— Bonjour, Andy, le salua Judy Hammer.

Virginia West lui lança un regard qui ôta à Andy toute envie de poser la moindre question. Les deux femmes étaient en civil, dans des tenues élégantes. Le gros sac à main de Judy Hammer devait cacher son pistolet, ainsi que sa plaque, supposait-il. Andy admira la ligne de ses mollets lorsqu'elle s'éloigna de son pas volontaire. Virginia West avait-elle d'aussi belles jambes ? se demanda-t-il tout en accourant vers la gare routière. Des flics s'occupaient de prendre les dépositions des témoins, et ce n'était pas une mince affaire. Andy dénombra quarante-trois passagers, sans compter le chauffeur, qui lui offrit une

bonne interview.

Antony B. Burges était chauffeur de car depuis vingt-deux ans. Il avait tout vu au cours de sa carrière. On l'avait agressé, volé, pris en otage et poignardé moult fois. On lui avait tiré dessus au *Twilight Motel* à Shreveport lorsqu'il avait ramassé une fille qui s'était révélée être un homme. Il raconta tout à Andy par le menu, parce que le journaliste blond était gentil et avait assez de finesse pour reconnaître un grand conteur lorsqu'il s'en présentait.

— Je n'imaginais pas une seconde qu'elles pouvaient être des flics, répéta Burges, en se grattant le front sous sa casquette. Jamais ça ne me serait venu à l'idée. Elles sont montées à bord, en tenue noir, rouge et bleu, comme Batman et Robin ! La seconde d'après, Batman fichait le petit enculé les quatre fers en l'air et s'apprêtait à répandre sa cervelle aux quatre coins de mon car, pendant que Robin lui passait les menottes. Dieu du Ciel ! (L'homme secoua la tête, comme s'il avait eu une vision mystique.) Et c'était la chef de la police. La grande patronne. C'est dingue, non ? Vers 17 heures, l'article était bouclé et prêt à sortir en première page. Andy avait déjà vu le gros titre à la composition.

DEUX HAUTS FONCTIONNAIRES DE LA POLICE DE CHARLOTTE NEUTRALISENT
UN PIRATE DE GREYHOUND. BATMAN ET ROBIN EN TALONS AIGUILLES ?

Virginia put lire l'article avant sa parution un peu plus tard, lorsque Andy dans son bel uniforme sauta dans sa voiture, prêt pour une nouvelle nuit de patrouille. Il était fier comme un pape. Pour lui, c'était son meilleur article. Lorsqu'il songeait à ce qu'avaient fait Virginia West et Judy Hammer, il en avait des frissons dans le dos. Pour un peu, il aurait demandé leur autographe, ou un poster des deux héroïnes pour l'accrocher dans sa chambre.

— Nom de Dieu ! s'exclama Virginia alors qu'il descendait South Boulevard. Vous auriez pu vous dispenser de cette allusion ridicule à Batman !

— Impossible ! se défendit Andy, sa belle humeur fondant comme neige au soleil. Je cite un témoin. Ce n'est pas une invention de ma part !

— Foutaises ! (Elle allait être la risée de tout le service le lendemain matin.) Espèce de petit salopard ! pesta-t-elle.

Elle s'alluma une cigarette, entendant d'avance les sarcasmes de Jeannie Goode.

— Tout ça, c'est un problème d'ego, rétorqua Andy qui détestait que l'on critique systématiquement son travail. Vous êtes en pétard parce qu'on vous fait jouer les seconds rôles -Robin, et non Batman. Cela vous rappelle votre situation réelle. Batman, c'est elle. Pas vous.

Virginia lui jeta un regard étincelant de colère semblant lui lancer au visage des missiles de haine. Il n'allait pas passer la nuit. Le simple bon sens aurait été de se taire sur-le-champ.

— Je ne dis que la vérité, ajouta-t-il toutefois. C'est une question d'honnêteté, voilà tout.

— Ah oui ? fit-elle en lui lançant une nouvelle salve vengeresse. Moi aussi, je vais être honnête avec vous. Je me contrefiche de ce qu'un quidam peut dire sur moi. Mais ce que vous faites, vous, cela a un nom. C'est de la calomnie, des cancans, de la diffamation gratuite. De la charognerie !

— Je ne connaissais pas ce néologisme, répondit Andy au bord du fou rire, tout en faisant mine de prendre des notes tandis que Virginia gesticulait avec sa cigarette, sombrant dans le ridicule.

— Il ne faut pas prendre tout ce que les gens disent pour argent comptant et s'empresser de le répéter à la planète entière ! C'est pourtant élémentaire, mon petit Watson !

Andy hocha la tête, ayant de plus en plus de mal à garder son sérieux.

— Je ne porte pas de hauts talons. Jamais. Et je ne voudrais pas que l'on puisse imaginer le contraire !

— Pourquoi donc ?

— Comment ça ?

— Pourquoi craignez-vous à ce point que l'on puisse penser que vous portez des hauts talons ? précisa-t-il.

— Je ne veux pas qu'on pense à moi tout court. Un point c'est tout.

— Pourquoi ne portez-vous jamais de talons aiguilles, d'abord ? Pourquoi jamais de jupes ? insista-t-il, bien décidé à avoir le dernier mot.

— Cela ne vous regarde pas ! répondit-elle en jetant sa cigarette par la fenêtre.

Le Central lança un appel pour une adresse sur Wilkinson Boulevard, le *Paper Doll Lounge*, haut lieu de Charlotte. La boîte de strip-tease datait de Mathusalem. Une armada de filles en string passaient leur temps à exciter des hommes aux poches gonflées de

dollars. Cette nuit, des clochards s'étaient regroupés pour une beuverie collective, vidant des canettes de bière dissimulées dans des sacs en papier. Non loin de là, un jeune simple d'esprit farfouillait gaïement dans une poubelle.

— Elle n'était pas plus vieille que moi, expliquait Andy en parlant de la jeune prostituée qu'il avait aperçue l'autre nuit. Elle avait des dents cassées, de longs cheveux crasseux, et des tatouages. Mais je suis sûr qu'elle était jolie autrefois. J'aurais bien voulu parler avec elle, savoir comment elle en était arrivée là.

— Ce sont toujours les mêmes histoires. Trouvez-vous d'autres victimes, répondit Virginia, soudain agacée par l'intérêt que portait Andy à cette prostituée qui avait été si séduisante en son temps.

Ils sortirent de voiture. Virginia s'approcha d'un clochard coiffé d'une casquette. Il titubait sur place, agrippé à sa bouteille de Colt 45.

— Je vois que l'on ne s'ennuie pas ce soir, lui lança-t-elle.

— Cap'taine, marmonna-t-il en mangeant la moitié des syllabes. Z'êtes bien jolie, c'te soir. Qui c'est vot'copain ?

— Soit vous posez cette bouteille, soit je vous coffre pour la nuit, annonça Virginia.

— D'accord m'dame. Ca c'est pas compliqué ! Y'a pas a dire...

Il vida sa bière sur le bitume du parking, manquant de s'étaler dans la flaque mousseuse de tout son long, aspergeant au passage les souliers et le pantalon impeccable d'Andy. Celui-ci se recula un peu trop tard, se demandant où se trouvaient les toilettes les plus proches, certain que Virginia West lui demanderait d'aller se nettoyer toutes affaires cessantes. Elle dispersa l'attroupement de clochards, vidant par terre leur élixir de vie, tandis qu'ils comptaient mentalement les pièces dans leurs poches, prêts à refaire leurs provisions chez Ray's Cash Carry, au Texaco Food Market, ou chez Snookies.

Andy suivit Virginia, qui remontait déjà en voiture. Il était incommodé par les relents de bière qui montaient de son bas de pantalon. Il se serait bien passé de certains inconvénients du métier de flic. Les clochards le mettaient particulièrement mal à l'aise. Une bouffée de colère le gagna lorsqu'il les vit repartir en titubant. Il n'aurait pas parcouru un kilomètre qu'ils auraient de nouveau une bouteille à la main.

— Comment peut-on tomber si bas ? marmonna-t-il, regardant dans le vide.

— Cela peut arriver à n'importe qui, répondit Virginia. C'est cela le

plus terrifiant. Une bière, puis deux, et ainsi de suite. Cela nous pend au nez, à tous.

A une époque de sa vie, elle s'était trouvée sur la même funeste voie ; nuit après nuit, elle buvait pour trouver le sommeil, l'oubli ; elle passait parfois des nuits blanches à cette occupation.

Le jeune fouilleur de poubelles s'approcha alors de leur voiture. Qui donc jetait les dés, songea Virginia, qui décidait de ceux qui seraient assis à sa place et de ceux qui seraient consignés sur les parkings et les bennes à ordures ? Ce n'était pas toujours un choix. Cela n'avait pas été le cas, en tout état de cause, pour celui-ci. Le jeune débile était bien connu des services de police ; la rue était son seul foyer.

— Sa mère a voulu avorter, mais ça n'a pas marché, expliqua Virginia d'une voix posée. C'est du moins ce qu'on raconte. (Elle fit descendre la vitre d'Andy.) Il a toujours été là.

Elle se pencha et héla le jeune homme :

— Alors, comment ça va, aujourd'hui ?

Il ne parlait aucune langue connue. Il s'exprimait avec des gestes désordonnés, en émettant des borborygmes étranges qui donnèrent à Andy la chair de poule. Pourquoi Virginia s'attardait-elle ici ? Le type s'approchait, répugnant. Andy, dégoûté par cet individu qui empestait la bière et la pourriture, se recula de la fenêtre jusqu'à se plaquer contre l'épaule de Virginia.

— Qu'est-ce que vous puez, Andy ! chuchota-t-elle tout en faisant un sourire à leur visiteur.

— Ce n'est pas moi, se défendit-il.

— Mais si, c'est vous ! souffla-t-elle avant de s'adresser au jeune simple d'esprit : Qu'est-ce que tu fais là ?

Il gesticula de nouveau, de façon de plus en plus frénétique, tandis qu'il racontait sa journée à la jolie policière. Virginia souriait, semblant prendre plaisir au récit. Son partenaire avait un air bien trop pincé au goût du jeune homme.

Boy, ainsi que tout le monde le surnommait, savait reconnaître au premier coup d'œil les bleus. Il sentait leur anxiété, rien qu'à leur mine tendue ; à chaque fois, il lui prenait l'envie de les taquiner un peu. Boy se tourna alors vers Andy et lui fit sa grimace la plus hideuse et répugnante, découvrant des gencives édentées, comme un gorille apercevant un nouveau venu sur sa planète. Lorsque Boy voulut toucher Andy, celui-ci eut un mouvement de recul. Cela ne fit que l'exciter davantage. Il se mit à pousser des hurlements, en dansant

autour de la voiture, et à le tripoter de plus belle. Virginia riait aux éclats, et fit un clin d'œil à Andy.

— Ah ! Ah ! lança-t-elle. Je crois que vous avez fait une touche !

Elle remonta finalement la vitre. Andy se sentait sale. Il empestait la bière et avait été en contact avec une créature sans dents vivant dans les ordures. Il réprima un haut-le-cœur tandis que Virginia démarrait en riant et sortait une nouvelle cigarette de son paquet. Elle lui avait tendu un traquenard, se plaisant à l'humilier. Il se mura dans le silence, furieux et honteux, tandis qu'ils roulaient sur West Boulevard en direction de l'aéroport.

Elle s'engagea sur la Billy Graham Parkway, en se demandant si elle aimerait qu'une autoroute portât son nom. Apprécierait-elle vraiment que des colonnes de voitures et de camions lui roulent dessus nuit et jour, lui laissant sur le corps des traces de pneus et des bouts de gommages, sous les insultes sempiternelles des conducteurs, se faisant des bras d'honneur ou brandissant leur pistolet ? La route n'était pas le jardin d'Eden, mais le pays du mal, songeait Virginia ; pour reprendre une référence biblique, c'était bel et bien la route vers l'Enfer, et sa chaussée était pavée de sang. Plus elle y réfléchissait, plus elle avait de la peine pour ce pauvre pasteur Graham dont la maison à Charlotte avait été offerte contre sa volonté à un parc d'attractions évangéliste.

Andy n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ils se rendaient ; mais une chose était sûre, il tournait le dos à l'action, et Virginia n'avait visiblement aucune intention de s'arrêter pour qu'il puisse se nettoyer. Andy était rivé à la radio de bord. Il se passait quelque chose à Charlie Two, sur Central Avenue. Pourquoi roulaient-ils dans la direction opposée, sur la Billy Graham Parkway ? Il se souvenait de sa mère regardant Billy Graham à la télévision. Elle n'aurait raté ses émissions à aucun prix. Andy se demandait dans quelle mesure il pourrait placer dans son article une citation du célèbre évangéliste ; peut-être le pasteur avait-il dit quelque chose d'intéressant sur le crime et la violence...

— Où allons-nous ? s'enquit Andy lorsque la conductrice tourna de nouveau vers Wilkinson Boulevard.

C'était le boulevard le plus malfamé ; mais Virginia le quitta rapidement, tourna à gauche dans Alleghany Street, et prit la direction de Westerly Hills, un quartier minable et sans intérêt autour du lycée Harding. Le moral d'Andy tomba au plus bas. Quel mauvais tour Virginia allait-elle encore lui jouer ? Non seulement elle n'avait aucune envie de patrouiller avec lui, mais elle tenait aussi à lui faire

sentir qu'il n'avait rien à faire ici, et que si cela ne tenait qu'à elle, il n'aurait jamais eu vent du moindre fait divers.

— Appel à toutes les voitures. 2500 Westerly Hills Drive, crachota soudain la radio. Suspects signalés sur le parking de l'église.

— Merde ! lâcha-t-elle, en appuyant sur l'accélérateur.

Quelle guigne ! Ils se trouvaient justement sur Westerly Hills Drive, la petite église de bois blanc droit devant eux. Le parking était vide de voitures lorsque Virginia s'y engagea, mais non désert ; six jeunes gens se trouvaient là, avec une forte femme à l'air revêche assise dans un fauteuil roulant. Sept regards haineux se tournèrent vers la voiture de police. Ne sachant trop à quoi s'attendre, Virginia ordonna à Andy de rester à côté d'elle au moment de descendre de voiture.

— Nous avons reçu un appel de... commença à expliquer Virginia.

— On ne fait que passer, répondit Rudof, l'aîné.

La femme lui lança un regard étincelant de fureur.

— Tu n'as pas à répondre ! aboya-t-elle. A personne. Tu m'entends ?

Rudof baissa la tête ; son pantalon, au bas des reins, laissait entrevoir son caleçon rouge. Il était las d'être humilié par cette mère autoritaire et harcelé par la police. Qu'avaient-ils fait de répréhensible ? Rien ! Ils rentraient simplement chez eux après avoir accompagné leur mère chez le marchand de tabac ; une petite promenade digestive, rien de plus. Ils avaient voulu couper par le parking. Où était le mal ?

— Nous n'avons rien fait, annonça Rudof en croisant les bras sur sa poitrine.

Une bagarre allait éclater d'un instant à l'autre, songea Andy. L'air était électrique comme à l'approche d'un orage, avant que ne jaillisse le premier éclair. Tout son corps était tendu. Il observa la petite troupe, campée dans l'ombre. La mère, dans son fauteuil, s'approcha de Virginia. Elle avait quelque chose à dire depuis trop longtemps. L'heure était venue de vider son sac. Ses enfants allaient entendre ce qu'elle avait sur le cœur, comme ces deux flics qui ne semblaient pas être de sourdes brutes.

— On ne faisait que passer, annonça-t-elle. On rentrait simplement chez nous, comme n'importe qui. J'en ai marre que vous passiez votre temps à nous persécuter.

— Personne ne vous... tenta de répondre Virginia.

— Ah oui ? Vous croyez ça, s'écria la mamma, haussant la voix de colère. C'est un pays libre, ici ! Si nous étions blancs, vous croyez que quelqu'un aurait appelé la police ?

— Vous marquez un point, répondit Virginia avec justesse.

La mère resta interloquée. Les enfants aussi. Qu'une flic, blanche qui plus est, reconnaisse une chose pareille, tenait du miracle.

— Vous êtes donc d'accord qu'on vous a alertés parce qu'on est noirs ? insista la femme pour être certaine de n'avoir pas rêvé.

— Je le crois, effectivement, et c'est parfaitement injuste. Toutefois, je ne savais pas que vous étiez noirs lorsque j'ai pris l'appel sur ma radio, annonça Virginia d'une voix calme mais ferme. Peu importait que vous soyez noirs, blancs, jaunes ou verts. Nous répondons aux appels parce que c'est notre métier ; nous voulions simplement nous assurer que tout allait bien.

La mamma feignait encore la colère lorsqu'elle s'éloigna dans son fauteuil roulant, mais le cœur n'y était plus. Elle se sentait au bord des larmes, sans savoir pourquoi. Les policiers remontèrent dans leur voiture et s'en allèrent.

— Rudof, remonte donc ton pantalon ! se lamenta la mère. Tu vas te prendre les pieds dedans et te casser le cou ! Pareil pour toi, Joshua ! Ah les gosses, je vous jure !

Elle s'enfonça dans la nuit, vers leur petit appartement.

Virginia et Andy restèrent silencieux tandis qu'ils retournaient sur Wilkinson Boulevard. Il songeait à ce qu'elle avait dit à cette famille. Virginia avait employé le nous , alors que bon nombre de gradés à sa place auraient dit je, comme si Andy n'était pas là. Cela lui réchauffait le cœur lorsqu'elle avait ce genre d'attention, et il avait aimé la gentillesse avec laquelle elle s'était adressée à ces gens blessés et pleins de rancœur. Andy voulait dire un petit mot à Virginia, pour lui montrer qu'il avait apprécié sa conduite, mais sa gorge était nouée, comme avec Judy Hammer.

Virginia rejoignit le centre-ville, se demandant pourquoi son passager était si silencieux. Peut-être lui en voulait-il d'avoir tenté d'échapper aux appels. Elle avait un peu honte de son attitude. Comment aurait-elle pris la chose si les rôles avaient été inversés ? Ce n'était pas très gentil ; il avait au fond raison de lui en vouloir. Elle alluma la radio et décrocha le microphone.

— Ici voiture 700, annonça-t-elle.

— Je vous écoute, 700, répondit le Central.

— Je suis désormais en dix-huit.

Andy n'en croyait pas ses oreilles. Virginia venait d'annoncer au PC qu'elle était en service et qu'elle prendrait tous les appels comme n'importe quelle voiture de patrouille. Ils entraient enfin dans le vif du sujet, prêts à se charger de toutes les affaires se présentant. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Le premier appel fut pour l'église catholique Notre Dame de la Consolation.

Tapage nocturne en provenance de la boîte de nuit du centre commercial de l'autre côté de la rue. Allez régler ça , leur ordonna-t-on.

Le dispatcheur avait été surnommé Radar et on ne lui avait pas donné ce sobriquet par hasard ! Tout d'abord, Radar avait commencé sa carrière dans la patrouille autoroutière de Caroline du Nord, où il avait acquis ses lettres de noblesse en se montrant un dieu du radar. Tout était bon pour lui-piles de ponts, toits de maisons, camions, panneaux indicateurs, avions, ballons d'hélium, arbres, autant de cachettes pour coincer les contrevenants aux diverses limitations de vitesse. Il adorait son instrument. Il aimait être le Bison Pervers de la route, et coincer tous ces gens pressés avec leurs rendez-vous importants. Radar prit finalement sa retraite. Il s'acheta un camping-car et commença une nouvelle carrière comme opérateur au PC de la police de Charlotte pour payer sa petite folie. De l'avis de tous ses collègues du 911, Radar avait un sixième sens pour sentir les affaires à problèmes. Cet appel pour l'église, par exemple, ne lui disait rien qui vaille. C'est ainsi qu'il avait choisi d'y envoyer Virginia West. Pour lui, une femme n'avait pas à être en uniforme, à moins d'être nue en dessous, et de poser sur la couverture de ces magazines érotiques qui faisaient également ses délices. En plus de ce sixième sens paranormal, Radar savait que la plainte émanait en fait du bar, le *Fat Man's Lounge*, et que l'établissement était dirigé par une bande de grosses brutes qui partageaient les mêmes convictions que lui à l'égard des femmes. Colt, le videur, que Radar connaissait personnellement, allait voir tout rouge lorsque Virginia West se pointerait avec ses galons et ses gros seins.

Virginia West ignorait tout de cet aspect de l'affaire lorsqu'elle fit demi-tour sur Statesville Avenue en allumant une autre cigarette. Elle désigna du menton l'ordinateur de bord.

— Il m'a fallu quarante minutes pour savoir faire marcher cet engin, annonça-t-elle. Et il ne vous en a fallu que dix !

L'église de Notre-Dame de la Consolation organisait un concert, et le parking était noir de voitures. Les églises catholiques n'occupaient que peu de lignes dans les pages de l'annuaire de Charlotte. En revanche, le choix était quasiment infini pour les églises baptistes, adventistes, presbytériennes, apostoliques, évangéliques, pentecôtistes et autres. Le rapport entre les deux obédiences dépassait 21 contre 1. Les catholiques étaient pris en sandwich entre l'unique temple bouddhiste de la ville et les innombrables églises charismatiques. Ils se sentaient en danger, s'attendant à chaque instant à voir leur église incendiée par des hommes en cagoules, ou leur culte ridiculisé dans les journaux. Ce soir, c'était la congrégation de Notre-Dame de la Consolation qui animait le quartier, ses vitraux multicolores luisant dans la nuit comme des lampions, décorés des hauts faits de Jésus-Christ.

— Vous ne croyez pas plutôt que c'est le bar qui s'est plaint ? demanda Andy, étonné.

Le cas était curieux, effectivement, songeait Virginia. Comment une assemblée dans une église, en train de chanter des hymnes religieux, sans doute accompagnée par des guitares, un orgue et un violon ou deux, pouvait-elle entendre quoi que ce soit se passant au-dehors ? Elle s'engagea directement dans le centre commercial en face de l'église, coupant par le parking. Le credo du *Fat Man's Lounge* était à des années-lumière de celui de Notre-Dame de la Consolation. Deux types louches traînaient devant la porte, bouteille de bière en main, cigarette au bec, l'air mauvais.

Andy n'entendait aucun bruit-pas la moindre note de musique ne filtrait de la boîte de nuit. Quelqu'un de l'église s'était plaint juste pour embêter le *Fat Man's Lounge*, qui représentait sans doute pour les ouailles l'ancre même du diable. La confrérie de Notre-Dame aurait évidemment préféré un autre type d'établissement en face de leur parvis, un commerce pour toute la famille, un Blockbuster Video-store, ou un Bar des sports. Les deux types regardèrent la voiture de police se garer. Andy et Virginia descendirent de voiture et s'approchèrent de leur petit comité d'accueil.

— Quel est le problème ? demanda Virginia. Nous avons reçu une plainte pour tapage nocturne.

— S'il y a du bruit, ça vient de là-bas, répondit l'un des deux, en montrant l'église du menton.

Le type, déjà bien éméché, avala une grande rasade de bière.

— On m’a pourtant dit que le bruit provenait d’ici, insista Virginia.

Elle se dirigea vers la porte, Andy dans ses talons. Les deux types s’écartèrent. Le *Fat Man’s Lounge* était un bar sordide, à l’atmosphère sombre et enfumée, avec de la musique en fond-mais rien de tonitruant. Des hommes derrière des tables de bois regardaient une femme sur scène, en string et houpettes sur les tétons, se trémousser en agitant ses gros seins. Andy jeta un regard furtif et vit que celui de gauche portait un tatouage figurant la planète Saturne, jaune vif, avec sa série d’anneaux concentriques tournant à toute allure. C’était, sans l’ombre d’un doute, les seins les plus gros qu’il eut jamais vus de sa vie.

Le nom de scène de la strip-teaseuse était Minx ; elle était d’une humeur de dogue ; elle avait besoin d’un autre Valium, d’un grand verre et d’une bonne cigarette, et voilà que deux flics venaient de faire leur apparition ! Qu’est-ce qui se passait encore ? Elle se mit à faire orbiter ses houpettes dans le sens inverse, puis compliqua la figure-le sein gauche dans un sens, le droit dans l’autre. Cette acrobatie avait d’ordinaire le don de déchaîner les foules, mais ce soir elle avait l’impression d’avoir affaire à une assemblée mortuaire. Minx sourit intérieurement.

Le jeune flic ne pouvait détacher son regard d’elle.

— C’est la première fois que tu vois des seins ? lui lança-t-elle, lorsqu’il passa à proximité.

Andy ignore la remarque. Virginia regarda la stripteaseuse d’un air glacial, tout en se disant que l’œuf sur le plat tatoué sur le sein gauche était plutôt bien trouvé, étant donné le contexte. Tout était sordide. La fille avait des vergetures et de la cellulite et les clients ne décollaient pas le nez de leur verre. Colt, le videur, était l’exception. Il se dirigeait vers eux comme un train de marchandises fou. Il était imposant dans son costume noir brillant avec ses chaînes en or et sa petite ceinture de cuir rouge. Il semblait prêt à les estourbir sur-le-champ et Andy savait qu’il serait le premier servi.

— Nous avons reçu une plainte pour la musique, expliqua Virginia.

— Vous trouvez que ça joue fort ? rétorqua Colt en levant son menton en forme d’enclume, les veines saillant comme des cordes sur son cou de taureau.

Il était plein de haine pour ces deux flics blancs, en particulier parce qu’il y avait une femme dans le lot. Pour qui se prenait-elle, cette salope ? De quel droit débarquait-elle ici dans son uniforme de majorette, avec toute sa quinquallerie, pour tourmenter de pauvres travailleurs comme lui ? Il surveilla Minx du coin de l’œil, s’assurant

qu'elle faisait son boulot. Il ne se passait pas une nuit sans qu'il ait besoin de la cogner un peu pour qu'elle mette un tantinet d'ardeur à l'ouvrage. Elle chaloupait lascivement. Personne ne regardait. Personne ne sortait ses billets. Deux habitués se levèrent et s'en allèrent, bien qu'il fût encore tôt. Tout ça, c'était à cause de ces deux flics.

Colt ouvrit soudain une porte latérale donnant dans une ruelle et empoigna Andy par le col avec une telle force que son uniforme se déchira.

— Hé ! cria Andy.

Colt souleva le blondinet et le jeta dans le tas d'ordures, là où était sa place. Les poubelles se renversèrent sur le macadam dans un fracas de métal et de verre brisé. Au fond, c'était un moindre mal, songea Andy, étant donné l'état déjà déplorable de son uniforme. Il se releva aussitôt, et vit Virginia sortir ses menottes. Colt la tenait par la chemise, s'appêtant à lui faire subir le même sort. Andy saisit sa radio et cria : Alerte ! Alerte !

COLT HOQUETA. L'espace d'une fraction de seconde, il crut que quelqu'un venait d'enfoncer une queue de billard au travers de sa gorge de minotaure. Du fond de sa conscience défaillante, il vit l'index de la femme, planté dans le petit creux, juste au-dessus de sa trachée artère. Il ne pouvait plus respirer. Sa langue sortait de sa bouche malgré lui ; il suffoquait, les yeux exorbités, et s'écroula sur les genoux, tandis qu'un canon de pistolet se plaquait sous son nez. Ses tympan bourdonnaient, le sang martelait ses tempes, sous la voix haineuse de la fille qui semblait prête à le manger tout cru.

— Bouge une oreille et je te fais sauter la tête, espèce d'enculé !

Minx continuait ses révolutions mammaires, les clients buvaient toujours, lorsque les troupes de renfort s'engouffrèrent par la porte d'entrée, à l'autre bout de la salle enfumée. Virginia avait un genou plaqué dans le dos de Colt et lui passait les menottes. Andy était bouche bée. Les flics embarquèrent Colt et les deux types saouls à l'entrée. Minx saisit sa chance et prit la fuite, ramassant les billets coincés sous ses jarretelles tout en enfilant un sweat-shirt. Elle alluma une cigarette qu'elle comptait bien cette fois fumer très loin d'ici.

— Tout ça est de votre faute ! pestait Virginia tandis qu'elle montait en voiture. Je n'aurais jamais dû accepter. Mais c'est terminé maintenant. Les conneries, ça suffit !

Elle boucla sa ceinture et tourna la clé de contact. Le moteur vrombit.

Ils étaient tous les deux sous le choc, chacun tentant de ne pas le montrer. Andy serrait contre lui sa chemise déchirée, où il manquait la moitié des boutons. Virginia remarqua ses pectoraux, qui prolongeaient agréablement ses membres musclés. Elle se referma aussitôt dans sa coquille. Pas question de lui envoyer quelque signal que ce soit – gestes équivoques, regards, ou mots gentils. Si signaux il y avait, ils viendraient du fin fond de la galaxie, mais certainement pas d'elle ! Elle ouvrit la boîte à gants et en farfouilla les entrailles jusqu'à refermer la main sur une petite agrafeuse qu'elle savait avoir laissée là.

— Ne bougez pas ! ordonna-t-elle d'un ton de sergent.

Elle se pencha sur lui, parce qu'il n'y avait pas d'autres moyens, et se mit à réparer les dégâts, agrafant les deux pans de chemise. Le cœur de Andy cessa un instant de battre. Il percevait le parfum de ses cheveux, tandis que les siens devaient à n'en pas douter se dresser sur sa tête. Il retint son souffle, terrifié de sentir les doigts de Virginia l'effleurier. Il était convaincu qu'elle avait conscience de son trouble ; le moindre mouvement de sa part, le moindre contact avec elle, même par inadvertance, serait aussitôt mal interprété. Il passerait à ses yeux pour un de ces machos-queue-en-l'air incapable de se contrôler. Elle ne le considérerait plus jamais comme un être humain à part entière, avec un cœur, une sensibilité ; il serait réduit au plus petit dénominateur masculin. Si elle se penchait d'un millimètre encore, il allait s'évanouir dans ses bras.

— Quand avez-vous été obligée de faire ça pour la dernière fois ? parvint-il à articuler.

Virginia cacha sa réparation de fortune sous la cravate de Andy. Plus elle essayait de se montrer distante, plus ses gestes se faisaient maladroits ; ses doigts ripaient sur la poignée de l'agrafeuse, touchaient sa peau. Lorsqu'elle voulut remiser l'appareil dans son logement, celui-ci lui échappa des mains.

— Je m'en sers pour agraffer les rapports, annonça-t-elle en plongeant le bras sous son siège. C'est la première fois que j'agrafe une chemise, si vous voulez tout savoir.

Au troisième essai, la porte de la boîte à gants accepta enfin de se refermer.

— Je ne parlais pas de ça, répondit Andy en s'éclaircissant la gorge. Je faisais allusion à ce que vous avez fait tout à l'heure. Ce type devait peser ses cent vingt kilos et vous l'avez terrassé. Toute seule.

Virginia West enclencha la première.

— Cela n'a rien d'extraordinaire. Ce n'est qu'une question d'entraînement.

— Peut-être que vous pourriez...

— Pas question ! l'interrompt-elle en levant la main comme un agent arrêtant la circulation. Il n'y a pas écrit cours privés sur mon front ! (Elle montra du doigt l'ordinateur de bord.) Allez, collègue. Annulez l'appel.

Andy avança la main et posa les doigts sur le clavier, avec hésitation. Il se mit à pianoter. Le système émit en réponse à ses

efforts un bip réconfortant.

— Génial ! souffla-t-il, ravi.

— Je suis vraiment tombée sur un simple d'esprit ! commenta Virginia.

— Voiture 700, annonça Radar, depuis son standard. Une personne portée disparue au 556 Midland.

— Merde ! Pas déjà !

Virginia décrocha le micro et le jeta sur les genoux d'Andy.

— Voyons un peu ce qu'on vous apprend à l'école.

— Voiture 700, répondit-il par radio. Dix-dix-huit pour 556 Midland.

Les rapports sur les personnes disparues étaient les plus fastidieux à rédiger. Les enquêtes faisaient généralement chou blanc ; soit la personne en question n'était pas réellement disparue, soit elle était morte. Radar aurait certes préféré que Virginia se soit fait botter les fesses au *Fat Man's Lounge*. A défaut, il allait lui coller un travail de paperasserie pour le restant de ses jours ! En outre, la cité Midland Court était un endroit peu recommandé pour une femme, ou pour un blanc-bec de journaliste.

Luellen Wittiker vivait dans un petit studio. Son numéro, le 556, était peint en gros chiffres sur sa porte, comme pour tous les autres appartements de Midland Court. La ville avait mis au point ce système pour faciliter le travail des policiers la nuit, lorsqu'ils fouillaient les ténèbres avec leur Mag-Lite et leurs chiens haletant au bout de leur laisse. Luellen Wittiker venait de déménager de Mint Hill, où elle travaillait comme caissière dans un Wal-Mart^[14] jusqu'à ce qu'elle soit enceinte de huit mois et qu'elle en ait assez de voir Jerald débarquer à l'improviste. Combien de fois lui avait-elle dit non ? N-O-N.

Elle faisait les cent pas, se tordant les mains, sous le regard de sa petite fille Tangine, assise sur le lit, juste à côté de la porte. Les cartons du déménagement étaient toujours entassés contre le mur – une petite dizaine, tout au plus ; les Wittiker avaient toujours su voyager léger. Luellen priait le ciel à chaque instant pour que Jerald

ne puisse pas suivre sa trace ; mais il la retrouverait tôt ou tard, elle en était sûre. Elle continua à marcher de long en large, sentant l'angoisse monter. Mais qu'est-ce que fichaient ces satanés flics ! C'était une affaire urgente ! A tous les coups, ils avaient remis son cas à plus tard ! Oh oui ! Jerald la retrouverait. A cause de cette mauvaise graine de Weatie, parti traîner Dieu sait où. Probablement encore en train d'essayer d'entrer en contact avec Jerald, qui n'était même pas son vrai père ! Mais Weatie lui vouait une véritable adoration, et c'était là tout le problème. Tangine regardait sa mère arpenter la pièce en tous sens, en suçant une glace. Jerald n'était qu'un junkie, reconverti au commerce – un commerce prospère.

Cocaïne, crack, amphétamines, herbe, shit, toutes ces saloperies. Il se pavanait dans son grand survêtement, avec ses Fila dernier cri, ses anneaux d'oreilles et son 4 x 4 noir aux plaques minéralogiques rouge et jaune. Il allait un jour débarquer et Weatie allait recommencer, avec ses gros mots, son petit air insolent et blasé, singeant Jerald en tout point. Le gamin irait jusqu'à insulter sa propre mère, à la frapper même – et à fumer de nouveau de l'herbe ! Tout comme son dieu, Jerald. Luellen entendit des pas résonner dans l'escalier. Elle demanda qui était là, par précaution.

— Police ! répondit une voix de femme. Luellen retira le parpaing qui coînçait la porte, puis la barre à mine qu'elle avait trouvée sur un chantier. Les mêmes systèmes de défense protégeaient la porte du fond. Même si Jerald ou ses voyous de copains voulaient entrer, elle serait prévenue par le bruit et aurait le temps de sortir le Beretta 9 millimètres modèle 92FS avec sa visée laser, sa crosse en bois massif et son chargeur de quinze cartouches. Le pistolet appartenait à Jerald. il avait commis l'erreur de l'oublier à la maison ! S'il s'avisait de frapper à sa porte, ce serait son dernier geste.

— Entrez ! répondit-elle aux deux policiers.

Andy s'acclimata à la lumière falote que dispensait une lampe en plastique, en forme de colonne grecque antique. Une petite télévision était allumée, les Braves jouaient contre les Dodgers. Il y avait une petite chaîne stéréo dans un coin, les murs étaient nus ; le lit, défait trônait au milieu de la pièce. Dessus, une petite fille, avec des tresses et des yeux tristes. Il faisait une chaleur étouffante dans la chambre et Andy se mit aussitôt à transpirer à grosses gouttes. Virginia de même. Elle avait glissé un long formulaire dans la poche de sa chemise, s'apprêtant à prendre la déposition. Luellen se mit à parler de Weatie.

c'était un enfant adopté ; il était jaloux comme une teigne de Tangine et du futur bébé.

— Il vous a appelée après avoir raté le car scolaire, répéta Virginia en prenant scrupuleusement des notes.

— Il voulait que je vienne le chercher, mais cela m'était impossible, expliquait Luellen. La dernière fois que j'étais enceinte, il m'a sauté sur le ventre vous savez, et j'ai perdu le bébé. Il avait alors quinze ans. Il a toujours été plein de haine parce que c'est un gosse adopté, comme je vous l'ai dit. Les problèmes ont commencé dès le premier jour.

— Vous avez une photo récente de lui ? demanda Virginia.

— Sans doute dans un carton. Mais je ne sais pas si je pourrai mettre la main dessus tout de suite.

La mère fit une description de son fils : un garçon râblé, de l'acné, des Adidas aux pieds, un jean trop large, un T-shirt vert, une casquette des Hornets et une coupe de cheveux en dégradé. Il pouvait être n'importe où, mais Luellen craignait qu'il ait de mauvaises fréquentations et ne plonge dans la drogue. Andy éprouvait de la compassion pour la petite Tangine, entité négligeable face aux grandes affaires de ce monde. La fillette descendit du lit et s'approcha de lui, fascinée par ce jeune homme blond avec son drôle d'uniforme et sa grosse ceinture de cuir. Celui-ci sortit sa Mag-Lite et fit glisser son pinceau de lumière sur le sol, pour jouer avec elle comme avec un chaton avec une pelote de laine. Tangine, surprise et désorientée, prit peur et commença à pleurer ; ses vagissements semblaient ne pas vouloir finir tant que les policiers ne seraient pas partis. Andy et Virginia quittèrent la pièce pour regagner les ténèbres de l'escalier.

— Partons, annonça Virginia à son partenaire, tandis que Tangine hurlait dans la nuit. Andy manqua une marche et s'étala de tout son long.

— Je suis désolée, il n'y a plus de lumière, lança Luellen depuis le pas de la porte.

Ils passèrent les deux heures suivantes dans la salle des archives. Virginia remplissait une kyrielle de formulaires —encore plus longue que dans son souvenir. Elle ne connaissait aucun employé dans ce service ; tous se montraient grossiers et semblaient faire peu de cas de son rang. Tout se passait comme si elle était victime d'une conspiration, comme si on s'était passé le mot pour lui faire vivre une nuit d'enfer. Tout le monde lui tournait le dos, buvant tranquillement un soda. Virginia aurait pu taper du poing sur la table, mais n'en fit rien. Elle entra elle-même son rapport sur la personne disparue dans le

fichier informatique.

Andy et Virginia rôdèrent un moment dans le secteur de Midland, espérant vaguement repérer l'adolescent adopté. Ils roulaient lentement, passant devant des groupes de jeunes rassemblés sous des réverbères qui leur lançaient des regards haineux. Quoique Weatie restât invisible, Andy avait noué avec lui une relation imaginaire. Il comprenait la solitude du jeune garçon, sa colère, son sentiment d'échec et de gâchis. Quelles chances avait-il de s'en sortir ? Il était cerné par les pires exemples, traqué par une horde de policiers prêts à le ramener au bercail comme du bétail.

Les années passées d'Andy n'avaient pas été toutes roses, mais c'était sans commune mesure avec ce que devait vivre cet adolescent. Andy avait le tennis, et des voisins charmants. Les vigiles de Davidson le traitaient comme leur fils ; il était toujours le bienvenu dans leur petite guérite, pour écouter leurs commérages et leurs exagérations. Ils l'accueillaient à bras ouverts lorsqu'il arrivait. C'était pareil à la laverie, avec son plafond envahi de cintres et de pinces à linge depuis des générations d'étudiants. Doris, Bette et Sue avaient toujours du temps à lui consacrer. C'était le même scénario au snack-bar, à l'épicerie, à la bibliothèque-partout où il allait, en fait.

Weatie n'avait jamais connu ce bonheur, et ne le connaîtrait vraisemblablement jamais. Au moment même où Virginia réprimandait un conducteur ayant omis de boucler sa ceinture de sécurité, Weatie retrouvait ses héros dans les bas-fonds de Beatties Ford Road. Ils étaient trois, tous plus vieux que lui. Ils avaient de grands pantalons, de grosses chaussures, de gros revolvers et de gros billets plein les poches. Ils se la coulaient douce, passaient leur temps à rire et à fumer des joints. Un seul instant passé avec eux comblait le trou béant au tréfonds du jeune garçon.

— Donne-moi un pétard, et je travaillerai pour toi, annonça-t-il à Slim.

— Un petit nabot comme toi ? rétorqua Slim, éclatant de rire et secouant la tête. Si je te file un boulot, tu vas merder et je vais perdre mes billes.

— C'est pas vrai ! rétorqua Weatie de sa voix la plus grave. Personne ne m'embrouillera.

— Ouais, t'es un vrai dur, toi ! lança Tote.

— Un vrai de vrai ! renchérit Fright en tapotant le sommet du crâne de Weatie.

— J'ai les crocs, les gars, annonça Slim qui pouvait manger un

boeuf entier lorsqu'il était stone ; si on allait braquer Hardee's ?

Il parlait sérieusement. Slim et son gang étaient bien éméchés et armés jusqu'aux dents. Attaquer le Hardee's était une idée pas si saugrenue. Ils s'entassèrent tous dans la Geo Tracker rouge. le son de la radio monté si haut que les basses résonnaient à vingt mètres à la ronde. Weatie songeait à Jerald pendant le trajet. Comme il serait fier de lui en ce moment ! Dommage que Slim, Tote et Fright ne connaissent pas Jerald. Ils l'auraient forcément respecté ! Il contempla les poteaux téléphoniques et les voitures qui défilaient de part et d'autre de lui, son cœur battant la chamade. Il savait ce qui lui restait à faire.

— Donne-moi un flingue et je le ferai ! cria-t-il par-dessus le heavy metal.

Slim, au volant, éclata de nouveau de rire, en le regardant dans le rétroviseur.

— Toi, qui n'as jamais fait de mal à une mouche ?

— Je cogne ma mère.

Tout le monde s'esclaffa.

— Il cogne sa mère ! Ouah ! Quel dur !

Ils se tordaient de rire, tout en zigzaguant entre les voitures. Fright sortit son Ruger 357 avec son canon de six pouces et demi, sa crosse en noyer et sa hausse réglable. Il était chargé avec six Hydra Shoks. Il tendit l'arme à Weatie, qui la prit avec un flegme feint, comme s'il avait tenu une arme toute sa vie.

— Très bien, petit con ! annonça Slim. Tu entres et tu commandes douze beignets de poulet (il sortit un billet de vingt dollars). Tu payes et tu attends. Ne fais rien jusqu'à ce qu'il t'apporte la bouffe, compris ? Tu prends alors le paquet sous le bras, tu sors le flingue, tu vides la caisse et tu te casses vite fait.

Weatie acquiesça, son cœur tambourinant dans sa poitrine.

— On ne t'attendra pas devant le resto, précisa Fright. On sera là-bas, dit-il en désignant du menton une station-service sur le même trottoir. Derrière, à côté des poubelles. Si tu traînes trop, on se tire.

Weatie reçut le message cinq sur cinq.

— Faites pas chier ! lança-t-il, se sentant invincible tandis qu'il glissait l'arme dans son pantalon et la cachait sous son T-shirt.

En fait, ce magasin avait déjà été attaqué récemment – Slim, Fright et Tote le savaient très bien. Ils riaient aux éclats en regardant Weatie

entrer dans le restaurant ; ils s'allumèrent un autre joint et démarrèrent. Ce petit couillon de Weatie allait se faire coincer. Il goûterait à la prison. On lui prendrait sa ceinture et il serait obligé de tenir son pantalon à la main, à moins qu'un lascar ait envie de son petit cul !

— Des beignets de poulet. Douze, annonça Weatie d'une voix qu'il aurait préférée plus ferme. Il tremblait de tous ses membres, terrifié à l'idée que la grosse Noire avec son filet sur les cheveux puisse suspecter ce qu'il avait en tête.

— Qu'est-ce que tu veux comme accompagnement ? demanda la femme.

Merde ! Slim ne lui avait pas précisé ce détail. S'il se plantait, ils allaient lui faire sa fête. Il jeta un regard furtif en direction de la rue. Le Tracker avait disparu.

— Haricots, coleslaw et petits pains, finit-il par bredouiller.

Elle passa la commande et encaissa ses vingt dollars. Il laissa la monnaie sur le comptoir, redoutant qu'elle n'aperçoive son arme s'il s'avisait de ranger les pièces dans la poche de son jean. Une fois le gros sac en papier coincé sous son bras malingre, il sortit son pistolet, avec quelque maladresse certes, mais il le braquait bel et bien sous le nez de la serveuse effrayée.

— Donne-moi la caisse, salope ! ordonna-t-il de sa voix la plus haineuse, tandis que l'arme oscillait dans ses petites mains.

Wyona était la gérante de ce Hardee's. Elle était au comptoir parce que deux de ses serveuses s'étaient fait porter pâles. Elle avait déjà été attaquée trois fois, et n'allait pas laisser ce petit branleur de Blanc faire monter le score. Elle posa les mains sur ses hanches et vrilla ses yeux dans ceux de son agresseur.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, petit morveux. Me tirer dessus ? lança-t-elle d'une voix moqueuse.

Weatie n'avait pas prévu cette réaction. Il tira le chien, ses mains tremblant de plus en plus. Il avait la bouche sèche, ses yeux roulaient dans leurs orbites. Il fallait prendre une décision. Il n'allait pas laisser cette grosse vache l'insulter, merde ! S'il ressortait du restaurant sans le fric, il était grillé à vie. Déjà qu'il n'était pas sûr d'avoir commandé les bons accompagnements ! Il était vraiment dans la merde. Il ferma les yeux et appuya sur la détente. La déflagration fut assourdissante et le revolver lui sauta des mains. La balle alla fracasser un panneau lumineux au-dessus de la tête de Wyona, annonçant Grandes Frites 1,99 \$. Wyona ramassa le gros 357 Magnum, et Weatie prit ses

jambes à son cou.

Wyona était une adepte convaincue de l'entraide entre concitoyens. Elle se lança à la poursuite du gamin, traversa le parking à ses trousses, contourna la station-service et se retrouva nez à nez avec un Tracker rouge garé à côté des poubelles, dans lequel une bande de jeunes fumaient de l'herbe. Ils verrouillèrent les portes. Weatie s'escrimait sur la poignée en vain, en hurlant, tandis que la grosse femme l'empoignait par le fond de son pantalon, qui lui descendit aussitôt au bas des genoux. Weatie tomba par terre, empêtré dans son jean. La femme plaqua le revolver sur la vitre de la portière, visant la tête du chauffeur.

Slim savait reconnaître la détermination dans un regard. Cette salope allait tirer, c'est sûr, s'il bougeait le petit doigt ! Il leva lentement les mains de son volant.

— Ne tirez pas ! bredouilla-t-il, les bras en l'air. Ne tirez pas !

— Prends ton téléphone et fais le 911 ! cria Wyona.

Slim s'exécuta.

— Dis-leur qui tu es et ce que tu fais là ; et s'ils ne rappellent pas dans deux minutes, je te fais sauter la cervelle, petit branleur ! lança-t-elle, le pied planté sur Weatie qui tremblait de terreur, le visage enfoui dans les bras.

— On vient de braquer le Hardee's. On est derrière la station-service de Central Avenue ! bredouilla Slim. Venez vite, bordel, ça urge !

Selma, l'opératrice du 911 qui reçut l'appel, était pour le moins surprise. Mais elle passa l'information en priorité, un pressentiment lui disant qu'un drame était sur le point de se produire. Radar, qui n'en avait pas fini avec Virginia West, lui retransmit l'appel.

— Nom de Dieu ! pesta Virginia alors qu'ils dépassaient la Piedmont Open Middle School. Elle voulait souffler un peu, et ne voulait plus entendre son numéro de voiture cité sur les ondes. Plus

jamais.

Andy se précipita sur le micro.

— Voiture 700, j'écoute.

— Un incident au 4000 Central Avenue, annonça Radar en souriant intérieurement.

Virginia enfonça l'accélérateur, descendit la Dixième Avenue, débouchant sur la Central Avenue au niveau des numéros 1000. Ils passèrent en trombe devant le Veteran Park et le Saigon Square. D'autres voitures arrivaient en renfort. Tous les flics en patrouille savaient à présent que leur chef avait pris des appels dangereux sans attendre quelque assistance que ce soit. Lorsqu'elle arriva en vue de la station-service, six autres voitures lui collaient au pare-chocs. C'était pour le moins curieux, mais bien agréable. Virginia et Andy sortirent de voiture. Wyona baissa son arme.

— Ils ont essayé de me prendre la caisse, expliqua-t-elle à Andy.

— Qui ça ? demanda Virginia.

— Ce petit merdeux de Blanc sous mon pied, répondit-elle à Andy.

Virginia remarqua aussitôt les cheveux en dégradé, les boutons d'acné, la casquette des Hornets et le T-shirt vert. Le gamin avait le pantalon au bas des genoux et portait un caleçon jaune. A côté de lui, un sac de victuailles.

— Il est entré, m'a commandé des beignets de poulet, et il a sorti ce truc-là, annonça-t-elle en donnant à Andy le pistolet. Je l'ai poursuivi jusqu'ici où ces petits fumiers l'attendaient, lança-t-elle en désignant du doigt Slim et ses copains, tremblants dans le Tracker.

Virginia prit l'arme des mains d'Andy. Elle se retourna vers les agents qui se tenaient à proximité.

— Embarquez-moi tout ça ! ordonna-t-elle. Merci de votre concours, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Wyona.

On passa les menottes aux quatre jeunes gens. Maintenant qu'ils savaient leur vie sauve, le courage leur revint. Ils lancèrent des regards haineux aux policiers et crachèrent par terre. Une fois remontée en voiture, Virginia montra le terminal à Andy d'un mouvement de tête. Il s'empessa d'entrer au clavier le code de fin d'intervention.

— Pourquoi nous détestent-ils à ce point ?

— Les gens ont tendance à reproduire ce qu'ils ont toujours connu, répondit-elle. C'est pareil pour les flics. La plupart sont atteints du

même virus.

Ils roulèrent en silence pendant un moment, traversant d'autres quartiers pauvres, tandis qu'au loin scintillaient les feux de la ville.

— Et vous ? demanda Andy. Pourquoi n'avez-vous pas de haine ?

— J'ai eu une enfance heureuse.

Cette remarque l'agaça.

— Moi, je n'ai pas eu d'enfance heureuse, et je ne hais personne pour autant ! rétorqua-t-il. Ne me demandez donc pas d'avoir de la pitié pour ces types-là.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? dit-elle en allumant une cigarette. Cela remonte au péché originel, à la guerre de Sécession, la Guerre froide, la Bosnie. Au fait que Dieu n'a eu que six jours pour faire le boulot.

— Vous devriez arrêter de fumer, annonça-t-il. hanté par le souvenir de ses doigts frôlant sa peau.

LES PENSEES se bouscullaient dans la tête d'Andy. Il rédigea ses articles en toute hâte et les envoya *in extremis* pour la composition de l'édition du soir. Il était curieusement troublé, les nerfs en pelote, et n'avait aucune envie de rentrer chez lui. Une sorte d'angoisse l'avait étreint à l'instant même où Virginia l'avait laissé sur le parking, à côté de sa voiture. Il quitta la salle de rédaction à minuit et quart et prit l'escalator menant au premier étage.

L'imprimerie était en pleine effervescence, les tapis roulants Ferag vomissant leur soixante-dix mille journaux par heure. Andy ouvrit la porte et ses tympans furent agressés par le vacarme régnant à l'intérieur. Les imprimeurs portaient des casques antibruit et des tabliers maculés d'encre. Ils lui firent un signe de tête, étonnés malgré tout de sa présence incongrue dans leur monde mouvementé et crasseux. Jamais les journalistes ne s'inquiétaient comme celui-ci de la manière dont étaient imprimés leurs articles. Andy s'avança et regarda défiler des kilomètres de papier journal que les trépidations syncopées des plieuses amenaient lentement vers les compteuses lieuses.

Envoûté par la puissance de ces énormes et terrifiantes machines, il contemplait les milliers d'exemplaires avec son article à la Une et il se sentait tout petit. Était-il possible qu'autant de gens soient intéressés par ses analyses et sa perception du monde ? Le gros titre du soir était, bien sûr, Batman et Robin déjouant le pirate des Greyhounds. Mais il y avait également un article touchant titré. Quand un garçon fugue dans les faits divers et quelques lignes sur l'altercation au *Fat Man's Lounge*.

En fait, tous les événements rencontrés en patrouille avec Virginia West pouvaient lui donner matière à écrire un article. Andy songeait justement à elle tandis qu'il gravissait l'escalier en colimaçon menant à la salle des expéditions. Elle l'avait appelé collègue. Il entendait sa voix, en pensée, encore et encore – une voix tout à la fois profonde, cristalline et féminine. Quelque chose de chaud comme du bois ancien, comme un rocher moussu, comme des pas légers de damoiselle dans une forêt de conte éclaboussée de soleil.

Andy n'avait vraiment aucune envie de rentrer chez lui. Il regagna sa voiture sans se presser, l'esprit vagabond et songeur. Une sorte de

mélancolie l'envahissait, sans qu'il puisse en connaître la cause. La vie lui souriait, pourtant. Son boulot n'aurait pu aller mieux. Les flics ne semblaient plus le mépriser autant. Peut-être son problème était-il purement physique ? Il s'entraînait moins que d'habitude, produisait moins d'endorphine et ne poussait plus son corps à ses limites. Il flâna sur West Trade, regardant les gens de la nuit tapiner, offrant leur corps contre des dollars. Les travestis l'observaient de leurs yeux fiévreux ; la jeune prostituée était encore là, à l'angle de Cedar Street.

Lascive, elle arpentait le trottoir, et elle fixa avec effronterie Andy qui passait lentement en voiture. Elle était vêtue d'un mini short, taillé dans un jean, qui lui couvrait à peine les fesses, et d'un T-shirt moulant, coupé lui aussi, juste sous la poitrine. Évidemment, elle ne portait pas de soutien-gorge ; ses seins oscillaient mollement à chacun de ses pas, tandis qu'elle observait le garçon blond dans sa puissante BMW noire, se demandant ce qu'il avait, lui, sous le capot. Tous ces garçons de Myers Park dans leurs belles voitures venaient rôder ici en douce pour goûter au fruit défendu !

Andy accéléra et brûla un feu orange. Il tourna sur Pine Street et gagna Fourth Ward, ce vieux quartier plein de charme où des gens haut placés comme Judy Hammer avaient leur demeure. Elle habitait là, à deux pas du centre de la ville qu'elle avait juré de servir. Andy était souvent venu ici, admirer les grandes maisons victoriennes parées de couleurs vives – du violet, du bleu –, les manoirs élégants avec leurs toits d'ardoise et leurs frises ouvragées comme de la dentelle. Il y avait des murs d'enceinte d'énormes azalées et des arbres vénérables, bravant l'histoire depuis des lustres, projetant leurs douces ombres sur ces trottoirs où circulaient les plus grandes fortunes de Charlotte.

Andy se gara à un angle de rue, devant une grande maison blanche ceinte d'un joli auvent à colonnades tout illuminé, comme si les occupants attendaient sa visite. Judy Hammer avait un magnifique jardin décoré de pervenches, de pensées, de yuccas, avec des haies de troènes et des massifs de rhododendrons. Des carillons tintaient doucement dans la nuit, des notes cristallines, amicales, comme pour lui souhaiter la bienvenue. Pour Andy, il n'était pas question de pousser la porte, mais il y avait de nombreux petits jardins publics à Fourth Ward, des squares avec des fontaines et quelques bancs. Un de ces nids douillets de verdure se trouvait justement niché à côté de la maison de Judy Hammer. Dernièrement, Andy en avait fait son jardin secret. De temps en temps, la nuit, il venait s'asseoir là, lorsqu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil ou qu'il ne voulait pas rentrer chez lui. Il n'y avait aucun mal à ça – ni en actes, ni en pensées.

Il ne violait en rien la vie privée de Judy, il n'était ni un chasseur à l'affût, ni un voyeur. Tout ce qu'il cherchait en fait, c'était un peu de tranquillité, un lieu solitaire où personne ne viendrait le déranger. D'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait voir, de son coin de parc que la fenêtre du salon, dont les rideaux étaient toujours tirés, et où de temps en temps passait une ombre fugitive, vaquant à ses occupations dans le plus parfait anonymat. Andy s'assit sur l'un des bancs, sentant le froid de la pierre traverser son pantalon d'uniforme. Le regard perdu au loin, il fut envahi d'une tristesse indicible. Il imaginait Judy Hammer dans sa jolie maison, entourée par une famille aimante, avec de beaux enfants, un beau mari... Vêtue d'un tailleur élégant, elle était sans doute au téléphone, en train de résoudre des affaires de la plus haute importance. Quel bonheur de vivre avec une femme comme elle, songeait Andy dans un soupir.

Seth avait une idée assez précise de la chose... Il rangea son bol dans le lave-vaisselle, en ruminant des sentiments peu aimables. Il était en train de rajouter sur sa glace du soir du caramel et de la crème de marron quand sa matrone de femme était entrée avec sa bouteille d'Évian. Il avait été de nouveau bon pour un sermon en règle ! Son poids, ses artères coronaires, son diabète, son oisiveté, ses problèmes de dents, tout y était passé ! Il partit se réfugier dans le salon, alluma la télé pour oublier l'altercation, tout en songeant à ce qui avait bien pu l'attirer jadis chez Judy.

La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, elle était déjà une policière énergique et volontaire. Le bleu roi lui seyait à merveille et l'uniforme lui donnait fière allure. Il ne lui avait jamais avoué ses fantasmes d'alors... Il voulait être dominé par elle, frappé, fouetté, devenir sa chose, son prisonnier, livré pieds et poings liés dans le cachot capitonné de l'érotisme. Après toutes ces années, elle ignorait toujours ce penchant secret chez son mari. Rien de tel ne s'était produit. Judy ne l'avait jamais réduit en son pouvoir, physiquement du moins.

Elle n'avait jamais fait l'amour avec lui en gardant son uniforme – pas même aujourd'hui, alors qu'elle avait assez de galons et de décorations pour impressionner le Pentagone. Lorsqu'elle se rendait à des commémorations ou à des banquets de la police dans sa tenue bleue, Seth se sentait défaillir. Il était sous le charme, envoûté, plein de désir. Malgré toutes ces années, toutes ces déceptions elle restait une femme merveilleuse. Pourquoi fallait-il qu'elle s'évertue à l'humilier ? Si seulement elle ne l'avait pas entraîné dans tout ça, ne

l'avait assigné à demeure dans le pitoyable échec qu'était sa vie. C'était de sa faute à elle s'il était devenu un type obèse, un raté. Contrairement à ce qu'Andy imaginait, Judy Hammer n'était ni en tailleur, ni au téléphone. Elle était en peignoir, dans le salon, et souffrait d'insomnie. Elle ne dormait jamais beaucoup, car son cerveau avait ses propres cycles biologiques et se fichait des besoins de son corps. Elle était assise dans le canapé, le Tonight Show en bruit de fond. Elle feuilletait le *Wall Street Journal*, s'efforçant d'oublier Seth qui faisait du bruit dans la cuisine.

La misère existentielle de Seth était finalement comparable à la sienne. Quoi qu'elle se dise ou ait pu dire à ses psychanalystes d'Atlanta ou de Chicago, elle ressentait à chaque instant de chaque journée un profond sentiment d'échec. Elle avait dû commettre des erreurs, beaucoup d'erreurs ; sans quoi Seth ne chercherait pas à se tuer à petit feu à coups de fourchette, de cuillère ou de chocolat fondu. A tout bien y réfléchir, elle avait changé au fil des années ; elle n'était plus la même femme que lors de son mariage. L'ancienne Judy Hammer était morte. La nouvelle n'avait pas besoin d'un homme, en tout cas pas de Seth. Tout le monde le savait, y compris son mari. C'était une évidence ; les femmes faisant carrière dans la police, l'aviation, chez les gardes nationaux, les pompiers, les Marines ou dans d'autres corps de l'armée n'avaient nul besoin d'homme dans leur vie. Judy avait eu sous ses ordres beaucoup de ces femmes indépendantes. Elle les embauchait sans l'ombre d'une hésitation, tant qu'elles ne ressemblaient pas aux hommes dont elles n'avaient nul besoin, avec leurs habitudes de vieux mâles, toujours enclins à se battre, à se montrer obtus, susceptibles et tyranniques. Après toutes ces années, Judy avait l'impression d'être mariée à une épouse obèse, névrosée et oisive, avec un caractère de cochon. Elle était décidée à remettre les pendules à l'heure.

C'est ainsi qu'elle commit une erreur tactique cette nuit-là. Vêtue de son grand peignoir, elle sortit sur le perron et s'assit sur la balancelle pour siroter son verre de chardonnay, seule avec ses pensées.

Andy fut comme hypnotisé par cette soudaine apparition – une déesse se matérialisant dans la nuit, une fée parée de blanc et de lumière. Son cœur tressauta dans sa poitrine. Malgré son émoi, le jeune homme resta raide comme une statue sur son banc de pierre, terrifié à l'idée qu'elle puisse le voir. Il la dévorait des yeux, observant chacun de ses gestes – la manière dont elle faisait aller et venir la

balancelle, la courbure de son poignet lorsqu'elle portait le verre de cristal à ses lèvres, sa tête appuyée contre le dossier, la ligne délicate de son cou tandis qu'elle se berçait, les yeux clos.

A quoi pensait-elle ? Connaissait-elle, elle aussi, ces zones sombres de l'existence, cette solitude froide et glacée de l'âme ? Elle se balançait lentement, seule. Il était attiré par cette femme, malgré lui – l'adoration sans doute, du ver de terre pour son étoile. Si, par le plus grand des hasards, il pouvait l'approcher, il perdrait tous ses moyens, c'était évident. Mieux valait ne pas bouger, et continuer à l'admirer, au secret de la nuit. Elle était belle, malgré son âge – un être non pas délicat, mais puissant, au charisme irrésistible. Elle avait de l'allure, de la prestance. Son mari était un rival de taille, sans doute un homme de pouvoir, un avocat, un chirurgien, quelqu'un capable de soutenir une conversation élevée avec sa femme durant les rares moments de répit que leur laissait leur vie professionnelle trépidante.

Judy Hammer se balançait toujours, dégustant son vin. Son instinct ne s'était pas émoussé au fil des années. Se sentant observée, elle se leva d'un bond, les deux pieds bien en aplomb, légèrement écartés. Elle scruta l'obscurité et repéra une silhouette assise sur un banc de ce fichu parc collé à sa maison. Combien de fois avait-elle dit à l'association du quartier qu'elle ne voulait pas de ce jardin public à côté de son domicile ? Mais tout le monde s'en fichait ! Au grand affolement d'Andy, Judy Hammer descendit les marches du perron et se planta au milieu des massifs de rhododendrons, le regard fixé droit sur lui.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

Andy ne pouvait parler. Même une urgence absolue n'aurait pu lui faire articuler un mot.

— Qui est assis là ? répéta-t-elle, d'une voix lasse et irritée. Il est presque deux heures du matin. Par conséquent, je vous demande ce que vous faites ici. C'est ma maison qui vous intéresse ?

Que faire ? Prendre ses jambes à son cou ? Lorsqu'il était petit, il croyait qu'en courant très vite, il pourrait disparaître, devenir invisible. Mais il ne bougea pas et resta pétrifié sur son banc tandis que Judy Hammer s'avançait vers lui. Une part de son être voulait qu'elle sache qu'il était là – pour en finir une bonne fois pour toutes, lui avouer ses sentiments. Elle le chasserait, c'était sûr, *manu militari*, lui rirait au nez, le renverrait de la police et ne voudrait plus jamais entendre parler de lui. Et il l'aurait bien mérité.

— J'exige une réponse, lança-t-elle d'un air menaçant.

Elle avait peut-être une arme sur elle, songea Andy, peut-être dans

la poche de son peignoir ? Comment avait-il pu se mettre dans une telle situation ? Il ne pensait pas à mal en venant s'asseoir ici après son travail. Tout ce qu'il voulait, c'était un peu de calme, pour réfléchir, méditer sur son sort et la tournure que prenait sa vie.

— Ne tirez pas, bredouilla-t-il enfin, en se mettant debout et levant les bras en l'air.

Un fou, j'ai affaire à un fou ! se dit Judy. Ne tirez pas ? Quelle mouche piquait donc ce pauvre type ? De toute évidence, c'était quelqu'un qui la connaissait – puisqu'il la supposait armée et capable de faire feu. En secret, Judy avait toujours eu peur de se faire descendre un jour ou l'autre par un de ces dingues animés de quelque noble mission. Finir assassinée était une éventualité. Qui vivra verra était sa devise. Judy suivit le chemin pavé qui traversait les massifs fleuris. Andy sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, pris de panique. Il jeta un regard vers sa voiture, garée au coin de la rue. Le temps qu'il saute au volant, elle aurait relevé son numéro d'immatriculation. Il préféra se tenir tranquille et feindre l'innocence. Il se rassit la regardant s'approcher, telle une apparition dans son peignoir blanc.

— Que faites-vous donc ici ? demanda-t-elle, à un mètre de lui.

— Je n'avais pas l'intention de déranger qui que ce soit, s'excusa-t-il.

Judy hésita, ce n'était pas la réponse à laquelle elle s'était attendue.

— Il est près de deux heures du matin, répéta-t-elle.

— En fait, il est un peu plus tard que ça, souffla Andy, le menton entre les mains, le visage caché dans l'ombre. J'aime ce square, pas vous ? C'est si paisible, l'endroit idéal pour réfléchir, interroger son âme.

A cette réponse, la curiosité de Judy fut piquée au vif. Elle s'assit sur le banc à côté de lui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, tandis que son visage se matérialisait dans la nuit, comme sous les coups de pinceau délicats d'un grand maître.

— Personne, ou si peu de chose, répondit Andy.

Comme il avait tort, se dit Judy, en songeant à l'échec de sa propre vie, à son mari, là-bas, comme un fantôme dans sa maison. Ce garçon assis à côté d'elle semblait la comprendre à demi-mot. Elle lisait chez lui du respect et à la fois du désir pour la femme qu'elle était. Il brûlait de connaître ses pensées, ses idées, ses souvenirs d'enfance. Andy suivit d'un doigt la ligne de son cou, caressa sa peau sous l'étoffe

blanche et duveteuse, avec une lenteur patiente. Il approcha ses lèvres des siennes, doucement, jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle lui rendrait son baiser. Alors il l'embrassa, sa langue cherchant la sienne, tendre et aimante.

Andy se réveilla en sursaut dans sa petite chambre, avec un nœud au ventre. C'était affreux. Pourquoi fallait-il que ce ne soit qu'un rêve ? Il s'était bien assis dans le petit square près de la maison de Judy Hammer, et elle était bien venue dehors se bercer sur sa balancelle. Mais tout le reste n'était que chimères. Elle n'avait pas remarqué sa présence, dans le noir, à deux pas du drapeau de la Caroline du Nord qui claquait au vent au-dessus du perron. Elle était restée dans son monde. Il n'avait jamais approché ses lèvres des siennes, il n'avait jamais caressé sa peau soyeuse et ne le ferait jamais. Andy tremblait de tous ses membres, pétri de honte et de frustration. Elle avait sans doute trente ans de plus que lui... Il débloquait complètement.

Il avait interrogé son répondeur en rentrant, à trois heures un quart du matin. Il y avait eu quatre appels – tous raccrochés, sans message. Cela ne fit qu'empirer sa mauvaise humeur ; si son obsédée sexuelle le traquait ainsi, c'était parce qu'elle avait reconnu en lui l'un des siens – qui se ressemble s'assemble ! C'était bien connu. Andy était furieux. L'aube pâlisait dans le ciel lorsqu'il attrapa d'un geste rageur ses baskets. Il prit sa raquette, un sac de balles et s'en alla vers les courts.

L'air était encore humide de la rosée du matin, le soleil dardait ses premiers rayons. Andy passa sous les magnolias croulant de fleurs blanches au parfum capiteux. Il coupa par le campus Davidson, courut dans la petite rue sinueuse qui conduisait au stade. Il courut dix kilomètres sans reprendre haleine, puis martyrisa une centaine de balles sur le court de tennis. Dans le gymnase, il souleva des haltères, fit encore quelques sprints, une série de pompes et d'abdominaux jusqu'à ce que son corps demande enfin grâce.

La matinée de Judy était perdue. Voilà ce qui arrivait lorsqu'elle changeait ses habitudes et décidait de déjeuner avec Virginia, qui attirait les ennuis comme un paratonnerre. Elle avait choisi de porter l'uniforme aujourd'hui, ce qui était pour le moins exceptionnel. En quinze ans, elle n'avait jamais eu besoin d'aller trouver la procureur du district pour négocier la date d'un procès – elle voulait donc mettre toutes les chances de son côté. Elle croyait à la confrontation directe et était bien décidée à attaquer la magistrate, bille en tête. Dès neuf

heures du matin, Judy se trouvait dans le grand palais de justice de granit, et patientait dans la salle d'attente du premier procureur de la ville.

Nancy Gorelick était un pilier de la magistrature locale, réélue maintes et maintes fois faute de réelle opposition – la plupart des électeurs ne se déplaçaient même plus aux urnes. Elle et Judy Hammer n'étaient pas des amies intimes, loin s'en fallait. La procureur savait à quoi s'en tenir avec la chef de la police ; elle avait encore lu les exploits de Judy dans le journal du matin. Batman et Robin en talons aiguilles. Mon Dieu. Nancy Gorelick était une républicaine impitoyable, son credo : Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. Elle ne supportait pas qu'on vienne lui demander la moindre faveur et la raison de cette visite impromptue du chef de la police était limpide comme de l'eau de roche.

Nancy fit attendre Judy un certain temps. Lorsque, enfin, elle se décida à la recevoir, Judy tournait en rond comme une lionne en cage, l'œil rivé à sa montre sentant la moutarde lui monter au nez. La secrétaire ouvrit la porte de bois sombre et la chef de la police entra dans le bureau.

— Bonjour, Nancy, dit-elle.

— Bonjour, Judy, lança la magistrate avec un demi-sourire, les mains croisées sur le dessus de son bureau immaculé. Que puis-je faire pour toi ?

— Tu es au courant de l'incident d'hier, à l'arrêt de bus des Greyhounds ?

— Oui, comme le reste de la planète, répondit Nancy.

Judy prit une chaise et choisit de s'installer à côté du bureau ; il n'était pas question de s'asseoir juste en face de Nancy, avec cet énorme bloc de bois entre elles. C'était un de ces petits trucs psychologiques dont elle avait le secret. Dans la seconde, la procureur se raidit, tout son corps sur la défensive. Elle garda ses mains posées sur le buvard, tentant de conserver son assurance, agacée que Judy ait bousculé les règles et se retrouve face à elle, sur un pied d'égalité, sans rien entre les deux femmes que leurs jambes croisées.

— L'affaire Johnny Martino, annonça Nancy.

— Exactement, répondit Judy. Également connu sous le nom de Magic.

— Trente-trois plaintes pour vol et agression à main armée, continua Nancy. Il essaiera de négocier. Nous garderons dix plaintes comme chefs d'accusation, et nous obtiendrons sans doute son

inculpation pour cinq d'entre elles. Puisque c'est un double récidiviste, il va être retiré de la circulation pour le restant de ses jours.

— Quelle date prévois-tu pour le procès, Nancy ? demanda Judy, qui ne croyait pas un traître mot de cette belle tirade. Le type écoperait du minimum. Comme toujours.

— Je l'ai déjà arrêtée, répondit la procureur en feuilletant les pages de son gros agenda. L'audience aura lieu le 22 juillet.

Judy Hammer eut envie de la tuer.

— Je serai en vacances toute cette semaine. A Paris. Ce voyage est prévu depuis un an. J'emmène mes fils et mes petits-enfants ; j'ai déjà pris les billets, Nancy. C'est la raison de ma visite ce matin. Nous sommes toutes les deux très occupées, avec des emplois du temps surchargés et des responsabilités à n'en plus finir. Comme tu le sais, les hauts cadres de la police procèdent rarement à des arrestations et, par conséquent, n'ont nul besoin de venir témoigner au tribunal. On n'a jamais vu une chose pareille. J'aimerais que tu me sauves la mise, pour cette affaire. Nancy Gorelick n'avait de services à rendre à personne, et encore moins à cette Judy Hammer tout auréolée de gloire et de réussite. Tout le monde au Palais de Justice avait du travail en retard, des horaires surchargés et des impératifs absolus – sauf les accusés, évidemment, qui n'avaient rien d'autre dans leur agenda que des pages vides pour combler leur angoisse. Nancy n'avait jamais particulièrement aimé Judy Hammer. C'était une femme arrogante, ambitieuse, avide de pouvoir, individualiste et vaniteuse. Elle dépensait des sommes considérables en tailleurs de luxe, bijoux et autres atours.

— On ne m'a pas élue pour sauver le coup de qui que ce soit, déclara Nancy. Mon boulot, entre autres, est de choisir les dates qui conviennent au mieux pour le procès, et c'est ce que j'ai fait. Le planning des vacances de chacun ne regarde pas le tribunal ; à toi de faire les ajustements nécessaires. Comme tout le monde.

Nancy était toujours aussi curieusement attifée. Elle avait un penchant pour les jupes courtes, les couleurs criardes et les larges décolletés où le regard se perdait à chaque fois qu'elle se penchait sur son bureau. Elle usait et abusait du maquillage, surtout du mascara. De nombreuses rumeurs couraient sur son compte, mais Judy, jusqu'à présent, n'avait pas voulu y prêter attention. Les flics la surnommaient Whorelick^[15] un sobriquet des plus infamants. Il était temps que Judy se lève de sa chaise et inverse les positions dominantes.

C'est ce qu'elle fit, allant jusqu'à poser les mains sur le bureau de Nancy, violant ainsi le périmètre sacré de l'adversaire. Elle prit une

profonde respiration, attrapa le presse-papiers en cristal de l'US Bank et le tripota. Judy était experte à ce petit jeu. Elle parla d'un ton posé, franc et ouvert.

— Les journaux, bien sûr, m'ont interrogée au sujet de l'incident d'hier, confessa-t-elle (de toute évidence, son manège avec le presse-papiers énervait Gorelick), la presse nationale. Le *Washington Post*, le *Time*, le *Newsweek*, l'émission de CBS This Morning, le *New York Times*, énuméra-t-elle en se promenant dans le bureau, faisant sauter l'US Bank dans sa paume comme une petite balle. Ils veulent tous couvrir l'événement. Cela risque de faire du bruit. Quand on y réfléchit, c'est carrément une première dans le pays ! lança-t-elle avec un petit rire. J'ai reçu aussi le coup de fil de deux producteurs d'Hollywood. Incroyable, non ?

Nancy commençait à paniquer.

— C'est effectivement une affaire hors du commun, reconnut-elle.

— Avec un bel exemple à la clé d'équité sociale. Des gens faisant leur devoir, poursuivait Judy qui arpentait la pièce, en tripotant la tour miniature de cristal. Le tribunal de la ville traitant son chef de la police et son adjointe comme le commun des mortels, sans autre considération. (Elle hocha la tête, d'un air admiratif.) Les journalistes vont adorer ça ! Je vois d'ici le tableau.

Nancy Gorelick serait à jamais ridiculisée, son surnom d'alors connu de tous, et quelqu'un se présenterait contre elle à l'automne suivant. Elle se retrouverait dans un cabinet d'avocats comme simple assistante, au milieu d'une bande de collègues machistes qui se feraient un plaisir de la confiner à des tâches subalternes.

— Je vais tout leur dire à ce sujet, expliquait Judy en souriant. Pas plus tard qu'aujourd'hui. Une conférence de presse s'impose, je crois.

Le procès fut ajourné et fixé à une date qui convenait à tout le monde – sauf à Johnny Martino, alias Magic, qui se morfondait en cellule, affublé d'une combinaison orange vif, avec sur le dos l'abréviation : DEPT. OF CORR. Tout le monde dans cette aile de la prison avait cette inscription dans le dos ; parfois, pour s'occuper l'esprit, Johnny Martino s'interrogeait sur la signification du mot CORR. Cela avait-il à voir avec les Marine Corps, les Peace Corps^[16], les CO Railroad ? Son vieux père travaillait bien chez Amtrak, il nettoyait les wagons quand les voyageurs étaient descendus.

Pas question pour le jeune Martino de faire un travail de chien comme ça ! Plutôt crever. Il avait toujours horriblement mal à sa jambe, là où l'autre salope lui avait donné un coup de pied. C'était fou le nombre de gens qui portaient des armes-les femmes en particulier.

Chacune des deux lui avait pointé sur la tête un 40 semi-automatique ! D'où est-ce qu'elles sortaient, ces deux-là ? De la planète Mars ou quoi ? Le malheureux Martino n'en revenait toujours pas. Ce matin, il s'était réveillé sur sa couchette en croyant que toute cette histoire n'était qu'un horrible cauchemar.

Son menton était un nœud de douleur, avec un hématome gros comme un œuf, la peau percée au milieu, comme un nombril, là où la pointe de l'escarpin l'avait frappé. A présent, avec le recul, il aurait dû se méfier, c'était évident, de ces deux femmes élégantes qui étaient montées dans le Greyhound. Des gens comme ça ne prenaient pas le car, jamais. Des types ricanaient dans les cellules voisines, se racontant l'histoire hilarante de Martino qui s'était fait avoir par une vioque avec un gros sac à main. Il était la risée générale. Il sortit une cigarette, en se demandant s'il n'allait pas porter plainte pour coups et blessures. Et s'il profitait de son séjour ici pour se faire faire un nouveau tatouage ?

La journée d'Andy n'avait rien de très réjouissant non plus. Il montrait à Packer un autre article qu'il avait fait hors commande – un texte assez long sur les mères élevant seules leurs enfants – et ne cessait de découvrir des fautes de frappe, des espaces, des sauts de lignes dont il n'était en rien l'auteur. Quelqu'un était entré dans son ordinateur et avait visité ses fichiers. Il était en train d'expliquer ce phénomène étrange à Packer, tandis qu'ils faisaient défiler les paragraphes.

— Regardez ça ! disait Andy en colère, déjà en uniforme, prêt pour une autre nuit de patrouille. Et cela fait deux jours que ça dure !

— Tu es sûr que ça ne vient pas de toi ? Avec ta manie de tripatouiller tes textes en tout sens ! demanda Packer.

La somme de travail qu'abattait Andy avait dépassé le seuil de l'humainement possible. Ce gamin habillé comme un flic lui donnait des malaises, à tel point qu'il lui était pénible de s'asseoir à côté de lui. Andy était une aberration de la nature. Il recevait des félicitations officielles de la police et pondait en moyenne trois articles par jour, même lorsqu'il était censé être en congé. Son travail était d'une qualité exceptionnelle pour un novice, d'autant plus qu'il n'avait jamais fait d'école de journalisme. Andy gagnerait un prix Pulitzer avant de fêter ses trente ans, songeait Packer. Voilà pourquoi le vieux rédacteur tenait à le garder sous son aile. Car il aimait son boulot, même s'il lui mettait les nerfs en pelote. Entre le journal et sa vie de

couple, Packer se sentait chaque jour un peu plus épuisé.

Cette matinée était un exemple typique. Le réveil avait sonné à six heures ; Packer n'avait aucune envie de se lever, mais il n'avait pas le choix. Mildred, sa femme était de bonne humeur. Elle était en train de préparer du porridge dans la cuisine, pendant que Dufus, son jeune terrier Boston pure race, batifolait sous la table, cherchant quelque chose à rogner. Packer se battait déjà avec ses pans de chemise lorsqu'il fit irruption dans cette scène de la vie quotidienne, les yeux encore gonflés de sommeil, se demandant si sa femme n'avait pas perdu le peu de bon sens qui lui restait.

— Mildred, lança-t-il, je te rappelle que nous sommes en été. Et que le porridge est peut-être un peu lourd par cette chaleur.

— Allons ! Allons ! chantonna-t-elle en touillant avec énergie sa mixture. C'est très bon pour ton hypertension.

Dufus s'élança sur Packer et se mit à sautiller entre ses jambes, tentant de lui mordiller les poignets. Packer évitait tout contact avec cette bête et refusait de se mêler de son éducation. Sa femme en avait fait une condition sine qua non de leur mariage : s'il voulait l'épouser, il lui faudrait vivre le restant de ses jours avec ces affreux petits chiens qui avaient bercé l'enfance de Mildred. Dufus ne voyait pas très clair. De son point de vue, Packer n'était qu'une sorte d'arbre, plutôt gros et revêche, un poteau utilitaire, ou quelque autre obscure construction, peut-être une clôture. A chaque fois que Packer arrivait portée de flair, Dufus était comme fou et sous l'excitation, sa vessie se relâchait. Ce matin-là, il se contenta de défaire ses deux lacets.

Lorsque Packer arriva dans la salle de rédaction, il était déjà au bout du rouleau et voyait tout en noir.

Andy dévala l'escalator, déterminé à régler la situation. Il poussa plusieurs portes, puis gagna enfin le sanctuaire à air conditionné et filtré de Brenda Bond qui régnait sur le monde depuis son siège ergonomique à roulettes. Ses orteils étaient posés sur un repose-pieds réglable, ses mains délicates papillonnaient au-dessus d'un clavier profilé pour éviter les tendinites carpiennes.

Brenda Bond était encerclée d'ordinateurs IBM et Hewlett Packard, de multiplexeurs, de modems, d'armoires remplies d'énormes bandes magnétiques, de décodeurs et d'une liaison avec le satellite Associated Press. C'était son cockpit, sa cabine de pilotage, et Andy était là. Elle n'en revenait pas – il était devant elle, il avait traversé des kilomètres

de couloirs pour venir la voir, elle et personne d'autre, leurs deux vies se rencontrant en ces coordonnées miraculeuses de l'espace-temps. Elle le dévora des yeux. Dieu qu'il était beau – il le savait, le bougre, et la regardait déjà avec son petit air méprisant.

— Quelqu'un entre dans mon ordinateur et ouvre mes fichiers, déclara Andy.

— Impossible, rétorqua Brenda Bond, le génie des puces. A moins que tu n'aies donné ton mot de passe.

— Justement, je veux le changer, annonça Andy.

Elle contemplait le pantalon d'Andy, en particulier la façon dont il le moulait à la hauteur de la fermeture Eclair, avec une lueur avide dans le regard. Andy se mit à examiner ostensiblement l'endroit où Brenda avait fixé son regard.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? Une tache ou quoi ? lança-t-il.

Ses pantalons n'étaient ni moulants ni provocateurs en aucune façon. Andy ne portait jamais rien dans le but d'attirer l'attention ou pour impressionner qui que ce soit. Il se moquait de la mode. Sa garde-robe tout entière tenait dans deux tiroirs d'une commode et sur une vingtaine de cintres. Pour la plus grande part, il s'agissait d'uniformes et de tenues de tennis offertes par l'équipe ou par Wilson, lequel l'avait inscrit dans la poule junior où il figurait parmi les cinq meilleurs de l'État. Son pantalon d'uniforme était, en fait, plutôt trop grand. Mais il y avait des gens comme ça – de vrais obsédés ! Brenda Bond et Tommy Axel étaient de cette espèce.

Lorsque Andy était en bleu foncé et en cuir noir, il n'avait pas idée de l'effet qu'il pouvait produire sur ses congénères. S'il avait pris le temps de se pencher sur la question, il aurait pu découvrir que les uniformes se rattachaient au pouvoir, et que le pouvoir était un puissant aphrodisiaque. Tommy y était le premier sensible. Il se leva et quitta la salle de rédaction en courant sur les talons d'Andy, qui était célèbre pour ses sprints dans l'escalator et sur le parking. Axel s'entraînait au Powerhouse Gym chaque matin et s'était sculpté de beaux muscles.

Axel buvait du Met-Rx deux fois par jour ; il faisait son petit effet, luisant de sueur dans son débardeur, avec son short moult et ses muscles bandés, les veines saillantes, la taille comprimée par sa ceinture d'haltérophile. D'autres adeptes du body-building posaient leurs poids pour l'admirer. Il avait été traqué plusieurs fois par des

habitants de son immeuble. Tommy Axel pouvait avoir qui il voulait, quand il voulait, et ne devait pas se priver. Mais il ne pratiquait pas l'aérobic car ce n'était pas un sport spectaculaire. Il manquait donc de souffle.

— Merde ! pesta Tommy en poussant la porte vitrée qui menait au parking, au moment où Andy disparaissait au volant de sa vieille BMW.

Panesa, le directeur du journal, ayant un dîner mondain ce soir-là, rentrait chez lui plus tôt que d'habitude. Il démarrait sa Volvo argent lorsqu'il fut témoin de la brusque sortie de Tommy. Quel emmerdeur ! marmonna-t-il en secouant la tête.

Il quitta sa place réservée, à moins de vingt mètres des portes vitrées du bâtiment, puis baissa sa vitre, arrêtant net Tommy dans son élan.

— Venez ici, lui dit Panesa.

Axel lança à son patron son sourire sexy à la Matt Dillon et s'approcha d'un air nonchalant. Qui aurait pu résister ?

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, prenant une position qui montrait ses muscles sous leur plus beau côté.

— Tommy, soyez gentil, laissez-le tranquille, demanda Panesa.

— Comment ça ?

Tommy posa sa main sur sa poitrine en un geste d'innocence blessée.

— Vous m'avez très bien compris, rétorqua Panesa avant de s'éloigner.

Il boucla sa ceinture de sécurité, verrouilla les portes, vérifia ses rétroviseurs, puis attrapa le micro de sa radio pour avertir le gardien de sa maison qu'il était sur le chemin du retour.

Plus les années passaient, plus il devenait paranoïaque. A l'instar d'Andy Brazil, Panesa avait débuté en tant que journaliste spécialisé dans les faits divers ; à vingt-trois ans, il avait déjà eu un bon aperçu de toutes les atrocités auxquelles pouvait se livrer le genre humain. Il avait écrit des articles sur des meurtres d'enfants, sur des maris en gants noirs et casquettes de laine qui poignardaient sans autre émotion épouses et amis avant de s'envoler pour Chicago. Panesa avait interviewé des femmes qui assaisonnaient amoureusement leurs

préparations culinaires avec de l'arsenic, il avait couvert des accidents de voitures, d'avions, de trains des cas de parachutes ou de détenteurs de plongée défectueux, des séances de sauts par des ivrognes qui oubliaient de s'attacher les pieds à l'élastique, des incendies, des noyades... et connu moult autres tragédies qui ne s'étaient pourtant pas terminées dans le sang – son mariage, par exemple.

Panesa se faufilait à travers la circulation du centre-ville comme un Fangio de l'âge d'or – déboîtant, se rabattant, ignorant les injures et les coups de klaxon. Il allait encore être en retard. Ca ne loupait jamais. Ce soir, il avait rendez-vous avec Judy Hammer qui, à ce qu'on disait, était mariée avec un pauvre type. Elle évitait, autant que possible, de sortir avec son époux ; si la rumeur disait vrai, c'était effectivement la meilleure des choses à faire. Ce soir avait lieu la remise des prix du Service public organisée par l'US Bank. Panesa et Judy Hammer y seraient tous deux récompensés, ainsi que Nancy Gorelick, la procureur du district, qui avait fait récemment parler d'elle après avoir attaqué la chambre de la Caroline du Nord qui refusait de déboursier des crédits pour embaucher dix-sept procureurs adjoints supplémentaires – alors qu'il était clair que ce dont la région de Charlotte-Mecklenbourg avait le plus urgemment besoin, c'était d'un médecin légiste ou deux. Le banquet se tenait au Carillon, avec sa célèbre collection de tableaux et de mobiles. Panesa devait passer chercher Judy.

La voiture personnelle de Judy Hammer était une Mercedes, mais un vieux modèle, avec un seul Air Bag, côté conducteur. Panesa ne serait jamais monté à bord d'un véhicule ne possédant pas d'Air Bag passager – cela avait été ses premiers mots. Judy aussi avait quitté son bureau plus tôt que de coutume et se dépêchait de rentrer chez elle. Seth travaillait dans le jardin ; il désherbait et mettait de l'engrais. Il avait fait des cookies. Judy sentait l'odeur du beurre fondu et du sucre. Elle remarqua les traces révélatrices de farine sur le plan de travail. Seth agita une poignée d'oignons sauvages vers elle lorsqu'elle le regarda à travers la fenêtre de la cuisine. Il restait courtois, toujours.

Se sachant déjà très en retard, elle fonça sans plus attendre dans sa chambre. Seigneur ! L'image que lui renvoya le miroir était consternante. Elle se lava le visage, se passa dans les cheveux un peu de gel, et arrangea sa coiffure. Puis elle se remaquilla complètement. Les réceptions mondaines étaient toujours un problème. Pour les hommes le choix était simple : soit ils possédaient un smoking et le

portaient à chaque occasion, soit ils en louaient un. Mais pour les femmes, le dilemme était cornélien. Judy Hammer n'avait toujours pas réfléchi à sa tenue avant d'entrer dans cette maison qui sentait la pâte à gâteau comme une boulangerie. Elle décrocha une jupe de satin noir, une veste cintrée or et anthracite, ainsi qu'une tunique de soie noire avec de fines bretelles. Judy Hammer avait pris quelques kilos depuis qu'elle avait porté cet ensemble pour la dernière fois – au banquet de bienfaisance Jaycee's à Pineville, un an auparavant, si sa mémoire était bonne. Elle réussit à boutonner sa jupe mais le résultat ne la convainquit pas. Sa poitrine ressortait plus que d'habitude – elle n'aimait pas attirer l'attention sur ces formes qu'elle considérait intimes. D'un geste irrité, elle tira sur sa veste en se demandant si elle pouvait avoir rétréci chez le teinturier, auquel cas ce ne serait pas elle qui serait en faute. Enfiler des clous d'oreille en diamants lorsqu'on était pressée était toujours une opération délicate.

— Bon Dieu ! jura-t-elle en fermant le bouchon du lavabo juste avant qu'un fermoir en or ne disparaisse dans les profondeurs de la tuyauterie.

Panesa n'avait pas de problèmes de poids et pouvait porter ce qu'il voulait quand bon lui semblait. Il était une sorte d'ambassadeur local du groupe de presse Knight-Ridder auquel appartenait l'*Observer*, et se devait, à ce titre, de soigner son image. Sa préférence allait à Giorgio Armani, couturier totalement inconnu à Charlotte, les fans des Hornets ayant d'autres priorités qu'endosser des costumes étrangers à deux mille dollars et la Queen City étant loin d'être un des hauts lieux du shopping. Panesa avait belle allure dans son smoking aux revers de satin et son pantalon de soie noire ; il portait au poignet une montre en or mat et aux pieds des chaussures noires en lézard.

— Allez, dites-moi tout, lança Panesa lorsque Judy Hammer monta dans sa Volvo. Quel est votre secret ?

— Quel secret ? répondit Judy, sincèrement perplexe, en attachant sa ceinture de sécurité.

— Comment vous faites pour être aussi belle ?

— Allez, pas de flatterie, rétorqua-t-elle.

Panesa fit marche arrière dans l'allée, et aperçut un homme obèse dans son rétroviseur, s'occupant d'un massif de géraniums. L'homme les suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue ; Panesa fit mine de ne rien remarquer tandis qu'il réglait l'air

conditionné.

— Vous faites vos achats dans les environs ? demanda-t-il.

— Mon Dieu, si j'en avais le temps ! répondit Judy, songeant à son dernier après-midi de lèche-vitrines, qui lui semblait dater de Mathusalem.

— Laissez-moi deviner. Montaldo ?

— Jamais de la vie ! rétorqua Judy. Vous avez vu la manière dont ils vous traitent dans ce genre d'endroits ? Vous venez leur acheter quelque chose et ils prennent leur petit air hautain. Si je leur semble tellement inférieure, pourquoi s'abaissent-ils à me vendre leur lingerie !

— C'est tout à fait vrai, dit Panesa, qui n'était jamais entré dans une boutique de vêtements pour femmes. La même chose se produit dans certains restaurants, où je ne mets plus les pieds.

— Au *Morton's*, par exemple ? avança Judy, bien qu'elle n'y eût jamais mangé.

— Pas si vous êtes sur leur liste de clients de marque. Dans ce cas, ils vous donnent une petite carte, et vous pouvez toujours avoir une table, avec un service irréprochable, expliquait Panesa en zigzaguant entre les voitures.

— Tout officier de police doit se méfier comme de la peste de ce genre de chose, rappela-t-elle à Panesa, dont le journal aurait été le premier à raconter que Judy Hammer profitait de sa fonction pour s'octroyer des privilèges personnels ou des traitements de faveur.

Ils passèrent devant le *Traveler's Hotel*, situé juste au-dessus du *Presto Grill*, auquel Judy et Virginia avaient récemment donné ses lettres de noblesse. Panesa esquissa un sourire en songeant au titre d'Andy : Batman et Robin en talons aiguilles . Judy regardait par la fenêtre cet hôtel sordide. Par un hasard sinistre, il se situait quasiment en face de l'agence pour l'emploi locale, juste à côté de la laverie Dirty Laundry Cleaner Laundry. La nourriture et la boisson n'étaient pas tolérées dans l'enceinte du *Traveler's*. Il y avait eu un meurtre à coups de hache quelques années plus tôt, croyait-elle se souvenir à moins que ce fût au *Uptown Motel* ?

— Comment faites-vous pour garder la ligne ? demanda Panesa, continuant sa conversation badine.

— La marche, le plus souvent possible. Et ne pas manger trop gras, répondit Judy, fouillant son sac à main à la recherche de son bâton de rouge à lèvres.

— Ce n'est pas juste. Je connais des femmes qui marchent sur des tapis de jogging une heure chaque jour, et leurs jambes n'ont pas la finesse des vôtres. Comment expliquez-vous ça ?

— Seth mange tout ce qui traîne dans la maison, expliqua-t-elle, se décidant à livrer un peu d'elle-même. Il mange tellement que j'en perds mon appétit. Vous ne pouvez pas savoir l'effet que ça fait lorsque vous rentrez chez vous à huit heures du soir après une journée infernale, et que vous voyez votre mari avachi devant la télé en train de regarder « Ellen » et d'engloutir son troisième bol de chili !

Ainsi, la rumeur disait vrai, Panesa eut une bouffée de compassion pour Judy Hammer. Le directeur du *Charlotte Observer* ne trouvait personne lorsqu'il rentrait chez lui, à part sa gouvernante qui lui préparait des blancs de poulet et de la salade d'épinards. Judy Hammer devait vivre un enfer. Panesa regarda la chef de la police un moment, et se risqua à lui tapoter le dos de la main.

— Ce doit être terrible, effectivement, articula-t-il d'une voix compatissante.

— J'ai quelques kilos à perdre, en fait, confessa Judy. Mais j'ai tendance à les prendre sur le tour de taille, pas sur les jambes.

Panesa chercha une place près du *Carillon*, non loin du steak house *Morton's of Chicago* qui faisait des affaires en or sans eux.

— Attention à votre porte, annonça Panesa. Je me suis garé, je le crains, un peu trop près du parcmètre. Je n'ai pas besoin de mettre de pièces, n'est-ce pas ?

— Non, pas après six heures, répondit Judy, bien placée pour le savoir.

Panesa devait être un homme de bonne compagnie, songea-t-elle. De son côté, le directeur de l'*Observer* s'imaginait déjà faire de la voile ou du ski nautique avec Judy Hammer, aller au restaurant, faire les boutiques à Noël, ou encore discuter devant un feu de cheminée. Se prendre une bonne cuite ensemble était aussi une idée tentante, même si de par leur statut social, c'était un comportement classé sur la liste rouge. Judy Hammer s'y était risquée, de temps en temps, avec Seth, mais la sauce ne prenait pas. Il mangeait comme un ogre et de son côté, elle s'écroulait comme une masse. Panesa s'était souvent enivré seul, ce qui était la dernière des choses à faire, en particulier s'il avait le malheur de laisser le chien dehors.

Se saouler était une façon comme une autre d'échapper à ce monde sinistre ; il fallait savoir, en revanche, choisir le bon moment. Judy n'avait parlé de ce penchant à personne, pas plus que Panesa – aucun

des deux n'ayant de psychanalyste. Ce fut donc une sorte de petit miracle si, après trois verres de vin, ils abordèrent ce sujet délicat, tandis qu'en fond sonore, quelqu'un de l'US Bank prononçait un discours pontifiant sur la politique économique lancée par la région, sur les aides et incitations à l'implantation d'entreprises, et sur le faible taux de criminalité à Charlotte. Judy et Panesa touchèrent à peine au saumon mariné, mais se rattrapèrent avec la dinde. Ils reçurent chacun leur récompense dans une sorte d'état second, quoique toute l'assistance les eût trouvés spirituels, brillants et charmants. Sur le chemin du retour, Panesa trouva le courage de se garer près de Latta Park à Dilworth pour bavarder un peu, tous feux éteints, avec la radio jouant en sourdine. Judy n'était pas d'humeur à rentrer chez elle, pas plus que Panesa. Une fois qu'il serait rentré, le train-train recommencerait. Son métier ne le passionnait plus comme jadis, mais il refusait encore de le reconnaître. Ses enfants étaient partis vivre leur vie. Il avait une liaison avec une avocate dont la seule occupation était de commenter les retransmissions de procès à la télé et de critiquer les plaidoiries de ses collègues. Il n'en pouvait plus.

— Je crois qu'il se fait tard, lança Judy après une heure de discussion à l'intérieur de la Volvo.

— Vous avez raison, répondit Panesa, qui avait un trophée sur son siège arrière et un grand vide dans la tête. Judy, je voudrais vous dire quelque chose... .

— Je vous écoute, dit-elle.

— Vous avez des amis ? Au moins un, avec qui vous pouvez vous changer les idées ?

— Non.

— Moi non plus, confessa-t-il. C'est incroyable, non ?

Judy resta silencieuse un moment, l'air pensive.

— Pas tant que ça, tout bien considéré, répondit-elle finalement. Je n'ai jamais eu d'amis. Ni à l'école primaire, où j'étais la meilleure au handball, ni au lycée, où j'étais une tête en maths et présidente du comité d'élèves, ni à l'université. Et pas plus à l'école de police, maintenant que j'y réfléchis.

— Je n'étais pas mauvais en anglais, se rappela Panesa. J'ai été président de l'aumônerie du lycée pendant un an. Une autre année, j'ai fait partie d'une équipe de basket à la fac, mais ce fut horrible ; dès le premier match, on m'a fait sortir ; nous avions quarante points de retard.

— Où voulez-vous en venir, Richard ? demanda Judy, qui n'avait

pas l'habitude de tourner autour du pot.

Panesa resta silencieux un moment.

— Nous ne devrions pas être seuls dans l'existence ; ce n'est pas normal.

Virginia West aussi avait besoin d'amis, mais elle n'aurait jamais admis cela devant Andy, qui était déterminé à résoudre tous les crimes de la ville durant la nuit. Virginia fumait et Andy mangeait un Snickers lorsque la radio leur annonça que toutes les unités se trouvant dans le secteur Dundeen et Redbud devaient se mettre à la recherche d'un cadavre gisant dans un terrain vague. Les gyrophares déchiraient les ténèbres, les pieds foulaient l'herbe et les broussailles. Dans son excitation, Andy passa devant Virginia. Elle l'attrapa par le col de sa chemise et le ramena derrière elle, comme un chiot désobéissant.

— Ca ne vous dérange pas de rester derrière moi ?

Panesa s'arrêta dans Fourth Ward, devant la maison de Judy, à 1 h 20 du matin.

— Nous y voilà. Encore une fois, félicitations pour votre récompense, dit Panesa.

— A vous aussi, répondit Judy, une main sur la poignée de la porte.

— Judy, on pourrait se faire une autre soirée comme celle-là. Qu'en pensez-vous ?

— Avec plaisir. Avec ou sans trophées.

Judy distinguait, derrière les rideaux, la lueur du téléviseur allumé. Seth était encore éveillé, probablement en train de manger une pizza Tombstone.

— C'est très gentil de votre part d'avoir accepté qu'Andy patrouille avec vos équipes. C'est une grande chance pour nous, annonça Panesa.

— Pour nous aussi.

— J'en suis ravi. Je suis toujours pour les idées novatrices. Malheureusement, elles sont bien rares.

— Quasiment inexistantes, vous voulez dire, renchérit-elle.

— Vous avez raison.

Panesa eut la brusque envie de lui prendre la main, mais n'en fit rien.

— Je dois y aller, dit-il.

— Oui, il est bien tard, approuva-t-elle.

Elle se décida enfin à tirer la poignée de la portière et descendit de voiture.

Panesa s'en alla pour rejoindre sa maison vide, la mort dans l'âme. Judy rentra chez elle, où Seth se transformait peu à peu en plante grasse, se sentant seule au monde.

Virginia et Andy travaillaient dur, sans voir le temps passer. Ils venaient de se garer dans une cité HLM de Earl Village et investissaient l'appartement 121. L'endroit fleurait quelque trafic illicite ; un ordinateur était posé sur la table basse, à côté d'un tas de billets, d'une calculatrice et d'un Alphapage. Une vieille femme se tenait, l'air digne, sur le canapé ; son ami, un vieil ivrogne furieux, trépignait devant elle, en la menaçant du doigt. La police était dans la pièce, en train d'évaluer le problème.

Elle m'a braqué avec son 22 ! vitupérait le petit ami.

C'est vrai, madame, demanda Virginia, vous avez une arme ?

— Il m'a menacée ! expliqua la vieille femme à Andy.

Elle s'appelait Rosa Tinsley – elle n'avait rien d'une pocharde ou d'une hystérique. C'était une personne discrète, qui ne faisait jamais parler d'elle, excepté une fois par semaine, lorsqu'elle appelait la police. C'était son péché mignon, son petit plaisir du week-end. Billy était impossible quand il rentrait avec un coup dans le nez, après avoir perdu tous ses sous au poker.

— Il vient faire ici ses petits trafics de drogue, poursuit Rosa, s'adressant toujours à Andy. Il se saoule et menace de me couper la gorge !

— Où cache-t-il la marchandise ? demanda Virginia.

Rosa fit un signe de tête à l'intention d'Andy, désignant une pièce au fond de la maison.

— La boîte à chaussures, dans le placard, déclara-t-elle.

IL Y AVAIT BEAUCOUP de boîtes à chaussures dans le placard ; Virginia et Andy durent les ouvrir toutes. Pas la moindre trace de drogue. Le type fut expulsé à la grande satisfaction de Rosa. En regagnant la voiture, Andy se sentait fier de sa bonne action. Cette épave ambulante imbibée d'alcool était dehors et la pauvre vieille pourrait enfin avoir la paix.

— Nous avons fait du bon boulot, constata-t-il.

— Elle a simplement voulu lui faire peur ; c'est comme ça toutes les semaines, répliqua Virginia. On n'aura pas fait cent mètres qu'ils seront de nouveau ensemble.

Elle démarra, observant le vieil homme dans le rétroviseur. Il se tenait immobile sur le trottoir, ses affaires à la main, attendant que la Crown Victoria disparaisse au coin de la rue.

— Un de ces jours, il la tuera pour de bon, ajouta Virginia.

Elle détestait s'occuper d'affaires conjugales. Avec les chiens méchants, les disputes entre couples étaient les cas les plus délicats à traiter-à tout instant, cela pouvait mal tourner. Les citoyens appelaient la police, mais lui tenaient rancune de son intervention dans leur vie privée. C'était une réaction parfaitement irrationnelle. La vraie malédiction, dans un couple comme celui de Rosa, était la codépendance des deux partis ; ils ne pouvaient s'en sortir l'un sans l'autre, peu importait dans ce cas que l'un brandisse un couteau, un pistolet, frappe, vole ou menace. Virginia avait du mal à comprendre les gens qui se complaisaient dans ce type de relations dénaturées, choisissant de souffrir et de jouer les martyrs leur vie durant. C'était pareil pour Andy ; il aurait dû quitter sa mère depuis longtemps !

Pourquoi ne vous trouvez-vous pas un appartement ? lui demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas les moyens, répondit Andy en pianotant sur le terminal de bord.

— Ne me racontez pas de bêtises !

— Non, c'est vrai. Un simple deux-pièces dans un quartier pas trop

pourri coûte dans les cinq cents dollars par mois.

— Et alors ? rétorqua-t-elle. Et votre voiture combien elle vous coûte ? Vous avez des dettes, à Davidson ?

Elle devenait carrément indiscreète.

— Vous pourriez vous le payer, insista-t-elle, poursuivant son sermon. Vous êtes pris dans une relation malsaine avec votre mère. Si vous ne partez pas très vite, vous resterez avec elle jusqu'à la fin de vos jours.

— Vous croyez ? répondit Andy, qui n'appréciait guère ce petit laïus. A vous entendre, on vous croirait spécialiste en la matière.

— J'ai, hélas, vu pas mal de cas comme le vôtre, dit Virginia. Votre mère a choisi de se détruire et d'être une impotente, c'est entendu ; mais ce n'est pas par hasard. Cette entreprise sert un grand dessein : avoir la mainmise sur son fils. Elle veut vous garder avec elle et pour l'instant, elle y réussit à merveille !

Judy Hammer était victime de la même manipulation ; il était temps de réagir ! Seth, aussi, était un impotent, à sa manière. Lorsqu'elle entra, son trophée dans les mains, il zappait à tout-va sur la centaine de chaînes que lui offrait sa parabole accrochée à l'arrière de la maison. Seth aimait la country et cherchait sur les canaux un groupe folk digne de ce nom. Contrairement aux prédictions de Judy, il n'était pas en train de dévorer une pizza Tombstone. (Il l'avait engloutie plus tôt, vers minuit, alors que sa femme n'était toujours pas rentrée.) Maintenant, il avait dans les mains un bol de pop-corn, luisant de beurre fondu au micro-ondes.

Seth Bridges n'avait jamais été un apollon. Ce n'était pas son physique qui avait attiré Judy des années plus tôt, à Little Rock, mais son intelligence, sa douceur et sa patience. Ils avaient d'abord été amis, comme devrait l'être le reste de l'humanité si le bon sens prévalait sur terre. Ce furent malheureusement les capacités de Seth à long terme qui se révélèrent défaillantes. Au début, il s'éleva dans l'échelle sociale au même rythme que sa femme ; mais passé les dix premières années de mariage, il atteignit ses limites et ne put continuer à être le partenaire génial, drôle et imaginatif qu'elle attendait. Ne pouvant grandir davantage en esprit, il choisit de grossir physiquement. Aujourd'hui, il était un maître en bonne chère, le plus grand d'entre tous, sans doute.

Judy ferma la porte à clé et brancha l'alarme, mettant sous tension

les radars volumétriques. Il régnait une odeur particulière dans la maison ; on se serait cru dans une salle de cinéma – un mélange de pepperoni et de beurre figé. Son mari était affalé sur le canapé, ses doigts luisants de graisse faisant un va-et-vient ininterrompu entre le bol de pop-corn et sa bouche. Elle traversa le salon sans un mot tandis que les chaînes défilaient sur l'écran à un rythme trépidant. Une fois dans sa chambre, elle rangea avec agacement son trophée au fond d'un placard, où moisissaient déjà nombre de distinctions semblables. Pleine de colère, elle claqua la porte et se déshabilla avec des gestes rageurs, lançant ses vêtements pêle-mêle sur une chaise. Elle enfila sa chemise de nuit préférée, prit son pistolet dans son sac à main et revint dans le salon. La coupe était pleine ! La résistance humaine avait ses limites. Seth se figea, la main en suspens au-dessus de ses pop-corn, quand il vit soudain surgir sa femme, arme au poing.

— Pourquoi traîner en longueur ? lança-t-elle, en le toisant de toute sa hauteur. Tue-toi donc tout de suite et finissons-en ! Vas-y ! cria-t-elle en lui tendant son arme, crosse en avant.

Seth la regarda fixement ; il ne l'avait jamais vue dans cet état. Il finit par se redresser sur un coude.

— Qu'est-ce que tu as, ce soir ? demanda-t-il. Tu t'es disputée avec Panesa ?

— Pas du tout ! Au contraire. Alors si tu veux crever, vas-y, ne te gêne pas !

— Tu es folle.

— J'en prends effectivement le chemin ! Et c'est grâce à toi ! (Elle cessa de brandir l'arme et engagea le cran de sécurité.) Demain, Seth, tu vas te faire soigner. Ce sera le psychiatre et le généraliste. Tu vas te bouger, c'est moi qui te le dis ! Tu es un porc. Une épave. Et j'en ai marre de toi. Tu te fais crever à petit feu et je ne regarderai pas une seconde de plus le spectacle de ta déchéance, lança-t-elle en lui arrachant le bol de pop-corn des mains. Si tu ne redresses pas la barre, je m'en vais. Te voilà prévenu.

Andy et Virginia, eux aussi, étaient en pleine joute ! Ils discutaient âprement, les nerfs à cran, tandis qu'ils s'enfonçaient dans un autre quartier chaud de la ville. Andy lançait des regards haineux à Virginia, ne prêtant aucune attention à la faune inquiétante qui regardait passer la voiture de police. Pourquoi, se demandait le jeune homme, s'obstinait-il à perdre son temps avec cette femme dure et revêche, qui

sous bien des aspects n'était qu'une vieille aigrie rétrograde ?

Il semblait que le sombre nuage de la discorde planait sur tout Charlotte, ce soir-là. La bonne humeur de Panesa fut ruinée dans la seconde lorsque sa petite amie avocate l'appela au téléphone, à l'instant même où Judy claquait la porte de sa chambre, où Virginia sermonnait Andy et où Bubba partait en raid de nuit dans son gros pick-up. L'avocate venait de voir Panesa aux infos du soir, recevant son prix, avec son beau smoking et sa crinière de cheveux argent. Elle se languissait soudain de lui, voulait faire un saut chez lui, éventuellement y passer la nuit. Panesa lui fit comprendre vertement qu'il n'en était plus question, ni aujourd'hui, ni jamais. Pendant ce temps, Bubba, dans un autre quartier de la ville, se garait dans l'ombre, à proximité de Latta Park.

Bubba était en tenue de combat, une casquette noire enfoncée sur les oreilles. En arrivant devant la maison de Virginia West (objectif de sa mission nocturne), il esquissa un sourire de satisfaction : l'endroit était désert. Elle devait être en train de se faire sauter par son blondinet, songea Bubba avec un rictus lubrique, s'imaginant à la place du petit morveux. Il s'approcha en catimini de la façade de brique. Ses intentions n'étaient pas meurtrières, mais il espérait bien que l'autre salope serait folle de rage lorsqu'elle découvrirait que la serrure de sa porte d'entrée avait été remplie de Super Glue. Il avait pioché cette idée dans un autre de ses livres de chevet, et tout aurait pu se dérouler comme un charme si le destin n'en avait voulu autrement. Au moment où il coupait la pointe du tube de colle avec son couteau, il entendit une voiture arriver. C'est peut-être la fliquette qui rentre chez elle, songea Bubba. N'ayant plus le temps de s'enfuir, il choisit de se cacher dans les buissons. Un break Cavalier passa devant lui, emportant Ned Toms au marché, où il comptait passer huit heures à déballer coquillages et fruits de mer de leurs caisses de glace pilée. Toms crut apercevoir un gros chien, tapi derrière la haie de cette maison où était souvent garée une voiture de police. Mais ce fut très fugitif, il était déjà loin...

Bubba sortit des fourrés, les doigts de sa main droite collés à la Super Glue et sa main gauche entièrement soudée à la face interne de la jambe de son treillis, à la hauteur de la cuisse. Il s'éloigna en claudiquant, comme un Quasimodo des temps modernes. Il ne pouvait

ouvrir sa portière ou espérer conduire sans au moins dégager sa main gauche. Il lui fallait retirer son pantalon... C'est ce qu'il tentait justement de faire lorsque l'agent Wood arriva en voiture venant patrouiller aux abords du parc à la recherche d'éventuels détraqués sexuels. Bubba fut aussitôt arrêté pour attentat à la pudeur.

Virginia et Andy entendirent l'information à la radio, mais ils étaient trop loin pour s'en soucier – et trop occupés à se chamailler.

— Vous ne savez rien de ma mère ! Rien, non plus, des raisons qui m'ont décidé à m'occuper d'elle ! se défendait Andy.

— J'en ai une vague idée, répondit Virginia. L'assistance sociale et le tribunal pour mineurs croulent sous des dossiers comme le vôtre.

— Je n'ai jamais mis les pieds à l'assistance sociale, et encore moins dans un tribunal !

— Pas encore !

— Occupez-vous de vos affaires, pour une fois ; ça vous changera !

— Vivez votre vie. Affirmez votre indépendance. Trouvez-vous une petite copine.

— Parce que je n'ai pas de petites amies, selon vous !

— Où en trouveriez-vous le temps ? répliqua-t-elle en riant. Pendant que vous vous brossez les dents ? Vous travaillez toutes les nuits, et vous êtes à la salle de rédaction dès neuf heures, après avoir fait un footing et martyrisé un million de balles de tennis au petit matin. Alors quand auriez-vous le temps de fréquenter quelqu'un, je vous le demande !

Par chance, Radar, le dispatcheur du central, interrompit leur conversation. Une agression semblait avoir eu lieu sur Monroe Road.

— Ici voiture 700, on prend, répondit Andy dans le micro avec agacement.

— Vous savez qu'ils vous surnomment le playboy des ondes ? lança Virginia.

— Qui ça ?

— Les flics. Ils savent quand ce n'est pas moi à la radio.

— Parce que j'ai la voix grave, ou parce que je sais faire des phrases grammaticalement correctes ?

Ils traversaient des cités toujours plus inquiétantes. Virginia jetait des coups d'œil agacés dans son rétroviseur.

— Qu'est-ce que fichent les renforts ?

Andy regardait ailleurs. Il tendit le doigt, soudain excité :

— Là ! Le van blanc, EWR-117, lança-t-il. C'est celui de Monroe Road.

La camionnette disparut à un angle de rue ; Virginia enfonça l'accélérateur et enclencha les sirènes et les gyrophares. Vingt minutes plus tard, les flics emmenaient un nouveau prévenu en prison tandis que Virginia et Andy reprenaient leur patrouille.

Radar continuait à tourmenter ses souris. Il reçut un appel pour une voiture fracturée à l'angle de Trade et de Tryon Street et relaya l'info à la voiture 700, bien qu'il y eût d'autres véhicules de patrouille dans les parages qui auraient pu se charger de l'affaire.

— Un suspect de race noir, sexe masculin, torse nu, short vert. Peut-être armé, grésilla la voix de Radar dans le haut-parleur.

Virginia et Andy, une fois arrivés sur les lieux, découvrirent une Chevrolet Caprice, le pare-brise en mille morceaux. Ben Martin, son propriétaire, était un citoyen modèle, parfaitement respectueux de la loi. Il avait eu à ce jour son plein de crimes et de violences, et ne méritait pas que sa Caprice toute neuve soit saccagée ainsi. Et pour quoi ? Pour une pochette de bons de réduction, oubliée sur la banquette arrière qui avait le malheur de ressembler à un portefeuille. Une espèce de vaurien avait ruiné sa voiture, chèrement gagnée, pour cinquante cents de remise sur une boîte de thon Starkist, un paquet d'Uncle Ben's ou un bocal de Maxwell !

— La nuit dernière, il est arrivé la même chose à mon voisin, expliquait Martin aux policiers. Et la voiture des Baileys, de l'autre côté de la rue, a été forcée avant-hier !

Où allait donc le monde ! Dans le temps, à Rock Hill, en Caroline du Sud, personne ne fermait les portes à clé ; quand un vol avait lieu, on passait à tabac le coupable et on n'en parlait plus. Mais aujourd'hui, les voyous faisaient la loi, massacrant une voiture toute neuve pour des malheureux bons de réduction dans une pochette en plastique rouge, fermée par une bande Velcro.

Andy aperçut soudain un type noir, vêtu d'un short vert, détalant au bout de la rue en direction du vieux cimetière.

— C'est lui ! cria-t-il.

— Appelez des renforts ! ordonna Virginia en s'élançant à sa

poursuite.

C'était davantage un réflexe qu'une décision judicieuse, étant donné son âge, son manque d'entraînement et sa grande consommation de feuilletés au fromage et de cigarettes. Elle avait une bonne centaine de mètres de retard sur le suspect, et était déjà à bout de souffle. Elle suait sang et eau, son corps, comme son gros ceinturon, n'étant absolument pas adapté au sprint. L'autre petit salaud était torse nu, une batterie de muscles roulant sous sa peau d'ébène, et agile comme un lynx avec ça ! Comment pouvait-elle espérer rattraper un loustic pareil ? C'était perdu d'avance. Les suspects n'étaient pourtant pas censés être des athlètes olympiques. Il n'y avait pas de salles de musculation dans toutes les prisons, pas plus que des hectolitres de Met-Rx à leur disposition. Elle était plongée dans ces sombres pensées lorsque Andy la dépassa comme une flèche, rattrapant du terrain sur Short Vert, l'échappé solitaire. Il était quasiment sur ses talons au moment de franchir les portes du cimetière. Andy aurait pu toucher du doigt son dos luisant. Le salaud n'avait pas un poil de graisse ! Il détalait comme un lapin, remuant son petit cul de danseur, certain qu'il allait pouvoir filer avec ses coupons de réduction. Le jeune policier rassembla ses forces et se lança dans un placage en règle, envoyant Short Vert mordre le gazon. Il enfonça aussitôt son genou dans sa colonne et pressa l'extrémité de sa Mag-Lite sur sa tempe comme s'il s'agissait d'un canon de pistolet.

— Bouge une oreille, et je te fais sauter la tête, espèce d'enculé !
lança Andy.

Il releva la tête, plutôt fier de lui. Virginia était enfin arrivée, haletante et ruisselante de sueur. Elle allait avoir une attaque, pensait-elle, c'était sûr !

— C'est de vous que je tiens cette réplique, on ne prend qu'aux maîtres ! annonça-t-il.

Elle parvint à détacher la paire de menottes accrochée à son ceinturon, ne se souvenant plus très bien quand elle s'en était servie pour la dernière fois. Était-ce lorsqu'elle était sergent et qu'elle avait pris en chasse ce travesti sur Fourth Ward, ou était-ce au *Fat Man's Lounge* ? Elle se sentait étourdie, le sang tambourinant dans sa nuque et ses tempes. La déchéance physique avait commencé, selon elle, à trente-cinq ans, l'année où Niles avait surgi dans sa vie, un certain samedi soir, sur le perron de la porte côté jardin. Les chats abyssins étaient des animaux rares et coûteux. Ils avaient également leur caractère et leurs manies, ce qui pouvait expliquer le fait qu'un chat de cette valeur puisse se retrouver du jour au lendemain disponible à l'adoption. Virginia elle-même avait eu plusieurs fois envie de

l'abandonner sur l'autoroute. Pourquoi cet animal au port altier et au strabisme convergent, dont la mémoire remontait aux pyramides, avait-il choisi Virginia West comme maîtresse ? C'était l'un des grands mystères de la vie !

Après l'irruption de Niles dans son existence, Virginia avait plongé dans une période d'autodestruction qui n'avait rien à voir, quoi qu'on en dise, avec son isolement professionnel de femme dans un monde réservé aux hommes. Sa consommation galopante de cigarettes, de bière et de lipides, ainsi que sa répulsion pour tout exercice physique, n'avaient rien à voir non plus avec sa rupture avec Jimmy Dinkins – Dinkins qui était allergique à Niles, soit dit en passant, et qui le haïssait tellement qu'il lui avait une fois braqué son pistolet sur le crâne, un jour que le chat, lors d'une dispute, avait pris fait et cause pour sa maîtresse et avait sauté sur le dos de Dinkins, du haut du réfrigérateur.

Virginia suait toujours à grosses gouttes, le souffle court, tandis qu'elle ramenait leur prisonnier à la voiture, prise d'une brusque envie de vomir.

— Il faut absolument que vous arrêtiez de fumer lui lança Andy.

Virginia enferma le suspect à l'arrière et Andy s'installa sur le siège passager.

— Vous n'avez pas idée de toute la graisse qu'il peut y avoir dans vos friands du matin et toutes ces saloperies que vous ingurgitez, poursuivit Andy.

Leur prisonnier était silencieux, et leur jetait des regards haineux. Il s'appelait Nate Laney et avait quatorze ans. Il aurait bien descendu ces deux flics blancs comme des chiens s'il en avait eu l'occasion. Laney avait le mal dans le sang depuis sa naissance au dire de sa mère biologique, qui était elle-même une teigne, au dire de sa grand-mère. Ce mal héréditaire remontait jusque dans une prison d'Angleterre, où le porteur du gène originel avait été jeté sur un vaisseau en partance pour le Nouveau Monde, à peu près à l'époque où Cornwallis était bouté hors de Charlotte par ses défenseurs.

— Je parie que vous ne faites jamais de sport, insistait Andy, trop impétueux encore pour savoir s'arrêter à temps.

Virginia lui lança un regard noir, tout en s'épongeant le visage avec un Kleenex. Brazil venait de piquer un deux cents mètres et n'était pas même essoufflé. Elle se sentait vieille, humiliée et nauséuse. Ce gamin lui sortait par les yeux. ses idées naïves et ses grands principes sur le monde. La vie était bien plus compliquée que ça ; il finirait par s'en apercevoir lorsqu'il aurait passé un an à patrouiller avec des fast-

foods à tous les coins de rue. En outre les flics ne gagnaient pas des mille et des cents, en tout cas pas en début de carrière ; les dîners, donc, même en dehors des heures de service, se réduisaient bien souvent à une pizza, un hamburger, ou à un plat du jour dans une de ces coffee-shop qui pullulaient à Charlotte, où les clients venaient admirer les exploits des Hornets et des Panthers ou les prodiges d'adresse des dieux de la NASCAR^[17].

— Quand avez-vous joué au tennis pour la dernière fois ? demanda Andy tandis que leur prisonnier les écoutait sur la banquette arrière.

— Je ne m'en souviens pas.

— Pourquoi n'irions-nous pas taper quelques balles ?

— Vous êtes tombé sur la tête ? rétorqua-t-elle.

— Allez ! Vous étiez plutôt douée. Je suis sûr que ça reviendrait vite.

Les remparts de béton de la maison d'arrêt se dressaient au milieu de la ville. Cette prison avait été édifée en même temps que le bâtiment du LEC dans une cité qui s'enorgueillissait, selon certains de résoudre plus d'affaires par an qu'il ne s'en présentait. Il fallait passer un grand nombre de postes de contrôle pour atteindre le donjon de l'enceinte, le premier barrage ayant lieu au vestiaire, où les policiers devaient déposer leurs armes. Au bureau d'accueil, des gardes vérifiaient l'identité de tous les visiteurs. Andy regardait tout autour de lui, essayant de se souvenir dans le moindre détail de la configuration de ce lieu inquiétant. Une Pakistanaise en sari sombre, voilée, avait été arrêtée pour vol à l'étalage. Ivrognes, voleurs, et groupe de dealers étaient conduits à travers les corridors comme des brebis sous la supervision du shérif, maître des lieux. Dans la salle de dépôt, Virginia vida les poches de son prisonnier —un bâton de Dermophyl Indien, un dollar et treize cents, et un paquet de Kools. Elle parcourut les papiers d'identité de son suspect. Celui-ci commençait à reprendre du poil de la bête, la poitrine gonflée d'orgueil, tandis qu'il regardait autour de lui pour voir qui assistait à l'arrivée du grand Nate.

— Tu sais lire ? lui demanda Virginia.

— C'est pour ma caution ? demanda-t-il. Laney était à la pointe de la mode portant trois caleçons et deux shorts, le dernier, vert, lui tombant sur le bas-ventre. Pas de ceinture. Il regardait à droite et à gauche, dansant d'un pied sur l'autre, trop excité pour se tenir tranquille.

— Je crains que non, répondit Virginia.

Dans les cellules individuelles, un autre jeune garçon, au-delà lui aussi de toute rédemption, les épiait avec des yeux de tueur. Brazil soutint son regard un moment puis contempla la salle de transit, où des hommes, entassés dans une cage, attendaient leur transfert pour le grand dépôt de Spector Drive, jusqu'à ce que le tribunal correctionnel les condamne à des travaux d'utilité publique ou à la taule. Les détenus étaient silencieux et regardaient autour d'eux, les mains accrochées aux barreaux comme des animaux dans un zoo, s'ennuyant à mourir, tous vêtus de leur combinaison orange.

— Ca fait un bout de temps que je ne suis pas venu, lança leur prisonnier.

— Ah oui ? Combien ? demanda Virginia en terminant l'inventaire des effets personnels de Laney.

Le jeune garçon haussa les épaules, et jeta un regard circulaire dans la pièce.

— Environ deux mois, répondit-il.

VIRGINIA ET ANDY finirent leur ronde autour d'un petit déjeuner au *Presto Grill*. Le journaliste était frais comme un gardon, prêt à repartir à l'aventure. Virginia se sentait exténuée, et la journée ne faisait que commencer ! En rentrant chez elle, elle aperçut le tube de Super Glue au pied de sa haie, ainsi qu'un couteau de chasse pliant. Elle se souvenait confusément de l'arrestation d'un individu pour attentat à la pudeur aux alentours de latta Park. Il y était question de colle, semblait-il. Elle enfourna ces deux objets dans un sac plastique – peut-être de futures pièces à conviction ? – tout en se demandant comment ces choses avaient bien pu atterrir sur sa pelouse, puis elle nourrit son chat. A neuf heures tapantes, elle traversait aux côtés de Judy le grand hall de l'hôtel de ville.

— Que fais-tu avec un carnet d'assignation dans ta voiture ? demanda Judy en marchant à grands pas, comme à son habitude.

Cela allait trop loin. Son adjointe avait passé la nuit à courir derrière des malfrats et à arrêter des légions de suspects.

— Ce n'est pas parce que je suis cadre supérieure de la police que je ne peux pas faire respecter la loi moi-même, répondit Virginia qui trottait pour ne pas se faire distancer tout en saluant des connaissances.

— Je n'arrive pas à t'imaginer dressant des procès-verbaux ! Bonjour, John. Salut Ben. Ou emmenant des gens au poste. Comment ça va, Frank ? (Il y avait une pléthore de conseillers municipaux dans le hall.) A ce train-là, tu vas passer ton temps au tribunal. Je te rappelle que j'ai besoin de toi, ici. Un jour, ce sera peut-être pour moi que tu sortiras ta paperasse.

Virginia éclata de rire. C'était la chose la plus ridicule qu'elle ait entendue depuis bien longtemps.

— Il n'y a aucun risque ! Je te rappelle que c'est toi qui m'as demandé de reprendre du service sur le terrain. C'est pas vrai ?

Le manque de sommeil lui donna soudain le tournis.

Judy la soutint du bras alors qu'elles pénétraient dans la grande

salle de réception où une assemblée extraordinaire du conseil municipal avait été organisée à la demande du maire. Il y avait là des citoyens, des journalistes et des équipes de télévision au grand complet. Les gens se levèrent de leurs sièges à l'arrivée des deux hautes responsables des forces de l'ordre et les assaillirent de questions.

— Madame Hammer, par ici !

— Madame Hammer, que comptez-vous faire pour réduire la criminalité à Charlotte ?

— La police ne comprend pas la communauté noire !

— Nous voulons retrouver nos quartiers paisibles d'antan !

— Nous avons une prison toute neuve, mais je ne veux pas que ce soit une école pour mes gosses !

— Les affaires en centre-ville ont chuté de 20 p. 100 depuis que ce tueur en série sévit dans le quartier !

— Qu'allons-nous faire de tous ces criminels ? Ma femme n'ose plus sortir dans la rue, tellement elle est terrorisée !

Judy se tenait devant eux, microphone en main. Les conseillers municipaux étaient rassemblés autour d'une grande table en forme de fer à cheval, avec leurs noms et charges inscrits sur une plaquette de cuivre. Tous les regards étaient rivés sur la grande patronne de la police, la première dans l'histoire de Charlotte à se soucier du sort de tous, riches comme pauvres. Judy Hammer était adorée par bon nombre d'habitants de cette ville, et Virginia West, son adjointe, était une fille bien aussi, n'hésitant pas à aller sur le terrain pour se rendre compte par elle-même des problèmes de chacun.

— Nous pourrions rétablir la tranquillité d'antan lorsque nous aurons appris à éviter le prochain crime, lança Judy de sa voix forte. La police ne peut rien sans votre aide. C'est à chaque citoyen de remplir son devoir et d'aider son prochain. (Elle scruta son assistance, comme une évangéliste devant ses ouailles.) Le problème du voisin est également le vôtre. Nous formons, à nous tous, une seule et même entité. Un seul corps. Lorsque vous souffrez, je souffre aussi.

Personne ne bougea. Tous les regards restaient braqués sur elle, tandis que résonnaient dans la salle les échos d'une vérité qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé avouer devant le peuple. Les gens devaient prendre en main leur rue, leur quartier, leur ville, leur pays et leur planète.

— En avant ! lança Judy. Soyez des citoyens responsables et vous

n'aurez plus besoin de nous !

Et ce laïus fut salué par une salve d'applaudissements.

Le soir même, Virginia se souvenait avec dépit de la tirade de sa supérieure tandis qu'elle dépassait le grand stade se dressant dans la nuit comme un donjon de légende, vibrant d'une foule de fans venus acclamer Randy Travis. La Crown Victoria laissa derrière elle le Palais des expositions où un écran géant annonçait Bienvenue à Charlotte. Au loin les voitures de patrouilles convergeaient, sirènes hurlantes, perçant les ténèbres d'éclairs rouge et bleu, comme pour protester contre ce nouvel affront. Une bouffée de colère l'envahit.

Virginia préféra ne rien laisser paraître de son émoi. Comment cela avait-il pu se produire une nouvelle fois ? Et tous ces hommes qu'elle avait postés dans les rues, les Sentinelles de l'Ombre, comme on les appelait, qui patrouillaient nuit et jour pour coincer la Veuve noire, ils ne servaient donc à rien ? Elle songeait à la conférence de presse du matin, aux extraits qui avaient été repris à la radio et à la télévision. Ce n'était pas un hasard ; quelqu'un, délibérément, se moquait de Charlotte, de sa police et de sa population.

Le meurtre avait eu lieu sur Trade Street, derrière un immeuble en ruine, à une volée de pierre du stadium et du transformateur Duke Power. Virginia et Andy s'avancèrent vers le périmètre baigné par la lumière stroboscopique des gyrophares et protégé par une bande de plastique jaune. Au-delà, une voie ferrée et une Maxima modèle de l'année, porte du conducteur ouverte, phares allumés, alarme de bord sifflante. Virginia alluma son portable et tenta une nouvelle fois de joindre sa chef. Cela faisait dix minutes que sa ligne était occupée ; Judy avait un de ses fils en ligne, et l'autre en attente. Lorsqu'elle raccrocha enfin, son téléphone sonna aussitôt pour lui apprendre la mauvaise nouvelle.

Quatre minutes plus tard, elle quittait son quartier de Fourth Ward. Virginia rendit l'appareil à Andy qui le rangea dans l'étui accroché à sa ceinture-les auxiliaires ayant un équipement réduit au strict minimum, le jeune homme était ravi de combler les vides avec toute extension road legal, comme on disait à Charlotte – terminologie dont l'origine remontait aux pilotes de la NASCAR et à leurs bolides supposés de série mais qui n'auraient pu être autorisés à circuler sur la route autrement qu'à bord d'une remorque. Andy envoyait cet attirail maudit par la plupart des flics – peu importaient pour lui les maux de dos et la gêne causée par cette masse sur ses reins.

Certes, il avait droit à une radio reliée aux fréquences de police, dont l'antenne souple avait tendance à chatouiller les aisselles des

agents de petite taille. Il était équipé également d'un Alphapage, où jamais aucun message ne s'inscrivait d'une mini Mag-Lite d'une intensité de deux mille deux cents bougies^[18], et du téléphone portable de Virginia West, n'ayant pas le droit d'utiliser celui du journal lorsqu'il était en uniforme. Il n'avait ni arme, ni bombe lacrymogène. Il manquait également à sa panoplie la matraque rétractable, la grande Mag-Lite, les deux chargeurs réglementaires et l'étui contenant la (ou les) paires de menottes.

Virginia avait bien d'autres gadgets encore à sa ceinture. Elle faisait davantage de bruit qu'un rémouleur en tournée, et Niles l'entendait d'ordinaire arriver de l'autre bout de la ville ! Pour l'heure, le chat abyssin sondait le silence de la nuit, attendant de distinguer le doux cliquetis de sa maîtresse, accompagnée à chaque pas par les craquements mélodieux de ses Doc Martens. Sa déception se faisait plus grande d'instant en instant, menaçant de creuser un fossé à jamais béant entre eux deux, tandis qu'il attendait en vain le retour de Virginia, juché sur l'évier, les yeux rivés sur la tour de l'US Bank qui s'élevait dans le ciel nocturne. Niles avait assisté dans ses vies antérieures aux plus grandes érections de pierre accomplies par l'humanité ; il était un intime des pyramides et des tombeaux monumentaux des pharaons.

Dans son esprit félin, la tour de l'US Bank était donc un dieu vivant, couronné d'argent ; un jour ou l'autre, il allait rompre ses chaînes et parcourir la ville, découvrant ses chétifs sujets. Niles l'imaginait arpenter les rues d'une démarche lente et majestueuse, faisant trembler la terre à chacun de ses pas. Le chat frémit de crainte et de respect, car ce dieu-là ne souriait pas, et lorsque son œil attrapait les rayons du soleil, il faisait pleuvoir sur le monde ses foudres d'or rien n'arrêterait le grand dieu US Bank dans sa marche, ni l'immeuble du *Charlotte Observer*, ni le LEC, ni l'hôtel de ville. Il écraserait sous son talon toutes les forces armées de la ville, piétaille comme cheftaines d'État-major, ainsi que le maire et le directeur du journal, plongeant la cité dans le chaos de l'apocalypse.

Judy descendit de voiture et fendit le groupe d'enquêteurs et d'agents en uniforme. Elle passa sous la bande fluorescente, dont la simple présence générât en elle une angoisse sourde, quoi qu'elle s'attendît à trouver au-delà. Judy n'était pas dans les meilleures dispositions qui soient, ayant trop de préoccupations en tête. Son ultimatum de la veille n'avait fait qu'aggraver les choses. Seth avait refusé de se lever ce matin et avait marmonné des choses à propos du

docteur Kervorkian^[19], du libre arbitre et de la Hemlock Society^[20]. Le suicide n'était en rien un acte égoïste, disait-il, mais une liberté individuelle inaliénable !

— Ça suffit ! avait-elle rétorqué, et lève-toi !

— Pas question. Personne n'a le droit de forcer quelqu'un à vivre.

Ces propos avaient incité Judy à retirer toutes les armes de leurs cachettes habituelles. Au fil des années, elle en avait récolté un nombre impressionnant et les avait disséminées en divers endroits stratégiques de la maison. Lorsque Virginia l'avait appelée, il en manquait un à l'appel ; un vieux revolver 38 Smith Wesson à cinq coups. Elle était pourtant certaine de l'avoir laissé dans le tiroir de sa coiffeuse, dans la salle de bains. Il y était encore la fois précédente, lorsqu'elle avait mis toutes ses armes à feu au coffre, pour l'arrivée des petits-enfants.

La liste des ennuis ne s'arrêtait malheureusement pas là. La conférence de presse du matin, retransmise par les chaînes nationales, l'avait déprimée au plus haut point. Les politiciens étaient définitivement la lie de l'humanité —son cauchemar personnel et récurrent. *Cent cinq pour cent d'affaires résolues par an !* Elle aurait aimé que Cahoon soit ici avec elle ! Cela lui aurait enfin ouvert les yeux. Aucun Cahoon de la Terre ne supporterait ce spectacle ; il tournerait de l'œil ou s'enfuirait à toutes jambes. Ce cadavre baignant dans son sang n'était pas une statistique économique, un chiffre sur un bilan comptable dans un obscur bureau du tourisme. Ces buissons grouillant de lucioles, cette voiture Thrifty de location, portes ouvertes, alarme en marche, c'était ça la réalité !

Judy, sans un mot, s'approcha du lieu du drame sous les feux rouge et bleu qui creusaient ses traits tendus. Elle rejoignit Virginia et Andy à côté de la Maxima, tandis que le docteur Odom enveloppait dans un nouveau sac noir le cadavre d'un cinquième homme d'affaires assassiné. Les gants du médecin légiste étaient rouges de sang, de la sueur coulait sur son front, tandis que son cœur battait dans sa poitrine – une cadence lourde et caverneuse. Il avait côtoyé la folie humaine pendant des années, mais il n'avait rien connu de tel. Le docteur Odom s'était, au fil des ans, fabriqué une carapace. Il avait appris à garder ses distances, à ne jamais s'impliquer personnellement.

Il croyait à présent de moins en moins à son histoire de tueur d'homosexuels. La victime du jour était Ken Butler, un sénateur de cinquante-quatre ans, habitant Raleigh. Il était inconcevable que ce grand politicien noir qu'il admirait tant puisse avoir ce genre de déviances. En outre, Odom savait, par expérience, que les politiciens

homosexuels ne ramassaient jamais des garçons sur le trottoir. Ils préféraient les parcs ou les toilettes – pouvant ainsi toujours nier s'être rendus en ces lieux pour d'autres raisons que se dégourdir les jambes ou se soulager la vessie.

Le docteur Odom referma le sac sur le corps nu et ensanglanté, faisant disparaître le motif de sablier orange. Il releva les yeux vers Judy Hammer, secoua la tête puis se redressa avec une grimace, sentant sa vieille douleur lombaire se réveiller. Andy examinait l'habitable de la Maxima, les mains dans les poches, pour être sûr de ne pas laisser ses empreintes par inadvertance – ce qui aurait mis fin à sa carrière sur-le-champ, et même fait de lui un suspect possible. Après tout, ne le voyait-on pas dans les parages à chaque fois qu'un nouveau cadavre était découvert ? Il jeta un regard nerveux aux alentours, se demandant si quelqu'un pouvait avoir à son égard ce genre de pensées, et vit le docteur Odom occupé à donner ses impressions à Virginia West et Judy Hammer.

— C'est une horreur, disait le médecin légiste. Un vrai cauchemar.

Il retira ses gants et les tint du bout des doigts, ne sachant trop qu'en faire. Cherchant des yeux un quelconque réceptacle, il aperçut Denny Raynes qui se tenait en retrait et lui fit un petit signe de tête ; aussitôt, le secouriste s'approcha avec un brancard et ses hommes. Raynes fit un clin d'œil à Virginia, toujours émoustillé de la voir en uniforme. Judy Hammer n'était pas mal non plus, dans son genre. Andy observait Raynes et eut un étrange sentiment lorsque l'ambulancier aux allures de bûcheron regarda les deux femmes avec insistance. Le jeune homme ne savait trop qu'en penser, mais il se sentit soudain tendu, le ventre noué. Il eut la brusque envie d'aller lui chercher des noises, de le provoquer pour avoir le plaisir de le mettre au tapis, ou tout au moins de lui ordonner de quitter les lieux.

— La balle est dans votre camp, annonçait Odom à Judy, tandis que claquaient derrière lui les montants du brancard. Je ne livrerai aucune information à la presse. Comme toujours. Les seules déclarations viendront de vous.

— Nous cacherons son identité pour ce soir, statua la chef de la police avec autorité. On attendra d'en avoir la confirmation formelle.

Il n'y avait pourtant guère de doute. On avait retrouvé son permis de conduire dans la Maxima juste devant le siège passager. Judy avait de toute façon reconnu la silhouette imposante du sénateur avec ses cheveux gris, sa barbiche et son visage massif. Il n'avait pas survécu assez longtemps pour que son corps porte les stigmates des sévices qu'il avait subis – pas d'ecchymoses, pas de bleus. Butler n'était guère

différent de la dernière fois où Judy l'avait vu, lors d'un cocktail à Myers Park. Elle était bouleversée, mais se faisait un point d'honneur à le cacher. Elle s'approcha d'Andy qui rôdait autour de la voiture, prenant des notes.

— Andy, articula-t-elle, en lui touchant le bras. Vous imaginez que cette affaire est très délicate...

Il resta immobile, les yeux rivés sur elle comme si elle était une sorte de messie apportant la bonne parole. Elle contempla à son tour l'habitacle de la voiture, son regard s'arrêtant sur une mallette de cuir, estampillée d'or aux initiales KOB. Elle gisait renversée, ouverte, près de deux sacs de voyage. Judy fit un rapide inventaire : un trousseau de clés, une calculette, un sachet de cacahuètes US Air, des billets d'avion, un portable, des stylos, du papier, un carnet d'adresses, une boîte de Tic-Tac, des préservatifs Trojan lubrifiés, des chaussures, des socquettes et des caleçons, le tout répandu sur la banquette.

— Vous êtes certaine qu'il s'agit du sénateur ? bredouilla Andy.

Judy releva vers lui son regard troublant.

— Pas au point de divulguer l'information.

— Très bien, je ne dirai rien, répondit-il, à moins que vous ne passiez l'info à quelqu'un d'autre.

— Aucun risque. Un marché est un marché, annonça-t-elle. Appelez-moi à cinq heures, demain après-midi. Je vous donnerai une confirmation.

Elle s'éloigna. Andy la regarda passer sous la bande de plastique et quitter les lieux d'un pas vif sous les feux intermittents des gyrophares. Les équipes de télévision, les reporters radio et la foule des journalistes de presse l'encerclèrent comme une horde de barracudas. Elle les chassa d'un geste et monta dans sa voiture. Andy rôda encore un peu dans les parages, éprouvant un malaise étrange à mesure qu'il s'approchait de l'endroit où avait été retrouvé le corps du sénateur. Raynes et ses hommes emportaient le cadavre dans l'ambulance, tandis qu'un camion grue chargeait la Maxima pour son transfert au LEC. L'ambulance fit une marche arrière, émettant des petits bips, puis se fonda dans le trafic sous l'œil avide des caméras. Brent Webb observait Andy avec jalousie. Il n'était pas normal qu'un blanc-bec comme lui ait droit à ce genre de faveurs, et soit autorisé à explorer le lieu du crime à la lampe électrique comme s'il était le maître de l'endroit. Le favoritisme dont il jouissait allait bientôt se terminer ! Il mangeait son pain blanc ! Le journaliste TV lissa ses cheveux à la coiffure impeccable, se passa un coup de baume sur les lèvres et se tourna vers la caméra annonçant d'un ton pathétique le

nouveau drame, tandis qu'un train de la Norfolk-Southern passait bruyamment sur la voie ferrée.

DU FAISCEAU de sa lampe de poche, Andy balayait l'herbe et le ballast au bord des rails rouillés, tandis que le dernier wagon disparaissait en cliquetant dans la moiteur de la nuit. Du sang coagulé miroita sous le puissant faisceau. Un gant de toilette apparut dans la lumière, ainsi que quelques pièces de monnaie ensanglantées qui avaient dû tomber d'une poche lorsque le pantalon du sénateur avait été baissé. Sur les feuilles des buissons, des fragments de cervelle et de crâne. Andy respira à fond et releva les yeux vers les rails plongeant dans la nuit, sous la ligne lumineuse des gratte-ciel.

Seth, pendant ce temps, songeait à son propre sang et imaginait avec délices la réaction qu'aurait sa maîtresse-femme lorsqu'elle entrerait dans sa chambre et le trouverait mort sur son lit. Pour l'instant, adossé contre des oreillers, il buvait une bière, le 38 posé sur ses genoux. Il évitait de regarder le revolver, chargé d'une unique cartouche Remington. Il avait passé des heures à regarder *Friends*, *Mary Tyler Moore* et autres rediffusions, en faisant tourner le barillet de temps à autre, pour tester sa chance. Elle n'était pas bonne. Sur une bonne centaine d'essais, il arrivait au résultat de deux suicides réussis, contre quatre-vingt-dix-huit échecs. Comment était-ce possible ? N'était-ce pas en complète contradiction avec la théorie des probabilités ? Normalement, la balle aurait dû se trouver face au canon une vingtaine de fois, puisque c'était un cinq coups, et cent divisés par cinq faisaient vingt.

Seth n'avait jamais été bon en maths – ni en maths, ni en quoi que ce soit, songeait-il. Tout le monde se porterait beaucoup mieux sans lui, en particulier ses bons à rien de fils et sa castratrice de femme – surtout sa femme. Elle rentrerait le trouverait affalé sur le lit, une balle dans la tête tirée à travers l'oreiller, couvert de sang – point, terminé, fin de l'histoire. Fini les problèmes, fini la honte de trimbaler son gros lard de mari, alors que quantité d'hommes plus jeunes la regardaient avec intérêt. Il allait lui montrer ce dont il était capable, lui écrire un chapitre final dont elle se souviendrait le restant de son

illustre vie.

Seth n'aurait jamais le cran d'aller jusqu'au bout ! Judy en était persuadée. Certes, lorsqu'elle avait ouvert le tiroir de sa coiffeuse et constaté que son 38 n'y était plus, il lui avait paru évident que son mari dépressif et suicidaire n'était pas étranger à cette disparition. Que comptait-il faire de cette arme ? Se protéger contre les voleurs ? Certainement pas. Seth ne pensait même pas à brancher l'alarme de la maison. Il n'aimait pas tirer et n'avait jamais porté d'arme sur lui, pas même à Little Rock lorsqu'il avait sa carte de la NRA, comme tout le monde là-bas. Une sourde angoisse la gagnait, toutefois, tandis qu'elle était sur le chemin du retour.

L'imbécile ! Ne serait-ce pas là, au fond, sa plus belle revanche ? Le suicide était un acte vil et lâche, à moins que l'on ne soit agonisant et que l'on veuille avancer le départ pour échapper à la douleur. La plupart des suicides étaient dus à des problèmes de dettes. Les lettres d'adieu de ces gens comptaient parmi la prose la plus détestable de l'Histoire. Judy n'était guère du genre à s'apitoyer. A sa connaissance, aucun être humain ne voyageait sur les autoroutes de la vie sans mordre de temps en temps la poussière ; c'était une lutte sans fin, solitaire, et parfois l'envie vous prenait de sauter par-dessus le rail de sécurité, pour en finir une bonne fois pour toutes. Elle-même ne faisait pas exception à la règle. Elle savait parfaitement reconnaître les phases où elle cherchait l'accident, où elle mangeait mal, buvait trop et ne faisait pas assez d'exercice. Mais elle arrivait à redresser la barre, changer de voie pour éviter l'écueil fatal. Elle ne se donnait pas le droit de mourir, parce qu'elle avait conscience de ses responsabilités et que des gens avaient besoin d'elle.

Elle rentra chez elle, ne sachant trop à quoi s'attendre. Elle ferma la porte à clé et enclencha l'alarme. La télévision hurlait dans la chambre de Seth, en face de la cuisine. Pendant un moment, elle hésita, tentée d'aller toquer à la porte pour en avoir le cœur net, mais c'était au-dessus de ses forces. Soudain prise de terreur, elle gagna ses appartements et fit un brin de toilette dans sa salle de bains le cœur serré d'appréhension. Bien qu'il fût tard, elle n'enfila pas sa chemise de nuit, et ne se servit pas non plus un verre de Dewar's. Si Seth était passé aux actes, il y aurait dans quelques minutes une foule de gens dans la maison. Ce n'était pas le moment de se déshabiller, ni d'empester l'alcool. Judy se mit à pleurer.

Andy, pendant qu'il travaillait à son article, songeait au marché qu'il avait conclu avec Judy Hammer. Toujours en uniforme, il était assis devant son ordinateur. Ses doigts virevoltaient entre le clavier et son calepin, qu'il feuilletait. Il narra par le menu cette nouvelle nuit meurtrière de la Veuve noire. Il décrivit l'intérieur de la voiture, les pièces de monnaie ensanglantées, les réactions de la police et du médecin légiste, dépeignant avec minutie le spectacle d'une mort violente. Son article était imagé et émouvant, mais il ne révélait en rien l'identité de la victime. Andy tenait parole.

C'était douloureux. Le journaliste, en lui, se révoltait ; il devait écrire la vérité, qu'elle soit ou non confirmée par les autorités. Mais Andy était loyal. Il ne pouvait trahir la police. Judy Hammer ne lui avait jamais fait d'enfant dans le dos, pas plus que Virginia West. De toute façon, il aurait sa confirmation le lendemain après-midi à cinq heures, et personne, surtout pas Webb, n'apprendrait la vérité avant de la lire dans l'*Observer* du surlendemain matin.

Webb ouvrait le journal TV de 23 heures au moment où Judy entra enfin dans la chambre de son mari. Les battements de son cœur s'apaisèrent un peu quand elle ne vit nulle trace de sang. Tout était normal. Seth était à sa place, la tête appuyée contre l'oreiller. La voix de Webb était inhabituellement solennelle, le meurtre faisait la Une du journal télévisé.

« ... il semblerait que la victime de cette nouvelle tragédie soit le sénateur Ken Butler... »

Judy se pétrifia, les yeux rivés sur la télé. Seth se redressa dans son lit, ahuri.

— C'est dingue ! s'exclama-t-il. Quand je pense que nous avons trinqué avec lui il y a à peine un mois !

— Chuuuuut ! fit Judy.

« ... encore une fois, cet étrange motif de sablier était peint à la bombe sur le corps. Butler a sans doute été tué à bout portant avec une balle haute vélocité à pointe creuse, connue sous le nom de Silvertips... »

Judy attrapa le téléphone sur la table de nuit encombrée de trois canettes de Miller Lite et d'un verre de bourbon.

— Où est mon 38, au fait ? demanda-t-elle en composant le

numéro.

— Pas la moindre idée, répondit Seth, tout en sentant le revolver coïncé entre ses cuisses.

Ce n'était pas la place idéale pour une arme, mais elle avait glissé là toute seule pendant son sommeil.

« ... selon nos sources, son attaché-case et ses deux sacs de voyage ont été fouillés puis vidés dans l'habitable de la Maxima de location. Butler était passé chez le loueur Thrifty à cinq heures et quart cet après-midi. Tout son argent a été volé, excepté les quelques pièces trouvées sous son cadavre avec cet argent sanglant, la Veuve noire signe son cinquième meurtre... »

Judy baissa le son du téléviseur, coupant le sifflet à Webb et à ses accents de tragédien.

Andy prenait sa dose de bruit et de fureur dans la grande salle d'imprimerie, ne pouvant savoir que Judy essayait de le joindre à son bureau. Le jeune homme regardait les milliers de journaux défiler sur les tapis roulants. Avec la vitesse, son gros titre de première page était une masse noire et informe, mais Andy parvenait néanmoins à lire les caractères.

« Argent sanglant – La Veuve noire signe son cinquième meurtre. »

Il ne pouvait distinguer sa signature, mais il savait qu'elle était là. Les ouvriers somnolaient sur leurs chaises, attendant d'intervenir au moindre problème technique. Andy regardait les rouleaux de papier d'une tonne flotter au-dessus du sol comme par magie, contemplait avec respect les immenses cuves d'alun, d'encre jaune, rouge, bleue et noire. Des chariots transportaient sur leurs fourches des kilomètres de papier journal, comme d'immenses rouleaux de papier toilette. Il alla ensuite flâner dans la salle des expéditions, circulant entre les palettes de rames de papier sous le bruit assourdissant de l'encarteuse, tandis qu'un tapis roulant emportait les journaux vers la compteuse-lieuse. Son allégresse du matin l'avait quitté. Il se sentait à plat, tenant uniquement sur les nerfs.

Un état curieux, presque nauséux. Son cœur était lourd et douloureux. Lorsqu'il repensait à ce bellâtre de secouriste en train de faire un clin d'œil à Virginia West ou de regarder Judy Hammer d'un air concupiscent, il se sentait soudain oppressé, gagné par des tremblements – un sentiment de vulnérabilité semblable à celui qu'il pouvait éprouver après avoir échappé de justesse à un accident de

voiture ou frôlé la défaite sur un court de tennis. Ni Virginia West ni Judy Hammer ne pouvait apprécier un type comme Raynes, tout en biceps et avec un pois chiche dans la tête ; c'était inconcevable ! Dernièrement, toutefois, Andy avait eu vent des rumeurs qui circulaient sur le mari de Judy Hammer – un pauvre type, bon à rien, disait-on. Une femme, dynamique comme elle, devait avoir des besoins, des désirs... Peut-être aimait-elle les Monsieur Muscles, au fond, et avait-elle un rendez-vous galant avec Raynes ? Comment savoir ?

Pour sa tranquillité d'esprit, Andy devait s'assurer que Judy était bel et bien rentrée chez elle. Comment pourrait-il lui faire encore confiance si elle était capable de tomber aussi bas ? Quel sens de l'honneur pouvait-on attendre d'une femme qui fréquentait un type comme ce Denny Raynes ?

Andy traversa Fourth Ward à toute vitesse. Il vit, atterré, une ambulance garée devant la maison de la grande patronne de la police. La voiture de service bleu foncé de Judy Hammer était stationnée dans l'allée. Le cœur battant à tout rompre, il s'arrêta un peu plus loin, pétrifié d'horreur et de perplexité. Un accès de folie s'empara alors d'Andy. Il sortit de sa BMW et fonça sur la maison de la femme qu'il adorait encore mais ne respectait plus. Il ne lui adresserait plus jamais la parole, la bannirait de ses pensées et de ses rêves. Il allait lui dire ses quatre vérités... Il n'y aurait pas de violence, pas de scandale, sauf bien sûr, si Raynes s'en mêlait. Dans ce cas, Andy réduirait en bouillie ce cow-boy, tout costaud qu'il était. Mais il révisa rapidement son jugement lorsque la porte de la maison s'ouvrit.

Raynes et un autre ambulancier sortaient de la maison en poussant un brancard sur lequel reposait un homme obèse. La chef de la police les suivait, bouleversée ; Andy, sous le coup de la surprise, resta planté au milieu de Pine Street. Judy contemplait avec désespoir son mari tandis que des mains expertes chargeaient le brancard dans l'ambulance.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je t'accompagne ? demanda-t-elle au malheureux.

— Absolument, répondit-il d'une voix rendue traînante par les drogues de la perfusion.

— Comme tu voudras.

— Je ne veux pas qu'elle vienne, insista l'homme obèse auprès de Raynes.

— Sois tranquille, je ne viens pas ! rétorqua Judy d'une voix amère en retournant vers sa maison.

Elle regarda s'éloigner l'ambulance, sur le pas de la porte. Soudain, elle aperçut Andy au milieu de la rue, les yeux rivés sur elle. A sa vue, tout lui revint en mémoire. Bon sang ! Comme si elle n'avait pas assez de problèmes comme ça !

— J'ai essayé de vous joindre, tout à l'heure, lança-t-elle. Laissez-moi vous expliquer ce qui s'est passé.

Andy avait l'air abasourdi.

— Je vous demande pardon ? articula-t-il, faisant un pas vers elle.

— Venez ici, dit-elle avec un geste las de la main.

Il s'installa timidement sur la balancelle. Judy éteignit la lumière et s'assit sur les marches, certaine que ce jeune homme devait penser qu'elle était la bureaucrate la plus malhonnête qu'il eût jamais rencontrée. Avec ce cinquième crime, son ambitieux projet pour la ville qui suscitait tant de controverse risquait de voler en éclats, ainsi que sa carrière, du même coup.

— Andy, commença-t-elle, je n'ai rien dit à personne, il faut me croire. J'ai tenu ma promesse.

— Je ne vous suis pas, répondit-il, commençant à avoir un sombre pressentiment. De quelle promesse parlez-vous ?

Judy comprit qu'il n'était au courant de rien.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Vous n'avez pas entendu les informations ce soir ?

— Non, madame. Quelles informations ? demanda-t-il, sa voix montant d'un cran.

Judy le mit au courant du scoop de Webb annoncé sur Channel 3.

— C'est impossible ! s'exclama Andy. C'est mot pour mot le titre de mon article ! Comment peut-il être au courant pour les pièces couvertes de sang le gant de toilette et les autres trucs ! Il n'était pas là !

— Andy, je vous en prie, parlez moins fort.

Des lumières s'allumaient çà et là, des chiens commençaient à aboyer. Judy se leva.

— Ce n'est pas juste. J'ai respecté ma part du contrat.

Le monde semblait s'écrouler autour de lui.

— J'ai coopéré avec vous, j'ai joué le jeu jusqu'au bout. Et on me plante un couteau dans le dos !

Judy ouvrit la porte, prête à rentrer chez elle.

Andy se leva à son tour ; la balancelle vide oscilla doucement dans l'obscurité.

— Nous avons fait de belles choses ensemble, Andy. Il serait regrettable, de laisser cet incident tout ruiner.

Son visage était amical mais ses yeux étaient tristes. Une douleur sourde étreignit le cœur d'Andy. Il transpirait et grelottait tout à la fois, fasciné par cette femme, regrettant de n'avoir pas eu une mère comme elle.

— Ca ne va pas ? s'enquit Judy, voyant son air livide.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, bredouilla-t-il en essuyant sa sueur. Et votre mari, au fait... je sais que cela ne me regarde en rien, mais. . . c'est grave ?

— Une blessure superficielle, répondit-elle, à bout de forces et de nouveau déprimée, tandis qu'elle regardait des papillons de nuit s'engouffrer dans la maison, voletant innocemment à la rencontre d'une plaquette Vapona.

Les accidents arrivaient rarement avec des revolvers double action. Mais lorsque Judy avait demandé à Seth de lui rendre son 38, il s'était mis en colère. Il en avait assez d'être régenté par sa femme, qui était sur le point de le fouiller comme un vulgaire malfrat ou de mettre sa chambre sens dessus dessous ! Trop c'était trop ! Malheureusement, elle était rentrée avant qu'il ait pensé à cacher son arme dans un endroit sûr. Pour son infortune, Seth s'était endormi dans une mauvaise position, et il commit l'erreur de saisir l'arme, glissée entre ses jambes, de sa main droite alors tout engourdie. Le sort voulut également que la balle se trouvât dans la chambre qui se positionna devant le chien.

— Dans la fesse gauche, expliqua Judy, racontant toute l'histoire à Andy.

Ils étaient à présent dans la maison, Judy n'ayant aucune intention de laisser sa porte ouverte à toutes les bestioles de la nuit. Andy admirait les tapis orientaux aux couleurs vives, le parquet en chêne ciré, les magnifiques tableaux et l'ameublement chaleureux, avec ses tissus somptueux et ses cuirs patinés. Il se trouvait dans le hall de la splendide demeure de la première dame de la police, seul, avec elle – rien qu'eux deux. Il recommença à transpirer. Judy fit mine de ne rien remarquer.

— Ils vont lui faire des radios, bien entendu, disait-elle. Pour vérifier que la balle n'a pas touché quelque chose d'important.

C'était le danger des pointes creuses, songeait-elle. L'ogive éclatait en morceaux et déchirait les tissus comme une tronçonneuse. Les balles ressortaient rarement. Impossible de dire encore jusqu'où celle-ci s'était enfoncée dans le monumental arrière-train de Seth. Andy l'écoutait attentivement tout en se demandant quand Judy allait se décider à appeler la police. Finalement, il se sentit obligé de lui poser la question :

— J'imagine que vous n'avez pas encore eu le temps de prévenir la police ?

— Bon sang ! (Ce détail ne lui avait pas même effleuré l'esprit.) Vous avez absolument raison. Il faut dresser un procès-verbal. Il ne me manquait plus que ça ! Je vois d'ici ce que ça va donner à la télé, à la radio, dans votre journal. C'est affreux. Vous imaginez combien de gens vont se réjouir de ce qui m'arrive ?

Elle voyait déjà Cahoon assis sur son trône, riant aux éclats en lisant :

Le mari du chef de la police se tire dessus. La roulette russe suspectée.

Personne ne serait dupe, pas une seule minute. Un mari dépressif, obèse et inactif au lit avec le 38 de sa femme chargé d'une seule balle ? Tout le service saurait que l'époux de la grande patronne avait flirté avec le suicide, que son couple battait de l'aile. Certains supposeraient même que c'était elle qui avait le doigt sur la détente, et ne se priveraient pas de le faire savoir. Ce n'était sûrement pas la fesse gauche qui était visée, d'ailleurs ! Peut-être le malheureux s'était-il retourné juste à temps. Judy partit finalement dans la cuisine et attrapa le téléphone.

Il était hors de question qu'elle fasse le 911 et que son appel soit intercepté par chaque flic, médecin, journaliste ou quiconque dans la région ayant un scanner des fréquences de police. Elle préféra joindre directement le capitaine de service, qui n'était autre que Horgess. D'une loyauté, certes, à toute épreuve, il n'était pas précisément vif d'esprit ni très perspicace.

— Horgess, annonça-t-elle. Envoyez un agent à mon domicile le plus vite possible pour faire un rapport. Il y a eu un accident.

— Oh non !

Horgess était affolé. Si jamais quoi que ce soit arrivait à sa patronne, il passait directement sous les ordres de Jeannie Goode.

— Il ne vous est rien arrivé, j'espère.

— Mon mari est à l'hôpital Carolinas. Il s'est blessé, accidentellement, avec un revolver. Ca n'a pas l'air trop grave.

Le capitaine saisit aussitôt sa radio portable et contacta l'agent 538 à David One, une débutante trop angoissée pour poser la moindre question. Ce choix aurait pu être tout à fait judicieux si Horgess n'avait omis de se demander pourquoi Judy l'avait appelé personnellement, plutôt que de composer le 911.

— On a besoin de vous là-bas *immédiatement* pour faire un rapport sur un coup de feu accidentel, annonça Horgess d'un ton nerveux.

— Dix-quatre, répondit l'agent 538 par radio. Des blessés ?

— Dix-quatre. Une victime en route pour l'hôpital Carolinas.

Chaque agent en service, et toute personne possédant un scanner des fréquences de police, entendit cette conversation. La plupart en déduisirent que Judy avait été accidentellement blessée, ce qui signifiait qu'à cet instant précis Jeannie Goode devenait la remplaçante. Rien n'aurait pu créer plus d'affolement chez les policiers. Judy avait justement un scanner dans sa cuisine, toujours allumé, et la communication était passée haut et clair.

— Horgess, espèce d'idiot ! s'exclama-t-elle.

Elle s'arrêta net, frappée de voir qu'Andy Brazil se tenait toujours sur le seuil. Elle n'était pas très sûre des raisons de sa présence et se demanda subitement s'il était prudent qu'un jeune et séduisant journaliste habillé comme un flic se trouve chez elle, au beau milieu d'un drame conjugal. Tous les hommes de patrouille devaient déjà converger vers sa demeure, pied au plancher, pressés de savoir ce qui était arrivé à leur chef.

Goode ne laissait jamais sa radio allumée, ni dans sa maison, ni dans sa voiture, mais quelqu'un l'avait avertie. Elle enfilait déjà son uniforme, prête à prendre la tête de la police de Charlotte, tandis que l'agent 538 traversait Fourth Ward.

Cette dernière était terrifiée. Elle tourna dans Pine Street et fut surprise de trouver cinq voitures de police déjà garées devant la maison de Judy Hammer, leurs gyrophares allumés. Dans son rétroviseur, elle vit arriver d'autres voitures, des colonnes entières, fendant la nuit pour venir au secours de leur chef. L'agent 538 se gara, attrapa son bloc-notes d'une main mal assurée, se demandant un instant si elle ne ferait pas mieux de rebrousser chemin. Mais les

ordres étaient les ordres.

Judy Hammer était sortie sur le perron rassurer ses troupes.

— Tout va bien, leur disait-elle.

— Alors, vous n'avez rien ? demanda un sergent dont elle ne se rappelait plus le nom.

— Mon mari est blessé. Mais ça ne doit pas être bien grave.

— Donc, tout va bien.

— On a eu une peur bleue.

— Nous sommes vraiment soulagés, chef.

— A demain matin, conclut Judy, les congédiant d'un geste de la main.

C'était tout ce qu'ils avaient besoin d'entendre. Chaque agent prit son micro pour signaler à ses camarades, où qu'ils soient, que tout était OK. Seule l'agent 538 avait encore du travail. Elle suivit Judy Hammer à l'intérieur de la vieille maison cossue et elles s'assirent dans le salon.

— Avant toute chose, commença Judy, je vais vous donner la marche à suivre.

— Oui, chef.

— Je ne veux pas qu'on insinue que la procédure n'a pas été respectée ou que des irrégularités ont été commises parce qu'il se trouve que le sujet impliqué est mon époux.

— Oui, chef.

— Nous allons traiter cette affaire comme n'importe quelle autre et rédiger un rapport en bonne et due forme.

— Oui, chef.

— Mon mari sera donc accusé, comme il se doit, de comportement dangereux avec tir prohibé d'arme à feu dans un périmètre urbain.

— Oui, chef.

L'agent 538 rédigea son rapport sur l'accident d'une main tremblante. Elle n'en revenait pas. La chef de la police ne devait pas beaucoup aimer son mari. Elle lui collait une inculpation majeure et l'envoyait en prison sans sourciller. Ce qui prouvait bien la théorie de l'agent 538 selon laquelle les femmes comme Judy Hammer parvenaient au sommet parce qu'elles étaient des brutes sans cœur. C'étaient des hommes camouflés, une erreur d'aiguillage de la nature.

Judy débita toutes les informations nécessaires, répondit aux questions d'usage et congédia la policière au plus vite.

Andy était resté assis dans la cuisine, se demandant si quelqu'un pouvait avoir reconnu sa BMW, garée devant la maison. Si tel était le cas, qu'allait-on penser ?

— Andy, j'aimerais que vous colportiez la nouvelle, demanda Judy en le rejoignant dans la cuisine. J'imagine qu'il est trop tard pour l'insérer dans le journal de demain matin.

— Oui, m'dame. La dernière édition est bouclée, répondit Andy, en jetant un coup d'œil sur sa montre surpris qu'elle veuille voir cette histoire faire les choux gras du journal.

— J'ai besoin de votre aide ; j'espère que vous accepterez ma requête, malgré ce qui s'est passé avec Channel 3, dit-elle.

Andy ne demandait que ça.

Judy regarda l'heure sur la pendule accrochée au mur. Près de trois heures du matin. Elle devait se rendre à l'hôpital, que ça plaise ou non à Seth, et il fallait qu'elle soit à pied d'œuvre dans trois heures. Le corps de Judy n'appréciait plus du tout les nuits blanches, mais elle n'avait pas le choix. Ce ne serait pas la première fois. Elle avait un plan d'attaque le meilleur qui fût étant donné les circonstances exceptionnelles. Elle savait que les journaux du lendemain grouilleraient d'articles sur l'étrange coup de feu de Seth, avec analyses et interprétations à la clé. Elle n'avait aucune influence sur les chaînes de télévision et de radio, mais elle pourrait au moins remettre les compteurs à zéro le jour suivant, en exposant la vérité de l'affaire, grâce au concours d'Andy.

Le jeune homme était silencieux, figé sur le siège passager de l'impeccable Crown Victoria. Il prenait des notes tandis que Judy lui racontait sa jeunesse et les raisons qui l'avaient poussée vers les forces de l'ordre. Elle lui parla de Seth, de son soutien lorsqu'elle était en train de gravir péniblement les échelons d'une profession par tradition réservée aux hommes. Judy était exténuée et vulnérable, sa vie personnelle en pleine confusion ; elle n'avait plus mis les pieds chez un psychanalyste depuis deux ans. Andy la surprenait sous un jour étonnant ; il était ému et honoré de sa confiance. Jamais, au grand jamais, il ne l'aurait abandonnée.

— La société n'apprécie pas que les gens de pouvoir aient des problèmes personnels, expliquait Judy tandis qu'elle conduisait le long de Queens Road West, sous la voûte des grands chênes. Mais tout le monde a des problèmes, riches comme pauvres. Nous passons tous par des phases difficiles dans nos rapports humains ; faute de temps, nous

avons tendance à les négliger, à baisser les bras et à éprouver un sentiment de culpabilité.

Andy était sous le charme...

— Depuis combien de temps êtes-vous mariée ? demanda-t-il.

— Depuis vingt-six ans.

La nuit précédant son mariage, elle s'était rendu compte qu'elle commettait une erreur. Elle et Seth s'étaient unis sans en éprouver le besoin, sans s'aimer réellement. Elle avait eu peur d'affronter la vie seule, et Seth avait l'air si solide à l'époque, il semblait un roc infaillible...

Tandis qu'il reposait sur le ventre dans la salle des urgences, après être passé aux rayons X, avoir été transporté dans une succession de salles, Seth songeait à ce qui lui était arrivé et méditait sur son sort. Sa femme l'avait admiré autrefois, avait accordé de l'importance à ses opinions, avait ri de ses histoires spirituelles. Certes, ils n'avaient jamais fait beaucoup l'amour. Elle avait beaucoup trop d'énergie et d'endurance et malgré tous ses efforts, il ne pouvait suivre la cadence ; il n'avait pas autant de réserves qu'elle et dormait le plus souvent à poings fermés lorsqu'elle revenait de la salle de bains, prête pour l'acte II.

— Aïe ! cria-t-il.

— Encore un peu de patience, répliqua l'infirmière à la mine austère, pour la centième fois.

— Pourquoi ne me donnez-vous pas un calmant ? se lamentait-il, les larmes affluant dans ses yeux, serrant les poings de douleur.

— Monsieur Hammer, vous savez que vous avez beaucoup de chance ?

C'était la voix de la chirurgienne de garde, qui examinait les clichés en les faisant claquer dans l'air. Un joli petit bout de femme avec de longs cheveux roux. Elle contemplait, songeait Seth avec humiliation son fessier gargantuesque qui n'avait jamais vu le soleil.

L'HOPITAL CAROLINAS était un centre médical réputé, et les patients affluaient des quatre coins de la région. Dans la pâleur de l'aube, les hélicoptères, ombres silencieuses sur le toit, attendaient de décoller sur les plates-formes rouges au centre desquelles s'étalait un énorme H. Les bus qui faisaient la navette circulaient lentement sur les parcs de stationnement des différents secteurs de cet imposant complexe en béton. L'armada d'ambulances de l'hôpital arborait le jaune et le blanc, les couleurs des Hornets qui faisaient la fierté des habitants de Charlotte. Tout le personnel de l'hôpital savait qu'un VIP était arrivé. Il n'y avait pas eu d'attente, pas de cafouillage, pas de négligence ; rien n'avait été fait au hasard ou à moitié. Seth Judy Hammer, nommé ainsi d'après le nom de sa femme, avait été transporté directement aux urgences. Puis, on avait roulé son brancard d'une salle d'examen à une autre. Il n'était pas certain de bien comprendre le jargon de la jolie chirurgienne, mais, selon elle, bien que la balle ait endommagé de manière importante les tissus, aucune artère ou veine principale n'avait été touchée. Cependant, parce qu'il était un patient de marque, aucun risque ne pouvait être couru. Apparemment, les médecins voulaient pratiquer une artériographie. On allait lui remplir les veines de colorant pour s'assurer que tout allait bien. Ensuite, on lui ferait un lavement au baryum.

Judy se gara sur l'emplacement réservé à la police, à côté des urgences, un peu avant quatre heures du matin. Andy avait noirci vingt pages de son bloc-notes et en savait davantage sur elle qu'aucun journaliste. Elle attrapa son grand sac à main et sortit de la voiture en prenant une profonde inspiration. Andy hésitait à lui poser sa question suivante, mais il devait le faire. Ce serait bénéfique pour elle comme pour lui.

— Madame Hammer, commença-t-il, embarrassé. Pensez-vous que je pourrais faire venir un photographe ici pour prendre quelques clichés à votre sortie de l'hôpital tout à l'heure ?

— Faites comme bon vous semble, lui répondit-elle en agitant la main avec lassitude.

Judy se contrefichait dorénavant de ce qu'il pouvait écrire. Sa vie

était finie. En un seul petit jour, tout avait été réduit en miettes. Un sénateur tué cinquième victime d'une série d'assassinats commis par quelqu'un que la police n'était pas près d'attraper. L'US Bank, qui tenait toute la ville, était en conflit ouvert avec Judy. Et maintenant son mari qui se tirait une balle dans les fesses en jouant à la roulette russe... L'ironie était complète. C'était donc là qu'il situait ses organes vitaux ? Elle allait perdre son boulot, c'était couru d'avance. Tant pis. Ca lui permettrait au moins de leur dire ce qu'elle avait sur le cœur en claquant la porte.

Andy, parti passer un coup de fil, la rejoignit au pas de course.

— Nous devons aussi faire paraître l'article sur la Veuve noire, si le sénateur est formellement identifié, lui rappela-t-il avec nervosité.

Voyant qu'elle n'avait pas l'air d'y attacher d'importance, il tenta sa chance :

— Je me demandais si vous seriez d'accord pour que je mette dans mon article un ou deux détails qui pourraient asticoter le tueur.

— Pardon ? lança Judy, incrédule.

— Vous savez, me moquer un peu de lui, pour le faire réagir. Virginia West, comme vous apparemment, ne pense pas que ce soit une bonne idée, reconnut-il.

Mais la chef de la police saisit tout de suite l'intérêt d'une telle stratégie.

— Tant que vous ne révélez pas de détails confidentiels de l'affaire, je n'y vois pas d'inconvénient.

Judy repéra l'infirmière devant son ordinateur et fonça sur elle. Elle n'eut pas besoin de se présenter.

— Il est en route pour le bloc, déclara l'infirmière. Vous voulez patienter ?

— Oui, répondit Judy.

— Nous avons une salle privée dont se sert l'aumônier, si vous préférez être un peu au calme, proposa l'infirmière à cette femme qui était une de ses héroïnes.

— Non non, la salle d'attente commune me conviendra parfaitement, assura Judy. Quelqu'un pourrait avoir besoin de cette pièce.

L'infirmière espérait bien que ce ne serait pas le cas. Personne n'était mort au cours de ces dernières vingt-quatre heures, et elle détestait les décès lorsqu'elle était de service. Ce n'était jamais une

sinécure pour les infirmières. Les médecins disparaissaient toujours dans ces cas-là et laissaient à leurs assistantes le soin de retirer les perfusions, nouer l'étiquette d'identification à un orteil, emporter le corps à la morgue et se charger des parents désespérés qui ne voulaient jamais croire en l'inéluctable et menaçaient d'intenter un procès.

Judy trouva deux sièges dans un coin de la salle d'attente. Il y avait environ une vingtaine de patients, la plupart accompagnés par un proche qui essayait de les réconforter ou de les raisonner. D'autres gémissaient, épongeaient leur sang dans une serviette, berçaient un de leurs membres meurtris ou appliquaient de la glace sur leurs brûlures. Il y avait beaucoup de larmes, et des ombres claudicantes se dirigeaient vers les toilettes, pour boire un peu d'eau ou pris d'une nouvelle vague de nausée.

Judy contemplait ce spectacle, affligée. Voilà pourquoi elle avait choisi son métier – ou plutôt, pourquoi elle avait été choisie par lui. Le monde était en train de se disloquer et elle voulait aider à recoller les morceaux. Un jeune homme qui lui rappelait Randy, son fils, attira son attention. Il était seul, cinq chaises plus loin, tremblant de fièvre, trempé de sueur et le souffle court. Judy regarda ses boucles d'oreilles, son visage buriné, son corps ravagé, et comprit aussitôt de quoi il était atteint. Les yeux fermés, il suçotait ses lèvres craquelées. De toute évidence, les gens s'étaient assis le plus loin possible de lui, surtout ceux qui avaient des plaies ouvertes.

Judy se leva, suivie des yeux par Andy. La responsable à l'accueil sourit à son approche.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Qui est le jeune homme, là-bas ? demanda Judy en le montrant du doigt.

— Il souffre d'une infection respiratoire, dit l'infirmière d'un ton impersonnel, mais je ne suis pas autorisée à divulguer les noms de nos patients.

— J'irai le lui demander moi-même, répondit Judy. En attendant, je voudrais un grand verre d'eau avec beaucoup de glace, et une couverture. Quand vos équipes vont-elles se décider à s'occuper de lui ? Il est sur le point de perdre connaissance. Si ça lui arrive, vous allez m'entendre.

Quelques instants plus tard, Judy retourna dans la salle d'attente avec le verre d'eau et une couverture pliée en deux. Elle s'assit à côté du jeune homme et l'enveloppa avec le plaid. Le garçon sentit qu'on portait quelque chose à ses lèvres ; il ouvrit ses yeux fiévreux et

aperçut un ange. Ce qu'elle lui donnait était glacé et humide et ça faisait un bien fou. La chaleur commença à refluer, ses tremblements se calmèrent. Harrel Woods agonisait, et voilà qu'il revivait grâce à cet élixir de vie.

— Comment vous appelez-vous ?

La voix de l'ange semblait provenir de très loin.

Woods voulut sourire, mais ses lèvres se mirent à saigner lorsqu'elles se soulevèrent.

— Vous avez un permis de conduire sur vous ? demanda l'ange.

Ainsi, même au paradis, on exigeait une pièce d'identité avec photo... D'un geste faible, il ouvrit la fermeture Éclair de son sac de cuir noir et tendit son permis. Judy nota son nom, au cas où il aurait besoin d'un lieu d'hébergement s'il sortait jamais d'ici, ce qui semblait peu probable.

Deux infirmières vinrent enfin le chercher et Harrel Woods fut admis dans le service des malades du sida.

Judy retourna sur son siège, se demandant si elle pourrait trouver du café quelque part. Elle parla encore un moment de secourir les gens dans la souffrance, racontant à Andy que lorsqu'elle était adolescente, c'était son seul credo dans la vie.

— Malheureusement, le maintien de l'ordre accapare toute notre énergie, expliqua-t-elle. Combien de fois apportons-nous une aide véritable ?

— Vous venez de le faire, répondit Andy.

Elle hocha la tête.

— Mais ce n'est pas ce qu'on attend d'un flic, Andy. C'est un acte d'humanité. Or, il est essentiel de redonner sa place à l'humanité, ou bien il n'y a plus d'espoir. Le maintien de l'ordre ne devrait pas être un acte politique, une simple démonstration du pouvoir, ou une répression aveugle des contrevenants. Les polices ont toujours existé ; elles sont l'unique moyen pour garantir l'entente entre les individus, la paix et l'entraide. Nous formons un seul corps.

Le corps de Seth, lui, au bloc opératoire, était dans une situation

désespérée. Son artériogramme était bon et on n'avait dépisté aucune fuite de baryum dans ses intestins, mais, parce qu'il était un VIP, personne ne voulait prendre le moindre risque. On l'avait couvert d'un champ stérile et retourné sur le ventre. Les infirmières avaient perforé sa chair délicate avec leurs seringues reliées à un cathéter Foley. Les injections étaient douloureuses, presque insupportables. On avait connecté le tube à un réservoir d'azote, pour le soumettre à ce qu'ils appelaient une irrigation Simpulse, laquelle n'était rien d'autre qu'un puissant nettoyage avec une solution saline, saturée d'antibiotiques.

— Droguez-moi ! suppliait-il.

Personne ne risquait de prendre cette responsabilité.

— Donnez-moi quelque chose, n'importe quoi ! hurlait-il.

Ils finirent par lui donner du Midazolam, un analgésique qui ne calmait pas complètement la douleur mais permettait de l'oublier. Enfin, c'était ce qu'ils prétendaient. Bien que les radios aient localisé la balle, il serait impossible de la récupérer au milieu de tant de graisse, songea la chirurgienne, à moins de couper en rondelles l'arrière-train du malheureux comme un carpaccio. Elle s'appelait White – la trentaine, diplômée de Harvard et de John Hopkins, ayant effectué son internat à l'hôpital de Cleveland. Le docteur White n'aurait pas hésité à laisser la balle où elle se trouvait si le projectile n'avait pas été de ces pointes creuses qui s'ouvraient comme des fleurs après l'impact. Il avait creusé un tunnel dans les chairs du mari de Judy Hammer, exactement comme la société Remington l'avait prévu. Même après coup, elle pouvait continuer à causer de sérieux dommages -le risque d'infection était réel. Le docteur White sortit son scalpel, incisa la plaie pour que les fluides puissent s'écouler, et confectionna un pansement. Le soleil se levait lorsque la chirurgienne accueillit Judy Hammer dans la salle de réveil, où Seth se reposait, ligoté aux tuyaux des perfusions. Un rideau fermé lui procurait l'intimité réservée aux VIP, ainsi que le voulait la tradition de l'établissement.

— Ca va aller, annonça le docteur White à Judy.

— Dieu merci, répondit celle-ci.

— Je veux qu'il passe encore une nuit en observation et continuer les injections d'antibiotiques. S'il a de la fièvre dans les prochaines vingt-quatre heures, nous devons le garder plus longtemps.

— Quelles sont les chances, cinquante-cinquante ? s'enquit Judy, sentant de nouveau l'angoisse la gagner.

Le docteur White avait du mal à croire que la grande patronne de

la police soit pendue à ses lèvres pour obtenir des réponses. Elle avait lu tous les articles écrits sur cette personnalité hors du commun. Elle représentait un modèle, la femme que le docteur White voudrait être lorsqu'elle serait plus vieille, plus expérimentée. Attentive, énergique, séduisante, une main de fer dans un gant de velours. Personne ne marchait sur les pieds de Judy Hammer. Jamais une femme comme elle n'aurait supporté ce que White devait endurer chaque jour durant, avec tous ces vieux chirurgiens misogynes. La plupart étaient diplômés de Duke, Davidson, Princeton ou UVA, et arboraient la cravate de leur école lors des cocktails et des réceptions. Personne ne s'offusquait quand l'un d'eux prenait un jour de congé pour aller faire du bateau sur le lac Norman ou jouer au golf. Mais si, par malheur, le docteur White avait besoin de quelques heures pour aller voir sa gynécologue, rendre visite à sa mère malade ou soigner une grippe, on ne se gênait pas pour lui faire remarquer que les femmes n'avaient décidément pas leur place dans la médecine.

— Il y a peu de risques qu'il survienne le moindre problème, répondit le docteur White pour rassurer Judy, mais les tissus sont endommagés. (Elle marqua une pause afin de trouver une manière diplomatique de lui présenter les choses.) D'ordinaire, une balle de cette puissance doit ressortir lorsqu'elle est tirée à bout portant. Mais dans le cas présent, la masse de chair a arrêté l'ogive.

Judy songea aux tests que pratiquaient les inspecteurs de la balistique, tirant sur d'énormes blocs de plastique gélatineux. Andy prenait toujours des notes. Personne ne faisait attention à lui. Sa présence était si respectueuse, si prévenante, qu'il aurait pu continuer à suivre Judy Hammer comme une ombre pendant des années sans se faire remarquer par qui que ce soit. A la longue, elle aurait fini elle-même par oublier sa présence. Si sa révocation n'avait pas été si imminente, la chef de la police aurait bien pris Andy avec elle, comme assistant.

Judy passa un peu de temps avec son mari. Il était sonné par la morphine, et c'était tant mieux : elle n'avait aucune envie de lui parler. Elle lui tint la main, murmurant quelques paroles d'encouragement, alors qu'au fond, elle se sentait éprouvée par toute cette histoire et tellement en colère qu'elle avait des pulsions meurtrières.

Judy et Andy quittèrent l'hôpital à l'heure où la plupart des gens partent travailler. Le journaliste se tint à l'écart pour permettre au photographe de l'*Observer* de prendre des clichés poignants de Judy Hammer sortant du pavillon des urgences. Tête baissée, elle marchait le long du trottoir avec un air sinistre, tandis qu'un hélicoptère

atterrissait sur le toit. Une ambulance arriva, des infirmiers se précipitèrent au-dehors pour s'occuper du nouveau patient. Judy s'écarta pour les laisser passer.

Cette photo de la chef de la police à côté de l'ambulance, avec l'hélicoptère à l'arrière-plan, les yeux baissés, le visage sombre et digne dans la tragédie, était un petit bijou. Le matin suivant, dans les journaux posés en piles ou accrochés aux devantures, le cliché accrochait le regard de tous les habitants du comté de Charlotte-Mecklenbourg. L'article d'Andy était un portrait de femme éblouissant, une grande ode au courage ; Packer était sous le choc. Le service de presse de la ville n'en revenait pas. Comment diable Brazil avait-il pu lui soutirer une telle confession ? Judy Hammer était réputée pour ne jamais rien divulguer de sa vie privée, et soudain, au moment où la discrétion semblait être encore plus vitale que de coutume, elle faisait des révélations à un journaliste débutant !

Cahoon, le maire et le conseil municipal ne partageaient pas cet enthousiasme. Ils avaient été interviewés par plusieurs reporters de la télévision et de la radio et avaient ouvertement critiqué Judy Hammer qui, selon eux, attirait bien trop l'attention des médias sur les meurtres en série et les problèmes sécuritaires de la ville ; déjà, certaines sociétés et chaînes de restaurants reconsidérait leur prochaine implantation à Charlotte, des hommes d'affaires annulaient des conventions, des rumeurs couraient selon lesquelles une usine de microprocesseurs et un parc Disney devant s'installer dans le comté commençaient à se tourner vers la Virginie.

Le maire et quelques conseillers municipaux annoncèrent qu'une enquête serait menée au sujet de ce coup de feu accidentel. Cahoon, dans un communiqué lapidaire, approuva. Les hommes flairaient le sang et cela les rendait fous. Même Panesa, qui ne se risquait pas souvent à prendre parti, retroussa ses manches et écrivit un éditorial passionné qui sortit le dimanche suivant.

Le titre en était Charlotte : le nid de frelons. Panesa y dénonçait le vent de folie qui soufflait sur la ville pour s'abattre sur une femme courageuse et charitable. Malgré les terribles épreuves qu'elle a pu traverser, écrivait Panesa, Judy Hammer a toujours fait preuve d'abnégation pour sa ville et a continué sa mission avec dignité, faisant fi de ses problèmes personnels. Aujourd'hui, l'heure est venue de soutenir Mme Hammer, de lui témoigner notre respect et notre affection, et de lui prouver que nous aussi, simples citoyens, nous sommes capables de nous dresser contre l'injustice. Panesa continuait son panégyrique en citant l'article d'Andy à propos de l'attitude de Judy Hammer aux urgences, lorsqu'elle avait apporté une couverture

et un verre d'eau à un jeune homme atteint du sida. Cela, chers concitoyens, cela dépasse le simple maintien de l'ordre de notre cité, c'est de la charité chrétienne ! Que le maire Search, le conseil municipal ou Solomon Cahoon jettent donc la première pierre !

La tempête souffla pendant plusieurs jours, l'œil du cyclone centré sur la tour de l'US Bank, dont les bourrasques furieuses faisaient trembler toute la ville, jusqu'aux murs du bureau du maire. Les gros bonnets de la ville appelaient sans discontinuer, cherchant le moyen de se débarrasser de leur chef de la police.

— Il faut que ça vienne de la population, suggéra le maire. Il faut avoir le soutien des citoyens.

— C'est la seule solution, renchérit Cahoon au cours de cette réunion organisée dans son imposant bureau, tandis qu'il contemplait son royaume entre les créneaux d'aluminium de son donjon. La décision doit être populaire.

Cahoon ne voulait pas se mettre les habitants à dos et les voir changer de banque du jour au lendemain. Avec le report de cette masse de petits clients, la First Union, la CCB, la BBT, la First Citizens Bank ou la Wachovia pourraient faire un bond en puissance et devenir de dangereuses rivales. Il risquait l'épidémie dans son fief, la contamination de gros investisseurs sains – pire qu'un virus informatique, le virus d'Ebola, la salmonelle ou les deux HIV !

— Le problème, c'est Panesa, lança le maire.

A ce nom, Cahoon fut submergé par une vague de fureur. L'éditorial du dimanche lui était resté en travers de la gorge, en particulier sa remarque finale d'inspiration biblique. Panesa aussi devait être éliminé ! Cahoon passait mentalement en revue les troupes de son gigantesque réseau d'influences – qui avait-il donc comme allié dans le groupe Knight-Ridder ? Il fallait que cela vienne d'en haut, au niveau du directeur général ou du président. Cahoon connaissait tous les gros bonnets, mais ce monde des médias était comme une sorte de mille-pattes. A peine l'effleurait-on du doigt qu'il se rétractait, sur la défensive.

— La seule personne qui puisse faire taire Panesa, c'est vous, annonça le maire à Cahoon.

— J'ai bien essayé, mais il n'a rien voulu savoir. Il est aussi entêté que Judy Hammer !

Le directeur de l'*Observer* et la chef de la police avaient tous deux trop de pouvoir, et il était urgent de s'en débarrasser. Andy Brazil, également, commençait à devenir un problème. Cahoon n'était pas né

de la dernière pluie. Il savait quel était le meilleur moyen d'appâter ce gêneur.

— Ayez un entretien avec ce garçon, dit-il au maire. Il doit sûrement mourir d'envie de vous interviewer.

— Comme tous les journalistes.

— Eh bien, accordez-lui donc cette faveur, Chuck. Mettez-le dans votre poche, c'est là qu'est sa place.

Cahoon eut un sourire en reportant son attention sur le ciel d'été brumeux.

Andy avait, quant à lui, concentré toute son attention sur les meurtres en série. La Veuve noire n'allait pas en rester là ! Cette affaire virait à l'obsession. Il allait bien finir par trouver le détail important, l'idée de génie ou l'indice manquant qui conduirait la police droit au psychopathe. Brazil avait contacté Bird, l'analyste du FBI ; et, avec son aide, il avait pu écrire un article d'une précision machiavélique. La veille, il était retourné près de la voie ferrée de West Trade Street pour explorer l'immeuble de brique en ruine. Il était resté un long moment immobile, silencieux, contemplant les lieux déserts, sinistres, essayant d'en sonder les secrets, d'imaginer ce qui avait conduit le sénateur en un tel endroit. Peut-être avait-il rendez-vous avec quelqu'un dans ce terrain vague, à l'abri des regards indiscrets ? Andy se demandait si l'autopsie avait révélé des traces de drogue. Il avait ensuite descendu lentement South Collège Street, toujours incapable de repérer, parmi les prostituées, les travestis et les flics en civil. De toute évidence, celle qu'il avait déjà repérée plusieurs fois avait reconnu au premier coup d'œil sa BMW tandis qu'elle arpentait son trottoir en le regardant avec effronterie.

Le lendemain à l'aube, Andy était fatigué. Il eut toutes les peines du monde à finir ses six kilomètres de jogging ; le tennis, ce serait pour une prochaine fois ! Il n'avait pas beaucoup vu sa mère ces derniers temps ; elle se vengeait donc en ne lui adressant pas la parole le matin, lors de ses rares moments de lucidité. Elle lui laissait des petits mots lui indiquant les choses à faire et semblait encore plus mal en point que de coutume. Elle toussait, poussait des soupirs à fendre l'âme, usant de toutes les ruses pour le culpabiliser. Andy songeait souvent à l'analyse qu'avait faite Virginia West des relations sadomasochistes qu'il entretenait avec sa mère. Ses paroles le hantaient-elles résonnaient en cadence au rythme de ses foulées, retentissaient la nuit, l'empêchant de trouver le sommeil.

Il n'avait pas vu Virginia ces jours-ci, ni parlé avec elle. Il espérait que tout allait bien. Pourquoi ne l'avait-elle pas appelé pour aller au club de tir ou en patrouille, ou simplement pour lui dire un petit bonjour ? Andy se sentait mal à l'aise, d'humeur maussade, et se refermait peu à peu dans sa coquille, renonçant à découvrir l'origine exacte de son trouble. Pourquoi Judy Hammer ne l'avait-elle pas non plus contacté pour le remercier de l'article qu'il avait fait sur elle ? Peut-être quelque chose lui avait-il déplu -une imprécision, un fait erroné ? Il avait pourtant mis tout son cœur et toute son énergie dans cet article, jusqu'à en perdre le sommeil. Il pouvait également ajouter Panesa à la liste des abonnés absents. Lui aussi semblait l'avoir oublié ! S'il avait été à leur place, il aurait su montrer plus d'égards et de respect, songeait Andy avec amertume. Il aurait veillé à ne jamais humilier ceux avec qui il travaillait, aurait toujours eu pour eux un petit mot, un petit geste de gratitude – un coup de fil, une lettre, un bouquet de fleurs.

Les seules fleurs que Virginia pouvait admirer en ce moment étaient celles que Niles avait éparpillées tout autour de la table de la salle à manger. Quelques minutes plus tôt il avait répandu des ordures dans la salle de bains pendant que sa maîtresse prenait une douche. Virginia était déjà, de toute façon, d'une humeur noire. Le vent de la calomnie qui semblait s'acharner contre sa patronne bien-aimée la rendait folle de rage – qui sait ce que l'avenir leur réservait encore ? Le jour où Jeannie Goode prendrait la place de Judy Hammer, le retour de Virginia dans sa ferme natale aurait définitivement sonné. En attendant Judy avait dévoilé à Andy des zones de sa vie privée qui jusqu'alors étaient restées totalement inconnues de Virginia.

Le piège était pourtant grossier, pestait Virginia tout en maudissant Niles et en réparant ses dégâts. Andy s'était servi d'elle pour approcher Judy. Il avait courtsé la vassale pour s'attirer les bonnes grâces de la suzeraine. Depuis, plus le moindre signe de vie. C'était toujours comme ça ! Quel salaud ! Il n'avait pas appelé pour aller au tir ou en patrouille, ni même pour vérifier qu'elle était toujours en vie.

En arrivant dans le salon, elle aperçut les lys rouges de son jardin éparpillés au sol. Niles se précipita sous le lit.

Les lys que Judy apportait à Seth ce matin-là étaient mauves et s'appelaient, troublante coïncidence, des lys de la résurrection. Judy

les déposa sur une table et prit une chaise. Le lit était en position haute pour permettre à Seth de manger, lire et regarder la télévision. Les streptocoques avaient envahi son organisme avec l'avidité d'une horde de barbares. Antibiotiques et solutions antiseptiques étaient envoyés au front en un flot continu par les tuyaux étroits des perfusions et les aiguilles fixées sur chacun de ses bras. Judy craignait le pire. Seth était à l'hôpital depuis trois jours, à présent.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-elle en lui caressant l'épaule.

— Pas bien, répondit-il, reportant son regard brumeux vers le téléviseur.

Il avait lu les journaux, entendu ce que disait la télé, la radio. Il mesurait à présent les conséquences tragiques de son geste, pour lui certes, mais, pire que tout, pour sa femme et sa famille. En toute bonne foi, il n'avait jamais rien voulu de tel. Il aurait préféré être mort plutôt que faire du mal aux siens. Il aimait sa femme et ne pourrait pas vivre sans elle. S'il ruinait sa carrière à Charlotte, que se passerait-il ? Elle devrait partir, tout recommencer à zéro, et elle n'hésiterait pas à se débarrasser de lui, cette fois – elle le lui avait dit explicitement.

— Comment ça va pour toi ? murmura-t-il, tandis qu'à l'écran un plombier transsexuel parlait de son divorce.

— Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Judy d'un ton ferme. (Elle lui caressa de nouveau l'épaule.) Tout ce qui compte maintenant, c'est que tu ailles mieux. Ne te laisse pas aller, mon chéri. Tu sais bien que le moral compte. Alors sois positif.

Autant demander la lune. Seth la dévisagea un moment en silence. Quand l'avait-elle appelé *mon chéri* pour la dernière fois ? Peut-être bien jamais de sa vie.

— Je ne sais pas quoi dire, articula-t-il finalement.

Elle imaginait très bien les tourments de son mari -les remords, la culpabilité, la honte. Il avait cherché à ruiner la vie de sa femme, ainsi que celle de ses enfants, et y avait parfaitement réussi. Pas étonnant qu'il se sente mal après une telle victoire.

— Inutile de dire quoi que ce soit, le rassura Judy avec gentillesse. Ce qui est fait est fait. Maintenant, il faut aller de l'avant. Quand tu sortiras d'ici, nous trouverons une solution. C'est tout ce qui compte à présent.

Il ferma les yeux, les larmes affluèrent sous ses paupières. Il se revit jeune homme, avec un grand pantalon blanc, un nœud papillon et un chapeau fringant, descendant d'un pas alerte les marches du Capitole de l'Arkansas, heureux sous le soleil du matin. Seth était plein de

charme et d'assurance, à l'époque. Il racontait des histoires drôles, faisant la fête toutes les nuits. Après était venu le temps des psys, du Prozac, du Zoloft, du Nootriptylène et du Lithium. Le temps des régimes aussi. Il avait même arrêté l'alcool une fois. Il avait été soigné par hypnose, avait assisté à trois réunions des Obèses anonymes. Puis il avait tout laissé tomber.

— C'est sans espoir, sanglota-t-il. Il ne me reste plus qu'à mourir.

— Je t'interdis de dire une chose pareille ! rétorqua Judy d'une voix vacillante. Tu m'entends, Seth ? Je t'interdis de dire ça !

— Pourquoi mon amour ne te suffit-il pas ? geignit-il.

— Quel amour ? lança-t-elle en se levant, ayant du mal à dissimuler sa fureur. Ta conception de l'amour, c'est d'attendre que je t'apporte le bonheur, sans même essayer d'être heureux par toi-même ! Je ne suis ni ta bonne, ni ton infirmière, ni ta psy, ni ta confesseuse. C'est clair. Je voulais être ta partenaire, Seth, ton amie, ton amante. Mais c'est impossible. Si notre vie était un match de tennis, j'aurais été obligée de jouer en solo la partie des deux côtés du filet, pendant que tu resterais tranquillement assis à l'ombre, à compter les points !

Andy avait passé une bonne partie de la matinée à se demander s'il pouvait ou non appeler Virginia West pour lui proposer de faire une partie de tennis. Le prétexte n'était-il pas un peu trop cousu de fil blanc ? En aucun cas, il ne voulait lui laisser croire qu'il s'inquiétait de son silence. Il se gara sur le parking All Right de West Trade Street, à côté du *Presto*. Une fois dans le restaurant, il commanda un café. Il était affamé mais préférait réserver sa fringale à une nourriture plus saine. Il ferait un saut ensuite au *Just Fresh*, le fast-food dont la devise était « Eat well feels good^[21] », situé sur le parvis de la First Union. La nourriture macrobiotique et les sandwiches au poulet grillé de chez *Wendy's*, sans fromage ni mayonnaise, constituaient son unique régime alimentaire ces derniers jours. Il perdait du poids et se demandait s'il n'était pas en train de devenir anorexique.

Il s'assit au comptoir, et touilla son café noir, attendant que Spike ait fini de casser ses œufs au-dessus d'un bol. Andy avait envie de bavarder. La pendule Michelob Dry accrochée au mur au-dessus de la tête de Spike indiquait 10 h 45. Il avait une foule de choses à faire aujourd'hui, toutes avant les 16 heures fatidiques, heure à laquelle son travail au journal commençait officiellement. Même si Packer appréciait les scoops d'Andy, les affaires courantes – cambriolages, attaques à main armée, viols, suicides, bagarres dans les bistrots,

fraudes de cols blancs, saisies de drogue, drames conjugaux, morsures de chien et autres aléas de la condition humaine – se devaient d’être couvertes. Affaires dont Webb, d’ordinaire, subtilisait les rapports de police avant que quiconque ait eu la moindre chance de les voir. En fait, cette manie était si connue que les autres journalistes de faits divers avaient baptisé la corbeille de presse de la police de Charlottesville le site Webb^[22].

Virginia, se souvenant des protestations d’Andy à ce propos, avait appelé Channel 3 pour se plaindre auprès du directeur général. En pure perte. Elle fit également chou blanc avec Jeannie Goode, qui était, en secret, l’une des plus grandes pourvoyeuses du site Webb. Ces derniers temps, Jeannie et Webb s’étaient donné des rendez-vous galants sur tous les parkings de la ville. Il aurait pu se rendre chez elle, puisqu’elle vivait seule, mais le risque d’être découvert était un puissant aphrodisiaque pour ce couple. Il n’était pas rare qu’ils se garent à une centaine de mètres de la maison de Webb, où sa femme l’attendait pour dîner, lavait ses affaires sales et reprenait ses chaussettes.

L'UNITE D'INTERVENTION qu'avait mise en place Virginia pour enquêter sur le trafic de drogue au Presto Grill s'attendait aussi à avoir du linge sale sur les bras, c'était même leur grand espoir. Mungo, un des inspecteurs en civil, dégustait un poulet grillé à souhait, au moment où Andy, que Mungo ne connaissait pas, sirotait son café au comptoir. Mungo était une montagne de muscles, en jean et T-shirt des Panthers, avec un portefeuille enchaîné à son ceinturon, de longs cheveux hirsutes tirés en arrière et un bandana noué sur son front fuyant. Il portait aussi un anneau d'oreille. Mungo fumait et observait sans en avoir l'air le jeune blondinet qui pressait Spike de questions.

— Non, fiston, répondait Spike, préparant à présent un hamburger. Ils ne sont pas du coin, tu vois ce que je veux dire.

Il parlait avec un accent portugais prononcé.

— Je me fiche de savoir d'où ils viennent, dit Andy. L'important, c'est ce qui se passe lorsqu'ils arrivent ici. La source du mal se trouve ici, dans le quartier. (Il tapa de son index sur le comptoir, parlant visiblement en langage codé, conclut Mungo.) Peut-être ici même. J'en suis sûr. Tu n'es pas de cet avis ?

Spike n'avait pas envie d'en discuter davantage, d'autant que Mungo ne les quittait pas des yeux. Le petit blondinet semblait vaguement familier au policier. Il l'avait déjà vu quelque part, mais où ? Cela ne faisait que renforcer ses soupçons. Mais chaque chose en son temps. Mungo devait rester assis encore un petit moment, regarder ce qui allait se passer, et finir son petit déjeuner.

— Je voudrais d'autres toasts dit-il à Spike quand Andy fut parti. Il montra la porté par où le blondinet venait de sortir et demanda : Qui est-ce ?

Spike haussa les épaules. Il avait appris depuis longtemps à ne jamais répondre à ce genre de questions. De plus, Mungo était un flic-cela se voyait à cent mètres. Spike entreprit de regarnir un petit étui de cure-dents tandis qu'Andy poursuivait ses investigations aux alentours.

Le *Traveler's Hotel* était contigu au *Presto*. On pouvait y louer une chambre pour cinquante dollars la semaine, si on savait s'y prendre avec Bink Lydle. Andy posa ses questions à Lydle, n'obtenant pas plus d'informations qu'avec Spike.

Lydle n'était pas très accueillant. Les bras croisés sur son buste étroit, il se tenait assis derrière son comptoir fatigué avec sa sonnette et sa ligne unique de téléphone. Non, répondit-il au jeune Blanc, il ne savait rien au sujet de ces hommes d'affaires butés dans les environs et pour sa part, il ne croyait pas que la source du mal se trouvait ici, dans le quartier. Lydle n'avait jamais rien remarqué de suspect – en tout cas, pas dans son hôtel, lequel était un endroit historique de la ville, un vestige du passé, le lieu qui vous replongeait instantanément dans l'époque du vieux Sud.

Andy poursuivit son chemin sur Fifth Street et entra au *Jazzbone's Pool Hall*, bien décidé à obtenir des renseignements, même s'il fallait prendre quelques risques. A cette heure matinale, le *Jazzbone's* était plutôt désert, à part quelques types assis au comptoir buvant de la Colt 45, radotant pour la énième fois leurs histoires de beuveries, de femmes et de paris. Les tables de billard, avec leur tapis usé jusqu'à la corde, étaient inoccupées. Dans leur triangle, les boules attendaient la nuit, avec sa faune bruyante et dangereuse qui occuperait les lieux jusqu'aux brumes éthyliques du petit matin. Si quelqu'un était au courant de ce qui se passait dans les environs, c'était bien Jazzbone.

— Je cherche Jazzbone, annonça Andy aux copains de beuverie.

L'un d'eux désigna le bar, où le patron, bien en vue, ouvrait une caisse de Schlitz. Il avait déjà repéré le petit blondinet habillé comme un étudiant.

— Ouais ? grogna Jazzbone. Qu'est-ce que tu veux ?

Andy traversa la salle. La moquette était criblée de brûlures de cigarettes et empestait le whisky. Un cafard passa à toute vitesse devant lui, du sel et des cendres de cigarettes maculaient toutes les tables. A chacun de ses pas, le personnage du patron se précisait ; des bagues en or incrustées de diamants à chaque doigt, des couronnes en or sur ses dents arborant des motifs en forme de trèfle et de cœur, un pistolet semi-automatique sur la hanche droite.

Jazzbone rangeait les bouteilles de bière dans le réfrigérateur.

— Tout ce qu'on a de frais à cette heure, c'est une Pabst Blue Ribbon, annonça-t-il.

Il était sur les genoux. La nuit avait été dure, il n'avait pas arrêté une seconde. Le gamin avait autre chose en tête que de boire une

bière, mais ce n'était pas un policier en civil comme Mungo. Jazzbone repérait les flics ou les Fédéraux dès qu'ils mettaient le pied dans le quartier. Son flair était infailible en la matière. Il ne pouvait se faire avoir que par ses semblables, des types comme lui, armés jusqu'aux dents.

— Je travaille pour l'*Observer*, annonça Brazil, sachant qu'il valait mieux taire tout lien avec la police. J'aurais besoin de vos lumières.

— Ah ouais ? lâcha Jazzbone en arrêtant aussitôt de ranger ses bouteilles.

Il savait depuis toujours qu'il pourrait faire un bon sujet d'article.

— Quel genre ? C'est pour un article ?

— Oui, monsieur, répondit Brazil.

Le gamin était poli avec ça. Jazzbone le dévisagea un moment, levant un sourcil perplexe.

— Et qu'est-ce que tu veux savoir ? demanda-t-il finalement, en passant de l'autre côté du comptoir pour s'installer sur un tabouret.

— Vous avez entendu parler de ces meurtres dans le quartier, commença Andy.

Jazzbone eut un instant de panique.

— Tu peux préciser un peu ?

— Ces hommes d'affaires étrangers. La Veuve noire, répondit Andy, en baissant la voix, chuchotant presque.

— Ah oui, ceux-là... reprit Jazzbone sans s'inquiéter d'être entendu. C'est le même type qui les a tous trucidés.

— Ca ne doit pas être bon pour les affaires, poursuivit Andy, jouant au dur. Une ordure pareille, ça vous ruine un quartier en moins de deux.

— Qu'est-ce que tu veux y faire. J'ai une affaire réglo ici. Je ne veux pas d'embrouilles et je ne les cherche pas. (Il alluma une cigarette.) C'est toujours les autres qui foutent le bordel. Voilà pourquoi je porte ça, expliqua-t-il en tapotant son pistolet. Andy lui jeta un regard envieux.

— Ben, mon vieux, quel calibre !

Le patron était, en effet, très fier de son arme. Il l'avait gagnée au billard à un dealer, un type de New York qui ne s'était pas demandé pourquoi Jazzbone tenait une salle de billard. Pour Jazzbone, quand on était bon dans quelque chose, que ce soit les femmes, les voitures

ou le billard, autant en faire son métier. Et Jazzbone était un joueur hors pair. Il sortit le pistolet de son étui pour qu'Andy puisse l'admirer.

— C'est un Colt 45 Double Eagle, avec un canon de cinq pouces, expliqua Jazzbone.

Andy avait déjà vu ces bijoux dans *Guns Illustrated*. Un corps en acier inoxydable, avec finition patinée, hausse réglable, mire à trois points, large détente et chien de style combat. L'arme de Jazzbone valait une petite fortune. Visiblement, le gamin était impressionné et mourait d'envie de la toucher, mais Jazzbone ne le connaissait pas assez pour lui accorder cette faveur.

— Vous pensez donc que c'est la même personne qui tue tous ces Blancs ? demanda Andy.

— Je n'ai pas dit qu'ils étaient tous blancs, corrigea Jazzbone. Le dernier mec, le sénateur, ne l'était pas. Mais ouais, c'est le même fils de pute qui leur fait ça.

— Vous avez une idée de qui ça peut être ? s'enquit Andy, faisant son possible pour dissimuler son excitation.

Jazzbone le savait précisément ; il ne voulait pas plus d'un monstre de ce genre dans les parages que ces types riches n'en voulaient dans leur voiture de location. Sans compter que Jazzbone était un ardent supporter de la libre entreprise et qu'il avait d'autres affaires que le billard ou la vente de boissons. Il avait des actions chez quelques filles sur le trottoir. Elles lui rapportaient une poignée de dollars supplémentaires et lui tenaient compagnie. La Veuve noire ruinait le commerce. Ces temps-ci, les hommes rentraient chez eux après avoir regardé CNN ou lu le journal au comptoir, et préféraient passer la soirée à visionner des films X de location. Jazzbone ne pouvait les en blâmer.

— Il y a une tête de citrouille. Je l'ai vue dehors, avec ses filles, annonça Jazzbone à Andy qui prenait fébrilement des notes. A votre place, je chercherais par là.

— Comment ça, une tête de citrouille ?

Jazzbone sourit de toutes ses dents en or. Si jeune et si innocent...

C'est une coiffure, précisa Jazzbone en montrant ses cheveux. Orange comme une citrouille, avec des tresses sur le crâne. Celui-là, c'est vraiment un enculé.

— Vous connaissez son nom ?

— Non, et c'est tant mieux, répondit Jazzbone.

Virginia West n'avait jamais entendu parler d'une tête de citrouille ayant un rapport possible avec les meurtres de la Veuve noire. Andy l'appela d'une cabine publique, redoutant le manque de confidentialité des téléphones cellulaires ; il était surexcité, comme s'il venait d'être pris dans une fusillade. Elle nota ce qu'il lui racontait, mais rien de tout cela n'éveilla beaucoup ses espoirs. Son armée de l'ombre sillonnait les rues en vain depuis des semaines... et Andy, après avoir passé un quart d'heure au *Jazzbone's Pool Hall*, aurait résolu toute l'affaire ? Elle n'y croyait pas. Pas plus qu'elle ne croyait à la sincérité d'un arriviste comme Andy.

— Comment va Judy Hammer ? lui demanda-t-il.

— C'est plutôt à vous qu'il faut le demander, rétorqua-t-elle.

— Pardon ?

— Écoutez, je n'ai vraiment pas le temps de discuter, ajouta-t-elle d'un ton sec.

Andy était sur le trottoir, en face du palais de justice. Les gens attendant pour téléphoner lui jetaient des regards noirs. Il s'en moquait.

— Qu'est-ce que je vous ai fait ? demanda-t-il. Jusqu'à preuve du contraire, c'est de votre côté qu'il y a eu le silence radio. Vous n'avez jamais décroché votre téléphone pour me demander quoi que ce soit, et encore moins pour savoir comment j'allais !

Ce détail n'était pas venu à l'esprit de Virginia. Elle n'appelait jamais Raynes. Elle n'avait d'ailleurs jamais appelé aucun garçon-une habitude, depuis l'adolescence, qu'elle ne comptait pas changer ; seul Andy avait fait exception. Justement, pourquoi avait-elle donc rompu cette belle tradition avec lui !

— J'ai cru que vous ne me parliez que par intérêt, uniquement lorsque je pouvais vous être utile en quelque chose, répondit-elle. C'est la folie ici. Et Niles est en train de me rendre dingue. Je vais l'envoyer à la SPA par la poste, si ça continue ! Je n'ai pas trouvé le temps de vous appeler, je le regrette. Mais ce n'était pas une raison pour m'en tenir rigueur et faire le mort de votre côté.

— Si on faisait une partie de tennis ? Demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Virginia avait encore une raquette Billie Jean King en bois, maintenue en presse dans son croisillon de fer. Une antiquité. Il lui

restait une vieille boîte de balles Treton. Sa dernière paire de tennis était des Converse de coton blanc, taille basse, totalement passées de mode, elles aussi. Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient toutes ces choses et du reste, ne possédait plus de tenue de tennis. Elle n'était pas une grande adepte du sport à la télévision mais, à ce moment de sa vie, elle préférait regarder le base-ball. Aussi répondit-elle :

— Pas question.

Elle raccrocha le téléphone et alla droit au bureau de Judy. Horgess avait perdu son air jovial. Judy avait eu beau lui répéter cent fois d'oublier cette histoire, c'était au-dessus de ses forces. Il avait utilisé la radio au lieu du téléphone pour communiquer une information confidentielle. A cause de lui, le capitaine de service délateur, tout le monde était au courant de ce qui s'était passé dans la maison de la grande patronne. Cela alimentait toutes les conversations. Les pires plaisanteries circulaient à ce sujet. Horgess était pâle et déprimé. Il remarqua à peine la présence de Virginia.

— Elle est là ? demanda-t-elle.

— Je crois, oui, répondit-il d'un air abattu.

Virginia frappa à la porte et entra sans attendre de réponse. Judy était au téléphone. Elle tapotait avec la pointe de son crayon sur un petit bloc-notes rose. Elle rayonnait d'autorité dans son ensemble tabac et son chemisier à rayures jaunes et blanches. Virginia s'assit en attendant que la chef de la police finisse sa conversation.

— Je ne voulais pas t'interrompre, dit Virginia lorsque sa supérieure eut raccroché.

— Aucun problème, j'avais fini.

Ses mains étaient croisées sur le dessus de son bureau parfaitement rangé, celui de quelqu'un débordé de travail mais qui refusait de se laisser submerger. Judy ne s'était encore jamais laissé déborder et cela ne lui arriverait pas de sitôt. Plus elle prenait de l'âge, plus elle prenait de la distance. L'urgence était une notion des plus relatives. Et ces derniers jours l'avaient confortée dans cette idée. Toute sa vie avait basculé et elle sentait qu'elle avait radicalement changé.

— Nous n'avons pas eu beaucoup l'occasion de parler, commença Virginia avec délicatesse. Comment ça va ?

Judy lui fit un pâle sourire sans pouvoir lui cacher sa tristesse.

— Je fais ce que je peux, Virginia. Ta sollicitude me touche.

— Les éditoriaux de Panesa, les caricatures et tous ces trucs dans

l'*Observer*, c'était génial, continua Virginia. Et l'article d'Andy était vraiment magnifique-elle eut une hésitation en prononçant le nom du jeune homme, sans savoir pourquoi.

Pour Judy, en revanche, c'était clair comme de l'eau de roche.

— Écoute-moi, Virginia, commença-t-elle avec un nouveau sourire, vaguement taquin cette fois. C'est un article sensationnel, je dois le reconnaître, mais pour te rassurer, sache que notre relation est strictement professionnelle.

— Pardon ? souffla Virginia en fronçant les sourcils.

Andy marchait sous le soleil aveuglant, dans un quartier de la ville où il valait mieux ne pas circuler sans garde du corps. A cet endroit très particulier appelé Five Points, la nationale 77 se divisait en cinq grandes artères, State Street, Trade Street, Fifth Street, Beaties Ford Road et Rozelles Ferry Road, qui rejoignaient toutes le centre-ville. C'était un point de passage obligé pour les milliers d'hommes d'affaires débarquant du Charlotte-Douglas International Airport et le repaire des malfrats de tout acabit, parmi lesquels se trouvait le tueur – Tête de Citrouille.

Les rares personnes ayant posé les yeux sur ce proxénète le prenaient pour un travesti. Il tenait son propre conseil, comme une cour de justice, dans un van Ford de 84, bleu foncé, 351 V8, qu'il affectionnait parce qu'il n'avait des vitres qu'à l'avant. La confidentialité était garantie à l'arrière, et il arrivait même à Tête de Citrouille d'y dormir. Ce matin-là, Tête de Citrouille était garé à son emplacement habituel sur Fifth Street, dans le parking Preferred, où le gardien, récompensé de temps à autre en nature, lui assurait une tranquillité totale.

Tête de Citrouille était en train de lire le journal. Le gardien était allé lui chercher des sandwiches œufs-bacon avec de la sauce pimentée et du beurre. Il en était au troisième. Le tueur vit le Blanc qui se baladait, un calepin à la main. Le surnom du type dans le quartier était Blondinet ; Tête de Citrouille savait précisément ce qu'il cherchait et n'appréciait pas du tout. Il termina son déjeuner, ouvrit une canette de Michelob Dry, et jeta de nouveau un regard sur la une de l'*Observer* du matin.

Un journaliste sud-américain dénommé Andy Brazil avait fait un article sur le tueur beaucoup trop précis au goût de Tête de Citrouille. Premièrement, il était agaçant que les gens voient Tête de Citrouille

comme une araignée, et que tous croient que le symbole orange qu'il peignait sur chaque cadavre était un sablier. D'abord, il bombait en orange parce qu'il aimait cette couleur. En outre, il avait l'intention de buter huit hommes d'affaires et pas un de plus, avant de déguerpir ailleurs. Traîner trop longtemps dans le même quartier pourrait lui être fatal. Le chiffre huit était simplement une espèce de signe de rappel, d'avertissement pour lui-même ; bientôt il serait temps pour Tête de Citrouille et pour Poison de partir avec le van, peut-être pour Washington. Dans l'article de ce matin, le dénommé Brazil citait un analyste du FBI qui prétendait que la Veuve noire connaissait de graves difficultés relationnelles, qu'il n'avait jamais été marié et n'avait jamais gardé un travail longtemps, qu'il était impuissant, sexuellement et dans la vie en général, et qu'il souffrait d'une crise identitaire sexuelle aigüe. Toujours selon l'agent spécial Bird, Tête de Citrouille (qui n'était évidemment pas cité sous ce nom mais comme le tueur) avait été témoin de grandes violences pornographiques, il venait d'un foyer désuni et psychotique et n'avait jamais terminé ses études, si tant est qu'il en ait entrepris. Il possédait un véhicule et vivait encore chez son père, qu'il haïssait sans doute depuis son plus jeune âge. Le tueur était sale, sans doute obèse et drogué.

L'agent spécial Bird, poursuivait l'article, prédisait que le tueur allait commettre des erreurs, vouloir se surpasser, et commencerait à prendre des risques incontrôlés. Tous les psychopathes en arrivaient là un jour ou l'autre. Dégoûté, Tête de Citrouille jeta le journal à l'arrière du van. Quelqu'un avait cafardé, balancé à la presse des détails personnels sur lui. Il jeta un regard furieux sur Blondinet qui venait de s'arrêter devant le *Cadillac Grill* où les travestis avaient l'habitude de déjeuner. Blondinet décida d'entrer.

Les clients du *Cadillac Grill* n'avaient pas l'air ravis de le voir débarquer. Ils savaient qu'il était journaliste et n'avaient aucune envie de répondre à ses questions. Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'ils étaient dingues ? Qu'ils allaient prendre le risque de mettre Tête de Citrouille en colère, de le rendre encore plus mauvais que d'habitude et de finir avec un bouquet de Silvertips dans le crâne ? Tête de Citrouille était un dangereux psychopathe et, pour tout dire, l'ensemble de la petite communauté mafieuse de Five Points n'avait qu'une envie : qu'il fasse ses valises – pour l'enfer ou ailleurs. Mais personne n'avait le courage ou le temps de se dresser contre lui. Énergie et lucidité n'étaient pas les qualités premières de ceux qui passaient la nuit à boire du Night Train, fumer de l'herbe et jouer au billard.

Le chef cuistot du *Cadillac* s'appelait Remus Wheelon, un Irlandais costaud couvert de tatouages. Il avait entendu parler de Blondinet et ne voulait pas de cette fouine dans son établissement. Remus savait

que les trois sandwiches œufs-bacon qu'il venait de préparer étaient pour Tête de Citrouille et que cette ordure de tueur sanguinaire était sans doute dans son van, en train de guetter s'il allait servir une tasse de café à Blondinet. Remus préféra rester derrière le comptoir. Il prit tout son temps pour décaper le gril, refit du café, lança une nouvelle fournée de beignets et lut l'*Observer*.

Andy s'installa dans un box et dénicha un menu plastifié couvert de graisse. Les prix, écrits à la main, étaient raisonnables. Les gens l'observaient, l'air franchement hostile. Il leur sourit en retour, comme s'il se trouvait dans un charmant salon de thé pour vieilles dames, leur renvoyant l'image d'un homme sûr de lui. Il avait une mission à accomplir et il irait jusqu'au bout ! Tout le monde entendit son Alphapage sonner ; Andy sursauta et empoigna l'appareil comme s'il venait de le mordre. Avec surprise, il reconnut le numéro qui s'affichait. Il regarda autour de lui et décida que ce n'était sûrement pas l'endroit où sortir son téléphone portable pour appeler le bureau du maire.

Il s'apprêtait à quitter les lieux lorsque la porte s'ouvrit, faisant tinter la cloche qui la surplombait. Andy changea d'avis : la jeune prostituée venait d'entrer. Malgré lui, cette fille le fascinait, un mélange de compassion et d'appréhension. Il ne pouvait détacher son regard d'elle. Elle portait un short en jean, coupé haut sur ses cuisses, des sandales aux semelles usées par la marche et un tee-shirt des Grateful Dead dont elle avait relevé les manches sur ses épaules. Ses seins libres oscillaient au rythme de ses pas. Elle s'installa dans le box en face de lui, le regard insolent tandis qu'elle rejetait en arrière d'un mouvement de tête ses cheveux blonds poisseux.

Remus lui apporta un café avant même qu'elle attrape le menu. Elle étudia avec difficulté la feuille manuscrite plastifiée. Les mots tanguaient comme des lignes de pêche sur les rives du Lac Algae. C'était ainsi que les gens riches de Davidson appelaient l'étang qui bordait Griffith Street et Main Street, là où son père l'emmenait parfois pêcher. C'était avant qu'elle soit grande ; sa mère faisait alors des ménages au Best Western, son père était routier pour Southeastern et avait des horaires irréguliers. Sa femme n'était pas toujours à la maison quand son mari rentrait, exténué, de ses longues tournées.

Cravon Jones considérait que ses trois filles lui appartenaient, et

que la manière dont il leur exprimait son affection ne regardait que lui. Du reste, il n'était pas question qu'il aime moins Addie sous prétexte qu'elle portait le nom de sa foutue belle-mère. Addie était blonde et jolie depuis le jour de sa naissance ; une gentille même qui adorait câliner son papa, et dont sa mère s'occupait assez peu. Mme Jones en avait assez de rentrer chez elle pour y retrouver un ivrogne empestant l'alcool qui la rouait de coups allant même jusqu'à lui casser un jour le nez et la mâchoire. Les trois filles éprouvaient pour leur père un mélange d'attirance et de répulsion.

Addie allait avoir onze ans lorsque son père s'était glissé une nuit dans son lit. Il sentait la sueur aigre et avinée. Il pressa son machin dur contre elle, puis l'enfonça en elle tandis que le drap se tachait de sang et qu'elle pleurait en silence. Les sœurs d'Addie dormaient dans la même chambre qu'elle. Elles entendirent tout mais aucune ne parla de l'événement, et Mme Jones préféra faire comme si rien n'était arrivé. Mais elle le savait très bien, Addie le voyait dans ses yeux. Sa mère se mit à boire et se détacha définitivement de sa fille. Jusqu'au soir où Addie, alors âgée de quatorze ans, s'enfuit de la maison, une nuit où maman travaillait et où papa était quelque part sur la route. Addie alla jusqu'à Winston-Salem ; là-bas, elle rencontra le premier homme qui prît jamais soin d'elle.

Depuis, il y en avait eu beaucoup d'autres, qui lui donnaient de la cocaïne, du crack, des cigarettes, du poulet rôti, tout ce qu'elle voulait. Elle avait vingt-trois ans lorsqu'elle était descendue du car des Greyhounds foulant le sol de Charlotte pour la première fois, quelques mois plus tôt... Le souvenir de son arrivée était assez flou. La dernière chose dont elle se rappelait, c'était d'être à Atlanta, en train de se cammer avec un type riche qui conduisait une Lexus et payait un supplément de vingt dollars pour lui pisser sur le visage. Elle pouvait supporter n'importe quoi tant qu'elle était dans les nuages, et la seule navette accessible à ces oasis paradisiaques, c'étaient les drogues. Sea, son dernier mac, l'avait battue avec un portemanteau parce qu'elle avait des crampes d'estomac et n'avait pu rapporter son quota de fric. Elle s'était enfuie pour la énième fois de sa vie, destination Charlotte – parce qu'elle savait où ça se trouvait et qu'elle ne pouvait pas aller plus loin avec l'argent volé dans le porte-monnaie d'une vieille dame.

Addie Jones n'avait plus été appelée par son prénom depuis sa tendre enfance. Pour toute possession, elle avait un sac de sport des Atlanta Braves volé à l'un de ses clients. Il contenait peu de choses mais elle l'agrippait fermement des deux mains tandis qu'elle marchait pour la première fois le long de West Trade Street, près du *Presto Grill*, en face du parking All Right où Tête de Citrouille était en train d'attendre sa proie dans son van. Les plus belles prises venaient par les

bus, toutes ces sirènes paumées rejetées sur le rivage comme des erreurs de la nature, avec toujours la même histoire. Tête de Citrouille en savait quelque chose, lui qui était descendu de l'un de ces bus voilà bien longtemps. Un quart d'heure après son arrivée à Charlotte, Addie était dans le van bleu foncé et Tête de Citrouille savait qu'il tenait le gros lot. Il ne voulait pas seulement cette fille pour lui-même. Les clients, là-dehors, allaient tomber raides devant son corps épanoui, son regard lubrique et sa bouche pulpeuse. Tête de Citrouille baptisa sa nouvelle créature Poison et tous deux commencèrent leur conquête de la ville. Il fallut tout d'abord se débarrasser des autres maquereaux. Puis les meurtres commencèrent et les flics grouillèrent partout. Il y eut des articles sur ces saloperies de têtes creuses, sur un truc peint en orange et une histoire d'araignée. Et ce fut le règne de la terreur.

— Qu'est-ce que ce sera ? demanda Remus à Poison.

Elle fumait une cigarette et observait la rue.

— Du bacon, répondit-elle avec un accent qui n'avait plus rien d'américain.

Tout au long de sa carrière, Remus avait pu remarquer que les filles prenaient l'accent et les tics de leur propriétaire. Les prostituées noires parlaient comme leurs macs blancs et les blanches comme leurs macs noirs, les gigolos blancs marchaient comme les basketteurs de la NBA, les gigolos noirs battaient le pavé avec la démarche de John Wayne. Remus y était habitué maintenant. Il s'occupait de sa cuisine et faisait tourner sa boutique – vivre et laisser vivre. Il ne voulait pas de problème et Poison en était un, du genre pic à glace planté tout près des yeux. Elle avait un sourire moqueur, comme si elle savait qu'un mauvais coup se préparait et qu'il en ferait les frais. Un bon meurtre de sang-froid – le sien en particulier, songeait Remus – amuserait beaucoup Poison, à n'en pas douter.

Andy était assis dans son box depuis un bon moment. Il regardait la clientèle s'en aller et battait la mesure avec le menu sur sa table vide, puisque personne n'avait l'air décidé à venir le servir. Il vit la jeune prostituée finir son déjeuner. Elle laissa tomber quelques pièces sur la table et se leva. Andy la suivit du regard. Il mourait d'envie de lui parler, mais la peur lui clouait la langue. La cloche de la porte se tut après le passage de la belle. Andy se leva, lui aussi. Oubliant qu'il n'avait pas même passé de commande, il laissa un pourboire. Il émergea du restaurant, son calepin à la main, regarda d'un bout à l'autre de la rue, fit le tour du pâté d'immeubles, inspecta le parking

de l'autre côté de Fifth Street. La fille n'était nulle part. Désappointé, il continua sa route.

Un van noir avec des vitres teintées passa lentement devant lui, mais Andy n'y prêta aucune attention, tout occupé à tenter de débrouiller un mystère dont il était sûr de connaître la clé, mais qu'il n'arrivait pas à trouver.

Mungo observait Blondinet à travers le pare-brise du van. Cette affaire devenait plus sérieuse de minute en minute. Le jeune type marchait avec une lenteur indolente, s'arrêtait de temps en temps pour scruter la circulation. L'excitation de Mungo augmenta encore lorsqu'il vit Blondinet aborder Shena, une des plus anciennes filles du quartier.

Elle sirotait un Coca, perchée sur l'escalier en bois d'une maison délabrée. Elle essayait de se remettre de la nuit précédente et se préparait à la suivante. Blondinet s'approcha d'elle comme s'ils se connaissaient, et se mit à discuter. Shena haussa les épaules gesticula, puis s'énerva soudain et lui fit signe de déguerpir, comme on chasse un pigeon en travers de son chemin. Bizarre, songea Mungo. Le gamin n'avait pas l'air sur son territoire et se permettait d'aborder les filles pendant leurs pauses. Il cherchait sûrement des mecs, peut-être quelques filles aussi pour leur vendre de la dope, leur faire faire des choses contre-nature afin d'arrondir ses fins de mois.

Mungo était convaincu qu'en creusant un peu, il découvrirait que Blondinet était un maillon important d'un trafic de stupéfiants, sans doute directement relié à New York. Il pouvait aussi y avoir une connexion avec la Veuve noire. Mungo sortit sa caméra vidéo et filma le jeune homme – peut-être le plus beau gosse prostitué qu'il lui ait été donné de voir dans sa carrière, mis à part dans les films. Puis il rentra à toute vitesse au LEC.

Virginia n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle avait fait de son mieux pour que Niles cesse de ronronner et de malaxer son ventre, et l'avait éjecté si souvent de son lit qu'elle en avait mal au bras. Elle lui avait parlé comme à un adulte, avait essayé de lui faire comprendre sa fatigue et son besoin de dormir. Elle avait crié, menacé, puis, de guerre lasse, l'avait sorti de sa chambre manu militari. Il dormait, bien tranquille, sur le rebord de sa fenêtre préférée, lorsque Virginia était partie en courant ce matin, en retard pour le boulot. Elle avait les

nerfs à vif. Aussi, lorsque Mungo débarqua dans la salle de conférences en plein milieu de sa réunion avec les hommes de son armée de l'ombre, elle ne se montra pas très accueillante.

— Nous sommes en réunion, lança-t-elle à Mungo.

— Peut-être, mais j'ai quelque chose qui va vous intéresser, annonça-t-il en sortant fièrement sa cassette vidéo. A coup sûr un gros poisson, voire votre tueur, ou au moins son complice, ajouta-t-il entre deux halètements.

Judy Hammer était au téléphone depuis que Virginia avait quitté son bureau. La chef du service judiciaire prit donc sa radio pour contacter sa patronne.

— Je ne veux pas te donner de faux espoirs, mais ça a l'air assez prometteur, annonça Virginia.

— Décris-le-moi, demanda Judy.

— Un individu de sexe masculin, race blanche. Un mètre soixante-huit, soixante-cinq kilos, blond, jean noir étroit, chemisette de sport, Nike. Écume le quartier de Fifth et Trade, regarde les voitures, parle avec les prostituées. Il a été vu au *Presto* en train de parler de trafic de came dans le quartier et des ressources locales, à mots couverts. Il y a un autre point troublant, Judy, et c'est ce qui m'inquiète le plus. Tu te souviens d'Addie Jones, alias Poison ?

— Oui, répondit Judy sans trop savoir de qui elle parlait.

— Ils sont restés ensemble au *Cadillac Grill*, pendant un certain temps. Il est sorti juste après elle. Là, ils se sont séparés ; de toute évidence, ils avaient fini leurs petites affaires.

— Où est cette cassette ?

— Je l'ai ici.

— Tu l'as déjà regardée ?

— Nous utilisons des caméscopes JVC Grax 900 pour nos opérations. Mungo est parti chercher l'adaptateur VHS et devrait me le rapporter dans une minute.

— Amène-moi tout ça, demanda Judy. On va jeter un coup d'œil.

ANDY PATIENTAIT dans l'antichambre du bureau du maire. Assis sur l'un des accoudoirs du canapé, il prenait des notes sur tout ce qui l'entourait, tandis que la secrétaire, Ruth Lafone, répondait à un nouvel appel. Elle semblait désolée pour Andy Brazil, sachant qu'il n'était ni le premier ni le dernier à tomber dans le piège. Son téléphone sonna de nouveau. Ruth décrocha et esquissa un sourire. Elle était aimable et respectueuse envers l'homme que les citoyens de la ville avaient élu avec une majorité écrasante pour servir leurs intérêts. Elle raccrocha, se leva de son siège et s'approcha d'Andy.

— Le maire va vous recevoir, annonça-t-elle.

Andy était un peu déconcerté. Cela faisait des mois qu'il demandait, en vain, l'autorisation d'interviewer le maire. Et voilà que le maire l'appelait pour accéder à sa requête ! Mais quelle requête ? Andy n'avait pas relancé son service des relations publiques depuis des semaines. En outre, le moment n'était pas particulièrement bien choisi ; il n'était pas habillé pour la circonstance, en particulier avec ce jean noir qui le moulait un peu trop à son goût. Il avait pris néanmoins le temps, en chemin, de s'arrêter dans les toilettes pour défroisser sa chemisette rouge décolorée, un peu trop petite également. Depuis qu'il avait perdu du poids, ses vêtements habituels étaient trop lâches et lui donnaient l'air d'un prisonnier en cavale. Il était donc allé déterrer au fond de ses tiroirs des affaires qu'il ne portait plus depuis le lycée.

— Un détail me trouble, dit-il à la secrétaire en se levant du canapé. Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi m'accorder un entretien alors que ma demande remonte à Mathusalem ? Y aurait-il une raison particulière à ce rendez-vous ?

— C'est un homme très sollicité, vous savez. Il ne peut accéder immédiatement à toutes les requêtes, répondit-elle d'une voix monocorde, comme si elle prononçait ces mots depuis des années.

Andy la considéra un moment, détectant quelque chose d'étrange dans la manière dont elle fuyait son regard.

— Bien sûr, répondit-il. Je comprends.

— Sachez que nous sommes ravis de votre visite, ajouta-t-elle en le conduisant à l'abattoir, parce qu'il fallait bien qu'elle gagne sa vie.

Le maire Search était un homme distingué, vêtu d'un élégant costume d'été gris acheté chez un couturier européen. Il portait une chemise blanche et une cravate noir et bleu en cachemire assortie à ses bretelles. Il resta assis derrière son bureau monumental en noyer qui trônait devant les baies vitrées s'ouvrant sur les gratte-ciel du centre-ville. La tour de l'US Bank Corporate Center était juste derrière lui, coupée à mi-hauteur. Elle était si près que le maire aurait été obligé de s'allonger au sol pour espérer apercevoir la couronne d'aluminium du sommet.

— Je vous remercie d'avoir pris le temps de me recevoir, dit Andy en s'asseyant en face de Search.

— J'ai cru comprendre que vous aviez un poste intéressant ici, dans notre ville, commença Search.

— C'est exact, répondit Andy. Et j'en suis très heureux.

Cet Andy Brazil n'était pas comme ces journalistes prétentieux à qui Search avait affaire nuit et jour. Celui-là était de la race des Billy Budd, des Billy Graham – un regard franc, de l'éducation, du respect et de la loyauté. Des gens très dangereux, au goût du maire, prêts à mourir pour de grandes causes, à défendre la veuve et l'orphelin, des chevaliers en croisades, se sentant investis d'une mission et ne s'en laissant imposer par personne, des adorateurs du buisson ardent que nulle tentation terrestre ne pourrait détourner du droit chemin. Cela risquait d'être plus difficile que prévu, songea le maire.

— Avant toute chose, commença Search d'un ton grave, jouant de son autorité face à ce garçon qui avait la chance d'obtenir quelques minutes de son temps précieux, je veux que vous sachiez que personne mieux que moi n'apprécie le travail de notre police municipale. Mais, comme vous le savez sans doute, dans chaque histoire, il y a toujours deux points de vue.

— Et souvent davantage, si j'en crois mon expérience, répondit Andy.

Judy était sortie de son bureau pour avoir une discussion avec Horgess en attendant l'arrivée de Virginia. Pourvu que cette cassette vidéo soit aussi édifiante que Mungo semblait le croire ! Peut-être la chance se décidait-elle enfin à lui sourire ?

— Maintenant ça suffit, Fred, décréta-t-elle, plantée devant le bureau d'Horgess, les mains dans les poches de son pantalon couleur tabac.

— C'est que je m'en veux tellement, chef. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu faire un truc pareil. Vous m'avez fait confiance ; je suis là pour vous faciliter la vie. Et regardez la bourde que j'ai commise quand il fallait vraiment assurer ! expliqua Horgess d'une voix triste et amère.

Elle avait l'impression d'entendre Seth ! La dernière chose dont elle avait besoin en ce moment, c'était d'un second mari au bureau, aussi pitoyable que celui alité dans la chambre 333 de l'hôpital Carolinas !

— Fred, que dit-on au sujet des erreurs ? Qu'elles sont le reflet de notre désir d'améliorer le monde.

— Je sais, marmonna-t-il la tête baissée.

— Il faut trois conditions pour qu'une erreur soit tolérée : un, que tu aies pensé faire une chose juste en la commettant ; deux, que tu l'aies dit aussitôt après t'en être rendu compte ; trois, que tu n'aies de cesse d'en parler à tout le monde, pour éviter que les autres ne la reproduisent.

— Je n'ai pas fait le deux et le trois.

— C'est exact, reconnut Judy tandis que Virginia arrivait. On peut d'ores et déjà éliminer la condition numéro deux, puisque tout le monde est au courant. Pour remplir la numéro trois, je veux, avant 17 heures, une lettre ouverte pour tous les services, où tu raconteras ta bourde en long, en large et en travers, ordonna-t-elle.

Le maire Search ne connaissait pas cette interprétation miséricordieuse des erreurs humaines ; pour lui, il n'existait qu'une seule réponse possible, le châtiment, en particulier lorsque la bévue en question était d'une stupidité rare et vous mettait dans un pétrin infâme, comme celui où se retrouvait Judy Hammer. Ce n'était pas près de m'arriver ! songeait le maire. Il savait tenir ses gens, lui, y compris les médias.

— C'est une contre-vérité de prétendre que la ville est devenue dangereuse, déclarait-il à Andy.

Soudain l'atmosphère se fit lourde, oppressante, comme si le bureau venait de rapetisser.

— Pourtant, cinq personnes, venant à Charlotte pour affaires, ont été tuées ces dernières semaines, rétorqua Andy. Je ne vois pas comment vous pouvez. . .

— Un hasard. Un malheureux concours de circonstances. . .

La sueur coulait sur ses tempes. Search sentait son visage rougir malgré lui.

— Les hôtels et restaurants du centre-ville affirment que leur chiffre d'affaires a chuté de plus de 20 p. 100, précisa Andy, sans esprit polémique, mais tentant simplement d'aller au fond des choses.

— Et des gens comme vous ne font qu'affoler la population, répliqua Search en s'essuyant le visage.

Pourquoi avait-il fallu que Cahoon lui confie cette mission !

— Tout ce que je veux, monsieur le maire, c'est dire la vérité, répondit ce fils spirituel de Budd et Graham. Ce n'est pas en se voilant la face que l'on pourra sortir de l'impasse.

Face à tant de naïveté, le maire passa alors au registre des sarcasmes et de la moquerie. Un jus amer envahissait ses veines, la bile le gagnait de toutes parts... son visage se congestionnait dangereusement et soudain sa rage creva la surface lisse de sa raison. La seconde suivante, le maire Search perdait tout contrôle de lui-même.

— Mais c'est le monde à l'envers ! lança-t-il en ricanant au nez de ce ridicule gratte-papier. Voilà qu'un petit morveux ose me donner des leçons ! Bien sûr que le commerce bat de l'aile ! Bien sûr que je ne mettrais pas le pied en ville passé huit heures du soir !

Search éclata de rire, ivre de son pouvoir.

Aux alentours de six heures cet après-midi-là, Virginia et Raynes étaient bien engagés sur le chemin de l'ivresse au *Jack Straw's A Tavern of Taste*, sur East Seventh Street. Virginia avait troqué son uniforme contre un jean décontracté, une ample chemise de coton et des sandales. Elle buvait une Sierra Nevada brune, la bière du mois, encore sous le choc de la cassette vidéo.

— Tu imagines la honte, pour moi et tous mes enquêteurs ? répétait-elle pour la quatrième fois. Mon Dieu ! dis-moi que c'est un cauchemar, que je vais me réveiller !

Raynes buvait un chardonnay Field Stone, le vin du mois. En short

moulant, débardeur et Nike sans chaussettes, il faisait tourner toutes les têtes, sauf celle de la femme assise en face de lui. Que se passait-il donc ? Virginia ne parlait que de son boulot et de cet abruti de journaliste avec qui elle patrouillait. Et de Niles, bien sûr, cette saloperie de chat ! Combien de fois cet animal avait-il tout fichu en l'air ? Niles savait, avec une précision machiavélique, quand le moment était venu de faire diversion... Un saut en chute libre sur le dos ou la tête de Raynes, un coup de dents dans son gros orteil, une station prolongée sur la télécommande de la chaîne transformant la voix langoureuse de Kenny G en un raid aérien apocalyptique.

— Ce n'est pas de ta faute, répéta Raynes.

Virginia prit un autre beignet de tomates vertes, tandis que les Jump Little Children s'installaient sur scène. Grâce à eux, ce petit endroit paisible, avec ses nappes de plastique bleu et ses œuvres d'art aux couleurs criardes signées par un dénommé Tryke, allait mettre le feu au quartier ce soir, et déchaîner toutes les libidos. Raynes espérait faire rester Virginia au moins jusqu'à l'entracte. En son for intérieur la mésaventure qu'elle venait de subir le faisait hurler de rire. Et il avait toutes les peines du monde à cacher son amusement.

Un pauvre type a le malheur de venir déjeuner au Presto avec une banane dans la poche et tout le service est sur le pied de guerre ! Résultat des courses : l'émérite Mumbo-Jumbo revient avec une cassette vidéo de Blondinet – le roi du vice et suspect numéro un dans l'affaire de la Veuve noire ! – se baladant tranquillement à Five Points dans son petit jean moulant, avec un calepin à la main. Denny imaginait la tête de Judy Hammer découvrant les images dans sa grande salle de réunion, avec son équipe au grand complet. Il tenta de réprimer un fou rire mais c'était au-dessus de ses forces. Il en avait mal à l'estomac, et les muscles de son visage se tordaient malgré lui.

— Qu'est-ce qui te prend ? lança Virginia avec irritation. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle !

— C'est vrai, ce n'est pas drôle, articula-t-il avant de s'écrouler de rire, plié en deux sur sa chaise, les joues baignées de larmes.

Les Jump Little Children allumèrent les amplis, vérifièrent leurs instruments – guitares Fender, batterie Pearl avec cymbales Zildjian, et synthétiseurs Yamaha. Raynes riait toujours aux éclats. Les musiciens échangèrent des regards entendus, tout en rejetant en arrière leurs longs cheveux pour découvrir leur anneaux d'oreilles étincelant dans la lumière tamisée. Ce type est raide défoncé. Il est bien parti. C'est cool. Regarde la tête de la fille ! L'autre est parti dans son délire, et pas elle. T'as vu, il tape dans le blanc sec, en plus...

Virginia avait envie de renverser la table, comme dans les westerns, et de laisser Raynes en plan au milieu du *Jack Straw's*. Mungo devait travailler en secret pour Jeannie Goode, c'était la seule explication ! Elle l'avait acheté, lui promettant ses faveurs s'il piégeait Virginia et ruinait sa réputation et ses bonnes relations avec Judy. Quelle horreur ! Lorsqu'elles s'étaient assises autour de la grande table de bois vernis et que les premières images étaient apparues à l'écran, Virginia avait cru, au début, que Mungo s'était trompé de cassette. Andy déambulait, plus vrai que nature, sur un fond sonore de circulation et prenait des notes. Bon sang ! Combien de tueurs en série ou de revendeurs de drogue se baladaient en plein jour en prenant des notes ? Quant à la description physique d'Andy, Mungole-Mammouth avait oublié vingt kilos et quinze bons centimètres, bien que Virginia dût admettre qu'elle n'avait jamais vu Andy dans des vêtements si moulants. Son jean noir était tellement serré qu'elle pouvait voir les muscles de ses cuisses se tendre à chacun de ses pas ; sa chemisette rouge avait l'air d'être peinte sur son torse élancé et musclé. Peut-être essayait-il de se fondre parmi la faune locale ? C'était une explication comme une autre.

— Dis-moi ce qu'elle a fait, demanda Denny, en s'essuyant les yeux.

Virginia commanda une nouvelle tournée à la serveuse.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Allez, Virginia. Dis-le-moi, insista-t-il en se redressant sur sa chaise. Allez, raconte-moi la réaction de Judy lorsqu'elle a vu la vidéo.

— Non.

Judy, de toute façon, n'avait pas fait grand-chose, en vérité. Elle était restée assise à sa place habituelle en bout de table, les yeux rivés sur l'écran du téléviseur Mitsubishi. Elle avait visionné la bande jusqu'au bout – quarante-deux minutes, détaillant chaque étape de la longue promenade d'Andy et de ses conversations inaudibles avec la faune du Centreville. Virginia et Judy avaient vu Andy aller et venir, songeur, s'arrêter soudain, regarder autour de lui, prendre des notes, s'accroupir par deux fois pour refaire ses lacets, avant de retourner finalement au parking All Right récupérer sa BMW. Après un long silence, Judy avait retiré ses lunettes et pris la parole :

— Je peux savoir à quoi rime cette plaisanterie ? avait-elle demandé à son adjointe.

— Je ne sais pas quoi te dire, je suis confuse, avait répondu Virginia, bouillonnante de rage contre Mungo.

— Tout ça parce que le jour où nous avons déjeuné ensemble au

Presto, tu as repéré un type avec une banane dans la poche, lança Judy, tenant à faire savoir qu'elle connaissait toutes les pièces du dossier.

— Je ne sais pas si on peut relier ces deux faits.

Judy s'était levée ; Virginia resta assise à sa place. Mieux valait ne pas bouger.

— Oh que si ! rétorqua Judy, les mains enfoncées dans les poches. Comprends-moi bien. Je ne te fais aucun reproche, Virginia, précisa-t-elle. Mais comment se fait-il que Mungo n'ait pas reconnu Andy Brazil ? On le voit partout, matin, midi et soir, qu'il travaille pour l'*Observer* ou pour nous.

— Mungo était en mission spéciale, répondit Virginia. Il évite autant que possible les endroits où la police et la presse peuvent se trouver. Du reste, je doute qu'il lise beaucoup les journaux.

Judy hocha la tête. L'explication se tenait ; elle était désarmée. Elle n'était pas du genre à réagir de manière violente face aux erreurs de ses collaborateurs, que ce soit Horgess, Mungo ou même Virginia – qui n'avait en fait pas grand-chose à se reprocher, mis à part le fait d'avoir choisi cet incapable de Mungo pour cette mission.

— On la met à la poubelle ? proposa Virginia tandis que Judy sortait la cassette du magnétoscope. Pour ma part, je préférerais la garder. On y voit des prostituées connues de nos services. Sugar, Double Fries, Butterfinger, Shooter, Lickety Split, Lemon Drop, Poison.

— Elles sont toutes sur cette bande ? demanda Judy, perplexe, en ouvrant la porte de la salle de réunion.

— Oui. Elles savent se fondre dans le paysage. Avec l'habitude, on apprend à les repérer.

— C'est entendu, gardons cette bande, décida Judy.

Denny riait à en perdre haleine. Virginia était furieuse de lui avoir raconté la suite de l'histoire. La tête sur la table, il couvrait son visage de ses mains. Virginia s'essuya le front avec une serviette, elle était rouge et en sueur comme sous les tropiques. L'orchestre allait bientôt commencer à jouer et le Jack Straw's était bondé. Elle aperçut Tommy Axel qui entra (elle connaissait son visage par les photos du journal), accompagné d'un autre type ; tous deux habillés comme Raynes, un peu m'as-tu-vu. Pourquoi la plupart des homosexuels étaient-ils si beaux garçons, se demanda Virginia. Ce n'était pas juste !

— Ca suffit maintenant ! grogna-t-elle à l'attention de Denny.

Elle vida sa Sierra Nevada et attaqua la bouteille suivante-à quoi

bon se priver, c'était Denny qui conduisait ce soir.

— J'arrête, c'est promis, j'arrête, annonça-t-il en prenant une grande inspiration. Tu n'as pas l'air de te sentir dans ton assiette, dit-il finalement avec un air soucieux. Il fait un peu chaud, c'est vrai.

Virginia s'essuya de nouveau le visage. Ses vêtements étaient trempés, mais pas pour les raisons qu'espérait Raynes. Elle était victime d'une malédiction réservée aux femmes, la déesse de la Fertilité lui rappelant chaque mois de façon plus pressante que son temps touchait à sa fin. Sa gynécologue l'avait avertie à plusieurs reprises, les symptômes se feraient de plus en plus violents.

Virginia et Denny commandèrent des cheeseburgers, des frites et une autre tournée de boissons. Elle s'épongea encore le visage, commençant à avoir des frissons, ne sachant si elle allait pouvoir avaler quoi que ce soit, ne serait-ce qu'un autre petit beignet de tomates. Elle regarda l'orchestre s'installer, son attention s'égara sur les clients du restaurant. Elle resta silencieuse pendant un long moment, à écouter un couple proche de leur table parler dans une langue étrangère – peut-être de l'allemand. Une bouffée de tristesse l'envahit et ses yeux s'embuèrent de larmes.

— Tu as l'air préoccupée, constata Denny-œil-de-lynx.

— Tu te souviens de ces touristes allemands qui ont été tués à Miami ? Ca a stoppé net toute l'activité touristique de la ville.

Denny prit aussitôt la mouche. Il avait vu les cadavres laissés par la Veuve noire, ou du moins plusieurs d'entre eux. Se retrouver avec une arme pressée contre la tête, sentir sa cervelle partir en bouillie, était une horreur dépassant tout entendement. Personne ne savait d'ailleurs quelles humiliations ces pauvres types avaient subies avant d'être tués ; on leur avait peut-être baissé le pantalon et peinturluré les parties avant de les abattre ? Virginia n'aurait pu trouver meilleur sujet pour lui gâcher la soirée.

— C'est donc l'économie de la ville qui te tracasse, rétorqua-t-il, irrité, en se penchant par-dessus la table. Et ces pauvres gars tirés de leur voiture, la cervelle éclatée, les couilles peintes à la bombe qu'est-ce que t'en fais ?

Virginia s'essuya encore une fois le visage et avala un Doliprane.

— Ce n'est pas un graffiti. C'est un symbole.

Denny croisa ses jambes, comme s'il se sentait menacé. La serveuse apporta leur dîner. Il empoigna la bouteille de Ketchup, tout en enfournant une frite dans sa bouche.

— Ca me rend malade, dit-il.

— Ca rendrait malade n'importe qui, renchérit Virginia, en évitant de regarder la nourriture.

— A ton avis, qui peut faire une chose pareille ?

— Peut-être un double-face, avança-t-elle, en réprimant un frisson glacé, les cheveux trempés de sueur, collés sur son front et sa nuque comme si elle venait de piquer un sprint.

— Un quoi ?

— Un travelo. Femme une nuit, homme la nuit suivante, selon son humeur.

— Ton portrait tout craché ! railla-t-il en attrapant le pot de mayonnaise.

— Va te faire foutre, lança-t-elle en repoussant son assiette, écoeurée.

Les premiers accords des guitares électriques résonnèrent dans la salle ; les boum-boum de la grosse caisse se mirent à faire trembler les murs tandis que Tommy enroulait son pied autour de la cheville de Jon en pensant à Andy Brazil pour la millième fois de la journée.

Packer pensait lui aussi à Brazil tandis qu'il sortait par la porte arrière de la maison, avec Dufus dans les bras s'agitant comme un petit ballon de football frétilant, pour se diriger vers l'érable japonais au fond du jardin. Dufus devait aller faire ses besoins au même endroit. Qu'il pleuve ou qu'il vente, c'était son arbre, avec ses odeurs, son empreinte. Packer déposa le chien bigleux de sa femme à l'endroit habituel. Il regarda le chien s'accroupir.

— Pourquoi ne lèves-tu pas la jambe comme un vrai mec ? grommela Packer.

Deux yeux globuleux se tournèrent vers lui, au-dessus d'une truffe rose frémissante.

— T'es qu'une tapette ! lança Packer.

Le vieil Alphapage du rédacteur avait vibré un peu plus tôt. C'était son jour de congé – jour de la tonte de la pelouse. L'appel provenait de Panesa. Le maire venait d'avouer à Andy Brazil qu'il ne mettrait pas le pied dans le centre-ville passé huit heures du soir. C'était incroyable ! Le journaliste était bien parti pour décrocher le prix Pulitzer, avec des

scoops pareils. Pourquoi diable fallait-il que ça arrive lorsque Packer n'était pas dans la salle de rédaction ? Il était là depuis trente-deux ans. Au moment où il décidait de prendre ses distances, de conjurer cette crise cardiaque qui le menaçait comme une épée de Damoclès, Andy Brazil surgissait dans sa vie.

Comme d'habitude, Dufus ne prêtait aucune attention à Packer. Le rédacteur s'assit sur les marches du perron, attendant que le chien de sa femme finisse de manger de l'herbe et lâche sur la pelouse sa petite crotte. Packer soupira, se leva et partit retrouver l'air conditionné de la maison, Dufus sur ses talons.

— Alors, est-ce qu'on a été gentil chien, ce soir ? roucoula Mildred, tandis que le chien sautillait à ses pieds jusqu'à ce qu'elle le prenne dans ses bras.

— Sans commentaire, grogna Packer, se laissant tomber dans son fauteuil avant d'allumer la télévision.

Trois heures plus tard, il était toujours assis à la même place, mangeant des beignets de poulet qu'il trempait dans de la sauce barbecue Roger's. Il piochait dans un sac de grosses poignées de chips auxquelles il réservait le même sort. Après plusieurs Corona citron vert, l'éventualité d'une crise cardiaque lui semblait reléguée aux confins de l'improbable.

Packer saisit la télécommande avec autorité et monta le son. Webb regardait la caméra d'un air pathétique.

— Qu'est-ce qui se passe encore ! lâcha Packer en relevant le dossier de son fauteuil réglable.

Aujourd'hui, au cours d'un rare et bouleversant accès de franchise, déclara Webb avec son air sincère, le maire Charles Search a reconnu qu'à cause des meurtres en série de la Veuve noire, le chiffre d'affaires des hôtels et des restaurants avait chuté de plus de 20 p. 100, et que lui-même ne mettrait pas les pieds dans le centre-ville passé huit heures du soir. Le maire Search implore les citoyens de Charlotte de redoubler de vigilance et d'aider la police à attraper ce meurtrier qui a déjà commis cinq assassinats et qui...

Packer avait déjà saisi le téléphone. Le sac de chips, tombé de ses genoux, s'était renversé sur la moquette.

« ... ne s'arrêtera pas là, au dire d'un analyste du FBI pour qui l'auteur de ces crimes est un psychopathe, un tueur en série doublé d'un maniaque sexuel... » continuait Webb.

— Tu as entendu ? s'écria Packer lorsque Panesa décrocha son téléphone.

— Je suis dessus, répondit Panesa d'un ton glacial que Packer lui avait rarement connu. Il faut que cela cesse.

ANDY ne regardait jamais la télévision – il ne fréquentait guère les bars de supporters, bardés d'écrans géants, et sa mère monopolisait le seul poste de la maison. Il ne savait rien de ce qui s'était passé au journal télévisé de 23 heures, personne n'ayant cherché à le prévenir. Aux alentours de minuit, tout était paisible sur le stade de Davidson, aucun bruit ne troublait les ténèbres, à part le rythme de sa respiration et de ses pas foulant la piste. Malgré ses jolis coups journalistiques, son cœur n'était pas transporté d'allégresse.

Il n'était pas le seul sur la place. Webb, par exemple, pour ne citer que lui, constituait un rival de taille. Peu importaient l'information ou la dimension humaine, le nerf de la guerre était le scoop. Andy, lui, ne cherchait pas le sensationnel à tout crin, mais la vérité. C'était simplement à cause du contexte ambiant que ses articles se retrouvaient en première page, bousculant le statu quo et l'opinion générale. Andy ne comptait en rien changer son approche – la vérité resterait son seul Graal. Peu lui importaient les prix et autres distinctions, en fait. Mais Andy était réaliste. Si de temps en temps, il ne prenait pas tout le monde de vitesse en sortant une révélation fracassante, une interview ou un témoignage exclusifs, plus personne ne voudrait le payer pour écrire.

Auquel cas, il pourrait toujours devenir flic, supposait-il. Le souvenir de Virginia West lui revint aussitôt en mémoire, le plongeant aussitôt dans le doute, comme s'il était soudain entouré de ronces invisibles et malveillantes qui voulaient le retenir, l'empêcher d'avancer. Pris de panique, il accéléra l'allure, contourna les poteaux de but, longeant les gradins déserts qui avaient été témoins de tant de matches, perdus pour la plupart par l'équipe locale.

Même si Virginia n'avait pas envie de jouer au tennis, elle n'avait nul besoin de se montrer aussi désagréable-elle devait vraiment le détester. *Pas question !* Ces mots résonnaient encore en lui tandis qu'il courait à en perdre haleine, les poumons en feu, les jambes douloureuses, semant derrière lui des gouttelettes de sueur. Il voulait dépasser cette voix pour ne plus l'entendre, oublier la personne à qui elle appartenait. Ses jambes chancelèrent soudain et Andy s'écroula

dans l'herbe froide et humide. Il s'allongea sur le dos, haletant, le cœur cognant dans sa poitrine, persuadé qu'il allait mourir.

Virginia ne se sentait guère mieux. Couchée dans l'obscurité, elle pressait une bouillotte d'eau chaude sur son ventre traversé de contractions aberrantes comme à l'approche d'un accouchement. Depuis l'âge de quatorze ans, elle ressentait ces douleurs une fois par mois-les crises étaient simplement plus ou moins aiguës. Parfois, la souffrance était telle qu'elle devait rentrer chez elle, quitter l'école, son petit ami, le bureau, sans oser dire ce qui n'allait pas en avalant en toute hâte un antispasmodique. Après que Raynes, pour le moins maussade, l'eût raccompagnée, Virginia avait pris quatre calmants – un petit peu trop tard. Les consignes du docteur Bourgeois étaient pourtant très claires : prendre deux cents milligrammes d'Ibuprofen quatre fois par jour *trois jours avant* les règles. Et attention aux coupures et aux saignements de nez ! Virginia, comme d'habitude, n'avait eu cure de ces conseils et n'avait pas pris le temps de s'occuper d'elle. Niles, reconnaissant aussitôt la crise cyclique, s'était lové contre le cou de Virginia pour lui tenir chaud. Il était ravi. Sa maîtresse n'irait nulle part ce soir et personne ne viendrait le chasser du lit.

Judy avait des pressentiments morbides, assise dans le département de soins intensifs de l'hôpital Carolinas. L'état de Seth était critique et allait de mal en pis. Elle était bouleversée. On lui avait fait endosser une blouse, un masque et des gants. Des doses considérables de pénicilline et d'immunoglobine coulaient dans les veines de son mari pour combattre la *necrosis fasciitis* – une affection relativement rare, à développement fulgurant et provoquant une septicémie généralisée, d'après les observations personnelles de Judy et les explications glanées auprès du spécialiste des pathologies infectieuses. La bactérie fautive était une cousine des streptocoques bêta-hémolytiques de groupe A et des célèbres staphylocoques dorés. Tout ce qu'en déduisait Judy, c'était qu'une saloperie microscopique était en train de dévorer vivant son mari. En attendant, le taux d'oxygène contenu dans le sang de Seth avait chuté dangereusement et l'hôpital paniquait. Seth était devenu la priorité numéro un, et des légions de spécialistes venaient plancher sur son cas. Judy regardait, impuissante, ce ballet des blouses blanches, tout en contemplant le visage inerte et cireux de son mari, sentant l'odeur de la mort à travers son masque stérile.

Pendant la guerre de Sécession, les chirurgiens auraient diagnostiqué une simple gangrène. Les noms latins ne changeaient rien à l'horreur de cette chair qui tournait au noir verdâtre, à cette pourriture qui gagnait peu à peu tout le corps du malade. Les seuls traitements contre la *necrosis fasciitis* étaient les antibiotiques et l'amputation. Aux États-Unis, environ un tiers des gens atteints de ce mal mouraient, d'après les statistiques que Judy avait dénichées sur le web.

Ses recherches sur cette maladie ne lui avaient guère laissé d'espoir. La bactérie avait défrayé la chronique quelques années plus tôt en tuant onze personnes en Grande-Bretagne. Le bacille lui ronge le visage !braillait le Daily Star. La bactérie anthropophage attaque ! proclamaient d'autres journaux à scandale. Jim Henson, créateur des Muppets, en était mort, avait découvert Judy sur Internet. On prétendait que c'était ce même streptocoque, sous une forme virulente, qui avait causé l'épidémie de scarlatine au début du XIXe siècle. La plupart du temps, le développement de la *necrosis fasciitis* était trop rapide pour pouvoir être enrayeré par antibiotiques ; Seth risquait bientôt d'aller gonfler les rangs des victimes, bien que son statut de VIP lui eût garanti un traitement musclé dès son admission. Le problème ne venait pas de l'hôpital mais de son état de santé général.

Seth s'était mal nourri toute sa vie durant. Il était dans un état de faiblesse général, avec des antécédents d'alcoolisme et d'artériosclérose vasculaire. Sa plaie béante et le corps étranger qui se trouvait encore à l'intérieur étaient un grave traumatisme pour son organisme. D'après le docteur Cabel, Seth était immunodépressif et perdait environ un demi-kilo par heure – sans compter les filets de chair gangrenée enlevés par les chirurgiens pour retrouver des tissus sains qui, immanquablement, viraient au noir et au vert en l'espace de quelques minutes. Judy était immobile sur sa chaise, songeant aux paroles désagréables qu'elle avait pu dire à son mari, à ses accès de colère. Tous les défauts de Seth semblaient sans importance, à présent.

Tout était de sa faute. C'était son 38 spécial, ses cartouches Remington à tête creuse. C'était sur son ordre qu'il avait plongé la main sous lui pour lui remettre l'arme. C'était elle encore qui lui avait lancé cet ultimatum au sujet de son poids. Ce ne pouvait être une coïncidence, songeait Judy, si Seth fondait à vue d'œil, les fesses émincées à chaque intervention... Ce n'était pas le régime qu'elle avait imaginé pour lui. Il la punissait pour toutes ces années où il avait vécu dans son ombre, où il avait été le vent sous ses ailes, son inspiration et son plus fervent supporter.

— Madame Hammer ?

Quelqu'un lui parlait ; cela semblait venir de si loin... Le docteur Cabel se tenait devant elle, vêtu de la combinaison verte des chirurgiens, avec une calotte, un masque, des gants et des cache-chaussures ; il devait avoir l'âge de son fils Jude. Seigneur, pas encore, se lamenta-t-elle en pensée. Elle prit une profonde inspiration et se leva de sa chaise, une fois de plus.

— Si vous voulez bien nous laisser une minute, demanda le docteur Cabel.

Judy sortit dans le couloir aseptisé, regardant les infirmières et les médecins se diriger vers les diverses chambres où d'autres malades gisaient sur des petits lits de métal, enchaînés aux moniteurs qui assistaient au combat acharné de la vie. Elle resta immobile, prise de vertige, jusqu'à ce que le docteur Cabel ressorte et glisse la feuille de soins de Seth dans l'enveloppe transparente fixée sur la porte.

— Comment va-t-il ? demanda Judy pour la énième fois, abaissant son masque.

Le docteur Cabel garda son masque. Il ne prenait jamais de risques, et se lavait même chez lui de la tête aux pieds avec un savon anti bactériologique. Il ferma la porte de la chambre, l'air embarrassé. Judy Hammer était intelligente ; elle n'avait que faire de propos évasifs ou d'encouragements polis. Elle voulait du concret. Si ce jeune spécialiste des maladies infectieuses croyait pouvoir lui dissimuler la vérité, elle allait lui faire perdre ses illusions.

— Nous allons le ramener au bloc, annonça le médecin. Ce qui était prévisible à ce stade.

— Et à quel stade en est-il exactement ? s'enquit Judy.

— Au deuxième jour de la progression gangreneuse, répondit-il. La nécrose s'étend visiblement au-delà de la plaie originelle.

Bien que le docteur Cabel respectât Judy Hammer, il ne tenait pas à lui parler. Il chercha du regard une infirmière, mais elles étaient toutes occupées ailleurs.

— Je dois partir, annonça-t-il.

— Pas si vite. Que comptez-vous lui faire exactement au bloc ?

— Tout dépend de ce que nous allons trouver.

— Vous avez bien une petite idée ? insista Judy en se retenant de le gifler.

— D'ordinaire, à ce stade, nous débridons la blessure jusqu'au

niveau des tissus sains. Nous continuerons le traitement au baryte, deux injections par jour, complétées par une nutrition parentérale.

— Autrement dit, des vitamines par perfusion, dit-elle.

— Exactement, répondit le médecin, surpris par sa vivacité d'esprit.

Judy consommait des vitamines depuis des années et n'avait rien contre cette suggestion. Le docteur Cabel s'apprêtait déjà à partir. Elle l'agrippa par une manche.

— Une question encore, dit-elle. Seth a eu des streptocoques dans la gorge des dizaines de fois dans sa vie. Pourquoi ceux-là dégénèrent-ils comme ça ? En dehors des faiblesses de son système immunitaire ?

— Ces streps-là sont un peu différents de ceux qui causent des maux de gorge.

— De toute évidence !

Elle n'allait pas le laisser partir comme ça. Le docteur Cabel éprouvait une nouvelle compassion pour Seth. Vivre avec une femme comme elle aurait ruiné la santé de n'importe quel homme. Elle n'était pas du genre à vous apporter votre café ou à vous croire sur parole. Ne voyant pas d'autre échappatoire, le chirurgien passa à l'explication purement scientifique que seuls ceux de sa caste comprenaient.

Il est tout à fait possible que ce streptocoque ait acquis un nouveau code génétique, phagocyté quelques gènes. C'est une éventualité possible en cas d'infection par un bactériophage, annonça le docteur.

— Et qu'est-ce qu'un bactériophage ? demanda Judy, qui n'était toujours pas décidée à s'avouer vaincue.

— Eh bien... c'est un virus qui peut insérer son ADN dans la bactérie hôte. L'hypothèse en vigueur, c'est que certaines souches M1 parmi les streps du groupe A, dans environ 40 p. 100 des cas d'infection recensés dernièrement, semblent avoir acquis le matériel génétique d'un phage. Ceci d'après l'OMS.

— L'OMS ? répéta Judy en fronçant les sourcils.

— Exactement, annonça-t-il, en regardant ostensiblement sa montre.

— Et on peut savoir ce que c'est ? demanda-t-elle.

— L'OMS, si vous préférez. Ils ont un très bon laboratoire spécialisé dans les streptocoques. L'idée, en deux mots, c'est que tout ceci pourrait provenir d'un gène qui encoderait une toxine appelée super antigène, laquelle est universellement connue pour être générée en cas de syndrome traumatotoxique.

— Vous avez vu tout ça dans vos éprouvettes ?

— En gros, oui.

— Et depuis quand ampute-t-on les gens pour ça ? demanda-t-elle.

— Croyez-moi, madame, répondit le médecin.

Il fallait qu'il s'éloigne de cette femme, au plus vite. En tant qu'ancien angliciste, il appela Shakespeare à la rescousse :

— Dans l'état où se trouve votre mari, la chirurgie reste le traitement le plus efficace. Soyez ferme, courageuse et résolue, récita-t-il. *Le Roi Lear*.

— Non, *Macbeth*, répliqua Judy qui adorait le théâtre, tandis que le docteur Cabel filait à l'anglaise.

Elle attendit que l'on vienne emporter son mari au bloc opératoire, puis se décida à rentrer chez elle. Aux alentours de neuf heures, elle s'effondra dans son lit, trop épuisée et bouleversée pour espérer entreprendre quoi que ce soit d'utile. Elle et son adjointe, chacune dans leur maison, l'une avec un animal domestique, l'autre sans, dormirent d'un sommeil agité.

Andy s'agitait dans son lit, se battant avec les draps, se retournant en tous sens sans pouvoir trouver une position confortable. De guerre lasse, il s'allongea sur le dos, dans le noir, écoutant le murmure de la télévision à travers la cloison tandis que sa mère somnolait sur le canapé.

Les paroles de Virginia le hantaient encore. Il pouvait partir, trouver un appartement. Mais à chaque fois qu'il s'engageait sur ce chemin à la fois angoissant et excitant, il se dressait un épouvantail, toujours le même, qui le faisait reculer. Sa mère. Que lui arriverait-il ? Il ne pouvait la laisser seule. Peut-être pourrait-il lui faire ses courses à l'épicerie, passer de temps à autre pour s'assurer que tout allait bien, mettre un peu d'ordre et ranger les commissions ? Andy gisait sur son lit, ne sachant que faire, tandis que des hurlements étouffés résonnaient derrière la cloison, provenant sans doute du film d'horreur de trois heures du matin. Il pensa de nouveau à Virginia et une bouffée de tristesse l'envahit.

Au fond, il n'aimait rien chez cette femme. Elle n'avait pas la classe de Judy Hammer, ni sa largesse d'esprit. Un jour, Andy trouverait quelqu'un comme Judy Hammer. Ils se délecteraient l'un de l'autre et se respecteraient ; ils joueraient au tennis ; courraient, feraient de la

musculature, cuisineraient, entretiendraient leurs voitures, iraient à la plage, liraient de bons romans et de belles poésies ; ils feraient tout ensemble, sauf lorsque l'un ou l'autre aurait besoin d'un peu de solitude. Tout cela dépassait l'entendement de Virginia. Elle érigeait des clôtures, tondait sa pelouse avec une tondeuse autoportée parce qu'elle était trop fainéante pour se servir d'une tondeuse classique, portait des vêtements affreux et fumait. Andy se retourna encore une fois sur le ventre et étreignit son oreiller, désespéré.

A cinq heures du matin, il capitula et retourna sur la piste pour courir encore. Il avala treize kilomètres et aurait pu en faire plus, mais la solitude lui pesait et il brûlait de retrouver l'animation du centre-ville. C'était étrange. Il était passé de l'épuisement à l'hyperactivité en l'espace de quelques jours. C'était la première fois que son organisme passait d'un extrême à l'autre. Un instant, il se traînait comme une âme en peine, la seconde suivante il était une boule de nerfs. C'était peut-être hormonal, après tout ; à son âge, cela n'aurait rien d'étonnant. Un homme, entre seize et vingt ans, ne pouvait réfréner ses pulsions sans qu'un jour ou l'autre la nature le rappelle à l'ordre. Son médecin traitant lui avait tenu précisément ce langage. Le docteur Rush, qui officiait à Cornélius, avait mis en garde Andy lors de son bilan de santé pour sa première année à Davidson. Le docteur Rush, sachant qu'Andy n'avait plus de père pour le conseiller dans la vie, lui avait parlé de ces jeunes hommes qui commettaient des erreurs tragiques parce que leur hormones leur jouaient des tours. Ce n'était, disait le docteur Rush, rien de plus qu'un souvenir du temps des pionniers, lorsque seize printemps représentaient plus de la moitié de l'espérance de vie d'un homme. Vues sous cet angle, les pulsions sexuelles, quoique ancestrales, s'éclairaient d'un jour nouveau et Andy devait faire son possible pour ne pas être leur esclave.

Andy aurait vingt-trois ans en mai prochain, et les pulsions en question n'avaient en rien décliné avec le temps. Brazil pensait à la sexualité tandis qu'il faisait encore quelques sprints avant de rentrer chez lui au petit trot. L'amour et le sexe étaient liés, sans doute, mais c'était peut-être une erreur. L'amour le rendait gentil et prévenant. L'amour l'incitait à contempler les fleurs, à en offrir de grands bouquets. L'amour lui dictait sa plus belle poésie, tandis que le sexe lui faisait écrire des vers de cinq pieds si primaires, si terre à terre qu'il en frémissait de honte et préférait les cacher au fond d'un tiroir.

Il se dépêcha de rentrer chez lui et prit comme à son habitude une longue douche. A 8 h 5, il prenait place dans la file d'attente de la cafétéria dans l'immeuble Knight-Ridder. Il portait un jean, son Alphapage à la ceinture. Les gens regardaient avec curiosité ce jeune journaliste prodige et solitaire, qui avait ses entrées dans la police.

Brazil choisit un pain de son auxraisins et des myrtilles. La radio diffusait la célèbre émission humoristique de WBT : *Don't Go Into Morning* avec Dave et Dave.

Dans un flash d'informations de cette nuit, disait Dave de sa voix chaude et profonde d'animateur radio, on a pu apprendre que même le maire de notre ville ne voulait pas mettre les pieds dans le centre-ville en ce moment !

La vraie question c'est : qu'est-ce qu'il irait y faire ? rétorqua l'autre Dave.

— On aurait pu poser la même question au sénateur Butler.

— Il venait peut-être faire la tournée de ses électeurs. Histoire de se rendre utile...

— Et une méchante petite araignée lui a grimpé sur le gicleur...

— Pas de dérapage, Dave ! Pas de dérapage...

— Allons, tu sais bien que nous avons le droit de tout dire dans cette émission. C'est écrit dans notre contrat, rétorqua Dave, avec son habituel sens de la repartie.

— Sérieusement, chers auditeurs, sachez que le maire demande à tout le monde de prêter mainforte à la police pour coincer la Veuve noire... On se retrouve après Madonna, Amy Grant et Rod Stewart...

Andy s'était arrêté net, médusé. La radio diffusait maintenant de la musique et les gens le contournaient pour avancer dans la file. Packer surgit et fonça droit sur lui. Le monde d'Andy se craquelait de toutes parts, menaçant de s'écrouler. Il paya son petit déjeuner à la caisse et se tourna vers Packer, prêt à endurer le choc.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il avant que son rédacteur à la mine lugubre ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Monte au dernier étage, tout de suite, répondit Packer. On a un gros problème.

Andy ne se précipita pas dans l'escalator. Il ne parla pas à Packer, qui ne tenait pas à en dire davantage non plus. Packer ne voulait pas s'engager plus avant et risquer de prendre un retour de manivelle. Que sa seigneurie Richard Panesa se débrouille tout seul. C'est pour ça que Knight-Ridder le payait grassement.

Qu'allait-il bien pouvoir proposer à Panesa en compensation de l'énorme problème qu'il semblait avoir provoqué ? Lorsqu'il entra, intimidé, dans le bureau vitré du directeur, Panesa était assis dans son fauteuil en cuir, derrière son bureau en acajou. Il portait un costume

italien. Panesa ne se leva pas et n'accorda aucune attention à Andy. Il continua de lire l'épreuve de l'éditorial pour le journal du dimanche, lequel descendait en flèche le maire Search pour sa remarque sur l'insécurité au centre-ville.

— Fermez donc la porte, demanda calmement Panesa à son jeune journaliste.

Andy s'exécuta et prit place devant son patron.

— Andy, vous regardez la télévision ?

Andy ouvrit de grands yeux.

— Très peu. J'ai rarement le temps de...

— Alors vous ignorez peut-être que vos scoops sont des secrets de Polichinelle.

Andy se raidit.

— Je vous demande pardon ?

Panesa vit le feu dans ses yeux. Parfait. Le seul moyen de survivre pour un jeune journaliste talentueux dans ce monde de brutes, c'était d'être un battant, comme Panesa. Pas question de le laisser déposer les armes. Bienvenue en enfer, mon garçon ! songea le directeur. Il attrapa la télécommande posée sur son bureau et appuya sur un bouton. Un écran se déroula du plafond.

— Il se trouve que les révélations contenues dans vos derniers articles sont diffusées à la télévision la veille de la sortie du journal, généralement durant le flash de onze heures. (Il pressa un autre bouton et le couvercle du vidéoprojecteur s'ouvrit.) Et les radios s'empressent de reprendre l'info dès le matin. Avant que la plupart des gens aient eu la moindre chance de voir notre Une.

Andy se leva d'un bond, horrifié et le regard meurtrier.

— C'est impossible ! Je suis toujours le seul sur les lieux ! s'écria-t-il, les poings serrés le long de son corps.

Panesa pointa la télécommande, appuya sur un autre bouton, et aussitôt le visage de Webb emplit tout la pièce.

« ... Dans une interview exclusive accordée à Channel 3, Johnson nous confie qu'elle revient sur les lieux du drame à la tombée de la nuit et reste assise dans sa voiture à pleurer. Johnson, qui doit rendre sa plaque ce matin, nous a avoué qu'elle aurait préféré mourir elle aussi dans l'accident... »

Panesa regarda Andy. Le journaliste n'en croyait pas ses oreilles. Sa

furieux contre Webb se transformait en une haine contre le monde entier. Il lui fallut un moment pour retrouver son calme.

— Ce n'est passé qu'après mon article ? demanda Andy, dans un vain espoir.

— Non, avant, répondit Panesa, les yeux rivés sur le jeune homme. La nuit de sa mise sous presse.

Comme les fois suivantes. Ensuite, il y a eu ce truc avec le maire... et ça a fait tilt. C'était un lapsus de la part de Search ; Webb ne pouvait être au courant à moins d'avoir installé des micros dans son bureau.

— C'est impossible ! s'écria Andy. Ce n'est pas ma faute !

— Il n'est pas question de faute, rétorqua Panesa d'un ton sévère. Mais je veux que vous vous mettiez sur le coup. Cette affaire nous fait beaucoup de tort. Panesa regarda Andy sortir comme une furie. Le directeur avait une réunion mais il resta assis à son bureau, feuilletant ses notes de service, tout en observant Andy à travers les vitres. Le jeune homme ouvrit les tiroirs de son bureau avec rage, jeta calepins et autres affaires personnelles dans sa mallette, puis quitta la salle de rédaction à grands pas, comme s'il n'avait jamais l'intention d'y remettre les pieds. Panesa décrocha son téléphone.

— Appelez Virginia West.

Tommy Axel, bouche bée après le départ d'Andy, se demandait ce qui se passait tout en ayant une vague idée. Il savait pour Webb et avait entendu parler des fuites. Il ne pouvait blâmer Andy d'être hors de lui. Tommy ignorait comment il réagirait si une telle mésaventure lui arrivait, si quelqu'un lui volait une critique ou une pensée brillante dans sa rubrique musicale. Le pauvre garçon !

Brenda Bond aussi avait remarqué la sortie d'Andy tandis qu'elle travaillait sur un ordinateur, tombé en panne trois fois de suite parce que cet idiot de la rubrique jardin avait le don de faire des fautes de frappe qui bloquaient le système ou transformaient ses textes en caractères grecs. Brenda eut un étrange pressentiment lorsqu'elle entra dans le système central.

Virginia, assise derrière son bureau, remplissait en toute hâte son attaché-case tout en parlant avec Panesa au téléphone.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il est allé ? s'enquit-elle.

— Je ne sais pas. Peut-être chez lui ? répondit Panesa. Il vit avec sa mère, je crois.

Virginia jeta un regard désespéré à la pendule. Elle devait se trouver dans le bureau de Judy dans quatre-vingt-dix secondes. Il n'y avait rien de pire que de faire attendre la grande patronne, ou de lui poser un lapin. Elle ferma son attaché-case et glissa sa radio dans l'étui de sa ceinture, ne sachant que faire.

— Je vais voir ça, promet-elle à Panesa. Malheureusement, je dois aller au tribunal ce matin. Il est sans doute parti se défouler, j'imagine. Dès qu'il se sera calmé, il reviendra. Andy n'est pas du genre à baisser les bras.

— J'espère que vous avez raison.

— S'il n'est pas revenu d'ici mon retour, je me lancerai à sa recherche.

— Parfait.

Virginia espérait que Johnny Martino plaiderait coupable. Judy n'y croyait pas. Celle-ci était d'une humeur assassine. Le docteur Cabel lui avait finalement rendu service. En attisant les braises de la colère en elle, il avait dissipé les brumes de la dépression et du malaise. Sa serviette sous un bras, ses lunettes de soleil sur le nez, elle marchait, aux côtés de Virginia, d'un pas encore plus rapide que de coutume, se dirigeant dans la touffeur du matin vers le palais de justice, un vieux bâtiment en granit construit en 1987, un des plus anciens de Charlotte. Elles prirent place dans la file d'attente devant l'appareil à rayons X comme tout le monde.

— Ne t'inquiète pas, disait Virginia tentant de rassurer sa patronne (elles avançaient d'un pas lent derrière une brochette de notables de la ville), il va plaider coupable.

Elle jeta un œil sur sa montre.

— Je ne suis pas inquiète, répondit Judy.

Virginia ne partageait pas cette belle assurance. Peu importait au fond que Martino plaidât coupable ou préférât tenter sa chance face à un jury, il y avait une centaine de cas à juger aujourd'hui. Elles risquaient de passer un bon moment au tribunal.

L'agent Octavius Able vit les deux femmes s'approcher dans la file d'attente et montra soudain un regain de zèle dans son travail. Virginia n'était pas encore passée à travers le détecteur depuis qu'on l'avait installé dans le vieux tribunal. Able, de son côté, n'avait jamais vu Judy Hammer en chair et en os. Virginia, étant en uniforme, contourna la porte de contrôle qui sonnait sans discontinuer à cause des Alphapages, pièces de monnaie, clés, amulettes et couteaux de poche. Judy voulut contourner à son tour le détecteur.

— Madame, s'il vous plaît, lança l'agent Able, assez fort pour que tout le monde entende. Veuillez passer sous le détecteur.

— C'est la chef de la police, annonça Virginia.

— Il me faut dans ce cas une pièce d'identité, répliqua l'agent à Judy.

La file d'attente et tous les yeux se fixèrent sur cette femme élégante au visage familier. Qui était-ce ? Ils l'avaient déjà vue quelque part. Peut-être à la télé, aux informations ou dans une émission ? Soudain, Tinsley Owens, convoqué pour excès de vitesse, crut avoir l'illumination : c'était l'épouse de quelqu'un de célèbre, peut-être bien de Billy Graham. Judy Hammer fouilla dans son sac à main, tandis qu'Able ricanait intérieurement. Elle lui tendit sa plaque.

— Vous faites bien votre travail, annonça-t-elle dans un sourire. Je note que la sécurité de notre tribunal est parfaitement assurée (elle se pencha vers lui pour lire sa plaque), agent O.T. Able, dit-elle, je me souviendrai de vous.

Le malheureux pâlit aussitôt.

— Je ne fais que mon boulot, bredouilla-t-il.

La file d'attente s'allongeait, à perte de vue. Le monde entier allait être témoin de sa ruine.

— Et vous le faites très bien, approuva Judy. Je veillerai personnellement à ce que le shérif sache qu'il a des hommes exemplaires dans son équipe.

Ce n'était en rien de l'ironie, comprit soudain Able. Judy Hammer pensait réellement chaque mot qu'elle prononçait. L'homme sentit sa poitrine se gonfler de fierté. D'un coup, il se sentait plus mince, plus grand et avait rajeuni de dix ans. Il n'avait plus honte de son uniforme kaki comme le matin même à la station-service BP, lorsqu'un groupe d'adolescents braillards l'avait traité de tous les noms. Octavius Able s'en voulait d'avoir abusé de son pouvoir sur cette femme. Jamais, autrefois, il n'aurait fait une chose pareille – avec le temps, il avait bien changé. . .

JUDY ET VIRGINIA signèrent le registre du palais de justice et firent perforer leurs cartes. Au premier étage, elles suivirent un long couloir plein de gens qui cherchaient un téléphone ou les toilettes. Quelques uns dormaient sur les bancs de sycomore ou feuilletaient l'*Observer*, curieux de voir si leur affaire y était relatée. Lorsque Virginia ouvrit la porte 2107, elle eut une bouffée d'angoisse. Elle se faisait du souci pour Andy et risquait de se retrouver coincée ici pendant des heures sans pouvoir aller à sa recherche : la salle d'audience était remplie d'inculpés en attente de jugement et de flics ayant procédé à leur arrestation. Judy se dirigea aussitôt vers le premier rang, réservé aux avocats et à la police. Melvin Pond, l'assistant du procureur du district, repéra tout de suite les deux femmes. Une bouffée d'excitation l'envahit. Cela faisait si longtemps qu'il attendait ce moment...

Tyler Bodine, juge de la quatrième chambre pénale de la vingt-cinquième circonscription, attendait, elle aussi, ce moment avec impatience, tout comme les journalistes venus en masse. Batman et Robin, songea-t-elle avec un sourire de satisfaction au moment d'entrer dans la salle du tribunal. Elle avait hâte de monter sur son trône, dans sa longue robe noire qui cachait son corps massif, et de montrer de quel bois elle se chauffait. Tyler Bodine, comme tous les magistrats de la cour, était une juge itinérante. Elle habitait de l'autre côté de la Catawba River et honnissait Charlotte. Elle ne se souciait ni du bien de la ville, ni de celui de ses citoyens. Tout ce qu'elle voyait, c'était que Charlotte allait phagocyter sous peu sa petite ville de Gastonia, ainsi que toutes les autres bourgades où Cornwallis s'était cassé les dents.

— La cour ! lança le greffier, en faisant signe à l'assistance de se lever.

La salle s'agita et la juge Bodine sourit intérieurement en repérant Judy Hammer et Virginia West. Elle savait que la presse avait soudoyé grassement ses adjoints pour que l'affaire soit traitée en premier. Batman et Robin reviendraient lundi prochain. Ça leur ferait les pieds ! La juge s'assit et chaussa ses lunettes, raide comme la justice.

Pond, l'adjoint du procureur, consultait la liste des affaires du jour comme si c'était la première fois qu'il en avait une sous les yeux. Une grande bataille l'attendait, et il comptait bien remporter la victoire.

— L'État appelle l'affaire Johnny Martino, annonça-t-il avec une belle assurance feinte.

— Je ne désire pas entendre cette affaire maintenant, répondit la juge Bodine d'un ton las.

Virginia donna un coup de coude à Judy, qui était en train de penser à Seth et à l'éventualité de sa mort. Qu'allait-elle devenir sans lui ? Peu importaient leur guerre froide passée, leurs mésententes, leurs colères. Son visage reflétait son désarroi et Pond crut y lire de la déception à l'égard de sa personne. Il avait failli à son devoir. Cette femme héroïque dont le mari avait été blessé par balle et gisait à l'hôpital n'avait rien à faire ici, parmi ces malfrats. C'était son avenir de procureur et sa moralité qui étaient en jeu, songeait Pond. La juge remarqua elle aussi la tristesse de Judy Hammer et, comme Melvin Pond, en fit une interprétation erronée. C'était de la provocation, à ses yeux. Judy Hammer ne l'avait pas soutenue lors des dernières élections et Bodine était bien décidée à se venger, à l'humilier en public, toute grande chef qu'elle était.

— Lorsque vous entendrez votre nom, levez-vous, s'il vous plaît. M. Maury Anthony, annonça Pond. Le procureur adjoint scruta les visages sombres et maussades autour de lui, certains prévenus étaient vautrés sur leurs bancs, d'autres avaient un regard haineux, d'autres encore dormaient. Maury Anthony et son avocat commis d'office se levèrent de leur place au fond de la salle et s'approchèrent de la table de Pond.

— M. Anthony, quelle défense choisissez-vous pour votre inculpation pour vente et détention illicites de cocaïne ? demanda Pond.

— Je plaide coupable, répondit Anthony.

La juge Bodine dévisagea l'inculpé un de plus, pareil aux précédents.

— Monsieur Anthony, vous savez qu'en plaissant coupable vous vous privez de la possibilité de faire appel ? annonça-t-elle.

Anthony regarda son avocat qui approuva d'un signe de tête. L'inculpé se tourna de nouveau vers la juge.

— Oui, m'sieur, dit-il.

Des éclats de rire fusèrent de la salle. Anthony, s'apercevant de sa gaffe, grimaça d'un air penaud.

— Excusez-moi, m'dame. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

Les rires redoublèrent.

Le visage terne de la juge se durcit.

— Qu'en dit le ministère public ? demanda-t-elle en soulevant sa bouteille d'Évian pour boire un peu d'eau.

Pond consulta ses notes. Il jeta un coup d'œil vers Judy Hammer et Virginia West ; il espérait qu'elles étaient tout ouïe, parce qu'il tenait l'opportunité d'être éloquent, même si l'affaire était sans intérêt.

— Votre Honneur, commença-t-il, comme à son habitude, dans la nuit du 22 juillet, à environ 23 h 30, M. Anthony était en train de boire avec ses compères dans un secteur de Fourth Street, près de Graham...

— La Cour exige l'adresse exacte, l'interrompt la juge Bodine.

— Le problème, Votre Honneur, c'est qu'il n'y en a pas.

— Il en existe forcément une ! tonna la juge.

— L'inculpé et ses acolytes se trouvaient sur l'emplacement d'un immeuble qui a été rasé en 1995, Votre Honneur.

— Quelle était dans ce cas l'adresse de cet immeuble rasé ?...

— Je l'ignore, répondit Pond après un moment d'hésitation.

Anthony souriait. Son avocat affichait un air suffisant. Virginia sentait un mal de tête la gagner, les pensées de Judy Hammer vagabondaient de nouveau. La juge but quelques gorgées d'Évian.

— Vous devrez fournir cette adresse à la Cour, ordonna-t-elle en rebouchant sa bouteille.

— Certainement, Votre Honneur. Cependant, je tiens à préciser que la transaction en elle-même n'a pas eu lieu à cet endroit exact, mais un peu plus loin, à peu près à vingt-cinq mètres en arrière et quinze mètres sur la droite, à soixante degrés au nord-est de l'immeuble Welfare Independance, celui qui a été rasé, dans un terrain vague où M. Anthony avait dressé une sorte de campement pour mener son commerce de crack et manger des crabes avec des amis au cours de cette nuit-là. Celle du 22 juillet suscitée. . .

Pond avait capté, momentanément, l'attention de Judy Hammer et Virginia West, de la mère de Johnny Martino, du public éveillé et de deux huissiers au fond de la salle. Tous l'observaient avec un mélange de curiosité et d'incompréhension.

— La Cour exige une adresse ! répéta la juge.

Elle but une autre gorgée d'eau, se sentant pleine de haine pour son psychiatre et tous les maniacodépressifs de la planète. Non seulement le Lithium l'obligeait à ingurgiter un baril d'eau chaque jour, mais provoquait chez elle de fréquentes envies d'uriner, ce qui, pour la juge Bodine, était un double inconvénient. Sa vessie et ses reins fonctionnaient sans interruption comme une cafetière électrique ; elle sentait leur goutte à goutte lancinant à chaque instant de la journée, lorsqu'elle faisait la navette entre Gastonia et Charlotte, siégeait au tribunal, allait au cinéma, voyageait dans des avions bondés, faisait de la marche pour maigrir, tremblante à l'idée de ne pouvoir trouver des toilettes libres dans l'instant.

En tant que premier magistrat d'un tribunal, elle pouvait suspendre les audiences toutes les quinze, vingt ou trente minutes, voire les ajourner à l'après-midi, si elle le désirait. Mais jamais, au grand jamais, elle n'avait interrompu une affaire une fois les débats lancés. C'était une règle d'or chez elle. Tyler Bodine était une femme bien élevée, issue d'une famille respectable et ayant fait ses études à l'université de Queens. La juge pouvait se montrer dure mais jamais grossière. Les gens vulgaires et rustres lui faisaient horreur ; jamais elle ne se laisserait aller sur ce terrain fangeux. Pour elle, les bonnes manières étaient le fondement de toutes choses.

Pond hésita. Judy s'abîma de nouveau dans ses pensées. Virginia cherchait en vain une position confortable, le dossier de bois plaquant désagréablement sa ceinture dans ses reins. Elle avait chaud et espérait de tout cœur que son Alphapage allait sonner. Un pressentiment lui disait qu'Andy était en pleine crise. Mais quelles en étaient les causes ? se demandait-elle. Comment réagir au mieux ?

— Maître Pond, dit la juge, poursuivez je vous prie.

— Merci, Votre Honneur. Durant cette nuit du 22 juillet, M. Anthony a vendu du crack à un agent en civil de la police de Charlotte.

— Cet agent est-il présent dans la salle ? demanda la juge, en scrutant l'assemblée qui s'étendait à ses pieds.

Mungo se leva. Virginia se retourna et pâlit en l'apercevant, tandis qu'une rumeur s'élevait dans la salle. *Oh ! non, pas encore lui.*

Judy se souvenait du jour où Seth lui avait apporté son petit déjeuner au lit, et avait laissé tomber des clés sur le plateau. La nouvelle Triumph Spitfire était verte avec un tableau de bord en bois. Elle n'était alors qu'un sergent, avec beaucoup de temps libre, et Seth un fils de propriétaire terrien, avec beaucoup d'argent. En ce temps-là, ils portaient pour de longues promenades en voiture, s'arrêtaient pour

pique-niquer. Lorsqu'elle rentrait du travail, la musique remplissait la maison. Quand Seth avait-il donc cessé d'écouter Beethoven, Mozart, Mahler, Bach ? Quand avait-il commencé à regarder la télévision ? Quand avait-il décidé de se détruire ?

— Anthony, l'accusé, commença Mungo, était assis sur une couverture dans le terrain vague que Maître Pond vient de décrire. Il était avec deux autres personnes et ils buvaient de la Magnum 44 et de la Colt 45. A côté d'eux, il y avait une douzaine de crabes cuits au court-bouillon dans un sac en papier marron.

— Une douzaine ? répéta la juge. Vous les avez comptés, inspecteur Mungo ?

— La plupart avaient été mangés, Votre Honneur. C'est eux qui m'ont dit qu'il y en avait une douzaine à l'origine. Quand j'ai regardé, il en restait trois, je crois bien.

— Au fait ! Au fait ! lança la juge dont la patience pour les inepties de l'humanité était inversement proportionnelle au remplissage de sa vessie. Elle but une autre gorgée d'eau et se demanda ce qu'elle allait manger au déjeuner.

— Anthony m'a alors proposé de me vendre une dose de crack pour quinze dollars, continua Mungo.

— Foutaises ! intervint M. Anthony. Je t'ai proposé un putain de crabe, mec !

— M. Anthony, si vous ne vous tenez pas tranquille, je vous inculpe pour outrage à la cour, le prévint la juge.

— C'était un crabe. Il a compris *crack* mais j'ai dit crabe !

— Votre Honneur, insista Mungo, j'ai demandé à l'accusé ce qu'il y avait dans son sac, et il m'a distinctement dit du crack.

— C'est pas vrai ! lança Anthony en s'apprêtant à s'élancer vers la juge.

Son avocat le retint *in extremis* par la manche.

— C'est la vérité, répliqua Mungo.

— C'est faux !

— Vrai !

— Faux !

— Silence ! cria la juge. M. Anthony, un mot de plus ...

— Laissez-moi raconter ma version, pour une fois.

— Vous avez un avocat pour cela, annonça la juge avec sévérité, sentant sa vessie sur le point d'exploser.

— Ah ouais ? Cette espèce de toquard ? rétorqua Anthony en lançant un regard mauvais à son avocat commis d'office.

Plus personne ne dormait dans la salle d'audience. L'assistance était captivée. L'odeur du drame planait dans l'air, chatouillant toutes les narines. Les gens se poussaient du coude, engageaient des paris silencieux. Jake, dans la troisième rangée, côté accusés, avait misé son fric sur l'échec d'Anthony qui irait moisir en prison. Shontay, deux rangs derrière, avait parié pour le flic en civil, aussi élégant qu'un épouvantail. Les flics gagnaient toujours, même s'ils avaient tort. Si c'était l'inverse, ça se saurait ! Quick, un rang derrière, se contrefichait du sort des combattants en lice. Il s'entraînait inlassablement à ouvrir un cran d'arrêt imaginaire. Le connard responsable de sa citation en justice allait le regretter amèrement. Parole de Quick !

— Inspecteur Mungo, reprit la juge qui ne tenait plus en place. Pourquoi n'avez-vous pas fouillé le sac en papier de M. Anthony ?

— Votre Honneur, je vous l'ai expliqué, répondit Mungo, impassible. Je lui ai demandé ce qu'il y avait dans le sac. Et il me l'a dit.

— Il vous a parlé de crabes et vous avez compris que c'était du crack, rétorqua la juge qui avait une envie de plus en plus pressante d'aller aux toilettes.

— Eh bien, je ne sais pas. J'ai vraiment entendu crack, répondit Mungo, essayant de rester impartial.

Ce genre de choses arrivaient tout le temps à Mungo. Il fallait toujours qu'il entende ce qui l'arrangeait ; cela simplifiait la vie, d'autant qu'avec sa carrure, on le contredisait rarement. Le non-lieu fut aussitôt prononcé. Avant que la juge ait eu le temps de suspendre la séance, Pond, excité, appela l'affaire suivante, puis la suivante, et la suivante encore, sous les yeux effarés de la juge qui ne voulait pas faillir à ses principes. Les suspects se succédaient accompagnés de leur avocat commis d'office. Le procureur adjoint était attentif aux contractions nerveuses du visage de Bodine, à ses signes de malaise évidents. Il connaissait les raisons des fréquentes sorties de la juge ; son seul espoir était donc de profiter de son handicap.

Chaque fois que celle-ci faisait mine de se lever de son siège, Pond s'empressait de passer à l'affaire suivante. Il appela une nouvelle fois l'affaire Martino. Il voulait briser les défenses de Bodine, la miner, la soumettre à la pression de sa vessie jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Bon gré, mal gré, elle entendrait aujourd'hui l'affaire Johnny Martino

contre l'État de la Caroline du Nord ! Virginia West et Judy Hammer pourraient ainsi retourner respectivement au travail et à l'hôpital. Pond comptait sur la voix de la chef de la police lorsqu'il se présenterait au poste de procureur du district dans trois ans.

— J'appelle l'affaire Johnny Martino, annonça Pond encore une fois.

— Je ne suis pas disposée à entendre cette affaire pour le moment, parvint tout juste à articuler la juge.

— Alors j'appelle l'affaire Alex Brown, enchaîna Pond.

C'est moi, répondit M. Brown en se levant, au côté de son avocat.

— Vous êtes inculpé de voies de faits. Quelle sera votre défense ?

— C'est lui qui a commencé, déclara Brown.

Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse, hein ? J'étais au Church, parti acheter des foies de volailles. Lui, il voulait la même chose. Seulement, il a pris les miens, sans même me demander mon avis.

Judy avait repris pied avec la réalité et observait tous ces gens autour d'elle. C'était encore plus démoralisant et sinistre que dans son souvenir. Pas étonnant que ses inspecteurs et flics de terrain soient épuisés et cyniques. Jadis, elle n'éprouvait aucune sympathie, aucune compassion pour ces laissés pour compte. Ils étaient des fainéants, irresponsables, autodestructeurs, des ratés, des gaspilleurs volontaires n'apportant rien de bon à la société et profitant des autres. Elle pensait à Seth, à sa richesse, ses privilèges et sa chance, à l'amour qu'elle et d'autres lui avaient donné. A bien y réfléchir, bien des gens de son entourage ne valaient guère mieux que ces pauvres hères échoués dans ce tribunal.

Virginia avait envie d'étriper Bodine. On ne pouvait obliger la chef de la police et son adjointe à assister à ces débats sordides. La plupart du temps, toutefois, Andy occupait toutes ses pensées. Était-il revenu au journal ? Son mauvais pressentiment devenait plus fort et terrifiant à chaque instant. Si elle ne quittait pas bientôt ce tribunal, elle allait faire un scandale ! Sa patronne, curieusement, était revenue dans le présent, et paraissait fascinée par tout ce qui l'entourait. Elle semblait capable de rester assise là toute la journée, plongée dans des méditations solitaires.

— Johnny Martino, appela encore une fois Pond.

— J'entendrai cette affaire plus tard, lança la juge en se levant avec précaution.

La séance allait être suspendue pendant au moins une demi-heure,

songea Virginia, furieuse. Elles risquaient de devoir aller attendre dans le hall. Pitié non ! C'est ce qui serait arrivé si la mère de Johnny Martino n'était pas intervenue. Comme Virginia, Mme Martino avait les nerfs à vif, et elle avait parfaitement analysé la situation : les deux femmes assises devant elle étaient les fameuses West et Hammer, et la juge rêvait de sortir de la salle. Mme Martino se dressa avant que Bodine n'ait eu le temps de descendre de son trône.

— Pas si vite ! cria Mme Martino.

Elle fendit la foule et se dirigea vers l'estrade des magistrats.

— Je suis restée assise tout ce temps pour voir ce qui allait se passer.

— Madame, je vous en prie, protesta la juge, debout au bord de la syncope, tandis qu'un journaliste de la radio country WTDR se glissait subrepticement dans la salle.

— Pas question ! rétorqua Mme Martino. Il se trouve que le garçon qui a volé tous ces gens innocents est mon fils. Alors j'ai le droit de dire tout ce que je veux ! Je sais aussi qui sont ces femmes. (Elle leur fit un signe de tête.) Elles ont risqué leur vie pour sauver ces pauvres gens quand mon petit merdeux de fils est monté dans ce bus avec une arme qu'il a dû se payer en vendant de la drogue.

Tout le tribunal était désormais suspendu à ses lèvres. La juge se rassit et fit de son mieux pour se tenir droite. Mme Martino avait attendu toute sa vie l'occasion de dire ce qu'elle avait sur le cœur à un tribunal, et elle se mit à arpenter la salle d'audience comme un avocat expérimenté. Le journaliste radio, Tim Nicks, notait tout, son sang battant dans ses tempes. C'était trop beau pour être vrai.

— Laissez-moi vous dire une chose, madame la juge, continua Mme Martino. J'ai vu clair dans votre petit jeu. Chaque fois que vous auriez pu libérer ces pauvres femmes débordées de travail, vous ne l'avez pas fait ; pas maintenant, plus tard, et patati et patata... Pourquoi faites-vous ça ? Pourquoi traitez-vous ainsi les gens qui aident les autres, qui essaient de sortir du lot et de faire bouger les choses ? Voilà l'injustice, la vraie !

— Madame, je vous en prie, asseyez-vous... tenta encore une fois la Juge.

Johnny portait la tenue orange et les sandales fournies par la prison de Mecklenbourg. Il leva la main droite et jura une fois de plus de dire la vérité. Judy se redressa, remplie d'admiration pour Mme Martino, qui n'avait pas l'intention de se taire -encore moins maintenant que son fils était là. Virginia se demandait comment la

juge allait se sortir de cette situation. Elle étouffa un gloussement ; à deux doigts du fou rire. Pond était hilare aussi, et le journaliste Nicks écrivait à toute vitesse dans son calepin.

— Vous voulez que je m’asseye, madame la juge ? demanda Mme Martino en s’avançant jusqu’au banc des magistrats, les mains campées sur ses hanches généreuses. Très bien, je vais m’asseoir, mais à condition que vous fassiez ce que vous devez faire. Vous allez entendre l’affaire de Johnny tout de suite, vous allez l’écouter débiter ses mensonges idiots. Et vous laisserez ces femmes sortir d’ici pour qu’elles puissent aller sauver d’autres vies, aider d’autres gens qui ne peuvent pas s’aider eux-mêmes, et nous délivrer du diable.

— Madame, je suis justement en train d’entendre cette affaire, essaya d’expliquer la juge. Mais Mme Martino avait son idée sur la manière dont les choses devaient se dérouler. Elle se tourna vers l’assistance, jetant un regard noir à son fils.

— Je vous pose la question, lança-t-elle à la cantonade, en écartant les bras. Y a-t-il quelqu’un ici qui tienne à passer avant ces saintes femmes ? (Elle regarda autour d’elle. Personne ne pipa mot ou ne leva le doigt.) Allez-y ! Dites-le ! cria-t-elle. Nous leur rendons leur liberté, oui ou non ?

La salle poussa des cris de joie et applaudit à tout rompre, sous les yeux ébahis de Virginia et Judy.

— Johnny Martino, vous êtes inculpé pour dix accusations de vol à main armée, commença Pond. Quelle défense avez-vous choisie ?

Les dents serrées, les jambes fermement croisées, les mains crispées sur le bureau, la juge rongea son frein.

— Coupable, grommela Johnny Martino.

— Le ministère public a la parole, parvint à articuler la juge.

— M. Martino est monté dans le car Greyhound le 11 juillet à 13h11, rappela Pond. Il a dévalisé dix passagers sous la menace d’un pistolet avant d’être appréhendé et arrêté par la chef de la police Judy Hammer et son adjointe Virginia...

— Bravo Batman ! cria quelqu’un dans la salle.

— Bravo Robin !

Les acclamations recommencèrent. La juge ne pouvait en supporter davantage. Elle aurait pu faire intervenir le shérif, mais elle avait des soucis plus urgents. Malgré sa politesse et ses bonnes manières, elle avait perdu le contrôle de son tribunal. C’était une première ! Quelqu’un devait payer pour cette humiliation. Autant que ce soit ce

petit salaud ! Personne ne lui avait demandé de monter dans ce fichu bus, à celui-là !

— La cour retient les dix chefs d'accusation du dossier, annonça-t-elle rapidement sans le moindre effet de manche. L'accusé étant un double récidiviste, il purgera pour chacun des chefs d'accusation une peine de soixante-dix à quatre-vingt-treize mois, conformément au code pénal, soit entre sept cents et neuf cent trente mois de prison. Les audiences sont suspendues jusqu'à treize heures.

La juge ramassa sa robe d'une main et quitta le tribunal au petit trot, tandis que Johnny Martino se livrait à un rapide calcul mental.

Nicks, le journaliste, fila à sa station de radio, sur South McDowell Street. Il était rare qu'on interrompe les émissions par des flashes d'informations, comme s'il coulait de source que les auditeurs de country ne votaient pas, ne s'inquiétaient pas de leur prochain et se fichaient de voir les dealers de crack en prison. *Ni Deep Throat*[\[23\]](#), ni aucun haut fonctionnaire n'aurait songé à se tourner vers Nicks. C'était son jour de gloire ; il sortit avec une telle hâte de sa Chevelle 67 qu'il dut y retourner deux fois, pour prendre son calepin, puis fermer ses portières.

LE PETIT DRAME du tribunal, entre les deux saintes du premier rang et une juge revêche, fut narré sur toutes les ondes. D'émetteur radio en émetteur radio la nouvelle se répandit dans toute la Caroline, nord et sud confondus. Judy faisait la navette entre l'hôpital et le LEC, l'état de Seth accaparant toutes ses pensées. Quant à Virginia, elle parcourait les rues de Charlotte à la recherche d'Andy. Personne ne l'avait vu depuis mardi. On était maintenant samedi matin.

Packer était encore une fois dehors avec le chien lorsque Virginia appela. Il prit le téléphone, irrité et perplexe. Lui non plus n'avait pas eu de nouvelles de Brazil. A Davidson, Mme Brazil ronflait sur le canapé du salon, endormie comme de coutume devant la messe télévisuelle de Billy Graham. Le téléphone sonnait en vain, un cendrier débordant de mégots et une bouteille de vodka trônant sur la table basse. Virginia passait devant l'immeuble Knight-Ridder. Elle raccrocha son téléphone portable d'un geste rageur.

— Nom de Dieu, Andy ! lâcha-t-elle. Ne me fais pas ça !

Mme Brazil entrouvrit finalement les yeux. Elle se redressa lentement, avec l'impression confuse d'avoir entendu du bruit. Une chorale vêtue de bleu et d'étoles dorées louait le Seigneur à l'écran. Peut-être étaient-ce les chants qui l'avaient réveillée ? Elle chercha ses lunettes, empoigna la bouteille entamée la nuit précédente et but une longue goulée, en réprimant une grimace. Elle se laissa retomber dans le vieux canapé miteux. La potion magique réchauffait son sang, la transportant de nouveau dans son monde intérieur. Elle but encore, puis s'aperçut qu'elle allait manquer de carburant. Rien n'était ouvert, à part l'épicerie Quick Mart. Peut-être y trouverait-elle de la bière ou du vin ? Où était donc Andy ? Était-il passé à la maison pendant qu'elle dormait ?

La nuit approchait désormais. Virginia s'était enfermée chez elle. Elle se sentait oppressée, incapable de rester en place, ni de se concentrer sur quoi que ce soit. Raynes appela plusieurs fois.

Lorsqu'elle entendait sa voix sur le répondeur, elle ne décrochait pas. Brazil semblait bel et bien s'être évanoui dans la nature. Elle ne pouvait s'empêcher d'y penser. Quelle mouche l'avait donc piqué ? Il ne ferait pas de bêtises irréparables – pas un garçon comme lui.

Mais Virginia songeait à toutes les horreurs dont elle avait été témoin au cours de sa carrière.

Elle avait vu des morts par overdoses ou des suicidés par balle, dont les corps avaient été retrouvés dans les bois plusieurs mois plus tard par des chasseurs, des voitures avec leurs occupants qui avaient séjourné au fond des lacs ou des rivières jusqu'au dégel du printemps.

Judy, malgré tous ses problèmes personnels, avait pris le temps de contacter Virginia, s'inquiétant du sort du jeune auxiliaire en cavale. Elle s'apprêtait à passer le week-end à l'hôpital et avait prévenu ses fils que leur père s'enfonçait irrésistiblement dans le territoire des ombres. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, Seth la regardait de ses yeux fixes et éteints, incapable de parler.

Il ne pouvait plus penser de manière rationnelle, mais ses bribes de souvenirs et ses émotions auraient offert une certaine cohérence s'il avait été en mesure de les exprimer. Malheureusement, il était trop faible et les sédatifs l'assommaient. Pendant ses rares instants de lucidité, la douleur le submergeait, le réduisant au silence. C'était elle qui dictait sa loi. Il posait son regard pétrifié, embué de larmes, sur la seule femme qu'il avait jamais aimée. Il était si fatigué, si triste. Dans son lit de souffrance, il avait eu tout le temps de sonder l'ampleur de ses remords.

Je suis désolé, Judy. Je n'ai jamais servi à rien depuis que tu me connais. Lis dans mes pensées Judy. Je ne peux pas te parler. Je suis si épuisé. Ils me coupent en morceaux vivant... je ne sais même pas ce qui reste encore de moi. Je voulais te punir parce que je ne savais pas comment te dire merci. Je m'en suis rendu compte trop tard. Je voulais que tu fasses attention à moi. Et maintenant, regarde-moi... A qui la faute, après tout ? Sûrement pas à toi. Je voudrais tellement que tu me prennes la main...

Judy était assise à sa place habituelle à côté du lit, contemplant cet homme avec qui elle avait partagé vingt-six ans de sa vie. On lui avait attaché les mains au bat-flanc du lit pour qu'il ne risque pas d'arracher le tube de sa trachéotomie. Il était allongé sur le côté, sa peau avait retrouvé une couleur saine – une illusion trompeuse due à l'afflux d'oxygène et non à un regain d'énergie de son organisme. Quelle ironie, songea Judy. Sa force et son indépendance avaient séduit Seth

au début, puis ces mêmes qualités, avec le temps, s'étaient retournées contre elle – et contre lui.

Elle se pencha et posa sa main sur l'avant-bras de Seth. Ses paupières battirent doucement devant ses yeux humides et voilés. Quelque part, dans son subconscient, il sentait sa présence, Judy en était sûre. Pour le reste, il était déjà coupé du monde extérieur. Les scalpels et les bactéries avaient rogné ses fesses et s'attaquaient maintenant à son abdomen et à ses cuisses. La puanteur était horrible, mais Judy n'y prêtait plus attention.

— Seth, annonça-t-elle de sa voix calme et autoritaire. Je sais que tu ne peux sans doute pas m'entendre, mais j'ai des choses à te dire. Tes fils sont en route. Ils arriveront à Charlotte en fin d'après-midi et viendront tout droit à l'hôpital. Ils vont bien. En attendant, je vais rester ici avec toi. Nous sommes tous très inquiets, tu sais.

Il cligna des yeux, le regard immobile, respirant grâce à l'oxygène tandis que les moniteurs bipaient, surveillant sa pression sanguine et son rythme cardiaque.

— Tu as toujours compté pour moi, poursuivit-elle. Je t'ai toujours aimé, à ma manière. Tu m'aimais aussi, mais tu espérais pouvoir me changer. Alors que moi, je voulais que tu restes le même. C'était parfaitement ridicule, quand on voit où nous en sommes arrivés. (Elle s'arrêta, le cœur battant quand le regard de Seth se fixa soudain sur elle.) Il y a des choses que j'aurais pu faire mieux ou autrement. Mais c'est la vie. Personne n'y est pour rien, ni toi, ni moi.

Seth était d'accord et regrettait de ne pouvoir faire savoir à sa femme ce qu'il ressentait. Son corps était une chose amorphe, inutile, une batterie vide. Seth envoyait des messages à son cerveau, mais rien ne se produisait. Tout ça parce qu'il avait eu le malheur de s'endormir, un peu gris, avec une arme sous lui.

— Nous allons tout recommencer, reprit Judy sentant ses larmes couler. Tu veux bien, Seth ? Nous allons repartir à zéro, et oublier le passé. Aller de l'avant. (Elle avait la gorge nouée.) Peu importe les mauvaises raisons pour lesquelles nous nous sommes mariés. Nous sommes dorénavant des amis, des compagnons. Nous sommes sur Terre pour nous aider l'un l'autre, pour vieillir ensemble, pour faire un pied de nez à la solitude. Soyons amis, Seth, de vrais amis, conclut-elle en serrant le bras de son mari.

Des larmes ruisselèrent sur le visage de Seth. Ce fut le seul signe qu'il put donner à sa femme avant de sombrer dans l'inconscience. Judy Hammer pleura pendant une demi-heure, tandis que les signes vitaux de son mari faiblissaient sur les écrans. Les streptocoques du

groupe A exsudaient leurs toxines dans ses neurones, se contrefichant des bataillons d'antibiotiques, d'immunoglobuline et de vitamines qui circulaient dans leur hôte dodu.

Virginia inspecta les environs du *Cadillac Grill* et du *Jazzbone's* puis fonça vers Davidson. Après tout, Andy se terrait peut-être chez lui, refusant de répondre au téléphone. Elle s'engagea dans l'allée défoncée et eut un coup au cœur en se rendant compte que seule l'affreuse Cadillac était garée devant la maison. Elle descendit de sa voiture et se dirigea vers la porte d'entrée, foulant l'herbe qui poussait entre les dalles du perron. Elle sonna plusieurs fois en vain. Finalement, elle donna des coups violents sur la porte avec sa matraque.

— Police ! cria-t-elle. Ouvrez !

Elle continua à tambouriner jusqu'à ce que Mme Brazil apparaisse sur le seuil, chancelante, se tenant à un montant du chambranle pour ne pas tomber.

— Où est Andy ? demanda Virginia.

— Je ne l'ai pas vu, répondit Mme Brazil, une main sur le front, les yeux plissés, comme si le monde extérieur était une agression. Au travail, je suppose, grogna-t-elle.

— Non, il n'y est pas. Il n'y a pas mis les pieds depuis mardi. Vous êtes sûre qu'il n'a pas téléphoné ?

— Je ne sais pas. Je dormais.

— Et le répondeur ? Vous avez écouté les messages ?

— Il ferme sa chambre à clé, expliqua Mme Brazil, gagnée par l'envie irrépressible de retourner s'allonger sur le canapé. Je ne peux pas y entrer.

Virginia n'avait certes pas sa ceinture d'outils sur les hanches, mais elle entreprit de démonter le bouton de la porte ; une minute plus tard, elle pénétrait dans la chambre d'Andy. Mme Brazil retourna au salon, installer son corps bouffi d'alcool sur le canapé. Elle ne voulait pas pénétrer dans l'antre de son fils. Elle y était *persona non grata*, depuis des années – depuis le jour où il l'avait accusée de prendre de l'argent dans le portefeuille qu'il cachait sous ses chaussettes. Il lui avait également reproché de farfouiller dans ses papiers d'école, et d'avoir fait tomber sa coupe de tennis du championnat junior et cassé la petite figurine au sommet.

L'ampoule rouge clignotait sur le répondeur de la table de nuit à côté d'un lit fait au cordeau, recouvert d'un plaid vert.

Virginia appuya sur la touche des messages en regardant autour d'elle la collection de trophées rutilants, les récompenses scolaires et littéraires qu'Andy s'était contenté de punaiser au mur, sans prendre la peine de les mettre sous verre. Une vieille paire de Nike gisait abandonnée sous une chaise ; cette vision emplît Virginia de tristesse. Elle revit les yeux bleus d'Andy, son regard lumineux qu'il posait sur elle et sur toute chose. Elle se souvenait de sa voix à la radio et de la façon étrange dont il testait la température du café, en y trempant sa langue. Les trois premiers appels sur le répondeur étaient raccrochés.

« Salut, commençait le quatrième. C'est Axel. J'ai des places pour Bruce Hornsby... »

Virginia fit défiler la bande.

« Andy ? C'est Packer. Rappelle-moi. »

Elle passa au message suivant et entendit sa propre voix. Il y avait encore deux autres appels raccrochés. Virginia ouvrit la porte de l'armoire et tressaillit en voyant les cintres vides. En policier qui se respecte, elle se mit à fouiller les tiroirs de la commode, vides eux aussi. Il avait laissé ses livres et son ordinateur, détail inquiétant. C'étaient ses possessions les plus précieuses ; jamais il ne les aurait abandonnées, à moins d'être parti pour un voyage sans retour. Virginia regarda sous le lit et souleva le matelas. Elle explora chaque centimètre carré de la pièce. Le pistolet qu'elle lui avait prêté était introuvable.

Virginia sillonna la ville en tous sens une bonne partie de la nuit, s'épongeant le front, avalant des antispasmodiques, pestant contre l'air conditionné sans parvenir à trouver un moyen terme entre le froid glacial et la fournaise. Sur South College Street, elle dévisagea tous les arpenteurs de trottoir comme si elle craignait qu'Andy eût soudain rejoint leurs rangs. Elle reconnut Poison, la jeune prostituée de la bande vidéo de Mungo. Elle déambulait le long du trottoir, la démarche chaloupée, une cigarette aux lèvres, comme à la parade. Poison suivit d'un regard haineux et hautain la voiture de police qui passait devant elle. Les paroles affligées d'Andy revinrent à la mémoire de Virginia, lorsqu'il cherchait à comprendre ce qui avait conduit ces pauvres créatures sur ce chemin sordide.

Ils l'ont choisi, répétait tout le temps Virginia, et c'était la vérité.

Mais elle enviait toutefois l'innocence d'Andy, sa vision claire et naïve des choses. Il voyait la vie avec une sagesse égale à celle de Virginia, mais la sienne était celle du cœur, non celle des années qui

parfois recouvrait le pouvoir de compassion de Virginia d'une pellicule épaisse. Sa philosophie lui était venue longtemps auparavant et était sans doute irréversible. Lorsqu'on était trop longtemps exposé aux pires horreurs de la vie, on arrivait rapidement à un point de non-retour. C'était obligatoire. Elle avait été frappée, blessée, elle avait tué... Une frontière confuse avait été franchie. Virginia se sentait désormais comme une missionnaire dans la jungle, la douceur et la tendresse étaient réservées aux autres, à ceux restés au pays natal.

Sur Tryon Street, elle fut arrêtée par un feu rouge, près de chez Jake, un autre endroit réputé pour ses petits déjeuners. Thelma pouvait faire des miracles avec de la viande et des petits pains, et le café était délicieux. Virginia regardait devant elle. A une centaine de mètres de là, une voiture passa au pied de la First Union Bank, avec ses énormes frelons peints en façade. Elle reconnut la forme sombre et vétuste du véhicule, avec ses feux arrière coniques. Elle était trop loin pour lire la plaque d'immatriculation, mais comptait bien aller y jeter un coup d'œil de plus près.

Le feu passa enfin au vert. Virginia poussa le puissant moteur de sa Ford jusqu'à toucher le pare-chocs de la vieille BMW. Son cœur tressauta dans sa poitrine lorsqu'elle reconnut le numéro d'immatriculation. Elle klaxonna et fit des appels de phares, mais Andy ne levait pas le pied. Virginia insista, en vain ; de toute évidence il n'avait pas l'intention d'obtempérer à ses ordres et feignait d'ignorer la voiture collée à son pare-chocs chromé. Il avait reconnu Virginia et se contrefichait de sa présence. Il s'envoya une nouvelle gorgée de la Budweiser qu'il tenait coincée entre ses jambes, violant délibérément la loi sous les yeux de la chef du service judiciaire de Charlotte.

— Espèce de petit con ! pesta Virginia en allumant son gyrophare.

Andy accéléra. Virginia n'en croyait pas ses yeux. Comment pouvait-il être aussi idiot ?

— Putain de merde ! jura-t-elle encore, enclenchant à présent sa sirène.

Andy avait déjà vécu des courses-poursuites en voiture, mais d'ordinaire il était le chasseur et non le gibier ! Il but une nouvelle gorgée de bière. Il l'avait achetée sur l'aire 76, à la sortie Sunset East. Il en aurait bien bu une autre, et décida de gagner la nationale 77 par Trade Street pour refaire le plein. Il balança sa Budweiser vide à l'arrière, où un tas d'autres boîtes s'entrechoquaient et roulaient sur le plancher. Son compteur de vitesse cassé annonçait ses sempiternels cinquante kilomètres à l'heure.

En vérité, Andy roulait à plus de cent kilomètres à l'heure lorsqu'il

s'engagea sur la nationale. Virginia restait dans ses roues, fulminant de rage. Si elle appelait du renfort, Andy était fichu ; sa carrière dans la police serait ruinée et les vrais problèmes allaient commencer pour lui. De plus, rien ne prouvait qu'un surplus de force de police le convaincrat davantage à s'arrêter. Elle ne savait que trop bien comment ça pouvait tourner. Combien de poursuites s'étaient-elles terminées dans un enchevêtrement de tôles et de bris de verre, le macadam maculé d'huile et de sang, les cadavres dans des sacs noirs emportés à la morgue ?

Andy accéléra jusqu'à cent cinquante kilomètres heure, Virginia, gyrophare et sirène en action, dans son sillage. Soudain, Brazil, dans la brume des vapeurs éthyliques, prit conscience que Virginia n'avait pas demandé de l'aide par radio. Sinon, il l'aurait entendue sur son récepteur et des voitures de renfort seraient déjà arrivées de toutes parts. Fallait-il s'en réjouir ou s'en désoler ? Peut-être ne le prenait-elle pas au sérieux ? Personne ne le prenait au sérieux de toute façon, et il en serait toujours ainsi à cause de Webb, à cause de la perfidie et de la cruauté de tous ses semblables.

Andy se rabattit sur la sortie de Sunset Road East et commença à ralentir. C'était terminé. Plus d'essence. De toute façon, il aurait bien fallu qu'il s'arrête à un moment ou à un autre, songea-t-il, tandis qu'une nouvelle chape de tristesse lui tombait sur les épaules. Il se gara au bout de l'aire de repos, le plus loin possible des poids lourds aux peintures brillantes et aux chromes luisants, coupa le moteur et se laissa aller contre son siège, les yeux fermés, dans l'attente du châtiment. Virginia n'allait pas prendre de gants. Elle était avant tout un flic, avec son arme et son uniforme, et sans merci. Peu importait qu'ils aient été partenaires, qu'ils se soient entraînés au tir ensemble et aient parlé de mille choses.

— Andy, lança-t-elle, en cognant à sa vitre. Sortez de là.

Avec lenteur, il s'extirpa de cette voiture que son père avait tant aimée. Il retira son blouson et le jeta sur la banquette arrière. Il faisait presque vingt-sept degrés dehors, les moustiques et les papillons de nuit se massaient dans la lueur des lampes au sodium. Andy était trempé de sueur. Il glissa ses clés dans une poche de son jean étroit qui avait éveillé les soupçons de Mungo. Virginia scruta l'intérieur de la BMW avec sa lampe de poche et aperçut les boîtes de bière à l'arrière. Elle en compta onze.

— Vous les avez toutes bues ce soir ?

— Non.

— Combien en avez-vous bu cette nuit ?

— Je n'ai pas compté, répondit-il d'un air défiant.

— Vous ne vous arrêtez jamais quand vous entendez une sirène de police ? lança-t-elle avec fureur. Ou bien est-ce seulement ce soir ?

Il ouvrit la porte arrière de sa BMW et en sortit un T-shirt. Sans dire un mot, il enleva son polo trempé et en enfila un propre. Virginia ne l'avait jamais vu torse nu.

— Je dois vous conduire au poste, annonça-t-elle avec moins d'autorité dans la voix.

— Allons-y, répondit-il.

Randy et Jude avaient atterri au Charlotte-Douglas International Airport à moins de quarante-cinq minutes d'intervalle, accueillis par leur mère. Ils partirent aussitôt pour l'hôpital Carolinas, tous les trois sombres et pensifs. Judy était heureuse de voir ses enfants, de vieux souvenirs remontaient à sa mémoire. Randy et Jude avaient hérité de leur mère sa denture parfaite, son regard perçant et son intelligence.

Ils avaient malheureusement hérité, d'un point de vue biologique, du moteur souffreteux de leur père, un manque de puissance qui se faisait cruellement sentir sur les autoroutes de la vie. Randy et Jude étaient des flâneurs dans l'âme, préférant se promener tranquillement sur les chemins de traverse. Leurs rêves leur suffisaient, pour peu qu'ils se sachent appréciés des clients des restaurants où il travaillaient. Ils vivaient heureux chacun avec une femme aimante et compréhensive. Randy était fier de ses petites participations dans des films que personne ne voyait et Jude était ravi de faire un concert de temps en temps dans une boîte de jazz, tambourinant avec enthousiasme sur ses toms et ses cymbales, qu'il y ait dix ou quatre-vingts spectateurs.

Curieusement, ce n'était pas leur cheftaine de mère qui avait pris ombrage de leur manque d'ambition, mais Seth. Leur père s'était montré si obtus, si peu compréhensif, que les deux garçons avaient préféré émigrer à l'autre bout du pays. Bien sûr, Judy comprenait cette attitude. L'aversion que Seth éprouvait pour ses fils n'était que le dégoût qu'il éprouvait pour lui-même. Inutile d'être extralucide pour s'en rendre compte. Mais cela ne changeait rien à l'affaire. Il avait fallu une tragédie, une maladie mortelle, pour réunir de nouveau cette famille.

— Comment ça va, m'man ? Tu tiens le coup ? demanda Jude sur la banquette arrière, massant les épaules de sa mère tandis qu'elle

conduisait.

— J'essaie.

Elle réprima une montée de larmes. Randy, sur le siège passager, la regardait avec inquiétude.

— Tu sais, je n'ai pas très envie de le voir, dit-il en agitant les fleurs qu'il avait achetées pour son père à l'aéroport.

— C'est compréhensible, répondit Judy. (Elle changea de file après avoir jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Il commençait à pleuvoir.) Et comment vont mes bébés ?

— Très bien, répondit Jude. Benji apprend à jouer du saxo.

— Je suis impatiente de l'entendre. Et Owen ?

— Elle n'est pas encore assez grande pour jouer d'un instrument. Mais c'est ma petite danseuse de boogie. Chaque fois qu'elle entend de la musique, elle se met à danser avec Spring. Bon sang, m'man, il faut que tu voies. C'est d'un drôle !

Spring était la compagne de Jude ; ils habitaient depuis huit ans Greenwich Village. Aucun des fils de Judy n'était marié. Ils avaient chacun deux enfants et Judy adorait ces quatre têtes blondes. Ce qui lui serrait le cœur, c'était de les savoir dans ces villes lointaines et de les voir si peu. Elle ne voulait pas devenir une étrangère pour ses petits-enfants, une grand-mère célèbre qu'ils ne connaîtraient que de réputation.

— Smith et Fen voulaient venir, annonça Randy en prenant la main de sa mère. Ne t'inquiète pas m'man, ça va aller, ajouta-t-il en éprouvant une nouvelle vague de haine pour son père.

Virginia ne savait pas quoi faire de son prisonnier du soir. Andy était affalé sur le siège avant, les bras croisés sur la poitrine en une attitude de défi, et sans remords aucun. Il l'ignorait délibérément, préférant regarder le ballet des papillons et des chauves-souris qui tourbillonnaient sous les lampadaires. Il voyait des routiers au loin, en jean et Santiags, aller et venir autour de leurs puissantes machines ou s'adosser contre la cabine, un pied posé sur le marchepied, les mains en coupe autour d'une cigarette, comme le cow-boy de la pub Marlboro.

— Vous avez une cigarette ? demanda Andy à Virginia.

Elle lui jeta un regard éberlué.

— Pas question.

— J'en veux une.

— Vous n'avez jamais fumé de votre vie et ce n'est pas avec moi que vous allez commencer, rétorqua-t-elle, tout en se disant qu'elle en aurait bien fumé une, elle aussi.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je n'ai jamais fumé de cigarettes, d'herbe ou autre chose ? Lança-t-il avec une voix rendue pâteuse par l'alcool. Vous croyez tout savoir ! Eh bien vous vous mettez le doigt dans l'œil. Vous êtes tous pareils, vous les flics ! Tous bornés !

— Ah oui ? Je pensais que vous étiez un flic vous aussi. Alors ça aussi, vous laissez tomber ? Il détourna les yeux, l'air misérable.

Malgré sa colère, Virginia compatissait à son désarroi. Elle aurait bien voulu savoir pourquoi il était dans cet état.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? reprit-elle, essayant une autre tactique.

Il ne répondit pas.

— Vous vouliez tout fiche en l'air, c'est ça ? Et si un autre flic vous avait repéré avant moi ? Vous avez une idée des problèmes qui vous seraient tombés dessus ?

— Je m'en fous, articula-t-il, et sa voix se brisa.

— Non, vous ne vous en foutez pas ! Regardez-moi et répétez ça si vous l'osez !

Andy regardait la vitre, les yeux remplis de larmes. Il voyait dans un brouillard les allées et venues des clients du restaurant routier, des hommes et des femmes dont la vie était différente de la sienne et qui ne pouvaient pas le comprendre.

Bubba ressentait exactement la même chose au moment où il gara son pick-up devant la station-service. Il vit d'abord la BMW, puis la voiture de flic et reconnut aussitôt ses ennemis. C'était trop beau pour être vrai ! Il était venu ici pour s'acheter de la bière et le dernier Playboy.

Andy faisait son possible pour ne pas craquer ; Virginia, de son côté, avait de plus en plus de mal à se montrer dure envers lui. Elle était touchée par Andy d'une façon qu'elle avait du mal à définir ;

c'était une des raisons pour lesquelles il la déconcertait tant. Il était à ses yeux une recrue talentueuse et précieuse, quelqu'un qu'elle pouvait guider et dont elle prenait plaisir à observer les progrès. Elle n'avait pas de frère et en aurait voulu un exactement comme lui, jeune, intelligent, sensible et gentil. Il était devenu son ami alors qu'elle ne lui avait pas laissé la moindre chance au début. Il avait un charme fou et semblait l'ignorer totalement.

— Andy, insista-t-elle d'une voix calme, je vous en prie, dites-moi ce qui se passe.

— Je ne sais pas comment il fait mais il entre dans mon ordinateur, dans mes dossiers. Tout est immédiatement révélé à la télévision, avant que le journal ne sorte. Il me vole mes scoops ! bredouilla-t-il d'une voix tremblante, regrettant que Virginia West le voie dans cet état.

Celle-ci était stupéfaite.

— Il ? demanda-t-elle. Qui, il ?

— Webb ! lâcha Andy, ayant peine à prononcer ce nom. Cette espèce de connard qui s'envoie votre collègue.

— Quoi ? souffla-t-elle, tombant des nues.

— Goode, dit Andy. Tout le monde le sait !

— Sauf moi, répondit Virginia, étonnée d'être la dernière au courant.

Bubba retourna en catimini à son pick-up, sa casquette de base-ball enfoncée sur les yeux, dissimulant dans l'ombre son visage épais au nez cassé. Il se mit au volant et observa la voiture de police. Pendant un moment, il feuilleta son magazine, s'attardant sur les pin-up les plus pulpeuses. Il faisait des efforts pour ne pas penser à sa femme et éviter toute comparaison avec elle, tout en cherchant la meilleure attaque possible.

Il était armé léger cette nuit-là-juste un Colt sept coups calibre 380 dans un holster de cheville. S'il avait su qu'il allait tomber sur eux, il se serait équipé différemment. Par chance, il avait en réserve, entre les sièges, une mitraillette Quality Parts Shorty E 2, calibre 223 avec un chargeur de trente cartouches, hausse réglable, et canon court en phosphate de manganèse antireflet. En pratique, c'était un véritable M16 et avec ça Bubba pouvait cribler la voiture de Virginia West comme celle de Bonnie and Clyde. Il tourna une page du magazine, se laissant aller à ses fantasmes, savourant la discrétion des ténèbres.

Virginia n'avait jamais été amenée à reconforter un membre de la gent masculine. Une telle situation était exceptionnelle et, n'ayant pas de référence en la matière, elle fit appel au bon sens. Andy cachait son visage entre ses mains. Elle était désolée pour lui. C'était effectivement un sale coup.

— Ce n'est pas si grave que ça, répétait-elle. (Elle tapota l'épaule de Andy.) Nous trouverons bien une solution, ne vous en faites pas.

Elle lui toucha encore une fois l'épaule et, comme il restait replié sur lui-même, elle craqua.

— Venez ici, souffla-t-elle.

Elle mit ses bras autour de lui et l'attira vers elle. Soudain, il se blottit contre elle comme un enfant. Une nouvelle bouffée de chaleur envahit Virginia, tandis que les pensées se bousculaient dans sa tête. Il avait enfoui son visage contre sa poitrine et l'étreignait à l'étouffer. Une onde de désir la traversa. Andy éprouvait le même trouble. Son visage remonta le long de son cou, chercha sa bouche. Pendant quelques minutes ils furent hors du monde, emportés par les vagues de la passion. Leur raison vacilla, laissant la place à d'autres instincts, ceux que Mère Nature avait conçus pour mystifier les couples et les faire procréer.

Virginia et Andy n'étaient pas en état de se demander quelle méthode contraceptive convenait le mieux à leur anatomie, leurs besoins, leurs goûts, leurs croyances, leurs fantasmes, leurs plaisirs secrets ou leur confiance. Ils se retrouvaient pour la première fois dans les bras l'un de l'autre. Aussi prirent-ils le temps de se découvrir mutuellement. Puis, la réalité reprit soudain ses droits ; Virginia se redressa, l'air affolé. Elle était en service, en train d'embrasser un homme.

— Andy, non, dit-elle.

Il ne l'entendait pas.

— Andy, répéta-t-elle. Andy, arrêtez. Vous êtes assis sur... mon arme.

Elle essaya de le repousser, sans conviction, n'ayant en fait aucune envie qu'il s'écarte d'elle. Les portes de l'enfer venaient de s'ouvrir, elle était perdue !

— Redresse-toi, ordonna-t-elle, en s'épongeant le visage. (Sa vie était finie.) C'est un inceste, de la pédophilie, murmura-t-elle dans un soupir tandis qu'il faisait la sourde oreille.

— Mais oui, mais oui, marmonna-t-il, continuant d'explorer les merveilles de son corps d'une manière qui lui était inconnue et qui la comblait.

Jusqu'où seraient-ils allés si Bubba n'était pas intervenu ? Il y avait un *Holiday Inn Express* plus loin sur la nationale 77, avec piscine couverte, quarante chaînes câblées, téléphone, journaux, et petits déjeuners complets. Sans doute seraient-ils allés dans une de ces chambres avant le matin et auraient-ils commis l'irréparable pour un prix avantageux. Bien sûr ils auraient dormi ensemble, et c'était une limite que Virginia, par principe, refusait de franchir. Le sexe était une chose, mais elle ne dormait jamais avec quelqu'un dont elle n'était pas amoureuse – autrement dit, aucune créature vivante, hormis Niles, ne partageait sa couche.

Encore que de telles considérations puissent paraître futiles lorsqu'on entend un coup sec sur la vitre et que l'on se retrouve nez à nez avec le canon d'un fusil mitrailleur qui vous rappelle la Bosnie, ou encore Miami. Virginia n'avait pas ses lunettes, mais le redneck brandissant son arme devant sa voiture de police ne lui était pas inconnu.

— Assieds-toi très lentement, annonça-t-elle à Andy.

— Pourquoi ? soupira-t-il.

Il n'avait aucune envie de lui obéir.

— Redresse-toi, je te dis !

Au fond, c'était une chance que les vitres fussent couvertes de buée. Bubba ne pouvait distinguer clairement ce qui se passait à l'intérieur de la Crown Victoria bleue, mais il avait sa petite idée. Cela ne fit qu'accroître son excitation et raffermir sa motivation ; il allait leur régler leur compte à ces deux-là, et leur en faire voir de toutes les couleurs... Il y avait deux choses dans la vie que Bubba ne pouvait supporter : primo, deux pédés qui se pelotaient ; secundo, deux hétéros qui se pelotaient. Lorsqu'il voyait des pédés se tripoter, des envies de meurtre l'assaillaient. En songeant à ce qui s'était passé dans cette voiture de police, il ressentait à peu près les mêmes impulsions. Les gens qui avaient de l'argent, du pouvoir ou une vie sexuelle intense – et plus encore ceux qui possédaient les trois – rendaient Bubba ivre de colère. C'était sa mission, sa croisade, il fallait les châtier au nom de l'Amérique.

Virginia était moins terrorisée par le fusil d'assaut avec ses trente balles que le serait le commun des mortels. Son cerveau fonctionnait à toute vitesse. C'était donc lui qui avait été arrêté pour exhibitionnisme à côté de Latta Park. Elle comprenait maintenant pourquoi elle avait retrouvé un tube de Super Glue dans son jardin ; pourquoi fallait-il que Andy ait cassé le nez de cet abruti ? En attendant, Virginia était prête au combat. Sitôt que quelqu'un pointait une arme sur elle, elle réagissait au quart de tour. Elle décrocha le micro de sa radio, le plaça à côté d'elle, et tint le bouton d'émission pressé. Dispatchers, flics, journalistes et criminels disposant d'un récepteur des fréquences de police pouvaient l'entendre. Elle descendit sa vitre de quelques centimètres.

— S'il vous plaît, ne tirez pas, lança-t-elle en haussant un peu la voix.

Bubba fut surpris et ravi par cette soudaine rémission.

— Ouvrez les portes, ordonna-t-il.

— Tout de suite, tout de suite, continua Virginia, de la même voix tendue et forte. Je vais ouvrir les portes tout doucement. S'il vous plaît, ne tirez pas. Je vous en prie. Nous pouvons nous arranger, d'accord ? Si vous tirez ici, tout le monde sur l'aire 76 va vous entendre, et vous imaginez ce qui va se passer ?

Elle avait raison, Bubba y avait déjà réfléchi.

— Vous allez tous les deux monter dans mon pick-up. Nous allons faire un petit tour.

— Pourquoi ? demanda-t-elle pour gagner du temps. Qu'est-ce que vous nous voulez ? On ne vous a rien fait.

— Ah ouais ? (Il agita le fusil mitrailleur. Il appréciait la manière dont cette salope en uniforme lui léchait les bottes, à lui, le grand Bubba.) Et l'autre soir, au stand de tir, lorsque ce pédé m'a cogné ?

— C'est vous qui avez commencé, lança Andy, alors que tout le monde, sur le canal 2, les entendait.

— Il y a sûrement moyen de s'arranger, insista Virginia. Pourquoi n'irions-nous pas sur Sunset Road, trouver un endroit calme pour parler de tout ça ? Tous ces camions qui s'arrêtent ici peuvent nous voir. Vous n'avez pas intérêt à ce qu'il y ait des témoins, et ce n'est pas l'endroit idéal pour régler un problème.

Pour Bubba, le problème était déjà réglé. Il avait prévu de les abattre près du lac, de lester leurs corps avec des pierres et de les

balancer à l'eau. Le temps qu'on retrouve leurs cadavres, les tortues d'eau les auraient rendus méconnaissables. C'était déjà arrivé, il en avait entendu parler. Les crabes non plus n'étaient pas tendres avec les cadavres, tout comme les animaux domestiques, les chats en particulier. S'ils n'avaient rien à manger, il ne faisait pas bon mourir à côté d'eux !

Bubba méditait sur ces questions de sciences naturelles tandis que huit voitures de patrouille, gyrophares allumés, fonçaient sur la nationale 77 à moins d'une minute de l'aire de repos 76. Les armes étaient sorties et prêtes à l'action. L'hélicoptère de la police avait décollé du toit du LEC, rempli de tireurs d'élite. Les commandos du SWAT^[24] avaient été mobilisés. Le FBI avait été appelé et s'était mis en alerte rouge.

— Sortez de la voiture, ordonna Bubba.

Dans son imagination, il n'était pas en short, chaussettes et sandalettes, affublé d'un T-shirt Fruit of the Loom jauni par le temps. Dans son imagination, il était en treillis militaire, du maquillage noir sous les yeux, les cheveux coupés ras, les muscles bandés luisant de sueur tandis qu'il agrippait son arme, se préparant à marquer deux points de plus pour son pays et son tableau de chasse. Il était Bubba le Grand. Il connaissait le coin idéal où accomplir son devoir. Il s'occuperait de la fille en premier. *Prend ça, salope !* Il se voyait rentrant glorieux à la maison. *Qui c'est le chef, maintenant ?*

Les voitures de police déboulèrent par Sunset East, les unes derrière les autres, gyrophares en action, comme une ligne bien nette de lumière. A l'intérieur du restaurant routier, plusieurs camionneurs dignes héritiers des conducteurs de diligences de jadis, perdirent tout intérêt pour leurs cheeseburgers et leurs bières. Ils regardaient, derrière les baies vitrées, ce qui se passait à l'autre bout du parking, tandis que les lumières rouges et bleues clignotaient à travers les arbres.

— Mais non, ce n'est pas un fusil ! annonça Betsy, en mâchonnant un chewing-gum.

— Moi je te dis que si, rétorqua Al.

— On devrait peut-être aller donner un coup de main.

— A qui ça ? demanda Tex.

Pendant un moment, ils réfléchirent à la question, tandis que les

voitures de patrouille s'approchaient, encore invisibles dans le lointain, et que le bruit des pales de l'hélicoptère n'était qu'un simple murmure dans le vent du soir.

— J'ai bien l'impression que c'est Bubba qui a commencé, annonça Pete.

— Alors, il faut aller le chercher.

— Tu plaisantes, c'est une armurerie ambulante !

— Allons, Bubba ne nous tirerait jamais dessus.

Cette affirmation était discutable. En attendant Bubba sentait les forces noires l'encercler, et il commençait à paniquer.

— Sortez tout de suite ou je tire ! beugla-t-il, engageant une cartouche dans la culasse, sans se rappeler qu'il avait déjà armé son fusil.

— Ne tirez pas, répondit Virginia en levant les mains. (Elle avait remarqué le double chargement qui allait obstruer l'arme de Bubba.) Je vais ouvrir la porte, d'accord ?

— J'ai dit tout de suite ! hurla Bubba en la mettant en joue.

Virginia se tourna face à la portière, souleva la poignée et donna un violent coup de pied. La portière s'ouvrit à toute volée, heurtant Bubba à mi-corps ; il fut projeté en arrière sous le choc, et son arme lui échappa des mains, tandis que les huit voitures de police déboulaient sur le parking, sirènes hurlantes. Virginia sortit de sa voiture et se jeta sur son agresseur. Elle n'attendit pas les renforts, ni ne se soucia des routiers qui sortaient du restaurant pour prêter main-forte. Andy sauta de voiture ; ensemble ils retournèrent Bubba sur son gros ventre et lui passèrent les menottes, contenant à grand peine leur envie de le réduire en bouillie.

— Espèce d'ordure de merde ! rugit Andy.

— Bouge une oreille et je t'éclate ta cervelle ! hurla Virginia, son pistolet pressé contre le cou bovin de Bubba.

La patrouille embarqua le prévenu, sans l'assistance des routiers qui retournèrent s'occuper de leur repas ou acheter des cigarettes pour la route. Virginia et Andy restèrent un moment assis en silence dans la voiture.

— Vous ne m'attirez que des ennuis, annonça-t-elle finalement *en*

enclenchant la marche arrière.

— Hé ! protesta-t-il. Où allez-vous ?

— Je vous ramène chez vous.

— Je n'habite plus là-bas.

— Depuis quand ? rétorqua-t-elle, tentant de dissimuler sa satisfaction.

— Depuis avant-hier. J'ai pris un appartement à Charlotte Woods, sur Woodlawn.

— Très bien. Alors je vous ramène là-bas.

— Ma voiture est ici, lui rappela-t-il.

— Oui, et vous avez bu toute la nuit, répondit-elle en bouclant sa ceinture. Nous reviendrons la chercher lorsque vous aurez dessaoulé.

— J'ai dessaoulé.

— Comparé à tout à l'heure, peut-être, dit-elle en quittant le parking. Mais demain, vous ne vous souviendrez même plus de ce qui s'est passé ce soir.

Andy se souviendrait pourtant de chaque seconde de cette nuit jusqu'à la fin de ses jours. Il bâilla et se frictionna les tempes.

— Puisque vous le dites, lâcha-t-il.

Si cela n'avait pas d'importance pour elle, cela n'en aurait pas pour lui non plus.

— J'en suis sûre, lança-t-elle avec un sourire insouciant.

Il se fichait visiblement de ce qui s'était passé entre eux, songea-t-elle. Encore un de ces petits connards pour qui rien ne comptait. Qu'est-ce qu'elle était après tout, une femme entre deux âges, pas très en forme, qui n'était jamais allée dans une ville plus grande ou plus intéressante que celle où elle travaillait depuis qu'elle avait obtenu son diplôme ? Il avait juste essayé de voir jusqu'où il pouvait aller. Il prenait ses premières leçons de conduite avec une vieille voiture démodée, une avec laquelle il pouvait se permettre de commettre des erreurs. Elle brûlait d'envie de le planter là et de le laisser rentrer à pied ! Elle s'arrêta sur le parking de la petite résidence et attendit qu'il descende, sans desserrer les dents.

Andy sortit de la voiture et resta debout à côté de la portière ouverte. Il fixa son regard sur elle.

— Bien, à quelle heure demain ?

— Dix heures, répondit-elle d'un ton sec.

Il claqua la portière et partit d'un pas rapide, blessé et déconcerté. Les femmes étaient toutes les mêmes. Elles s'ouvraient, chaleureuses et merveilleuses une minute, pour se refermer la seconde suivante dans leur coquille. Alors c'était la froideur, l'indifférence, comme si rien ne s'était passé. Cela dépassait son entendement. Comment avaient-ils pu vivre un moment aussi fort et redevenir comme deux étrangers. Elle l'avait utilisé, voilà tout. C'était sans signification pour elle, une aventure comme une autre. Andy était certain que c'était son *modus operandi*. Elle se servait de son expérience et de son charisme, sans parler de sa prestance, et de son corps qui le mettait en émoi. Virginia pouvait avoir qui elle voulait.

C'était le cas également de Blair Mauney III, songeait son épouse avec angoisse. Polly Mauney ne pouvait s'empêcher d'être inquiète à chaque fois que son mari partait pour Charlotte, par le vol 392 d'USAir ; Dieu sait que la tentation était grande, là-bas ! Elle ne vivait plus lorsqu'il quittait Asheville et leur ravissante maison style Tudor dans Biltmore Forest. Blair Mauney III venait de rentrer de son club, après une partie acharnée de tennis, une douche, un massage et quelques verres avec ses amis. Il était issu d'une vieille famille illustre, où s'étaient succédé plusieurs générations de banquiers, à commencer par son grand-père, Blair Mauney, le fondateur de l'American Trust Company.

Le père de Blair Mauney III, Blair Mauney Jr, en était le vice-président lorsque l'American Commercial avait fusionné avec la First National of Raleigh. Un grand groupe bancaire était lancé ; les fusions se succédèrent, pour donner finalement naissance à la North Carolina National Bank. Le bébé grandit, et lors du krach boursier de la fin des années 80, les banques qui n'avaient pas encore été rachetées, se vendirent pour une bouchée de pain. La NCNB devint la quatrième banque du pays et fut rebaptisée US Bank. Blair Mauney III connaissait dans tous ses détails l'histoire remarquable de sa vénérable banque. Il savait combien étaient payés les hauts cadres de son établissement, président, vice-président, et, en particulier, Cahoon, le président-directeur général.

En tant que vice-président d'honneur de l'US Bank pour les deux Caroline, il était contraint à de fréquents déplacements à Charlotte. Ce genre d'obligations n'était pas pour lui déplaire. Il pouvait ainsi prendre le large, loin de sa femme et de ses enfants turbulents. Seuls

ses pairs dans leurs nobles bureaux comprenaient ses tensions, seuls ses collègues connaissaient la crainte tapie dans la tête de chaque banquier qu'un jour Cahoon, l'Intolérant, informe des honnêtes serviteurs comme Mauney qu'ils n'avaient plus les faveurs de la couronne. Mauney laissa tomber son sac de tennis dans la cuisine récemment rénovée et ouvrit la porte du réfrigérateur, prêt à avaler une autre Amstel Light.

— Chérie ? appela-t-il en décapsulant la canette.

— Oui, répondit-elle, accourant aussitôt. Comment s'est passée ta partie ?

— Nous avons gagné.

— Bravo ! lança-t-elle en souriant.

— Withers a fait plus de vingt doubles fautes, annonça-t-il en buvant une gorgée de bière. Sans compter des fautes de pieds en pagaille, mais on ne les compte pas. Qu'est-ce que vous avez mangé ? demanda-t-il, en regardant à peine Polly Mauney, sa femme depuis vingt-deux ans.

— Spaghettis bolognaise, salade et pain aux céréales, répondit-elle en sortant comme d'habitude, chemisette, short et chaussettes trempés de sueur, de son sac de tennis.

— Il y a des restes ?

— Des tonnes. Je vais t'en réchauffer une assiette, chéri.

— On verra ça plus tard répondit-il en s'étirant. Je suis vraiment fourbu. C'est peut-être de l'arthrite, tu ne crois pas ?

— Bien sûr que non. Tu veux que je te masse ?

Maintenant qu'il se détendait sous ses mains expertes, Polly recommença à ruminer son sujet d'angoisse. Elle s'était renseignée à propos d'un traitement au laser pour faire disparaître les rides de son visage et éliminer les tavelures marron sur son menton. Elle avait été remplie de terreur quand son chirurgien esthétique lui avait dit clairement qu'aucune source de lumière ne pourrait remplacer un scalpel.

Mme Mauney, lui avait dit son chirurgien, je ne pense pas que vous seriez satisfaite du résultat. Vos rides sont très profondes.

Il avait suivi avec douceur leurs sillons sur son visage. Elle s'était détendue, se laissant envoûter par sa délicatesse. Mme Mauney était comme une toxicomane accro à ce médecin. Elle adorait être touchée, regardée, examinée, analysée et vérifiée après chaque opération ou

changement de médicaments.

— Bien, avait dit Mme Mauney à son chirurgien, je vous fais confiance. J'imagine que vous faisiez allusion à un lifting du visage ?

— Oui. Et des paupières aussi, répondit le médecin en lui tendant un miroir.

La peau autour de ses yeux commençait à pendre et à gonfler. C'était irréversible. Les giclées d'eau glacée, les concombres, la réduction de sa consommation d'alcool ou de sel n'y feraient rien, elle le savait.

— Et en ce qui concerne mes seins ? avait-elle alors demandé.

Son chirurgien recula d'un pas pour avoir une vue d'ensemble.

— Qu'en pense votre mari ?

— Je crois qu'il les préférerait plus gros.

— Nous ne pouvons pas faire les deux en même temps, avait-il annoncé. Les implants et les liftings sont deux chirurgies différentes ; il faut laisser un certain laps de temps pour vous permettre de cicatriser.

— Combien, ce laps de temps ? avait-elle demandé avec inquiétude.

CE NE FUT qu'une fois rentrée chez elle que Virginia se rendit compte qu'elle allait devoir régler son réveil pour son rendez-vous de dix heures. Un de ses rares luxes dans la vie était de pouvoir traîner au lit le dimanche matin, avant que Niles ne s'impatiente. Elle buvait ensuite tranquillement son café, lisait le journal, tout en songeant à ses parents qui se rendaient à l'église baptiste, non loin du Pauline's Beauty Shop où sa mère se faisait faire une mise en plis tous les samedis matin. Virginia appelait toujours ses parents le dimanche, à l'heure du dîner, quand ils regardaient avec tristesse sa place vide à table.

— Super ! maugréa-t-elle toute seule, en attrapant une bière. (Niles regardait au-dehors, assis sur le rebord de la fenêtre au-dessus de l'évier.) Avec tout ça, il va falloir que je me lève à huit heures et demie. Tu te rends compte !

Qu'est-ce que Niles pouvait bien observer avec autant d'intérêt ? De cet endroit de Dilworth, on ne voyait rien de la ville dont Virginia West avait la charge, mis à part les trente derniers étages de la tour de l'US Bank, qui se dressait fièrement au-dessus de sa clôture inachevée. Niles était vraiment bizarre ces temps-ci, songea-t-elle. Il s'asseyait à la même place toutes les nuits, le regard fixe.

— Que regardes-tu comme ça ? demanda-t-elle en faisant courir ses ongles sur la colonne vertébrale soyeuse de Niles, un truc qui le faisait d'ordinaire ronronner de contentement.

Mais l'animal resta de marbre, les yeux dans le vide, comme s'il était en transe.

— Niles ? articula Virginia, commençant à s'inquiéter. Qu'est-ce qu'il y a bébé ? Tu ne te sens pas bien ? Tu es encore fâché contre moi ? C'est ça, n'est-ce pas ? (Elle soupira et avala une gorgée de bière.) Parfois, j'aimerais que tu te montres plus compréhensif, Niles. Je travaille dur, je fais tout ce que je peux pour t'offrir une maison douillette et agréable. Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas ? Alors pas de caprice. Je suis dehors toute la journée, annonça-t-elle en montrant l'extérieur. Et toi, tu es ici. Ceci est ton monde, et il est moins grand

que le mien, c'est comme ça ! Alors tu fais la tête parce que je n'y suis pas enfermée, avec toi. Ce n'est pas juste. J'ai le droit de vivre, moi aussi !

Les mots de sa maîtresse ressemblaient à un gazouillis, au bourdonnement des insectes, au vrombissement des bruits qui sortaient de la radio posée sur la table près du lit. Niles n'écoutait pas, le regard fixé sur le dieu-roi US Bank qui semblait le regarder. Niles avait été appelé. Un désastre menaçait le pays de Pharaon, et seul Niles pouvait l'empêcher, parce qu'il était le seul à avoir perçu le danger. Les autres levaient les yeux vers le puissant Dieu et se moquaient de lui en pensée, croyant qu'US Bank ne pouvait les entendre. Les hommes avaient désiré la venue de Pharaon sur Terre puis, ils étaient devenus jaloux de son omniscience, de sa toute-puissance et de sa gloire. C'étaient des êtres avides. Des quatre coins du pays, ils fomentaient un coup d'État, une prise de pouvoir que seul Niles pouvait faire échouer.

— Tu te rends compte ! poursuivait Virginia en décapsulant une autre bière tandis que son chat continuait de fixer la nuit. Il roulait sur la 77 à près de cent cinquante kilomètres heure. C'est dingue, non ? Il méritait la prison, moi je te le dis !

Elle avala une gorgée de sa bière, ne sachant trop si elle voulait manger quelque chose. C'était bien la première fois qu'elle n'avait pas faim – en tout cas depuis sa dernière grippe quelques années plus tôt. Elle se sentait légère, comme flottant sur un nuage, et n'avait pas sommeil le moins du monde. Elle tenta de se souvenir du nombre de cafés qu'elle avait ingurgités dans la journée. Peut-être était-ce l'explication ? Non, c'étaient les hormones les coupables – bien qu'elle sût que la bête ne sévissait plus et s'était tenue tranquille presque toute la journée, s'apprêtant à hiberner jusqu'à la prochaine lune.

US Bank avait un vocabulaire assez restreint. Niles devait être très attentif pour entendre ce qu'il était en train de lui dire. Pharaon était plus bavard à l'aube et au crépuscule, quand ses fenêtres s'illuminaient de blanc et d'or sous les feux du soleil. La nuit, Niles voyait surtout la lumière rouge qui clignotait au sommet de la couronne, une balise qui, comme une litanie, lui répétait, clic, clic, clic, à intervalles réguliers. Cela faisait des semaines que Pharaon lui envoyait ce message. Il s'agissait d'un code à trois syllabes pour désigner l'ennemi, dont les

armées marchaient sur la ville.

— Bien, puisque tu es si causant ce soir, lança Virginia à son chat, je vais aller faire une lessive !

Niles sursauta et fixa son regard sur elle. Ses yeux brillaient des mêmes feux qui flambaient dans sa tête. Qu'avait dit US Bank, plus tôt dans la soirée, lorsqu'il lui envoyait des signaux à l'aide du soleil ? Une sorte de tache lumineuse qui tournait autour de l'immeuble, en avant, en arrière, un mouvement de pendule comme la chose dans l'énorme boîte blanche de sa maîtresse lorsqu'elle faisait sa lessive. Une coïncidence ? Impossible. Le chat sauta sur le comptoir de la cuisine et suivit sa maîtresse dans la buanderie. Ses poils se hérissèrent lorsqu'elle fouilla les poches de ses pantalons et en sortit de l'argent, avant d'enfourner les vêtements dans le tambour de la machine. D'autres éclairs de compréhension explosèrent dans le cerveau de Niles. Pris de panique, il s'agrippa à la jambe de sa maîtresse, la mordillant et lui plantant ses griffes dans la cuisse pour essayer de lui parler.

— Bon sang ! lança Virginia en repoussant le chat. Qu'est-ce qui te prend, ce soir ?

Andy était couché dans son sac de couchage, posé à même le plancher dans son studio vide. Il avait la migraine et la bouche pâteuse ; il avait bu de la bière pendant deux jours d'affilée et cela l'inquiétait. Sa mère avait sans doute commencé de la même manière ; il suivait ses traces. Inutile d'être généticien pour comprendre qu'il avait hérité de ses tendances suicidaires. Cette perspective le déprimait profondément. Il avait honte de son attitude. Virginia avait profité de sa naïveté et de son ivresse pour s'amuser avec lui ; on ne l'y reprendrait plus ! songeait-il avec amertume.

Immobile dans le noir, les mains derrière la tête, il fixait le plafond en écoutant de la musique. Derrière la fenêtre, il apercevait la tour de l'US Bank qui effleurait la lune argentée. Une lumière rouge clignotait au sommet de la couronne. Il resta un instant immobile, le regard perdu dans le vague ; et soudain une pensée lui traversa l'esprit : demain, cela ferait deux semaines, jour pour jour, que la Veuve Noire n'avait pas tué.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-il en se redressant, couvert de sueur, le souffle court.

Il s'extirpa de son sac, se leva et se mit à arpenter la pièce, en

caleçon. Il but encore de l'eau, debout dans sa cuisine vide, le regard fixé sur l'US Bank, pensif et inquiet. Dehors, quelque part, un autre homme d'affaires allait être assassiné ! Si seulement il y avait un moyen d'empêcher ça. Où se trouvait le tueur à cette minute ? A quoi pensait ce salaud tandis qu'il chargeait son arme, ruminant ses sinistres fantasmes, guettant sur sa toile d'araignée de Five Point la prochaine voiture de location qu'il suivrait dans la ville ?

Niles suivait Virginia partout dans la maison. Elle était certaine que le chat avait perdu la tête. C'était un risque patent chez les Siamois, les Abyssins et autres chats issus de lignées consanguines depuis des milliers d'années. L'animal serpentait entre ses jambes et faillit la faire tomber deux fois. Elle fut contrainte de le chasser d'un coup de pied.

Il poussa un miaulement mais revint aussitôt à la charge, comme un enragé. Un coup de plus, pensa-t-il, et tu vas le regretter. Virginia l'envoya sous le lit, d'une pichenette de l'extérieur du pied. La hache de guerre était déterrée !

Niles, tapi dans l'ombre, entre les ressorts du sommier et le plancher, attendait son heure, la queue agitée de convulsions. Sitôt que sa maîtresse eut ôté ses chaussures et ses chaussettes, il sortit comme une flèche et lui mordit le pied, juste sous l'os de la cheville, là où il savait, par expérience, que c'était le plus douloureux. Pendant dix minutes, Virginia le pourchassa à travers toute la maison. Niles détalait ventre à terre. Pour finir, il partit se réfugier sous le lit, attendant que l'orage passe et que sa maîtresse se décide à aller se coucher. Il quitta alors furtivement la chambre et regagna son poste d'observation de la cuisine. Il se roula en boule sur le rebord de la fenêtre, sous le regard compatissant de son dieu bien-aimé veillant sur ses nuits solitaires.

Le matin arriva, apportant la pluie. La sonnerie déplaisante du réveil réveilla Virginia en sursaut. Elle grogna, refusant de se lever tant que les trombes d'eau s'abattaient sur le toit. Pourquoi ferait-elle cet effort ? C'était un temps à rester au lit. Elle songea à Andy et à sa BMW abandonnée sur le parking, ainsi qu'à l'attitude odieuse de Niles la veille au soir. Elle se sentit soudain déprimée, et incapable de se rendormir. Tout ça était parfaitement incompréhensible. Elle se pelotonna sous les couvertures, laissant les souvenirs remonter à sa mémoire, des images troublantes, semblant faire écho à ses rêves de la nuit. Si elle se tenait absolument immobile, elle pouvait presque sentir les mains et la bouche de Andy courir sur son corps. Horrifiée, elle

resta dans son lit et ne bougea pas pendant un bon moment.

Niles, pour un temps maître des lieux, se faufila dans la buanderie. La grosse boîte blanche qui contenait des vêtements mouillés semblait l'intéresser au plus haut point. Sur le dessus, il y avait plusieurs billets de banque froissés et des pièces de monnaie. Il sauta sur le couvercle, sans idée très précise sur la manière dont il pouvait transmettre le message d'US Bank à sa maîtresse. Niles était persuadé que sa maîtresse pourrait faire quelque chose pour sauver son pharaon – peut-être rugir, faire le gros dos, avec tout son attirail de cuir et d'acier ? Voilà le but à atteindre. US Bank lui avait parlé ; il voulait que Niles transmette le message à sa maîtresse. A son tour, elle devrait alerter les autres chefs de guerre. On lèverait des troupes, et pharaon et tous ses fidèles seraient sauvés.

Il lui fallut cinq minutes d'efforts acharnés pour ouvrir le couvercle de cette fichue boîte. Ensuite, il plongea une patte à l'intérieur du tambour et en sortit un petit vêtement trempé. Il saisit un des billets de cinq dollars dans sa bouche, puis sauta à terre tout excité, sachant que sa maîtresse serait ravie. Mais sa déconfiture fut amère. Virginia ne sembla pas le moins du monde heureuse de voir Niles. Elle se redressa d'un bond lorsqu'il lui posa sur le visage une petite culotte mouillée qu'il avait traînée à travers toute la maison. Ahurie, elle regarda la culotte et le billet de cinq dollars gisant sur sa poitrine et un frisson la traversa.

— Hé ! Attends une minute ! lança-t-elle à Niles qui était en train de filer. Allez. Viens ici.

Le chat s'arrêta et l'observa, pensif, la queue frémissante. Il ne lui faisait pas confiance.

— D'accord. Je te propose un cessez-le-feu, promet Virginia. Il se passe quelque chose, pas vrai ? Et tu n'es pas devenu maboule, c'est ça ? Allez, viens ici. Raconte-moi tout.

Niles sentit la sincérité dans la voix de sa maîtresse, peut-être même du regret. Il traversa la chambre et sauta sur le lit. Les yeux fixés sur elle, il se laissa caresser.

— Tu m'apportes une culotte et de l'argent, dit-elle. Qu'est-ce que tu veux me dire ?

Niles balança sa queue, mais sans enthousiasme.

— Ca a un rapport avec ma culotte ?

Sa queue s'immobilisa.

— Avec les sous-vêtements, en général ?

Pas de réaction.

— Le sexe ?

Il ne bougea toujours pas.

— Merde, grogna-t-elle. Quoi d'autre ? Bon attends, laisse-moi reconstituer les événements, comme sur les lieux du crime. Tu es allé sur la machine à laver, tu as ouvert le couvercle et tu as sorti ce truc encore mouillé. Qu'est-ce que tu cherchais au juste ? Qu'est-ce que tu voulais me rapporter ? Des vêtements ?

Niles avait l'air de se lasser.

— Non, bien sûr que non, lança Virginia se réprimandant toute seule.

Niles pouvait prendre des vêtements n'importe où ailleurs, sur la chaise, par terre. Il s'était donné du mal pour attraper cette culotte dans la machine à laver.

— Tu es allé dans la pièce où je fais la lessive, reprit-elle, et...

Niles eut un soubresaut.

— Ah ! Ah ! Je chauffe ! La lessive ? C'est ça ? Lessive ?

Niles devint comme fou ; il se mit à gesticuler, enfouissant son nez dans la main de sa maîtresse. Virginia reporta alors son attention sur le billet de cinq dollars. Il ne lui fallut que deux essais avant de comprendre que argent était le mot-clé.

— Lessive. Argent, murmura Virginia, perplexe.

Niles ne pouvait l'aider davantage ; il avait accompli sa mission. Il sauta du lit et retourna dans la cuisine où la pluie ruisselant sur la vitre l'empêchait de voir le salut de Pharaon pour son fidèle et loyal sujet. Niles était déçu et Virginia en retard. Elle sortit en courant, puis revint en toute hâte : elle avait oublié la chose la plus importante, la petite boîte branchée sur son téléphone. Elle descendit à toute allure South Boulevard et tourna à gauche sur Woodlawn Street. Andy portait un coupe-vent avec une capuche et l'attendait dehors sur le parking, ne voulant pas qu'elle voie son petit appartement vide.

— Bonjour, dit-il en montant dans la voiture.

— Je suis en retard, désolée, annonça-t-elle, fuyant son regard. Niles a perdu la tête.

Ca commençait bien, pensa Andy, maussade. Virginia occupait toutes ses pensées et elle ne songeait qu'à son chat.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-il.

Virginia quitta le parking sous la pluie battante. Ses pneus crissèrent sur le macadam mouillé. Andy se conduisait comme si rien n'était arrivé. Ce qui renforçait sa conviction à propos des hommes – ils étaient tous les mêmes ! Cette intrusion dans son intimité n'était rien d'autre qu'un coup de sang typiquement masculin, une excitation fugitive de celle qui les traverse sur le siège vibrant d'une moto, lorsqu'ils feuilletent un magazine érotique ou se retrouvent pressés contre une jolie fille dans un bus bondé.

— Il est fou, c'est tout, répondit Virginia. Il passe son temps à regarder par la fenêtre. Il sort du linge de la machine à laver, il me mord et pousse des miaulements bizarres.

— Il n'a jamais fait ça auparavant ? demanda Andy, jouant les psychologues animaliers.

— Jamais.

— Quels sortes de miaulements pousse-t-il ?

Il fait *miaou-miaou-miaou*. Ensuite il s'arrête et recommence la même chose. Toujours trois miaulements.

— On dirait bien que Niles essaie de vous dire quelque chose. Il se peut qu'il veuille vous montrer quelque chose se trouvant juste sous votre nez, mais que vous ne pouvez voir ou refusez de voir parce que vous êtes trop préoccupée, expliqua Andy, ravi de pouvoir lui lancer cette petite pique.

— Je ne savais pas que vous étiez un psy pour chats ? répliqua Virginia en hasardant un coup d'œil vers lui, prise aussitôt de vertige et ressentant un coup au cœur.

Andy haussa les épaules.

— C'est un classique de la nature, qu'elle soit humaine ou animale. Si nous prenions le temps de regarder les choses avec objectivité, de nous mettre à la place de l'autre, et de faire preuve d'un peu de compréhension, tout serait différent.

— Foutaises ! rétorqua Virginia tandis qu'elle passait à toute vitesse devant la sortie Sunset East.

— Vous avez raté l'aire de repos, annonça-t-il. Et je ne vois pas ce qui vous autorise à dire que ce sont des foutaises.

— Vous avez bien appris votre leçon ! railla-t-elle. Vous êtes un bon petit garçon.

— Je ne suis pas un petit garçon, au cas où vous ne l'auriez pas encore remarqué ! lança-t-il, prenant soudain conscience, à son grand

étonnement, que Virginia avait peur de lui. Je suis majeur et vacciné, et je ne récite aucune leçon. Vous avez dû rencontrer pas mal de gens pourris dans votre vie, pour être aussi aigrie.

Cette remarque eut l'air de l'amuser franchement. Elle partit d'un fou rire tandis que la pluie redoublait de violence. Elle mit en marche les essuie-glaces et alluma sa radio. Andy la regardait, un petit sourire aux lèvres, bien que vexé d'avoir déclenché un tel accès d'hilarité.

— *Rencontrer pas mal de gens pourris*, répéta-t-elle, riant aux larmes. Qu'est-ce que vous croyez que je fais comme boulot ? Que je travaille dans une boulangerie, que je sers des glaces ou que je vends des fleurs !

— Je ne parlais pas d'un point de vue professionnel. Ce ne sont pas ces pourris-là qui font du mal. Je parlais des gens hors du boulot. Les amis, les proches.

— Ouais. Je ne vous le fais pas dire, répondit-elle, retrouvant soudain son sérieux. (Elle lui jeta un regard.) Et vous n'avez pas idée du nombre de salauds que j'ai pu croiser dans ma vie, aux moments les plus inattendus !

— C'est pour ça que vous vivez seule et que vous n'avez personne dans votre vie, lâcha-t-il.

— C'est pour ça que nous allons changer de sujet ! Et ces conclusions n'engagent que vous, soit dit en passant.

Elle monta le son de la radio, pour couvrir le bruit, des trombes d'eau qui martelaient bruyamment le toit de sa voiture.

Judy regardait la pluie tomber par la fenêtre de l'hôpital. Randy et Jude étaient assis sur des chaises près du lit. Ils surveillaient les moniteurs, les pulsations du poulx, les allées et venues de la pompe à oxygène. La puanteur s'aggravait d'heure en heure. Personne ne savait si Seth avait conscience de leur présence. Ce qui, pour ses fils, était particulièrement pénible. Vivant ou mourant, leur père continuait de les ignorer.

La pluie zébrait les carreaux et plongeait le monde dans la grisaille. Judy n'avait pas bougé depuis le matin, les bras croisés, la tête appuyée contre la vitre ; parfois elle réfléchissait, parfois elle priait aussi. Ses messages célestes n'étaient pas tous pour son mari. Judy était davantage inquiète pour elle-même, en vérité. Elle savait qu'elle abordait un tournant de sa vie. Une nouvelle voie s'offrait à elle, un

chemin plus exigeant encore et qu'elle n'aurait sans doute jamais osé emprunter avec Seth, qui l'entravait comme un boulet depuis des années. Ses enfants allaient partir. Elle serait seule bientôt. Inutile d'être devin pour s'en rendre compte ; il lui suffisait de regarder l'infection ronger sans relâche le corps de son mari.

Je ferai ce que vous voulez, disait-elle au Tout Puissant. Peu importe quoi, au fond. Je n'ai pas été une très bonne épouse. Je suis la première à reconnaître que ce rôle n'est pas pour moi. Je n'ai pas été non plus une très bonne mère, je crois. Alors, j'aimerais faire quelque chose de bien pour les autres, pour tous ceux dehors. Dites-moi quoi et je vous obéirai.

Le Tout-Puissant, qui en ce moment se penchait justement sur le cas de Judy, fut heureux d'entendre ces paroles. Car le Tout-Puissant avait de grands projets pour cette recrue de choix. Pas dans l'immédiat, mais plus tard, quand l'heure serait venue. Judy n'en reviendrait pas. Une œuvre à la démesure de sa *toute-puissance* ! Pendant ce conciliabule secret, Randy et Jude observaient leur mère ; ils la découvraient sous un jour nouveau, sidérés de la voir ainsi immobile, la tête appuyée contre le carreau, elle qui ne pouvait d'ordinaire jamais rester en place. Submergés par une vague d'amour et de respect, les deux garçons se levèrent d'un seul mouvement, et allèrent l'enlacer.

— Ca va aller, m'man, murmura Randy avec douceur.

— Nous sommes là, la rassura Jude. Si seulement j'étais devenu un grand avocat, un grand médecin, un gros banquier ou autre chose, j'aurais pu prendre soin de toi.

— Je le regrette aussi, renchérit Randy. Mais si tu n'as pas trop honte de nous, nous serons tes amis pour la vie, d'accord ?

Judy fondit en larmes. Ils s'étreignirent tous les trois. Le cœur de Seth ralentit et s'arrêta, soit parce qu'il n'avait plus la force de battre, soit parce que Seth Bridges jugeait le moment opportun pour se retirer. Le décès fut officiellement déclaré à 11 h 11. Le brancard et l'équipe d'infirmiers pouvaient l'emporter à Jamais.

VIRGINIA avait délibérément loupé la sortie de Sunset East-récupérer la BMW de Andy n'étant pas sa préoccupation première. Il était 11 h 15, la plupart des gens étaient à l'église, impatients que le prêtre se dépêche d'achever son sermon. Virginia était plongée dans ses pensées. Elle se sentait bizarrement angoissée, avec l'envie de pleurer. Elle mit cela sur le compte de ses règles, lesquelles étaient pourtant terminées.

— Ca va ? demanda Andy, qui percevait son malaise.

— Oui et non, répondit-elle, l'air déprimé.

— Vous avez l'air vraiment abattue.

— C'est bizarre, annonça-t-elle en ralentissant, se méfiant de la police autoroutière. Ca m'est tombé dessus d'un seul coup. Une angoisse soudaine, comme si je sentais que quelque chose d'horrible allait se passer.

— J'ai parfois la même sensation, confessa Andy. C'est comme un sixième sens, un fluide venu d'on ne sait où qui vous informerait que quelque chose va arriver, vous voyez ce que je veux dire ?

C'était tout à fait ce qu'elle ressentait, sans pouvoir se l'expliquer. Virginia n'était franchement pas une spécialiste de l'intuition.

— Ca m'arrivait souvent avec ma mère, poursuivit-il. Avant même d'entrer dans la maison, je savais dans quel état j'allais la trouver.

— Plus maintenant ?

Ce sujet piquait soudain au vif la curiosité de Virginia, ce qui était tout à fait inhabituel. Elle était, d'ordinaire, très pragmatique et pondérée. Et voilà qu'elle se mettait à parler d'intuitions extralucides avec un jeune journaliste qui l'avait pelotée dans une voiture de police la veille au soir !

— Ma mère est toujours dans un sale état, maintenant. (La voix de Andy se durcit.) Et je ne veux plus ressentir quoi que ce soit pour elle.

— Eh bien, laissez-moi vous dire une ou deux petites choses, Andy, rétorqua Virginia avec l'assurance de quelqu'un qui en sait long. Je me

fiche totalement que vous ayez quitté le toit familial, mais sachez que cela ne vous donne pas pour autant le droit de tirer un trait sur votre mère, compris ? (Elle saisit une cigarette.) C'est votre devoir de vous occuper d'elle, et si vous ne le faites pas, cela vous empoisonnera l'existence pour le restant de vos jours.

— Au secours ! Elle m'a déjà empoisonné la vie et vous me dites que ça va continuer ! lança-t-il en regardant fixement à travers la vitre.

— La seule personne qui puisse réellement empoisonner votre existence, c'est vous. Et vous voulez que je vous dise ? répliqua Virginia en soufflant un nuage de fumée. Jusqu'à présent vous avez réussi à garder la tête hors de l'eau. Vous vous en êtes rudement bien sorti, si vous voulez mon avis.

Andy resta silencieux. Il pensa à Webb et un frisson glacial le parcourut au souvenir de ce qui s'était passé.

— Pourquoi allons-nous chez ma mère, au juste ? se résolut-il à demander.

— Quelqu'un essaie de vous joindre sans arrêt et ne laisse pas de messages, répondit-elle. Vous avez une idée de qui cela peut être ?

— Quelqu'un de pervers, grogna Andy.

— Vous savez qui ?

— Comment diable pourrais-je le savoir ?

Ce sujet le mettait mal à l'aise et l'irritait.

— Un homo ?

— Plutôt une femme, je crois. J'ignore si elle est homosexuelle.

— Depuis combien de temps est-ce que ça dure ? reprit Virginia, furieuse.

— Je ne sais plus. (Son cœur se serra lorsqu'ils se garèrent derrière la vieille Cadillac.) Depuis que j'ai commencé à travailler au journal, murmura-t-il.

Virginia le regarda, émue : Andy contemplait avec des yeux tristes sa maison délabrée, essayant de ne pas penser aux terribles réalités que renfermaient ces murs.

— Vous avez prévenu votre mère ? Elle sait que vous avez déménagé ?

— Je lui ai laissé un mot. Elle n'était pas réveillée quand j'ai fait mes valises.

Au fil des conversations, Virginia avait deviné que le terme réveillée correspondait à un état de pseudo-lucidité entre deux soûleries.

— Vous lui avez parlé depuis ?

Il ouvrit sa portière. Virginia attrapa l'identificateur d'appels sur la banquette arrière et suivit Andy. Ils trouvèrent Mme Brazil dans la cuisine. D'une main tremblante, elle étalait du beurre de cacahuète sur des crackers Ritz. Elle les avait entendus arriver, et se tenait sur la défensive, prête à les affronter. Mme Brazil les ignora ostensiblement.

— Bonjour, lança Virginia.

— Comment ça va, m'man ? demanda Andy, en s'approchant d'elle pour l'embrasser.

Sa mère le repoussa en le menaçant avec son couteau.

Andy remarqua que le bouton de porte de sa chambre avait été enlevé. Il adressa à Virginia un petit sourire moqueur.

— J'avais oublié quelle bricoleuse vous êtes !

— Je suis désolée. J'aurais dû le remettre en place répondit-elle, fouillant la pièce du regard dans l'espoir d'y trouver un tournevis.

— Aucune importance.

Ils entrèrent dans la chambre d'Andy. Elle retira son imperméable d'un geste mal assuré et jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce, comme si elle découvrait les lieux. Elle était troublée de se retrouver avec lui dans cet endroit intime où il avait grandi et rêvé de mille choses. De nouvelles bouffées de chaleur l'envahirent, et son visage s'empourpra. Elle s'empressa de brancher l'identificateur d'appels sur le téléphone.

— Bien entendu, cet appareil ne servira à rien lorsque vous aurez votre ligne personnelle dans votre nouvel appartement, expliqua-t-elle. Mais l'important, c'est de savoir qui appelle ici, en ce moment. (Une fois le dispositif mis en place, elle se redressa.) A part votre mère et moi, est-ce que quelqu'un sait que vous avez déménagé ?

— Non, répondit-il, les yeux fixés sur elle.

Aucune femme auparavant n'avait pénétré dans sa chambre, excepté sa mère. Andy parcourut la pièce des yeux, craignant d'y trouver un détail susceptible de le mettre dans l'embarras ou de révéler à Virginia quelque chose qu'il aurait préféré lui cacher. Elle aussi regardait alentour. Aucun des deux n'était pressé de partir.

— Vous avez beaucoup de trophées, remarqua-t-elle.

Andy haussa les épaules et se rapprocha des rayonnages couverts de coupes dont il ne prenait plus soin. Il désigna les plus importantes récompenses et les commenta, lui racontant quelques moments forts de quelques matches épiques. Pendant un certain temps, ils restèrent ainsi, tous deux assis sur son lit tandis qu'il évoquait des souvenirs de son enfance, solitaire bien souvent, ou peuplée d'étrangers. Il lui parla de son père, et Virginia lui raconta ce qu'elle savait de lui.

— Je ne le connaissais que de vue, commença-t-elle. A l'époque, je démarrais tout juste dans la police, un simple agent de ville, rêvant de devenir sergent. Toutes les femmes le trouvaient joli garçon, poursuivit-elle en souriant. Joli garçon et charmant, et c'est vrai qu'il avait l'air gentil.

— Il l'était, confirma Andy. Il devait être un peu vieux jeu, mais c'était l'époque qui voulait ça, continuait-il en se rongant les ongles, la tête baissée. Il aimait follement ma mère. Mais elle n'était jamais contente. Elle a toujours été une enfant gâtée. Si elle n'a jamais pu surmonter la mort de mon père, c'est parce qu'elle savait que personne ne pourrait l'aimer et la chérir autant que lui.

— Elle l'aimait aussi, non ? demanda Virginia, intriguée, et consciente du peu de distance qui les séparait sur ce lit.

Elle se réjouissait que la porte fût restée entrouverte à cause de la poignée démontée.

— Ma mère est incapable d'aimer qui que ce soit, pas même elle-même.

Andy l'observait. Virginia sentait son regard brûlant posé sur elle. L'orage et les éclairs bataillaient au-dehors. Elle le regarda à son tour, et se demanda si les aléas de la vie allaient détruire sa douceur. Elle eut la certitude que oui, et se leva du lit.

— La première chose à faire ce matin, c'est d'appeler la compagnie du téléphone, lui conseilla-t-elle. Dites-leur que vous voulez un identificateur d'appels. Je vous laisse le mien en attendant.

Il resta un moment silencieux, puis un détail lui traversa l'esprit.

— C'est cher ?

— Pas trop. Vous avez des soupirantes ou soupirants déçus au journal ? demanda-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Axel, et deux femmes à la compo, répondit-il en haussant les épaules. Je ne sais pas, je ne fais pas très attention.

— Est-ce qu'ils seraient capables d'entrer dans vos fichiers informatiques ?

Le tonnerre grondait de plus en plus.

— Je ne vois pas comment.

Virginia regarda son PC.

— Je vais l’emmener chez moi, expliqua Andy. Je n’avais pas de place dans ma voiture l’autre jour.

— Peut-être devriez-vous vous en servir pour écrire votre prochain article, suggéra-t-elle.

Andy la regardait toujours. Il s’allongea sur le lit, les mains derrière la tête.

Ça ne changera rien. A un moment ou à un autre, il faudra bien passer par l’ordinateur du journal.

— Et si vous changiez votre mot de passe ? avança-t-elle, en s’adossant au mur, les mains dans les poches.

— Nous l’avons déjà fait.

Les éclairs flamboyaient, la pluie et le vent battaient les arbres.

— Qui ça, nous ? demanda-t-elle.

Brenda Bond était assise à son clavier dans la salle des ordinateurs. Elle travaillait le dimanche. Que pouvait-elle faire d’autre ? Sa vie était un tel désert. Elle portait des lunettes de myope, avec une monture Modo très chère, parce que Tommy Axel avait les mêmes et que ça lui seyait à merveille. Axel était son modèle en bien des domaines, puisqu’il ressemblait à Matt Dillon et semblait absolument sans complexes. L’analyste informatique de l’*Observer* feuilletait des kilomètres de listing et n’était pas du tout contente de ce qu’elle y trouvait.

C’est toute l’architecture du système de mailing du journal qui avait besoin d’être reconfigurée. Cela faisait plus de cent fois qu’elle le répétait. Ce n’était pourtant pas la mer à boire, mais Panesa ne jetait pas même un coup d’œil sur les dossiers qu’elle lui faisait parvenir. Son cheval de bataille était le multi dispatching des messages entre terminaux et centres de mailing. Munie d’un Stabilo, Brenda Bond avait clairement représenté le problème avec des lignes en couleur et des flèches pour montrer les voies possibles de communication entre terminaux et centres de mailing.

Son esprit en ébullition se cristallisa soudain, et elle s’arrêta, les

doigts figés au-dessus du clavier. Virginia West, chef du service judiciaire de la police de Charlotte venait de faire irruption dans son bunker, en uniforme, à 15 h 15 heure locale. Virginia eut aussitôt l'impression que Bond était une minable couarde entre deux âges – le profil exact des gens qui allument des incendies, envoient des colis piégés, trafiquent des produits comme les calmants ou les collyres, et bombardent leurs semblables de lettres ou d'appels anonymes. Virginia attrapa une chaise et s'assit dessus à califourchon, les bras croisés sur le dossier.

— C'est curieux, vous savez, commença-t-elle d'un ton courtois. La plupart des gens s'imaginent qu'avec un téléphone cellulaire, leurs appels ne peuvent pas être repérés. Ce qu'ils ne réalisent pas, c'est que ces appels passent forcément par un relais et que ceux-ci ne couvrent qu'une petite aire d'un kilomètre carré.

Brenda se mit à trembler, Le bluff de Virginia marchait.

— Il se trouve qu'un jeune journaliste a reçu dernièrement des appels téléphoniques obscènes, continua Virginia, et je vous le donne en mille. (Elle fit une pause pleine de sous-entendus.) Ils proviennent de votre quartier, Madame Bond.

— Mais, je... je... balbutia Brenda, se voyant déjà derrière les barreaux.

— Mais c'est la violation de ses fichiers informatiques qui m'intéresse, annonça Virginia, d'une voix sévère. C'est un grave délit. Refiler ses articles à Channel 3, vous vous rendez compte ! C'est comme si on volait vos programmes et qu'on les vendait à vos concurrents.

— Non ! Je n'ai jamais rien vendu !

— Vous les avez *donnés* à Webb, c'est pareil.

— Non ! répondit Brenda en proie à la panique.

Je ne lui ai jamais parlé. J'ai juste aidé la police.

Virginia resta silencieuse un moment. Elle ne s'attendait pas à ça.

— Vous pouvez être plus claire ?

— C'est Jeannie Goode qui m'a demandé de le faire, avoua Brenda, terrorisée. Elle disait que ça faisait partie d'une opération secrète.

La chaise grinça quand Virginia se leva. Ce fut seulement lorsqu'elle téléphona chez Judy qu'elle apprit la mort de Seth.

— Oh, mon Dieu ! dit Virginia à Jude qui avait décroché. Je ne savais pas. Je ne veux pas la déranger. S'il y a quoi que ce soit que je

puisse faire...

Judy prit le téléphone des mains de son fils attentionné.

— C'est bon, Jude, dit-elle en tapotant l'épaule de son fils. Qu'est-ce qui se passe Virginia ?

Jeannie Goode regardait une cassette de True Lies^[25], allongée sur le canapé, sa fausse cheminée à gaz allumée et l'air conditionné au maximum. Elle attendait la visite de Webb. Il avait promis de faire un saut avant les infos de six heures et elle commençait à s'inquiéter. S'il n'arrivait pas d'ici peu, ils n'auraient pas le temps de faire quoi que ce soit. Lorsque le téléphone sonna, elle se jeta dessus comme si toute sa vie en dépendait. Jeannie ne s'attendait pas à avoir Judy au bout du fil ; celle-ci lui annonça que Seth était mort et qu'elle voulait la voir dans son bureau à 16 h 30 tapantes. Goode sauta du canapé, excitée et euphorique. Ça ne pouvait signifier qu'une chose : Judy Hammer allait prendre de longues vacances pour se remettre du drame et elle allait nommer Jeannie à la tête du département.

Judy avait un tout autre scénario en tête pour le chef de service Jeannie Goode. Bien que rien ne l'obligeât à travailler en de telles circonstances, elle savait qu'il n'existait pas de meilleure thérapie pour son mal. Son cerveau s'éclaircissait. Elle sortait de sa léthargie, sentant monter une saine colère. Elle enfila un ensemble gris, une chemise de soie anthracite et mit un collier de perles. Elle se coiffa et vaporisa un léger nuage d'Hermès sur ses poignets.

Judy monta dans sa voiture de police bleu nuit et mit en marche les essuie-glaces pour enlever les feuilles que la pluie avait fait tomber sur son pare-brise. Elle fit marche arrière dans son allée et tourna dans Pine Street tandis que le soleil perçait les nuées. Une boule se formait dans sa gorge, elle avait du mal à déglutir. Des larmes lui brûlaient les yeux, elle clignait des paupières et prenait de profondes inspirations. Elle regarda sa rue et le monde autour d'elle. Pour la première fois, elle les voyait sans Seth. Rien n'avait changé, et pourtant tout lui semblait différent. Elle s'efforçait de respirer calmement tandis qu'elle conduisait, son cœur tambourinant dans sa poitrine, ivre d'une juste vengeance. Jeannie Goode n'aurait pu choisir un plus mauvais moment pour se faire pincer.

Jeannie, remplie de confiance et d'orgueil, ne vit pas l'utilité de revêtir son uniforme ou un tailleur qui pouvait montrer le respect et la considération qu'elle devait à sa supérieure endeuillée. Au contraire, elle gagna le centre-ville vêtue d'une courte jupe kaki et d'un T-shirt qu'elle avait portés toute la journée en attendant Webb, lequel était en train de s'affairer dans son jardin ; sa femme le tenait à l'œil, ces jours-ci. Elle gara sa Miata à l'emplacement qui lui était réservé et fut plus arrogante encore que d'habitude avec ceux qu'elle rencontra dans l'ascenseur. Elle monta jusqu'au deuxième étage, où se trouvait son élégant bureau, juste à côté de l'aile directoriale qui serait bientôt la sienne.

Elle ferma la porte et, comme à son habitude, composa le numéro de Webb, comptant raccrocher aussitôt si quelqu'un d'autre que le séduisant journaliste télé répondait. Goode était ravie que sa ligne professionnelle fût équipée d'un système de brouillage qui rendait tout identificateur d'appels inopérant. Elle venait juste de raccrocher au nez de la femme de Webb lorsque la porte de son bureau s'ouvrit brutalement. Judy Hammer marcha vers elle. La première pensée de Jeannie fut que le gris donnait à sa patronne un air bien sévère. Sa seconde et dernière pensée fut que Judy Hammer n'avait pas du tout l'air en deuil lorsqu'elle s'empara de la plaque de cuivre portant son nom sur son bureau.

— Tu es virée, annonça Judy d'un ton sans appel. Je veux ta plaque et ton arme. Ton bureau doit être vide dans deux minutes. Je vais t'aider à commencer, ajouta-t-elle en jetant la plaque de cuivre dans la poubelle.

Sans un regard pour Goode, Judy Hammer tourna les talons. Elle parcourut comme une furie les couloirs du LEC, sans oublier toutefois de saluer d'un signe de tête ou d'une parole les agents qu'elle croisait. La nouvelle de la mort de son mari était déjà connue dans le service. Tout le monde était affligé et saisi d'un nouveau respect pour leur chef. Elle était là quand même, fidèle au poste ! Lorsqu'un sergent vit Goode quitter son bureau en catimini et monter dans sa voiture, les bras chargés de cartons, une vague de liesse gagna tout le bâtiment jusqu'aux postes de quartier d'Adam, Baker, Charlie et David. Les flics se congratulaient, fêtant l'événement sur le parking et dans la salle des transmissions. Le capitaine de service alluma un cigare dans son bureau, où il était pourtant interdit de fumer.

Andy apprit la bonne nouvelle sur son Alphapage alors qu'il faisait la vidange de sa voiture. Il rentra et appela Virginia chez elle.

— Bond ne vous embêtera plus, annonça Virginia en essayant de prendre un ton détaché, tout en étant intérieurement très fière d'elle-même. Goode ne pourra plus obtenir vos articles de cette petite salope et les refiler à Webb.

Andy était sous le choc.

— C'est incroyable !

— Comme je vous le dis. Judy a viré Goode et Bond est tétanisée de peur.

— C'est donc Brenda qui me harcelait au téléphone ? lança Andy, incrédule.

— Exactement.

Il était curieusement déçu. Il aurait préféré être une source de fantasmes pour quelqu'un de plus intéressant.

Virginia sentit son trouble :

— Vous vous trompez de combat.

— Comment ça ? répondit-il, jouant l'idiot.

— Andy, je vois ce genre de choses tout le temps. Homme ou femme, c'est pareil-sauf que les femmes sont rarement exhibitionnistes. Ce comportement n'a rien à voir avec le sexe ou le désir normal. C'est une question de pouvoir et de sadisme, une volonté d'humilier les gens. Une forme de violence, vraiment.

— Je le sais bien.

Il n'empêche qu'il regrettait que son agresseur verbal ne fût pas plus joli. Pourquoi fallait-il qu'il n'attire que des malades, tel que ce type à la coccinelle, et maintenant Brenda Bond ! Émettait-il quelque signal qui leur laissait croire qu'il était un faible ? Ce n'était pas à Virginia ou à Judy qu'il arriverait une chose pareille !

— Je dois vous laisser, annonça Virginia, laissant Andy frustré et de mauvaise humeur.

Il ressortit changer l'huile de sa voiture, pressé d'en finir maintenant. Il venait d'avoir une idée.

Virginia aussi venait d'avoir une idée. Elle appela Raynes-une

première puisqu'elle n'appelait jamais ni lui ni personne, à part Andy. Tout le monde autour d'elle le savait et le tenait pour un fait établi. Raynes n'était pas de service cette nuit-là et se réjouissait à l'idée de regarder le dernier bêtisier du sport dont il venait d'obtenir la cassette vidéo. Virginia avait envie d'une pizza. Ils décidèrent qu'ils pouvaient sans doute concilier la vidéo et la pizza. Il fonça chez elle dans sa Corvette Stingray noire modèle 73 entièrement restaurée, avec toit ouvrant teinté et son double pot d'échappement. Comme d'habitude, Virginia l'entendit arriver de loin.

Andy cherchait le moyen de montrer à Virginia sa reconnaissance pour l'avoir tiré d'affaire. Il les imaginait tous les deux, fêtant l'événement. Pourquoi pas ? C'était un jour important. Elle l'avait libéré de Bond et de Webb, et le LEC était débarrassé de Goode. Andy fonça au Hop-In le plus proche et acheta la meilleure bouteille de vin qu'il put trouver, un Dry Creek Vineyard 1992 fumé pour neuf dollars et quarante-neuf cents.

La surprise lui ferait plaisir. Peut-être pourrait-il jouer avec Niles, passer un petit peu de temps dans la maison et en apprendre plus sur sa propriétaire ? Peut-être l'inviterait-elle à regarder la télé ou à écouter de la musique ; il se voyait assis dans le salon avec elle, dégustant leur vin, parlant de mille choses, se racontant leurs rêves et leurs souvenirs d'enfance.

Andy roulait vers Dilworth, le cœur plein d'allégresse, ravi de savoir ses problèmes résolus et d'avoir une amie comme Virginia West. Il songea à sa mère. Comment s'en sortait-elle ? se demanda-t-il tout en se réjouissant de n'être plus sous sa coupe. Maintenant elle menait sa vie comme elle l'entendait, indépendamment de ce qu'il pouvait faire ou non pour elle.

Lumières éteintes, télé allumée, Virginia et Raynes étaient sur le canapé et mangeaient une pizza Hut triple épaisseur. Raynes était juché sur le bord de son coussin, une Coors Light à la main, en extase devant sa nouvelle cassette vidéo. C'était la meilleure de toutes ! Il aurait bien aimé que Virginia le laisse la regarder tranquillement. Elle était collée contre lui, l'embrassait, le mordillait, faisait courir ses doigts dans ses épaisses boucles noires. Elle jouait avec ses nerfs, et ne semblait pas dans son état normal.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? marmonna-t-il d'un air absent.

Il essaya de ne pas perdre l'écran de vue, tout en lui tortillant les cheveux avec la même délicatesse que Niles faisant ses griffes sur le tapis.

— Nom de Dieu, quel plongeon ! Regarde le panneau qui explose ! En plein dans le poteau ! Ca doit faire mal ça ! lâcha Raynes en se laissant aller au fond du canapé.

La séquence suivante était consacrée au hockey sur glace. Le goal reçut une crosse entre les jambes. Un palet ricocha sur les casques de deux joueurs et finit sa course dans les dents de l'arbitre. Raynes était en délire. Il n'y avait rien de tel que le sport et les blessures, alors si les deux s'associaient... A chaque accident, il s'imaginait en train de se précipiter avec sa trousse médicale et son brancard pin-pon pin-pon, voilà le grand Raynes ! Virginia déboutonna son chemisier. Elle se jeta sur lui et lui dévora la bouche. Raynes, de guerre lasse, posa sa pizza par terre.

— Tes hormones, encore ?

Il ne l'avait jamais vue dans cet état.

— Je ne sais pas, souffla-t-elle en faisant sauter les derniers boutons de sa chemise.

Ils se caressaient fougueusement sur le canapé pendant que Niles veillait, du haut de son poste d'observation au-dessus de l'évier. Il n'aimait pas beaucoup l'Homme-pneu. C'était le surnom que lui avait trouvé Niles depuis qu'il avait vu une publicité pour des pneus à structure radiale dans le journal garnissant sa litière. L'Homme-pneu parlait trop fort et n'était jamais très chaleureux avec Niles. Bien des fois, il l'avait balancé du canapé. Une fois, Niles s'était rebiffé, grand mal lui en avait pris !

Il contemplait avec adoration son grand pharaon en peine. *Je vous aiderai. Ne craignez rien. Ma maîtresse est au courant pour la lessive de l'argent. Elle est très puissante et vous protégera ainsi que tous les USBankiens.* Niles dressa une oreille. Il venait de détecter le bruit d'un autre moteur dans le lointain, doux comme un ronronnement. C'était l'Homme-piano, celui qui pianotait délicieusement sur la colonne vertébrale de Niles, sur ses côtes et juste derrière ses oreilles, jusqu'à le faire tomber en pâmoison. Niles se redressa et s'étira, excité. L'Homme-piano semblait ralentir à l'approche de la maison, sur le point de se garer à sa place habituelle, comme les rares fois où il était

venu ici.

Virginia et Raynes étaient bien partis lorsque la sonnette de la porte retentit. Raynes était tout à son ouvrage, à deux doigts de la victoire finale. Comment pouvait-on débarquer chez les gens comme ça à l'improviste ! songea-t-il avec une bouffée de rage meurtrière. Il battit en retraite au bout du canapé, en sueur et le souffle court.

— Bordel de merde ! lâcha-t-il.

— Je vais voir qui c'est, dit Virginia.

Elle se leva, rattacha boutons et fermetures Éclair, et recoiffa ses cheveux avec ses doigts. Elle n'était pas très présentable, songea-t-elle, tandis que la sonnette retentissait de plus belle. Pourvu que ce ne soit pas Mme Grabman, sa voisine ! Mme Grabman était une charmante vieille dame, qui avait la fâcheuse manie de lui rendre visite pendant ses jours de repos. Elle lui apportait des légumes de son jardin mais ce n'était qu'un prétexte pour pouvoir médire ou se plaindre de quelqu'un. Virginia avait déjà un stock de tomates en train de pourrir sur le comptoir, et deux casiers dans le réfrigérateur remplis de gombos, de haricots verts et de courgettes.

Par mesure de prudence, Virginia, qui n'avait jamais pris le temps d'installer une alarme, demanda derrière la porte :

— Qui est là ?

C'est moi, répondit Andy.

Il se tenait en bas des marches, sa bouteille à la main, excité comme un gamin. Il avait pris la vieille Corvette noire dans la rue pour la voiture d'un adolescent des environs. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit que Raynes pût conduire autre chose qu'une ambulance. Virginia ouvrit la porte et le visage de Andy s'illumina à sa vue. Il lui tendit la bouteille de vin dans son sac en papier kraft.

— J'ai pensé que nous pouvions fêter notre... commença-t-il.

Virginia prit la bouteille maladroitement, sachant qu'il observait ses cheveux emmêlés, les marques rouges sur son cou et sa chemise boutonnée de travers. Le sourire de Andy s'évanouit. Raynes apparut derrière Virginia et toisa le jeune homme du haut du perron.

— Tiens ! Quelle surprise... lança Raynes avec un sourire narquois. Vous avez perdu votre bloc-notes ?

Andy tourna les talons et s'enfuit vers sa voiture.

— Andy ! cria Virginia. Andy !

Elle descendit quatre à quatre les marches mais la BMW disparaissait déjà dans un rugissement furieux. Elle retourna dans le salon, Raynes sur ses talons. Avec des gestes nerveux, elle reboutonna sa chemise correctement et lissa ses cheveux. Elle posa la bouteille sur une table dans un coin, hors de son champ de vision, pour ne pas avoir constamment sous les yeux le rappel du petit drame qui venait de se jouer.

— Qu'est-ce qu'il a, celui-là ? demanda Raynes.

— Caprice d'écrivain, grogna-t-elle.

Raynes se désintéressa du sujet dans l'instant. Virginia et lui avaient quelque chose à finir... Il se colla derrière elle, l'étreignit, la caressa, lui lécha l'oreille. Virginia se dégagea brutalement, mettant un terme à la partie entamée.

— Je suis fatiguée, annonça-t-elle sans ménagement.

Raynes leva les yeux au ciel. Il en avait assez de la voir siffler des arrêts de jeu pour la moindre peccadille.

— Très bien, rétorqua-t-il en récupérant sa cassette dans le magnétoscope. Mais j'aimerais te poser une question, Virginia. (Il se tenait sur le pas de la porte, la regardant avec des yeux emplis de fureur.) Quand tu es en train de manger et que le téléphone sonne, que se passe-t-il une fois que tu as raccroché ? Tu retournes à ton repas, non ? Tu ne perds pas tout appétit à cause d'une petite interruption ?

— Tout dépend de ce que je suis en train de manger ! répondit-elle.

Andy dînait au *Shark Finn's*, sur Old Pineville Road. Après être parti de chez Virginia, il avait tourné en rond jusque tard dans la soirée, laissant libre cours à sa fureur. Ce n'était sans doute pas une très bonne idée de passer voir Tommy Axel, dans sa résidence de Fourth Ward, et de toquer à sa porte rose fuchsia. Plusieurs hommes l'observèrent en train de traverser le parking. Il n'avait aucune envie de se montrer aimable, ni avec eux, ni avec Axel.

Pour Axel, cette visite était un premier rendez-vous galant, pour Andy une simple façon de se venger. Ils se retrouvèrent au bar du *Shark Finn's*, où un espadon empaillé, pris dans un filet au-dessus du comptoir, poussait un cri silencieux, ses yeux de verre exorbités d'horreur. Le lieu donnait dans le rustique – tables de bois sans nappe,

vieux plancher pas ciré, murs décorés de têtes sculptées dans des noix de coco et d'étoiles de mer séchées, petites fenêtres à vitraux. Andy sirotait une bière Red Stripe, se demandant ce qu'il faisait ici, avec Axel. Comment avait-il pu faire une chose aussi insensée, sous le coup de la colère ? Il fallait qu'il soit devenu définitivement fou !

Axel était au supplice ; il vivait un rêve, un rêve merveilleux, et n'osait quitter Andy des yeux de peur que la vision idyllique ne s'évanouisse dans l'instant. Les clients aux tables voisines, occupés à gober des huîtres et à se saouler, avaient vu clair dans les intentions d'Axel et se méprenaient, à l'évidence, sur celles d'Andy. Pour leur malheur à tous les deux, la plupart d'entre eux étaient des propriétaires de gros pick-up, persuadés que leur mission sur terre consistait à engrosser les femmes, à détenir des armes, et à casser du pédé.

— Tu viens ici souvent ? demanda Andy en faisant tourner la bière dans sa bouteille brune.

— Tout le temps. Tu as faim ? s'enquit Axel, avec un grand sourire, découvrant sa denture parfaite.

— Un peu.

Ils se levèrent et gagnèrent la salle du restaurant laquelle était en tout point semblable à la partie bar -mis à part les chaises à accoudoirs et les ventilateurs brassant l'air comme des hélices d'avion au décollage. Les haut-parleurs diffusaient du Jimmy Buffet. Une bougie et une bouteille de Tabasco trônaient au milieu de la table bancale où ils prirent place. Pour commencer, Axel commanda un Shark Attack avec double dose de rhum et convainquit Andy d'essayer un Rum Runner, un cocktail suffisamment fort pour anesthésier la moitié de son cerveau.

Continuant son plan d'attaque, Axel commanda ensuite un seau à glace rempli de bière. Le critique musical était sûr de sa tactique. Brazil était un petit chiot qu'il fallait apprivoiser. Il pariait que Andy n'avait jamais pris une cuite de sa vie ! Incroyable ! Où avait-il été élevé, dans un monastère, chez les Mormons ? Andy portait encore un jean trop petit qui datait de l'époque où il était étudiant et un T-shirt à l'effigie d'une équipe de tennis. Axel s'efforça de ne pas penser au moment où il lui enlèverait tout ça.

— Tout est bon ici, annonça-t-il sans regarder le menu, en se penchant vers Andy dans la lueur de la bougie. Beignets de conques, crabes farcis, sandwiches Po-Boy. J'aime bien les assortiments et en général je prends des coquilles Saint-Jacques poêlées.

— Ca va, lança Andy aux deux Axels assis en face de lui. Je crois

que tu essaies de me saouler.

— Pas du tout, se défendit Axel en faisant signe à la serveuse. Tu as à peine bu.

— Je n'ai pas l'habitude. Et j'ai couru treize kilomètres ce matin, précisa Andy.

— Mon Dieu. Il est temps de te délurer. Il va falloir que je refasse ton éducation, que je te fasse découvrir le monde.

— Pas ce soir, annonça Andy qui était déjà impatient de rentrer chez lui et de se mettre au lit – seul. Je ne me sens pas très bien, Tommy.

Axel lui assura que manger serait le meilleur des remontrances. Ce fut le cas, mais d'une façon qu'il n'avait pas prévue : Brazil se sentit effectivement beaucoup mieux après être allé vomir dans les toilettes. Il passa au thé glacé, en attendant que le beau temps revienne dans son ventre.

— Il faut que je rentre, annonça-t-il à un Axel plus maussade de minute en minute.

— Pas tout de suite, répondit Axel, comme si la décision lui appartenait.

— Si, tout de suite, insista Andy d'un ton poli.

— Mais nous n'avons même pas eu le temps de parler.

— De parler de quoi ?

— Tu le sais bien.

— On joue aux devinettes ? rétorqua Andy qui commençait à s'énerver, obsédé par l'image de Virginia à côté de Raynes.

— Tu le sais bien, répéta Axel, le regard brûlant.

— Je veux juste que nous soyons amis.

— Mais c'est tout ce que je demande ! Je veux que nous apprenions à nous connaître, pour que nous puissions devenir les plus grands amis du monde.

Brazil n'était quand même pas né de la toute dernière pluie.

— Mais nous n'avons pas la même définition du mot ami. Et tu veux tout, tout de suite. Tu as beau dire, je vois parfaitement clair dans ton jeu, Tommy. Tu es prêt à me raconter n'importe quoi pour arriver à tes fins. Si je te disais, d'accord, allons boire un verre chez toi tu me sauterai dessus avant même que j'aie passé le seuil de la porte !

Comme ça ! (Il claqua des doigts.) En deux temps trois mouvements !

— Je ne vois pas où est le mal, répondit Axel, séduit par cette idée et se demandant quelles chances il avait de la voir se réaliser.

— Tu ne vois pas où le bât blesse ? Ce n'est pas de l'amitié, ça, lâcha Andy. Je ne suis pas un morceau de viande, et je me fous des aventures d'une nuit.

— Qui t'a parlé d'une nuit ? Je suis un gars qui aime le long terme, lui assura Axel.

Andy ne put s'empêcher de remarquer les deux types aux muscles saillants et tatoués, en salopette grasseuse, en train de boire des Budweiser et de leur lancer des regards noirs. Ça ne présageait rien de bon. Axel était trop absorbé par son sujet pour remarquer les doigts poilus qui battaient la cadence sur la table, les cure-dents qui s'agitaient dans des bouches au rictus mauvais et les regards de conspirateurs qui s'échangeaient. A l'évidence, une expédition punitive allait être lancée dans un coin sombre du parking, lorsque Axel et Andy s'aviseraient d'aller rejoindre leur voiture.

— Mes sentiments pour toi sont sincères, Andy, poursuivait Axel. Je suis amoureux de toi. (Il se rejeta en arrière et leva les bras au ciel en un geste théâtral.) Voilà, je l'ai dit. Maintenant tu peux me haïr, si tu veux, et partir sans te retourner.

— Je vais gerber, annonça Rizzo, celui qui portait le tatouage d'une femme nue dénommée Tiny, à la poitrine généreuse.

— Allons prendre l'air, renchérit son copain, Buzz Shifflet.

— Tommy, je crois qu'il est temps de reprendre nos esprits et de déguerpir d'ici au plus vite, lança Andy avec autorité. J'ai commis une erreur et je m'en excuse, d'accord ? Je n'aurais pas dû passer ; nous ne devrions pas être assis à cette table. J'étais de mauvaise humeur et je me suis servi de toi comme expédient. Maintenant, il est temps de mettre les bouts, si nous ne voulons pas mourir ici.

— Alors, tu me hais vraiment, souffla Axel passant au registre du mélodrame.

— Tu vas attendre, ici, annonça Andy en se levant. Je vais amener ta voiture devant l'entrée, et tu sauteras dedans. Tu as compris ? expliqua Andy, en pensant de nouveau à Virginia, gagné par une bouffée de colère.

Il observa les alentours, s'attendant à voir surgir un fusil à tout moment, ses sens en éveil et parfaitement conscient de ses limites. Il y avait des rednecks partout, bière à la main, trempant du poisson frit

dans de la sauce tartare et du Ketchup. Ils avaient le regard fixé sur Axel et Brazil. Il était effectivement plus sage, comprit Axel, qu'Andy aille chercher la voiture à sa place.

— Je vais payer l'addition pendant ce temps-là, annonça-t-il. C'est moi qui t'invite.

Andy savait très bien que les deux malabars en salopettes se trouvaient à l'affût sur le parking, attendant leurs deux tapettes. Peu importait leur erreur d'appréciation et les réelles inclinations d'Andy ; en revanche, il n'avait aucune envie de se faire passer à tabac. Il fallait trouver une solution. Vite. Il repéra la serveuse assise à une table en train d'écrire, cigarette au bec, le plat du jour du lendemain sur un tableau.

— Excusez-moi, madame, lui dit-il. J'aurais besoin de votre aide. Il se trouve que j'ai un petit problème.

Elle le regarda d'un air sceptique, se raidissant aussitôt. Tous les soirs, des tas de types lui chantaient la même sérénade après avoir ingurgité leurs barils de bière. Le problème en question était toujours le même et si facile à résoudre, si elle voulait bien se glisser derrière le restaurant pour une dizaine de minutes et baisser son jean.

— Et lequel ? répondit-elle en continuant d'écrire.

— J'aurais besoin d'une aiguille, répondit Andy.

— Une quoi ? s'exclama-t-elle en levant vers lui des yeux horrifiés.

— Non, non ! Une simple aiguille, une épingle si vous préférez, et, si possible, de quoi la stériliser.

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils tout en ouvrant son gros sac à main de moleskine.

— J'ai une écharde.

— Oh ! fit-elle, soulagée. C'est pas drôle, hein ! Cet endroit en est plein, faut dire. Tiens, voilà, beau gosse.

Elle sortit de son sac un petit nécessaire à couture qu'elle avait récupéré la dernière fois qu'un client friqué l'avait emmenée dans un hôtel. Elle lui donna une aiguille ainsi que son petit flacon de dissolvant pour vernis à ongles. Andy trempa l'aiguille dans l'acétone et, courageusement se dirigea vers la sortie. Les deux types devaient se cacher derrière les voitures. Sitôt qu'il eut mis le pied sur le perron, ses assaillants se ruèrent sur lui. Andy s'empressa de piquer d'un coup sec son index gauche avec l'aiguille, puis agit de même avec l'index et le pouce de son autre main. Il pressa ensuite sur ses doigts pour en faire sortir le plus de sang possible et l'étala sur son visage. Il se tint la

tête entre les mains, comme s'il était pris de vertige.

— Oh mon Dieu ! gémit-il, en descendant quelques marches en titubant avant de s'immobiliser, plié en deux, sur la rambarde, les doigts pressés sur son visage ensanglanté. Ce n'est pas possible !

— Quoi ? articula Rizzo, ahuri, qui arrivait à sa hauteur. Qu'est-ce que t'as ?

— C'est mon cousin, répondit Andy d'une voix faible.

— Quoi ? L'autre pédale avec qui t'étais ? s'enquit Shifflet.

Andy hocha la tête.

— Ouais, c'est lui. Ce salaud a le sida et il vient de me vomir du sang à la gueule ! C'est pas possible ! Qu'est-ce que je vais devenir ?

Il descendit une autre marche en vacillant. Shifflet et Rizzo s'écartèrent de son chemin.

— J'en ai plein les yeux, plein la bouche ! Vous savez ce que ça veut dire ! Où est l'hôpital le plus proche ? Il faut que j'aille à l'hôpital ! Emmenez-moi là-bas, je vous en prie !

Andy chancela et faillit tomber sur eux. Shifflet et Rizzo détalèrent à toutes jambes. Ils bondirent dans leur Nissan Hard Body XE qui, avec ses roues surdimensionnées et sa garde au sol d'un mètre vingt, qui pouvait avaler ciel et terre.

LE SOIR SUIVANT, lundi, Blair Mauney III était ravi du repas qu'il faisait à la Queen City. Le banquier était attablé au Morton's of Chicago, où il dînait chaque fois que ses affaires l'appelaient au siège social de la banque. C'était un habitué de ce restaurant huppé, avec ses célèbres fenêtres à vitraux qui faisaient face à d'autres vitraux, plus anciens et plus austères – ceux de l'église presbytérienne, dont les motifs semblaient encore plus impressionnants le soir, lorsque Mauney se sentait seul et d'humeur libertine.

Mauney n'avait nul besoin d'entendre les explications de la jeune et jolie serveuse à côté de son présentoir de viande crue et de son aquarium où un homard agitait en vain ses pinces ligaturées. Il commandait toujours la même chose, un chateaubriand, saignant, avec une pomme de terre au four et une salade oignons-tomates accompagnée de la fameuse sauce au bleu Morton. Il faisait descendre le tout à l'aide de rasades abondantes de J.B. Le lendemain, il petit-déjeunait avec Cahoon, le directeur du département des assurances, le directeur du service financier, ainsi que le président de l'US Bank pour la Caroline du Sud et de deux autres hauts responsables. Rien de bien extraordinaire. Ils prendraient place autour d'une belle table dans le magnifique bureau de Cahoon, au sommet de l'Olympe des finances. Il n'y avait, à sa connaissance, ni crise, ni bonne nouvelle à discuter, rien que des affaires courantes, et une bouffée de rancœur le gagna.

Ses ancêtres avaient fondé la banque en 1874. C'était Mauney qui aurait dû occuper la première place et avoir régulièrement son portrait en noir et blanc imprimé dans le *Wall Street Journal*. Mauney détestait Cahoon et, chaque fois qu'il le pouvait, il tentait de salir, insidieusement, à petites doses, la réputation de son patron ; il propageait des commérages, dénonçait des bizarreries, des erreurs de jugement, des fautes, et invoquait mille motivations douteuses quant aux soi-disant bienfaits de Cahoon. Comme à son habitude, Mauney demanda un petit sac pour emporter les restes de son repas, au cas où il aurait faim plus tard, dans sa chambre du luxueux Park Hotel, près de Southpark Mall.

Il régla les soixante-treize dollars et soixante-dix cents, et laissa

exactement 2 p. 100 de moins que les 15 p. 100 de pourboire obligatoire, calculés au centime près avec la calculatrice extraplate qu'il gardait dans son portefeuille. La serveuse avait été trop lente à lui apporter son quatrième verre, et le fait d'être affairée ailleurs n'était pas une excuse. Il sortit du restaurant, sur West Trade Street, entouré, comme d'habitude, par un essaim de grooms. Mauney monta dans la Lincoln Continentale noire de location, n'ayant aucune envie de regagner son hôtel.

Il pensa un instant à sa femme, à ses opérations sans fin, à sa chirurgimania, comme il disait. Il avait dépensé pour elle en un an une fortune colossale, sans qu'un seul de ses innombrables points de suture ne parvienne à l'embellir. C'était une sorte de poupée Barbie fanée, qui faisait la cuisine et la tournée des cocktails mondains. Mauney, dans un recoin de sa mémoire, gardait le souvenir de Polly à Sweetbriar, et d'une voiture pleine de copains, se proposant de l'emmener danser un samedi soir de mai. Elle était fière dans sa petite robe bleue, et se refusait à lui.

Le charme était jeté. Il la voulait, tout de suite. Mais Polly se montrait inaccessible et indifférente. Il commença à l'appeler deux fois par jour, à aller la voir au campus, éperdument amoureux. Elle, bien sûr, maîtrisait parfaitement la situation. Polly avait été très bien conseillée, chez elle, au pensionnat et maintenant, dans cette université pour jeunes filles de bonne famille. Elle savait à quoi s'en tenir. Il ne fallait jamais céder aux avances des hommes. Polly avait appris à jouer serré pour gagner. Elle connaissait le pedigree de Mauney, l'état de son compte en banque, tous ces privilèges auxquels depuis l'enfance on la disait destinée. Ils se marièrent quatorze mois après leur première rencontre, c'est-à-dire exactement deux semaines après que Polly eut terminé ses études avec brio, une licence de lettres en poche laquelle, selon son jeune et hautain mari, ferait d'elle une experte dans l'art de rédiger les invitations et les petits mots de remerciements.

Quand donc étaient survenus les premiers signes de vieillesse chez sa femme ? se demandait Mauney. Elle avait pourtant joué au tennis avec enthousiasme, profitant de la vie agréable qu'il lui avait offerte, heureuse et épanouie jusqu'à la naissance de leur second enfant. Ah ! les femmes ! Mauney ne pourrait jamais les comprendre.

Il chercha Fifth Street et commença à rouler lentement, comme souvent, lorsqu'il était perdu dans ses pensées. Son excitation se réveilla à la vue de la vie nocturne, savourant d'avance son voyage du lendemain. Sa femme croyait qu'il restait à Charlotte pendant trois jours et les autres pensaient que Mauney retournerait à Asheville après

le petit déjeuner. Tous se trompaient.

Judy Hammer et ses fils vidaient les armoires et les tiroirs des commodes, accomplissant une triste besogne : trier ou jeter les vêtements et les affaires personnelles de Seth, tandis que le reste de la famille faisait le voyage en avion depuis Los Angeles et New York pour les rejoindre. Judy ne pouvait poser les yeux sur le lit de son défunt mari, où le cauchemar avait commencé, parce qu'il était ivre et fantasmaït sur le meilleur moyen de lui faire du mal. *Eh bien, tu as réussi, Seth. Tu as tapé dans le mille*, pensait Judy. Elle pliait des chemises extralarges, des bermudas, des sous-vêtements, des chaussettes, et les rangeait dans les sacs en papier de l'Armée du Salut.

Ils n'avaient pris aucune décision au sujet des objets précieux de Seth, tels que ses quatre Rolex, l'alliance de mariage qu'il ne pouvait plus passer à son doigt depuis près de dix ans, sa collection de montres en or ayant appartenu à son grand-père, sa Jaguar ; sans parler de ses actions et de ses capitaux. Rien de tout cela n'intéressait Judy. Elle n'avait jamais été matérialiste et ne risquait pas de le devenir aujourd'hui.

— Je ne sais rien sur ses affaires, annonça-t-elle à ses fils, qui ne s'y intéressaient pas davantage.

— Ca doit faire une sacrée somme, commenta Jude en décrochant d'un cintre un autre costume pour le plier. Il aurait quand même pu discuter avec toi de ses dernières volontés.

— C'est en partie ma faute, répondit-elle en refermant un tiroir, remerciant le ciel que ses enfants soient avec elle pour accomplir cette douloureuse corvée. Je ne lui ai jamais posé la question.

— Ce n'était pas à toi de le faire, rétorqua Jude, piqué au vif. Un des intérêts de la vie en commun est de partager les choses importantes. Cela ne lui est pas venu à l'esprit de se demander ce que tu allais devenir s'il lui arrivait malheur ? Cela tombait pourtant sous le sens, vu son état de santé.

— Je me suis occupée seule de mon avenir, reprit Judy, embrassant la chambre du regard, sachant que tout ce qui s'y trouvait devait disparaître. Je ne m'en suis pas trop mal sortie.

Randy était le plus jeune et le plus impétueux. Aussi loin qu'il se souvienne, son père avait toujours été égoïste et névrosé, un malade incapable de penser aux autres et de les voir autrement que comme des serviteurs de sa personne dans son monde d'opulence et d'oisiveté.

Randy, surtout, bouillait de rage en songeant à la manière dont sa mère avait été traitée. Elle aurait mérité quelqu'un qui l'admire et l'aime pour sa bonté et son courage. Il la rejoignit et l'enlaça.

Elle était en train de plier une chemise que Seth avait achetée à Key West, au cours d'un de leurs rares voyages ensemble, se souvenait-elle.

Non, Randy, dit-elle en le repoussant avec gentillesse alors que les larmes affluaient dans ses yeux.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous à L.A. quelque temps ? demanda-t-il doucement, en refusant de la lâcher.

Elle secoua la tête et continua sa besogne, déterminée à débarrasser la maison au plus vite du moindre objet se rapportant à Seth – pour pouvoir repartir à zéro.

— La meilleure chose pour moi, c'est de travailler. Et il y a des tas de problèmes dont je dois m'occuper.

— Il y a toujours des problèmes, m'man, argumenta Jude. J'adorerais que tu viennes à New York avec moi.

— Tu sais d'où vient cette clé Phi Bêta Kappa^[26] ? demanda Randy, en soulevant une chaînette en or. Je l'ai trouvée à l'intérieur d'une bible dans le fond de ce tiroir.

Judy regardait le pendentif avec stupeur. C'était sa clé. Elle venait de l'université, de Boston, où Judy avait passé quatre années merveilleuses, sortant major de sa promotion en histoire et justice criminelle, deux matières qu'elle considérait indissociables. Elle avait grandi dans une famille modeste, sans aucun espoir de réussite sociale, seule fille au milieu de quatre frères. Sa mère n'approuvait pas du tout que sa fille fasse des études. La clé Phi Bêta Kappa avait été une grande victoire et elle l'avait offerte à Seth lorsqu'ils s'étaient fiancés. Il l'avait portée pendant très longtemps, jusqu'à ce qu'il commence à devenir gros et plein de rancœur.

— Il m'avait dit l'avoir perdue, murmura-t-elle. Le téléphone sonna.

C'était Virginia, qui appelait avec son téléphone cellulaire de sa voiture de police, désolée de déranger sa chef une fois de plus. Elle fonçait vers le Centreville, ainsi qu'une armada de voitures de patrouille et une ambulance. Un autre homme avait été sauvagement assassiné à Five Point.

— Oh mon Dieu ! chuchota Judy Hammer en fermant les yeux. Où ça exactement ?

— Je peux passer te prendre, proposa Virginia.

— Non, non. Dis-moi juste où aller.

— A Cedar Street, à côté du stade, répondit Virginia tandis qu'elle accélérât devant un feu orange. Les immeubles abandonnés. Juste après l'entrepôt de ferraille. Tu ne peux pas nous rater.

Judy attrapa ses clés sur la table, sur la desserte de l'entrée. Elle se précipita vers sa voiture, sans se soucier de son tailleur gris et de sa parure de perles.

Andy roulait dans les environs, la peur au ventre, lorsqu'il avait entendu l'appel radio. Il était arrivé en quelques instants et se tenait à présent devant la bande fluo qui interdisait l'accès au lieu du crime. En jean et T-shirt, il piaffait d'impatience, agacé que personne ne veuille le laisser s'approcher. Il n'avait pas droit à plus d'égards que les autres journalistes ! Ne se souvenait-on pas de lui en uniforme, prêtant main-forte, nuit après nuit ?

Virginia arriva en trombe quelques secondes avant Judy Hammer, et les deux femmes se dirigèrent ensemble vers le terrain vague où une Lincoln Continentale noire était abandonnée, non loin du carrefour avec la First Street, à côté d'une poubelle. La silhouette gothique de l'entrepôt dressait sa silhouette sombre dans la nuit. Des gyrophares clignotaient et, au loin, une sirène gémissait, annonçant un nouveau malheur dans une autre partie de la ville. Un train de la Norfolk Southern passa bruyamment sur les rails avoisinants, les yeux du conducteur fixés sur la scène de cauchemar.

Il s'agissait, comme d'habitude, d'un véhicule de location, portière conducteur ouverte, alarme de bord en marche et phares allumés. La police fouillait les environs, les flashes des appareils photo crépitaient et les caméras tournaient. Andy aperçut Virginia West et Judy Hammer qui s'approchaient, tandis que la foule de journalistes se pressaient en vain derrière la bande fluo. Il fixa Virginia du regard jusqu'à croiser le sien, mais elle l'ignora délibérément. Elle n'avait pas l'air disposée à collaborer avec lui. C'était comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés, et son indifférence lui serra le cœur, le frappant de plein fouet. Judy Hammer aussi semblait ignorer sa présence. Andy les regardait ahuri, convaincu de leur trahison.

— C'est sûr ? demandait Judy à Virginia.

— Oui. Exactement comme les autres, confirma Virginia d'un ton sinistre tandis que leurs pas les conduisaient au-delà de la bande, vers le cœur de la scène. Aucun doute là-dessus, *modus operandi* identique.

Judy poussa un long soupir, regarda la voiture, puis les broussailles où, entre autres personnes, le docteur Odom furetait, à genoux. D'où elle se tenait, Judy pouvait voir les gants ensanglantés du médecin

légiste briller sous les projecteurs installés sur tout le périmètre. Elle leva la tête et aperçut l'hélicoptère de Channel 3 qui faisait du surplace au-dessus d'eux, volant des images pour le journal de 23 heures. Du verre brisé crissa sous leurs pieds lorsque les deux femmes s'approchèrent du docteur Odom occupé à palper la tête défoncée de la victime. L'homme portait un costume bleu foncé de chez Ralph Lauren, une chemise blanche sans ses boutons de manchettes, et une cravate Mara.

— On sait qui c'est ? demanda-t-elle au docteur Odom.

— Blair Mauney, troisième du nom, quarante-cinq ans, originaire d'Asheville, répondit-il. (Il photographia le sablier orange fluo peint à la bombe sur les parties génitales de la victime. Odom leva un instant les yeux vers Judy.) Combien y en aura-t-il encore ? demanda-t-il d'un ton dur, comme s'il l'accusait.

— On a retrouvé des douilles ? demanda Virginia. Accroupi, l'inspecteur Brewster s'intéressait aux déchets éparpillés dans les bruyères.

— Trois, jusqu'à présent, répondit-il à sa chef. Le même modèle que les autres fois.

— Nom de Dieu ! s'exclama le docteur Odom.

L'imagination de Odom commençait à lui jouer des tours. Il s'imaginait parcourant des villes étrangères pour se rendre à quelque colloque, tournant en rond, perdu. Il se voyait soudain arraché de sa voiture et conduit dans un endroit comme celui-ci par un monstre qui lui ferait sauter la cervelle pour une montre, un portefeuille, un bijou. Il pouvait lire la terreur sur le visage des victimes, suppliant qu'on ne les tue pas, face à un énorme 45 pointé sur eux, prêt à faire feu. Il était certain qu'on ne leur avait pas baissé le pantalon après la mort. C'aurait été trop beau ! Les hommes d'affaires assassinés n'avaient pas non plus perdu le contrôle de leurs intestins et de leur vessie lorsque la vie et le sang s'épanchaient d'eux – mais avant. Ces malheureux étaient terrifiés, agités de tremblements, les pupilles dilatées, les sphincters se relâchant soudain, gagnés par une brusque montée d'adrénaline les préparant à un combat ou une fuite qui n'auraient jamais lieu. Le docteur Odom sentit son sang battre plus vite dans son cou tandis qu'il déplaçait une housse mortuaire. Virginia observa l'intérieur de la Lincoln. L'alarme de bord sonnait toujours pour avertir que la portière était ouverte et les phares allumés. Elle remarqua le sac de chez Morton rempli des restes d'un repas, et étudia le contenu de l'attaché-case et du bagage à main qui avaient été vidés sur la banquette arrière et fouillés. Des cartes de visite de l'US Bank

étaient éparpillées sur le tapis. Virginia se pencha et put lire le nom de Blair Mauney III, comme sur le permis de conduire que lui avait montré Brewster. Elle sortit des gants en plastique de sa poche arrière. Elle les enfila et se mit au travail, si absorbée qu'elle n'eut pas conscience des gens qui l'entouraient ni de la dépanneuse arrivant lentement pour remorquer la Lincoln jusqu'aux services de police où elle serait examinée de fond en comble. Virginia n'avait pas travaillé sur les lieux d'un crime depuis des années, mais elle avait été douée, autrefois. Elle était méticuleuse, acharnée et intuitive. En ce moment, elle éprouvait une étrange sensation en observant le désordre laissé par le tueur. Elle souleva par un coin une pochette de l'US Air, et l'ouvrit sur le siège en y touchant le moins possible. Ses soupçons augmentèrent.

Mauney avait fait le trajet d'Asheville à Charlotte le jour même. Il était arrivé au Charlotte-Douglas International Airport à 17 h 30. Son départ, prévu pour le lendemain après-midi, n'avait pas pour destination Asheville, mais Miami ; et de là, Mauney devait prendre un autre avion pour Grand Cayman, dans les West Indies. Virginia feuilleta avec soin les autres billets, le cœur battant. Mauney avait prévu de quitter Grand Cayman le mercredi et de faire une escale de six heures à Miami. Ensuite, il devait revenir à Charlotte, et, pour finir, retourner à Asheville. Elle découvrit d'autres faits troublants, qui n'avaient sans doute aucun rapport avec le meurtre de Mauney mais en disaient long sur ses forfaits. Virginia sortit un stylo à bille et s'en servit pour feuilleter une liasse de documents. Sans être une spécialiste en finance, investissements bancaires, actions et valeurs en bourse, il ne lui fut pas difficile d'imaginer ce qu'il comptait faire au cours de ce voyage.

Tout d'abord, la photo de Mauney sur un passeport et un permis de conduire au nom de Jack Morgan montraient qu'il possédait une double identité. Il y avait au total huit cartes de crédit et deux chéquiers aux noms de Mauney ou de Morgan. Les deux hommes semblaient s'intéresser de très près à l'immobilier, spécialement à des hôtels le long de Miami Beach. Mauney s'appropriait visiblement à investir une centaine de millions de dollars dans ces établissements délabrés. Pourquoi ? Qui diable allait à Miami Beach de nos jours ? Elle feuilleta d'autres documents. La moiteur de la nuit la faisait transpirer. Pourquoi Mauney avait-il prévu de faire un saut à Grand Cayman, la capitale mondiale du blanchiment de l'argent ?

— Mon Dieu ! murmura-t-elle soudain.

Elle se leva, regarda l'horizon lumineux, le donjon de l'US Bank qui surplombait la ville, sa balise rouge clignotant lentement pour avertir

les hélicoptères et les avions volant à basse altitude. Elle contempla ce symbole de grandeur et de puissance économique édifié grâce au labeur acharné d'honnêtes travailleurs, et une bouffée de colère la gagna. Virginia, comme beaucoup de citoyens, possédait un compte-chèques et un compte épargne à l'US Bank. Elle avait acheté sa Ford grâce à eux. Les guichetiers étaient toujours aimables et consciencieux. Leur travail terminé, à la fin de la journée, ils rentraient chez eux, faisant de leur mieux pour joindre les deux bouts, comme la plupart des gens. Puis venait un quelconque escroc qui décidait de frauder, détourner, tromper, de se conduire comme un bandit et de salir la réputation d'une entreprise et de ses employés. Virginia se tourna vers Judy et lui fit signe.

— Judy, regarde ça ! annonça-t-elle calmement à sa chef.

Celle-ci se pencha par la portière ouverte et examina les documents sans les toucher. Elle avait une certaine habitude du fonctionnement bancaire, et reconnut au premier coup d'œil l'action frauduleuse. Elle fut d'abord choquée, puis dégoûtée à mesure que la vérité se révélait, bien qu'elle n'eût encore aucune preuve. Apparemment, Blair Mauney III semblait être derrière un prêt de plusieurs centaines de millions de dollars accordé à la Dominion Tobacco, qui paraissait liée à un groupe immobilier de Grand Cayman nommé la Southman Corporation. Il y avait une liste de comptes en banque, tous anonymes. Plusieurs numéros de téléphone avec l'indicatif de Miami revenaient régulièrement sur les documents, sans identification-juste quelques initiales incompréhensibles. On citait plusieurs fois une opération nommée *USChoice*.

— Bizarre, non ? chuchota Virginia.

— Fraude manifeste, pour commencer. Nous allons transmettre tout ça au quatrième Bureau ^[27]. On verra ce qu'ils pourront en faire.

L'hélicoptère du journal télévisé tournoyait à basse altitude. Le cadavre empaqueté fut chargé dans l'ambulance.

— Et pour Cahoon ? demanda Virginia.

Judy poussa un soupir désolé. Combien de mauvaises nouvelles pouvait-on humainement entendre en une nuit ?

— Je vais l'appeler et l'informer de ce que nous suspectons, déclara-t-elle avec un air sinistre.

— Et pour Mauney ? Qu'est-ce qu'on fait ? On révèle son identité ?

— Je préférerais la garder secrète jusqu'au matin, répondit Judy Hammer en observant les gens de l'autre côté du ruban qui délimitait le périmètre. Tiens, je crois que tu as une visite, ajouta-t-elle.

Derrière la barrière, Andy prenait des notes. Il n'était pas en uniforme ce soir ; son visage semblait se durcir lorsque ses yeux croisaient ceux de Virginia. Elle le rejoignit ; ils s'éloignèrent du groupe, restant chacun de part et d'autre du ruban de plastique.

— Nous ne révélerons rien cette nuit, lui déclara-t-elle.

— D'accord. Je ferai comme d'habitude, proposa-t-il, levant le ruban pour passer dessous.

— Non, répondit-elle en lui barrant le passage. Nous ne pouvons laisser entrer personne. Pas cette fois.

— Pourquoi ? demanda-t-il, blessé dans son amour propre.

— Il y a un tas de complications.

— Il y en a toujours, non ? rétorqua-t-il, les yeux brillants de colère.

— C'est impossible. Je suis désolée.

— Je passais bien de l'autre côté, avant, protesta-t-il. Pourquoi est-ce que ce serait différent maintenant ?

— Vous aviez le droit de passer lorsque vous étiez avec moi, lança-t-elle en s'éloignant déjà.

— Lorsque je... ? bredouilla Andy, contenant difficilement son désarroi. Mais je suis toujours avec vous !

Virginia lança un regard alentour, gênée de l'entendre hausser le ton. Elle ne pouvait lui révéler ce qu'elle avait trouvé à l'intérieur du véhicule. Blair Mauney III, cette fois, n'était pas une victime si innocente que cela. Elle jeta un coup d'œil vers Judy Hammer, derrière elle, toujours penchée à l'intérieur de la Lincoln, lisant d'autres papiers, heureuse sans doute de pouvoir penser à autre chose qu'à ses propres malheurs. Virginia songea à l'attitude d'Andy, lorsqu'il avait débarqué chez elle et qu'il avait vu Raynes. C'était le chaos le plus complet et ça ne pouvait pas continuer. Elle prit une décision, la plus sage à ses yeux. Elle sentit aussitôt une nouvelle sérénité la gagner. Il était temps de baisser le rideau, d'annoncer le mot Fin.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! protestait Andy. Je n'ai rien fait de mal !

— S'il vous plaît, pas d'esclandre, sinon je vais être dans l'obligation de vous demander de partir déclara Virginia d'un ton froid et professionnel.

Fou de rage, Andy comprit soudain la vérité.

— Vous ne me laisserez plus patrouiller avec vous, c'est ça ?

Virginia hésita, essayant d'atténuer le choc.

— Andy, ça ne pouvait pas durer indéfiniment. Vous l'avez toujours su. Nom de Dieu ! (Elle soupira d'agacement.) Je suis assez vieille pour... pour...

Andy recula, les yeux rivés sur elle. La traîtresse, la perfide ! Elle s'était fichue de lui depuis le début !

— Très bien, de toute façon, je n'ai pas besoin de vous ! rétorqua-t-il d'un ton haineux.

Il tourna les talons et regagna sa BMW.

— Oh ! Andy ! Pour l'amour du Ciel ! s'exclama Virginia.

— Un problème ? demanda Judy Hammer, soudain à ses côtés, observant le départ précipité de la BMW.

— Toujours le même. Il va faire une bêtise, je le sens.

— Bonne déduction, reprit Judy, le regard triste et fatigué.

— Je ferais mieux de le rattraper, annonça Virginia en passant sous la barrière.

Judy Hammer resta immobile. Les gyrophares illuminaient son visage par intermittence tandis qu'elle regardait Virginia esquisser les journalistes et courir jusqu'à sa voiture. Ah, l'amour ! Les gens étaient fous l'un de l'autre mais refusaient de le reconnaître, usant toute leur énergie à se déchirer, à fuir l'évidence.. .

L'ambulance reculait, chargée de la dépouille d'un homme pour lequel Judy Hammer, en vérité, ne ressentait guère de compassion. Elle ne lui aurait, certes, jamais souhaité une mort aussi horrible, mais c'était un beau salopard, un voleur, un criminel, trempant sans doute dans quelque trafic de drogue. Judy allait s'occuper personnellement de cette affaire ; Blair Mauney III qui, à l'évidence, comptait au cours du même voyage tromper sa banque et sa femme, servirait d'exemple au besoin.

— Les gens ont finalement la mort qu'ils méritent, déclara-t-elle à l'inspecteur Brewster, en lui tapotant l'épaule.

— Je voulais vous dire, chef... (Il chargea une nouvelle pellicule dans son appareil photo.) Je suis désolé pour votre mari.

— Moi aussi. Plus que vous ne sauriez jamais l'imaginer.

Elle passa à son tour sous le ruban.

Andy avait encore filé comme une flèche, à moins qu'il ne se soit caché dans une ruelle, songeait Virginia, en descendant lentement la West Trade Street, cherchant à repérer la vieille BMW. Elle scrutait ses rétroviseurs, en vain, tandis que sa radio débitait sans discontinuer son flot de drames urbains. Elle attrapa son téléphone portable et composa le numéro du bureau d'Andy à l'*Observer*. Après trois sonneries, la communication fut transférée vers un autre poste. Virginia raccrocha. Elle extirpa avec peine une cigarette de son paquet et tourna sur Fifth Street. Des hommes, dans leurs voitures, roulaient au ralenti, inspectant les nouveaux arrivages sur le marché de la nuit. Virginia mit en marche sa sirène et son gyrophare, et désorganisa tout ce petit monde. Elle regarda les prostituées et les travelos s'éparpiller tandis que leurs clients potentiels prenaient la fuite.

— Bande d'abrutis ! grogna-t-elle. (Elle jeta sa cendre par la fenêtre.) Vous avez vraiment envie de mourir pour ça ? leur hurla-t-elle.

Cahoon, PDG de l'US Bank et grand bienfaiteur de la ville, vivait à Myers Park, sur Cherokee Place. Sa luxueuse demeure de brique rouge n'était qu'en partie éclairée car son propriétaire, sa femme et sa plus jeune fille étaient au lit. Cela ne dissuada pas pour autant Judy Hammer, puisque c'était dans le seul intérêt de Cahoon qu'elle faisait cette démarche. Elle sonna. Une sensation de vide palpitait en elle, un gouffre béant menaçant de l'engloutir à chaque instant. Elle ne pourrait pas supporter de rentrer chez elle, de traverser les pièces où Seth s'était assis, reposé, promené. Elle ne voulait plus voir les reliques d'une existence révolue-sa tasse à café préférée, le vieux coupe-papier en argent qu'il lui avait offert pour Noël en 1972 et qui trônait encore sur son bureau.

Une sonnerie retentit dans la chambre de Cahoon, située au dernier étage de la bâtisse. De sa fenêtre, par-delà les buissons de buis sculptés et les magnolias du jardin, il pouvait contempler sa tour scintillante couronnée d'aluminium. Cahoon rejeta ses draps brodés à ses initiales, se demandant qui diable osait lui rendre visite à une heure pareille. Il décrocha l'interphone fixé au mur et reconnut avec stupéfaction Judy Hammer sur le moniteur vidéo.

— Judy ?

— Je sais qu'il est tard, Sol. (Elle regardait la caméra.) Mais il faut que je te parle.

— Il y a un problème ? demanda-t-il en pensant à ses enfants. Il savait que Rachel était couchée, mais ses deux fils aînés pouvaient être n'importe où.

— Ce n'est rien de le dire, répondit Judy Hammer.

Cahoon attrapa sa robe de chambre sur la colonne de lit et l'enfila. Ses pantoufles crissèrent sur le vieux tapis persan qui courait sur l'escalier. Son index pianota sur le clavier de l'alarme antivol, déconnectant les radars volumétriques et les contacteurs des portes et fenêtres, veillant à laisser sous alarme son coffre et sa collection de tableaux, d'une valeur inestimable, qui se trouvaient dans une aile, protégés par un autre circuit. Après ces manipulations, il put enfin laisser entrer Judy Hammer.

Cahoon cligna des yeux, sous les projecteurs automatiques qui s'allumaient sitôt que se déplaçait dans leur champ un objet de plus de trente centimètres de haut. Judy Hammer était toute pâle. Que faisait-elle donc dehors à une heure si tardive-alors que son mari n'était pas même en terre ?

— Entre, je t'en prie, dit-il, tout à fait réveillé maintenant, et plus aimable que d'habitude. Tu veux boire quelque chose ?

Elle le suivit dans la grande salle, où il se dirigea vers le bar. Elle était déjà venue chez Cahoon autrefois, lors de somptueuses réceptions animées par un quatuor à cordes, avec des buffets gargantuesques où trônaient de grandes vasques d'argent remplies de crevettes géantes sur un lit de glace. Cahoon appréciait les antiquités anglaises et collectionnait de vieux livres aux magnifiques couvertures de cuir et aux pages marbrées.

— Un bourbon, répondit Judy Hammer.

Cahoon en saliva d'envie, lui qui suivait un régime draconien – pas de graisses, pas de sucre, pas d'alcool. Il avait bien droit, lui aussi, à un double sec ! Il ôta le bouchon d'une bouteille de Blanton's Kentucky, ne se donnant pas la peine de sortir les repose verres brodés que sa femme aimait tant. Il avait besoin d'un traitement de choc, parce que Judy Hammer n'était sûrement pas ici pour lui annoncer de bonnes nouvelles. Dieu tout-puissant, faites que rien de mal ne soit arrivé à aucun des garçons. Pas un jour ne passait sans que leur père ne s'inquiète pour eux, les sachant dans leurs voitures de sport ou sur leur Jet Ski Kawasaki de 100 chevaux.

S'il vous plaît, faites qu'ils aillent bien et je jure que je serai plus gentil avec les autres à l'avenir, pria Cahoon en silence.

— J'ai appris, aux infos, pour votre... commença-t-il.

— Merci, Sol. Ils l'ont littéralement découpé en morceaux. Judy Hammer s'éclaircit la voix. Elle but une gorgée de bourbon et la chaleur de l'alcool l'apaisa. Il n'aurait pas eu une vie facile, même s'ils avaient été capables d'enrayer l'infection. Je suis finalement contente qu'il n'ait pas trop souffert.

Comme toujours, elle voyait le bon côté des choses alors que la blessure était loin d'être refermée. Comment se faire à l'idée que demain matin, et les autres jours, sa maison resterait silencieuse ? Seth était parti. Plus personne à qui parler, plus personne à prévenir lorsqu'elle serait en retard ou ne pourrait pas rentrer pour le dîner, comme cela arrivait si souvent. Elle n'avait pas été une bonne épouse, pas même une bonne compagne.

Cahoon, bouche bée, contemplait cette femme en larmes qu'il avait crue solide comme un roc. Judy Hammer essayait de se reprendre, mais le chagrin était plus fort qu'elle. Il se leva de son fauteuil en cuir et baissa l'intensité des candélabres récupérés dans un manoir anglais du XVI^e siècle. Il s'approcha d'elle, s'assit sur l'ottoman, et lui prit la main.

— Tout va bien, Judy, lui dit-il avec gentillesse. Il se sentait au bord des larmes lui aussi. Laisse-toi aller ; pleure tant que tu veux. On est entre nous, juste toi et moi. Deux êtres humains, ensemble, c'est tout. Peu importe qui nous sommes à la ville.

— Merci, Sol. C'est gentil, murmura-t-elle d'une voix chevrotante, en s'essuyant les yeux.

Elle but une gorgée de bourbon.

— Bois tant que tu veux. Nous avons un tas de chambres d'amis. Tu pourras dormir ici si tu n'es pas en état de conduire.

Elle serra la main de Cahoon puis croisa les bras et prit une profonde inspiration.

— Parlons de toi, maintenant, annonça-t-elle.

Un nœud soudain au ventre, Cahoon se leva et retourna dans son fauteuil. Il la regarda en silence, se préparant au pire.

— Ne me dis pas qu'il s'agit de Michael ou de Jeremy, bredouilla-t-il d'une voix blanche. Ce ne peut pas être Rachel puisqu'elle dort dans sa chambre. Ni ma femme puisqu'elle est ici aussi. (Il fit une pause, tentant de retrouver son calme.) Mes fils sont encore un peu rebelles. Ils travaillent tous les deux pour moi et sont en pleine révolte. Je sais qu'ils jouent avec leur vie, bien souvent.

Judy songea à ses propres fils et fut soudain consternée d'avoir pu

tourmenter ce père.

— Non, non, Sol, dit-elle rapidement pour le rassurer. Il ne s'agit ni de tes fils, ni d'aucun membre de ta famille.

— Merci Seigneur. (Il avala une longue gorgée de bourbon.) Merci, de tout cœur.

Vendredi prochain, il donnerait encore plus que d'habitude à la synagogue. Peut-être financerait-il un nouveau dispensaire, un autre système de bourses d'études, une maison de retraite ou une école publique pour enfants inadaptés, ou encore un orphelinat. Pourquoi pas tout ça d'un seul coup ! Le malheur de ses semblables le rendait malade ; il haïssait tous les crimes comme si chacun d'eux touchait sa propre personne.

— Que veux-tu que je fasse ?

Il se pencha vers elle, prêt à se mobiliser.

— Comment ça ? demanda-t-elle, surprise. A propos de quoi ?

— La coupe est pleine.

Judy Hammer était totalement décontenancée. Était-il possible qu'il sache déjà ce qu'elle était venue lui dire ? Cahoon se leva et commença à faire les cent pas dans ses pantoufles Gucci.

— Trop c'est trop, continua-t-il avec émotion. Je suis d'accord avec toi, je comprends à présent ton point de vue. Des gens sont assassinés, dévalisés et passés à tabac à tous les coins de rue. Des maisons sont cambriolées, des voitures volées, des enfants martyrisés. Ici, dans cette ville, comme partout ailleurs sur la planète. Tout le monde porte une arme. Une arme dans chaque marmite ! Les gens s'entre-tuent, parfois sans raison, juste par mauvaise humeur. (Il fit volte-face devant un mur, repartant dans une autre direction.) La drogue et l'alcool détruisent tout. Des suicides pourraient être évités s'il n'y avait pas toujours une arme à portée de main. Des accidents aussi et... (Il s'interrompit net au souvenir de ce qui était arrivé au mari de Judy Hammer.) Qu'est-ce que je peux faire ? Qu'est-ce que moi et la banque pouvons faire pour nous rendre utiles ?

Il cessa de marcher et riva son regard exalté sur elle.

Ce n'était pas ce qu'elle avait en tête lorsqu'elle avait sonné à sa porte, mais il fallait toujours saisir une opportunité lorsqu'il s'en présentait une.

— Tu ferais un grand chef de croisade, Sol, répondit-elle d'un air rêveur.

Une croisade ? Cahoon aimait l'idée ; c'était la première fois qu'elle lui prêtait quelque qualité. Il se rassit et reprit son verre de bourbon.

— Tu veux vraiment faire quelque chose ? continua-t-elle. Alors plus de brosse à reluire, plus de mensonges à propos de ce qui se passe réellement. Plus de foutaises comme ces 105 p. 100 de taux de réussite des enquêtes. Les gens doivent savoir la vérité. Ils ont besoin de quelqu'un comme toi pour les inciter à se prendre en main.

Il hocha la tête, profondément touché.

— Tu sais, cette idée des 105 p. 100 ne venait pas de moi. C'était celle du maire.

Bien sûr.

— Au fait, ajouta-t-il, sa curiosité piquée au vif, les vrais chiffres, c'est combien ?

— Ils ne sont pas mauvais, répondit-elle, sentant l'alcool faire son effet. Dans les 75 p. 100. C'est loin d'être parfait, mais c'est meilleur que pas mal d'autres villes. Bien sûr, si tu te mets à compter les affaires datant de dix ans, à faire parler les morts, ou à décider que tout dealer abattu est responsable de trois meurtres non élucidés, on peut monter encore plus...

Il leva les mains pour l'arrêter.

— Je comprends, Judy. Ca n'arrivera plus. Honnêtement, je ne connaissais pas les détails. Search est un abruti. Peut-être devrions-nous changer de maire. . .

Il commença à tapoter l'accoudoir de ses doigts, mijotant déjà un plan d'attaque.

— Sol. (Elle attendit jusqu'à ce que les yeux de Cahoon se fixent sur elle.) J'ai bien peur d'avoir des nouvelles désagréables, et je préfère que tu les apprennes par moi plutôt que par les médias.

Il se raidit aussitôt. Il se leva pour remettre des glaçons dans leurs verres tandis que Judy Hammer lui parlait de Blair Mauney III, de ce qui lui était arrivé cette nuit et des documents compromettants trouvés dans sa voiture de location. Cahoon l'écouta bouche bée, pâle comme un linge. Il ne pouvait pas croire que Mauney était mort, assassiné, son corps peinturluré à la bombe fluo et jeté au milieu des ronces et des ordures. Cahoon n'avait, certes, jamais beaucoup apprécié l'homme. Mauney, à ses yeux, n'était qu'un pleutre, faisant ses coups en douce, et, à bien y réfléchir, sa tentative d'escroquerie n'avait rien de surprenant. Il était déçu, en revanche, que le projet des cigarettes US Choice ne fût qu'un canular. Il aimait bien le principe

des agents chimiques bénéfiques pour la santé et le petit liséré doré sur le filtre. Comment avait-il pu être aussi naïf ?

— Maintenant, c'est à mon tour de te poser la question, dit Judy lorsqu'elle eut fini. Est-ce que je peux faire quoi que ce soit ?

— Seigneur ! lâcha-t-il, son infatigable cerveau envisageant déjà toutes les possibilités, les tactiques à suivre, compte tenu des responsabilités et des sensibilités de chacun. Je ne sais pas trop encore. Si ce n'est qu'il me faut un peu de temps.

— Combien te faut-il ? (Elle fit tourner le bourbon dans son verre.)

— Trois ou quatre jours. J'imagine que le gros du fric se trouve encore à Grand Cayman sur les divers comptes numérotés. Si les journaux révèlent l'affaire, nous ne pourrons jamais récupérer l'argent. Quoi qu'on puisse en dire, une perte pareille lésera tout le monde – le compte épargne du gamin, le prêt du jeune couple, ou les économies du grand-père.

— C'est inévitable, répondit Judy Hammer, qui était aussi une fidèle cliente de la banque de Cahoon. C'est toujours le même problème, Sol. Tout le monde souffre. Un crime à l'autre bout de la ville nous fait mal à tous. Sans parler, pour la banque, des répercussions néfastes en termes d'image.

Cahoon eut l'air affligé.

— C'est toujours le plus gros préjudice. La réputation – quelles que soient les inculpations que pourront prononcer les fédéraux.

— Tu n'y es pour rien.

— La Dominion Tobacco et ses recherches secrètes dignes de décrocher le Nobel ne m'ont jamais réellement convaincu. Mais cela paraissait si beau... Il se tut un moment perdu dans ses pensées. Les banques toutefois, doivent s'assurer du bien-fondé de leurs investissements, c'est leur responsabilité.

— Comment est-ce arrivé ?

— Tu as un vice-président d'honneur qui a accès à toutes les opérations de prêts commerciaux, et en qui tu as toute confiance. Bon an mal an, tu fais pour lui quelques incartades aux procédures et règlements internes. Quelques petites exceptions, de-ci de-là. Et c'est comme ça que tu te retrouves dans la panade ! (Il s'assombrît.) J'aurais dû surveiller cette espèce d'ordure !

— Il aurait pu mener son affaire à terme, s'il n'avait pas été buté ? demanda Judy Hammer.

— Sans l'ombre d'un doute. Tout ce qu'il avait à faire c'était de s'assurer que le prêt était dûment remboursé. Bien entendu ça se serait fait avec l'argent de la drogue, à notre insu. Il devait sans doute toucher une commission de 10 p. 100 du fric blanchi dans ces hôtels, par l'intermédiaire de la banque. A notre insu, ce genre de trafic se serait répété, de plus en plus souvent, et lorsque la vérité aurait éclaté, l'US Bank ne s'en serait jamais relevée.

Judy le regarda d'un air pensif ; cet homme, qu'elle avait sous-estimé jusqu'à cet instant, forçait son respect.

— Dis-moi ce que je peux faire pour toi, répéta-t-elle.

— Si tu pouvais taire son identité pendant quelque temps, ainsi que son petit trafic, nous pourrions sauver les meubles et éviter la catastrophe. Après cela nous porterons officiellement plainte pour tentative de fraude et l'affaire sortira au grand jour.

Judy Hammer jeta un regard sur sa montre. Il était presque trois heures du matin.

— Entendu. Nous allons mettre le FBI là-dessus immédiatement. Eux aussi seront ravis d'avoir les mains libres pendant quelque temps. En ce qui concerne Mauney, pour autant que je sache, nous ne pouvons révéler officiellement son identité tant que le docteur Odom n'aura pas analysé son profil dentaire, ses empreintes digitales et je ne sais quoi encore... et comme tu le sais, le pauvre homme est débordé de travail. Ca va prendre du temps, crois-moi.

Cahoon pensa à l'épouse de Mauney, qu'il n'avait rencontrée qu'à des réceptions et ne connaissait pas bien.

— Il faut que quelqu'un avertisse Polly. La femme de Mauney. Je préférerais m'en charger, si tu n'y vois pas d'objections.

Judy se leva et lui sourit.

— Tu sais quoi, Sol ? Tu es loin d'être aussi pourri que je le pensais.

— J'en ai autant à ton service, répondit Cahoon en se levant.

— J'en suis ravie.

— Tu as faim ?

— Pire que ça.

— Qu'y a-t-il d'ouvert à cette heure ?

— Tu connais le *Presto Grill* ?

— C'est un club ?

— C'est tout comme ! répondit-elle. Et l'heure est venue que tu en deviennes membre...

A CETTE HEURE DE LA NUIT, seuls les délinquants écumaient encore les rues. Plus Virginia sillonnait la ville à la recherche de la voiture d'Andy, plus son humeur devenait sinistre. Un mélange d'inquiétude et de fureur. Il était dingue ou quoi ? D'où lui venaient ces accès soudains de colère ? S'il avait été une femme, elle l'aurait suspecté dans l'instant d'avoir des problèmes prémenstruels et l'aurait envoyé consulter son gynécologue. Elle attrapa son portable et composa de nouveau le numéro du journal.

— Salle de rédaction de l'*Observer*, j'écoute, répondit une voix inconnue.

— Je voudrais parler à Andy Brazil, demanda Virginia.

Il n'est pas là.

— Il est passé à son bureau dernièrement ? Avez-vous eu de ses nouvelles ?

— Pas à ma connaissance.

Elle coupa la communication et jeta le téléphone sur le siège. Elle frappa le volant.

— Tu me fais chier, Andy ! s'exclama-t-elle.

Tandis qu'elle parcourait les rues, son téléphone sonna. Elle sursauta. C'était lui, elle en était sûre.

— C'est Judy, annonça la voix dans l'appareil. Que diable fais-tu dehors, à cette heure-ci ?

— Je n'arrive pas à le retrouver.

— Tu es certaine qu'il n'est pas chez lui ou au journal ?

— Certaine. Il est dehors, en train de s'attirer des ennuis, à tous les coups ! rétorqua Virginia, d'une voix tendue.

— Ne dramatisons pas ! Cahoon et moi sommes sur le point d'aller prendre un petit déjeuner. Je te demande de ne divulguer aucune information sur le meurtre de cette nuit, ni aucune identification jusqu'à ce que je te donne le feu vert. Pour le moment, l'affaire est en

suspens. Nous avons besoin de gagner du temps à cause de ce que tu sais.

— Cela me paraît une sage décision, répondit Virginia en scrutant ses rétroviseurs et les alentours en vain.

Elle avait loupé Andy de deux minutes à peine-le même scénario se répétait depuis ces dernières heures. Elle tournait dans une rue à l'instant même où Andy la quittait. Il passait, à cet instant précis, devant le Cadillac Grill sur West Trade Street, scrutant les quartiers pouilleux hantés par les empereurs de la nuit. Il repéra la jeune prostituée un peu plus loin devant lui. Penchée à l'intérieur d'une Thunderbird, elle parlait avec un homme en quête d'un bon investissement. Andy n'était pas d'humeur à être timide. Il s'arrêta à côté d'eux et les regarda avec effronterie. La voiture partit en vitesse et la prostituée se retourna, jetant à Andy un regard meurtrier. Celui-ci descendit sa vitre.

— Hé, vous ! appela-t-il.

Poison, la prostituée, dévisagea d'un air moqueur celui qu'on surnommait Blondinet, puis recommença à arpenter le trottoir en l'ignorant ouvertement. Ce mignon petit mouchard la suivait partout. Il avait un faible pour elle, c'était évident. Il s'imaginait peut-être tirer d'elle quelques tuyaux qu'il pourrait refiler à la police ou aux journaux. Il y en avait qui croyaient vraiment au père Noël !

Andy détacha sa ceinture de sécurité et se pencha pour ouvrir la vitre, côté passager. Poison ne lui échapperait pas, pas cette fois. Il cacha le 380 sous son fauteuil et se glissa vers le siège passager pour l'appeler.

— Excusez-moi ! Excusez-moi ! dit-il plusieurs fois Il faut que je vous parle.

Judy Hammer passa juste à cet instant. Cahoon la suivait dans sa Mercedes 600S V-12 berline, noire avec intérieur cuir. Il n'était pas très à l'aise dans cette partie de la ville, et vérifia encore une fois le verrouillage de ses portières. Judy décrocha sa radio et demanda au dispatcheur de la mettre en liaison avec la voiture 700. La seconde suivante, la communication était établie avec Virginia.

— Ton suspect est au carrefour de West Trade et Cedar, dit Judy.

Je serais toi, j'y foncerais sans perdre une seconde.

— Dix-quatre !

Les agents qui se trouvaient dans le coin furent pour le moins perplexes lorsqu'ils entendirent cette communication entre leurs deux supérieures. Ils songeaient encore à l'irritation de leur chef qui se sentait suivie et harcelée. Peut-être était-il plus sage de rester dans le quartier une minute ou deux jusqu'à ce qu'ils aient une idée plus claire de ce qui se passait.

Virginia enfonça l'accélérateur et revint à toute allure vers West Trade Street.

Poison s'arrêta et se retourna avec une lenteur calculée. La séduction brûlait dans ses yeux, alors qu'elle nourrissait des projets pour ce mouchard en BMW qui dépassaient l'entendement.

Judy Hammer n'était plus si sûre que ce soit le bon moment de faire découvrir le Presto Grill à Cahoon. Un malaise semblait sourdre de la rue comme une onde de chaleur ; elle ne serait pas arrivée jusque-là dans le métier si elle n'avait pas eu un sixième sens infaillible. Il n'y avait que dans sa vie privée qu'elle s'était montrée aveugle, refusant de quitter ses œillères. Elle s'engagea dans le All Right Parking, en face du snack, et fit signe à Cahoon de la suivre. Il s'arrêta près de sa voiture banalisée. Sa vitre électrique descendit dans un ronronnement.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Gare-toi ici, et monte avec moi.

— Quoi ?

Elle parcourut furtivement les environs du regard. Quelque chose de maléfique était là, dehors. Elle pouvait sentir son odeur fétide, flairer la puanteur du monstre. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Je ne peux pas laisser ma voiture ici, fit remarquer Cahoon, à juste titre.

La Mercedes serait la seule voiture du parking et sans doute des cinq kilomètres alentour à coûter dans les cent vingt mille dollars.

Judy Hammer appela le Central par radio.

— Envoyez une unité au parking All Right, sur West Trade, pour surveiller une Mercedes noire dernier modèle jusqu'à nouvel ordre.

Radar, le dispatheur, n'aimait pas beaucoup Judy Hammer non plus, car c'était une femme, comme Virginia. Mais elle était la grande patronne, et il n'avait aucune envie qu'elle ait son matricule en ligne de mire. Il se demandait ce qu'elle faisait dehors dans la rue, à cette heure indue. Il envoya deux unités, tandis que Poison, avec un sourire torve, s'approchait à pas lents de la voiture d'Andy.

Elle se pencha à l'intérieur, ainsi qu'elle le faisait toujours, et fit l'inventaire de l'habitable soigné en cuir. Elle remarqua l'attaché-case, les crayons le bloc-notes estampillé *The Charlotte Observer*, le vieux blouson en cuir, et, détail essentiel, le scanner des fréquences de police.

— Tu es de la police ? demanda-t-elle d'une voix traînante, ne sachant trop à quoi s'en tenir encore.

— Journaliste. Pour l'*Observer*, répondit Andy, parce qu'il n'était plus de la police. Virginia avait été claire sur ce point.

Poison l'évalua d'un regard hautain et langoureux. Le fric d'un journaliste était aussi bon qu'un autre. Blondinet n'était donc pas une balance. C'était lui, l'auteur de ces articles qui avaient rendu Tête de Citrouille fou de rage.

— Qu'est-ce que tu veux, beau gosse ? demanda-t-elle.

— Des informations. (Le cœur d'Andy battait à tout rompre.) Votre prix sera le mien.

Les yeux de Poison brillèrent, ses lèvres s'ouvrirent en un sourire amusé. Elle se glissa de l'autre côté de la voiture et se pencha à la fenêtre d'Andy. Son parfum était lourd et entêtant, comme l'encens.

— Quel genre d'informations ?

Andy était sur ses gardes mais intrigué. Il n'avait jamais parlé à une prostituée, il n'avait pas l'expérience de ces gens riches venant assouvir leurs fantasmes. Que ressentaient-ils lorsqu'ils faisaient monter quelqu'un comme elle dans leur voiture ? De la peur ? Lui demandaient-ils seulement son nom ? Lui posaient-ils la moindre question ?

— A propos de ce qui s'est passé dans le quartier, répondit-il, nerveux. Tous ces meurtres. Je vous ai vue traîner dans les environs,

plusieurs fois. Peut-être savez-vous quelque chose ?

— Peut-être bien que oui. Peut-être bien que non, répondit-elle, en suivant d'un doigt la courbe de l'épaule d'Andy.

Virginia fonçait pied au plancher. Elle traversait les mêmes endroits malfamés qu'Andy une minute plus tôt. Judy Hammer n'était pas loin derrière elle, accompagnée de Cahoon, qui chargeait un fusil à pompe, les yeux écarquillés, découvrant une réalité à mille lieues de la sienne.

— Ça te coûtera cinquante billets, beau gosse, disait Poison à Andy.

Andy n'en avait pas autant à la banque et comptait bien qu'elle n'en sache rien.

— Vingt-cinq, négocia-t-il, comme un vieil habitué du marchandage.

Poison recula d'un pas, soupesa l'offre, en songeant à Tête de Citrouille dans son van, en train de la regarder. Il avait piqué une crise, ce matin, l'avait cognée à des endroits que personne ne pouvait voir -tout ça à cause de ce que Blondinet avait écrit dans le journal. Poison commençait à en avoir assez. Elle prit donc une décision, qui n'était peut-être pas la plus judicieuse, sachant qu'elle venait, avec Tête de Citrouille, d'estourbir un type ce soir, remplissant leur quota pour la semaine, et que les flics devaient grouiller à tous les coins de rues.

Elle esquissa un petit sourire.

— Tu vois ce vieil immeuble là-bas ? Demanda-t-elle, en désignant l'endroit. Il n'y a plus personne là-dedans. Retrouvons-nous là. On sera plus tranquilles pour parler.

Poison releva la tête et jeta un coup d'œil insistant vers une ruelle sombre de l'autre côté de la rue, où Tête de Citrouille observait la scène de l'intérieur de son van. Il avait compris ce qu'elle avait en tête, et son excitation se réveilla aussitôt. Il était prêt à tuer de nouveau ; le manque se faisait sentir de plus en plus rapidement, ces derniers temps. Tout son corps était gagné par une onde ardente-pas du désir, mieux que ça, de la haine ! Il brûlait de voir ce fils de pute pisser dans son petit jean et se traîner à ses genoux. C'était la première fois de sa sinistre existence qu'il ressentait une pulsion de mort aussi

forte, aussi irréprensible.

Virginia aperçut la BMW au loin. Elle vit la prostituée s'éloigner tandis qu'Andy roulait jusqu'au coin de la rue et tournait à droite, puis le vieux van sortir de sa cachette, comme une anguille.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-elle. Andy, non ! Elle attrapa sa radio et appuya à fond sur l'accélérateur, gyrophares allumés.

— Voiture 700. Demande du renfort ! lança-t-elle sur les ondes. 200 West Trade. Tout de suite !

Judy Hammer entendit le message radio, elle aussi, et accéléra.

— Merde ! lâcha-t-elle.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Cahoon retrouvait de vieux réflexes militaires, prêt à affronter l'ennemi.

— J'en sais rien mais ça sent mauvais.

Elle enclencha son gyrophare et sa sirène, et doubla les autres voitures.

— Tu as une autre arme à portée de main ? demanda-t-il.

Il était de nouveau dans les Marines, balançant des grenades sur des Nord-Coréens, se traînant dans le sang de ses camarades. Personne ne pouvait avoir enduré ça sans être marqué à vie. Cahoon savait une chose que les autres ignoraient, et qui lui donnait l'avantage. Peu importait la mort, la peur de faire le grand saut : la peur de la mort était pire que la mort elle-même. Enivré par cette pensée, il détacha sa ceinture de sécurité.

— Rattache ça tout de suite ! lança Judy tandis qu'ils roulaient à toute vitesse.

Virginia cherchait un rond-point pour faire demi-tour. N'en trouvant pas, elle monta sur le terre-plein central et passa sur la voie opposée, repartant en sens inverse dans un crissement de pneus. Andy, Poison et le van avaient disparu. Une bouffée de panique la submergea. Jamais elle n'avait eu aussi peur.

— Oh ! mon Dieu, faites quelque chose ! bredouilla-t-elle avec

feveur. Je vous en prie, faites que rien ne lui arrive !

Andy tourna au coin du bâtiment en ruine, à la façade délabrée, percée de fenêtres béantes et noires. Aucun signe de vie. Il s'arrêta et resta assis dans le silence. Il regarda autour de lui, la gorge nouée. Ce n'était peut-être pas une bonne idée. Il fouilla dans les poches de son jean pour faire l'inventaire de ses billets froissés. Soudain, la jeune prostituée apparut à sa fenêtre, une cigarette aux lèvres, un gant de toilette dans une main. Son curieux sourire ne fit qu'accroître les craintes d'Andy. Une lueur étrange brillait dans les yeux de Poison, presque démoniaque... Venait-elle seulement d'apparaître ?

— Sors, annonça-t-elle. Je veux voir le fric d'abord.

Andy ouvrit sa portière et descendit. Il entendit derrière lui le bruit d'un véhicule qui s'approchait – un van noir sans fenêtres fonçant à toute allure. Un frisson glacé lui traversa l'échine ; il remonta aussitôt dans sa BMW et passa la marche arrière. Mais c'était trop tard. Le van lui bloquait le passage devant, il n'y avait rien d'autre que des broussailles et un profond fossé. Impuissant, Andy regarda la porte du van s'ouvrir. Il sut aussitôt qui était ce grand type travesti avec ses cheveux orange, rassemblés en grosses tresses sur son crâne. Avec un sourire cruel, celui-ci s'approcha d'Andy, un pistolet de gros calibre dans une main, une bombe de peinture dans l'autre.

— En voilà un bien joli ! lança Tête de Citrouille à Poison. Je sens qu'on va beaucoup s'amuser. Dis-lui ce qu'on fait aux mouchards.

— Je ne suis pas un mouchard, protesta Andy.

— C'est un journaliste, ajouta Poison.

— Un journaliste ? Rien que ça ? ricana-t-il, sentant sa rage palpiter en lui, le transpercer de haine, au souvenir des articles sur la Veuve noire.

Poison éclata de rire. La lame d'un couteau jaillit entre ses doigts.

— Sors de là et donne-moi les clés, ordonna Tête de Citrouille en s'approchant de Blondinet, le 45 pointé entre ses yeux.

— D'accord, d'accord. Mais ne tirez pas, je vous en prie ! répondit Andy, sachant qu'il était plus sage de se montrer coopératif.

— Regarde-le nous supplier ! lança Tête de Citrouille, avec un rire sinistre. *Ne tirez pas, je vous en prie !* répéta-t-il en imitant la voix de Andy.

— Coupons-le d'abord en morceaux, suggéra Poison qui attendait de l'autre côté de la porte, le couteau vibrant entre ses mains.

Andy coupa le moteur avec maladresse, et les clés lui échappèrent des mains. Il se baissa aussitôt pour les ramasser au moment où Virginia surgissait au bout de la ruelle. Des coups de feu retentirent. Puis quatre autres déflagrations couvrirent les mugissements de la sirène. Judy Hammer arriva quelques secondes après Virginia, alertée par les coups de feu, sirènes hurlantes, pendant que les renforts approchaient de toutes parts, plongeant la ville sous les feux tournoyants de leurs gyrophares.

Virginia sauta de sa voiture, arme au poing. Judy était juste derrière elle, pistolet chargé, prête à tirer. Les deux femmes inspectèrent le van dont le moteur tournait au ralenti, puis aperçurent les deux corps ensanglantés, gisant près d'un couteau à cran d'arrêt et d'une bombe de peinture. Elles se tournèrent vers Andy qui serrait le 380 de Virginia d'une main tremblante, comme si ses victimes allaient se relever pour lui sauter dessus. Cahoon s'approcha du lieu du drame. Il contempla les deux cadavres et releva les yeux vers son donjon de verre et d'aluminium qui s'élevait au-dessus des gratte-ciel de la ville.

Virginia rejoignit Andy. Elle lui retira doucement l'arme des mains et la glissa dans un sac en plastique, avec les douilles éjectées.

— C'est fini, lui dit-elle.

Andy frissonnait, battant des paupières nerveusement. Son regard épouvanté rencontra celui de Virginia.

— Andy. Je sais que c'est très traumatisant. Je suis passée par là, moi aussi. Mais je suis là. Je t'aiderai à surmonter ça. Je suis avec toi, maintenant.

Elle le prit dans ses bras. Andy passa ses doigts dans les cheveux de Virginia. Il ferma les yeux, et la serra contre lui.

[1] Fondation privée prestigieuse offrant à ses boursiers deux ans d'études à Oxford, comme ce fut le cas pour le président Clinton. (N.d.T.)

[2] Premier magazine noir américain. (N.d.T.)

[3] Club des cinq cents sociétés les plus riches. (N.d.T.)

[4] Équipe de base-ball locale. (N.d.T.)

[5] Littéralement « Gros escarres ». (N.d.T.)

[6] Infâme piquette fortement alcoolisée. (N.d.T.)

- [7] Vieille série télévisée mettant en scène des pitreries d'enfants. *(N.d.T.)*
- [8] Industriel de l'élevage de poulets, célèbre aux Etats-Unis pour ses publicités ridicules, se mettant lui-même en scène pour vanter ses produits. *(N.d.T.)*
- [9] Pièce de bœuf du type chateaubriand, nommée ainsi d'après une célèbre brasserie new-yorkaise qui servait de la viande de qualité. *(N.d.T.)*
- [10] Magazine comparable à Paris-Match. *(N.d.T.)*
- [11] Lieutenant-colonel des Marines, chargé du bombardement de la Lybie en 1986 et impliqué dans l'affaire de l'Irangible. *(N.d.T.)*
- [12] Organisation franc-maçonique, connue pour ses œuvres de charité et ses parades itinérantes. *(N.d.T.)*
- [13] Drugs Enforcement Agency. *(N.d.T.)*
- [14] Supermarché de quartier, comme Prisunic. *(N.d.T.)*
- [15] Wore : putain *(N.d.T.)*
- [16] Organisation gouvernementale envoyant des bénévoles dans les pays du tiers-monde. *(N.d.T.)*
- [17] National Association for Stock Car Auto Racing. Course où les participants pilotent des voitures de série. *(N.d.T.)*
- [18] Ancienne unité d'intensité lumineuse encore en usage dans les pays anglo-saxons. *(N.d.T.)*
- [19] Le docteur Schwarzenberg des Américains, partisan de l'euthanasie. *(N.d.T.)*
- [20] Hemlock : ciguë. Association prônant le suicide comme solution raisonnable, en particulier pour les gens âgés ou souffrant d'une maladie incurable. *(N.d.T.)*
- [21] La nourriture saine fait l'esprit sain. *(N.d.T.)*
- [22] En référence au web, l'ensemble des sites internet. *(N.d.T.)*
- [23] Informateur secret dans l'affaire du Watergate. *(N.d.T.)*
- [24] Special Weapons and Tactics ; groupe d'assaut de la police américaine. *(N.d.T.)*
- [25] Le Caméléon de James Cameron, avec Arnold Schwarzenegger ! *(N.d.T.)*
- [26] Distinction décernée aux étudiants particulièrement brillants. *(N.d.T.)*
- [27] Service de répression des fraudes du F.B.I. *(N.d.T.)*